



2018

Divis

Estan

Biblioteca de Ingenieros del Ejercito.



Inscripción... { Folio..... 69
 { Número..... 2018

Clasificación.. { División.....
 { Subdivisión.....

Colocación.... { Estante..... B
 { Tabla..... 6^a
 { Número..... 15

V

67 - 6

15

BD2-14834

BC-239

RELATION

SIÈGES ET DÉFENSES

DE BADAJOZ, D'OLIVENÇA

ET DE CAMPO-MAYOR,

DE LA SECONDE ÉDITION.

RELATION

DES

SIÈGES ET DÉFENSES

DE BADAJOZ, D'OLIVENÇA

ET DE CAMPO-MAYOR,

EN 1811 ET 1812.

BIBLIOTHECA
DEL
MUSEO DE INGENIEROS.

Division 27

Subdivision 14

Inscripcion.

Folio 292

Num.º 2002

Colocacion.

Estante 2

Tabla 4ª

Num.º

~~23~~ 23

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION.

La première édition de la Relation des Sièges de Badajoz , d'Olivença et de Campo-Mayor , a été imprimée en 1825 , et promptement épuisée ; l'ouvrage n'ayant pas cessé d'être demandé, l'Auteur s'est décidé à en faire une nouvelle édition : il la juge d'autant plus nécessaire , qu'il y a eu , dans la première , plusieurs omissions qu'il est essentiel de corriger.

Pour lui donner plus d'intérêt , il l'a augmentée de notes critiques sur les opérations militaires des parties belligérantes , et d'un projet d'instruction sommaire à l'usage des gouverneurs ou commandants supérieurs des places fortes , considérées en état de paix , de guerre et de siège ; les règles fondamentales de cette instruction sont déduites des maximes des maîtres de l'art , tels que Vauban , Cormontaigne , Bousmard , Carnot , etc. , et corroborées par des exemples qui instruisent autant que les préceptes.

Un volume grand in-8° , tiré seulement à 500 exemplaires , papier grand-raisin , avec quatre belles planches.

ROUEN. — IMP. DE NICÉTAS PERIAUX ,
rue de la Vicomté, 55.

RELATION

DES

SIÈGES ET DÉFENSES

DE BADAJOZ, D'OLIVENÇA

ET DE CAMPO-MAYOR,

EN 1811 ET 1812,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES DE L'ARMÉE DU MIDI
EN ESPAGNE,

SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE;

PAR LE GÉNÉRAL LAMARE.

Seconde Édition,

AUGMENTÉE D'OBSERVATIONS CRITIQUES, ET SUIVIE D'UN PROJET
D'INSTRUCTION A L'USAGE DES GOUVERNEURS
DES PLACES FORTES.



Ce qu'il y a de plus difficile,
c'est de savoir les faits; et, quand
on les sait, c'est de les raconter
sans altérer la vérité.

— Le Général Foy. —

PARIS,

CHEZ ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DAUPHINE, 36, DANS LE PASSAGE.

1837.

RELATION

1832

SIEGES ET DÉFENSES

DE BADAJOS D'OLIVENÇA

ET DE CAMPO-MAYOR

EN 1811 ET 1812

PAR LES TROUPES FRANÇAISES DE L'ARMÉE DU MIDI
EN ESPAGNE

SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE

PAR LE GÉNÉRAL JAMAIN

Deuxième Édition



PARIS

CHEZ ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE

105, RUE D'ARCADE, 105, DANS LE PASSAGE

1832

AVANT-PROPOS.

C'est pour me rendre aux vœux de plusieurs de mes anciens compagnons d'armes, que j'ai publié les relations des sièges de Badajoz, d'Olivença et de Campo-Mayor, écrites à la tranchée même et telles, à peu près, que je les avais rassemblées dans mon porte-feuille; j'ai cherché à remplir cette tâche avec d'autant plus d'intérêt, qu'elle m'a donné l'occasion, en fournissant des matériaux exacts à ceux qui écriront l'histoire générale de la guerre d'Espagne, de réfuter par des faits irréfragables divers ouvrages qui ont paru sur ces sièges, et dans lesquels on a, sans respect pour la vérité, critiqué les opérations des Français et donné la palme à leurs ennemis.

J'ai cru devoir faire précéder ces relations d'une Notice préliminaire sur la marche de l'armée en Estramadure, afin

d'indiquer le plan d'opération qu'elle avait adopté, et faire connaître les difficultés qu'elle eut à surmonter pour opérer une diversion que les événements du Portugal commandaient impérativement, et qui fut entreprise malgré la saison rigoureuse dans laquelle nous nous trouvions.

J'ai décrit la bataille de la Gévora, livrée par le duc de Dalmatie sur la rive droite de la Guadiana, parce qu'elle se lie au siège de Badajoz, et que les détails dans lesquels je suis entré n'ont jamais été publiés; le plan de cette bataille et les mouvements qui l'ont précédée, sont tracés sur la planche (II) et rapportés comme des modèles précieux où les grands principes de l'art ont été développés.

Il n'est point de sujet plus intéressant pour les militaires, que les relations de siège et de bataille, car s'ils n'y trouvent pas toujours des exemples dont ils ont été les témoins, et des faits auxquels ils ont pris part, ils y rencontrent du moins matière à réflexion, sur la cause des succès et des revers de ces sortes d'entreprises, et l'on peut dire avec raison que rien ne leur est plus utile que la lecture de ces ouvrages. Dans les sciences on parvient avec beaucoup d'application à acquérir des connaissances et à les utiliser; mais la guerre, ce grand art si difficile, on ne l'apprend qu'en la faisant, et en l'étudiant sans cesse.

J'ai hasardé avec la franchise d'un soldat quelques obser-

vations critiques sur les fautes commises de part et d'autre, non pour blâmer les opérations après les événements et m'ériger en censeur, mais pour les donner comme des exemples aux jeunes militaires appelés à servir le roi et à défendre la patrie, bien pénétré de l'idée que les fautes qu'on révèle servent plus souvent de leçon que les récits des plus beaux exploits, où la fortune a souvent une si grande part.

Je me suis attaché à développer les faits d'une manière simple et claire, et à les présenter sous le jour qui convient à la vérité, sans m'inquiéter de mon style, pour lequel je réclame pourtant de l'indulgence en faveur du but que je me suis proposé, et de mes travaux habituels, si éloignés de ceux d'un écrivain.

du maréchal Masséna, prince d'Essling, qui commandait celle de Portugal. Il partit de Séville le 2 janvier 1801, à la tête du 5^e corps, commandé par le général Mortier, duc de Trévise, amenant une division de cavalerie de réserve sous les ordres du général comte Latour-Maubourg, et ce qu'il put réunir de troupes et de matériel d'artillerie et du génie, sous la direction des généraux barons Léry et Bonaparte. Avant de quitter la capitale, tout devait faire espérer d'heureux résultats, cette expédition était dirigée par des hommes habiles, et composée en grande partie de ces bataillons qui étaient entrés en vainqueurs dans les principales capitales de l'Europe; plusieurs d'entre eux avaient fait la campagne d'Égypte, et avaient vaincu à Ulm, à Austerlitz, à Jena, à Pultusk, à Osterlitz, près Saragossa et battu les Espagnols et les Anglais à Oporto et Océna.

Ce corps d'armée, fort de 23 bataillons, 26 escadrons, 54 bouches

variations critiques sur les fautes commises de part et d'autre
 non pour blâmer les opérations après les événements et
 m'écrier en censeur, mais pour les donner comme des
 exemples aux jeunes militaires appelés à servir le roi et à
 défendre la patrie, bien pénétré de l'idée que les fautes qu'on
 révèle servent plus souvent de leçon que les récits des plus
ERRATA.

Page	ligne	au lieu de	lisez :
1	2	du l'armée	de l'armée.
14	2	les deux batteries de (E E) brèche	les deux batteries de brèche (E E)
24	16	Gérard	Girard
29	21	l'efficacité	l'inefficacité
29	33	contre leur	contre toute
72	23	terre-plain	terre-plein
231	4	un gros amas	de gros amas

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

A la fin de la campagne de 1810, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, général en chef de l'armée du Midi, en Espagne, occupa la Haute-Estramadure avec toutes les troupes qu'il avait de disponibles, afin d'opérer une diversion en faveur du maréchal Masséna, prince d'Essling, qui commandait celle de Portugal. Il partit de Séville le 2 janvier 1811, à la tête du 5^e corps, commandé par le maréchal Mortier, duc de Trévise, amenant une division de cavalerie de réserve sous les ordres du général comte Latour-Maubourg, et ce qu'il put réunir de troupes et de matériel d'artillerie et du génie, sous la direction des généraux barons Léry et Bourgeat¹. Avant de quitter la ca-

¹ Tout devait faire espérer d'heureux résultats, cette expédition était dirigée par des hommes habiles, et composée en grande partie de ces bataillons qui étaient entrés en vainqueurs dans les principales capitales de l'Europe; plusieurs d'entre eux avaient fait la campagne d'Egypte, et avaient vaincu à Ulm, à Austerlitz, à Jena, à Pultusk, à Osterlinka, pris Saragosse et battu les Espagnols et les Anglais à Oporto et Ocâna.

Ce corps d'armée, fort de 23 bataillons, 20 escadrons, 54 bouches

pitale de l'Andalousie, qui demeurait toujours le centre de ses opérations, le maréchal l'avait fait mettre à l'abri d'un coup de main, et en avait confié le gouvernement au général baron Darricau. Le 1^{er} corps, commandé par le maréchal Victor, duc de Bellune, était dans les lignes devant Cadix; le 4^{me}, sous les ordres du général comte Sébastiani, occupait le royaume de Grenade, et observait les mouvements de l'ennemi, vers Carthagène et Gibraltar; tandis que le général Dessolle était à Cordoue avec une division de réserve d'infanterie, et que le général baron V. Remond, avec une colonne mobile, composée du 9^{me} régiment de dragons, d'un bataillon du 16^{me} d'infanterie légère, et deux petites pièces d'artillerie, était à la Niebla, opposé au général espagnol Ballesteros, et observait la ligne du Rio-Tinto.

Les troupes destinées à cette expédition, divisées en plusieurs colonnes, pénétrèrent dans la Haute-Estramadure, en franchissant la Sierra-Morena, par les chemins difficiles de Llerena et d'Aracena; et les parcs d'artillerie et du génie, dirigés par le colonel Bouchut et le chef de bataillon Lamare, par la chaussée de Monasterio. La saison, quoique très avancée, promettait de favoriser nos opérations; mais, après le départ, une tempête violente survint tout-à-coup; une pluie averse, mêlée de grêle, forma des torrens et détruisit les chemins. La marche des convois, et notamment à feu, dont 6 de 24; 6 compagnies d'artillerie à pied, 2 à cheval, 1 de pontonniers, 1 de mineurs, 5 de sapeurs et 1 d'ouvriers de la marine, avait un matériel peu considérable, mais en bon état.

de l'artillerie de siège, fut retardée : plus de trois cents chariots atelés de bœufs furent abandonnés par leurs conducteurs; une grande partie des vivres et des munitions se perdit. Le temps devint si effroyable, que le courage des soldats en était abattu : on vit beaucoup d'officiers d'artillerie et du génie conduire eux-mêmes les chariots, et montrer l'exemple d'un dévouement presque inconnu jusqu'alors; et ce fut surtout à leurs efforts et à leur persévérance qu'on dut la conservation du matériel de l'armée. Gazan se porta alors en avant pour reconnaître la position,

Le 3 et le 4, la pluie continua sans interruption. L'avant-garde rencontra l'ennemi à Usagre, se repliant en toute hâte sur Almendralejo et Merida. Dans le même temps, le duc de Trévise faisait attaquer, par une brigade d'infanterie et par le 2^{me} de hussards, un corps espagnol qui occupait les défilés de la Sierra; après deux heures de combat, ce corps fut forcé à la retraite, et poursuivi dans la direction de Fregenal.

Le 5, le général en chef était à Zafra; le 7 il entra à Merida, d'où la brigade de cavalerie du général Briche avait chassé la veille les Espagnols, qui se retirèrent ensuite sur Badajoz par la rive droite de la Guadiana, tandis que la cavalerie portugaise opérait sa retraite par la rive gauche sur le même point. Le général Briche poussa ensuite ses coureurs jusque sous les murs d'Albuquerque, et atteignit l'arrière-garde ennemie, qui fut sabrée.

Pendant que le général Latour-Maubourg, avec la cavalerie de réserve, contenait la garnison de Badajoz, la 1^{re} di-

vision du 5^{me} corps et le 27^{me} régiment de chasseurs à cheval se portaient devant Olivença, et investissaient cette place, dans laquelle six bataillons de ligne et une brigade d'artillerie légère venaient de se renfermer ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, l'arrivée de l'artillerie de siège était retardée par le mauvais temps et l'état affreux des routes ; ce ne fut donc qu'avec les seuls moyens de cette division que le général en chef put faire commencer l'ouverture de la tranchée.

La 2^{me} division commandée par le général comte Gazan, et deux canons de montagne, étaient restés en arrière pour protéger les convois contre Ballesteros, qui manœuvrait sur notre gauche pour couper nos communications avec l'Andalousie. Le général Gazan couvrit avec habileté la ligne d'opérations sur laquelle se trouvaient les seuls moyens de siège de l'armée du Midi, préparés avec tant de peine dans les arsenaux de Séville ; il occupa tour-à-tour Fuente de Cantos, Fuente de León, Aracena, et poussa des reconnaissances sur Fregenal, où il apprit que Ballesteros s'était retiré à la Puebla de Guzman, avec ses troupes. Le général, voyant l'ennemi s'éloigner, résolut d'aller à lui, de le combattre, et de le jeter au-delà de la Guadiana jusqu'en Portugal. Il jugea que cette opération donnerait le temps de faire arriver l'artillerie en sûreté à Zafra. Après avoir informé le directeur d'artillerie du mouvement qu'il avait projeté, il se mit en marche pour Gibraléon, et donna l'ordre au général Remond de venir le rejoindre dans cette ville, dans la nuit du 24 au 25. A son arrivée, il apprit que Ballesteros était à Villanueva de los

Castellejos, et que ce général ennemi avait son artillerie à San-Lucar de Guadiana.

Le 25, à la pointe du jour, la division Gazan se forma en colonne, le 9^{me} de dragons en tête, et se mit en mouvement dans la direction de Villanueva. Vers les onze heures, en débouchant d'un petit bois, elle aperçut les Espagnols, occupant les hauteurs de la droite de ce village, et attendant de pied ferme les Français. Le général Gazan se porta alors en avant pour reconnaître la position, et il envoyait ses ordres aux troupes à mesure qu'elles sortaient du bois. Le général Remond reçut l'ordre de se diriger, avec sa cavalerie et le bataillon du 16^{me}, par la plaine, sur les derrières de l'ennemi, pendant que le général Pépin, avec la 1^{re} brigade et une pièce de canon, marchait sur le revers de la côte, attaquant la gauche, et que la 2^{me} brigade, commandée par le général Maransin, attaquait la position de front. Cette manœuvre détermina l'ennemi à un mouvement de concentration sur le centre de la ligne, pour défendre Villanueva, ainsi que la hauteur qui le domine. Dans ce but, Ballesteros plaça le régiment de Léon derrière un mur, et mit deux autres corps en bataille près d'une chapelle, un peu en arrière, pour soutenir celui-ci, pendant que le reste de ses troupes occupait le point culminant de la position. Telles étaient les dispositions des Espagnols, lorsque, d'après les ordres du général Gazan, le général Maransin, à la tête du 28^{me} d'infanterie légère, soutenu par le 21^{me} et le 100^{me} de ligne, s'avança au pas de charge, à travers un terrain très accidenté, et s'empara du village à la baïonnette; il attaqua ensuite la position,



et l'enleva également à la baïonnette, malgré le feu le plus vif. Pendant cette vigoureuse attaque, un détachement de cavalerie, commandé par le chef d'escadron d'Arnaud, pénétra dans Villanueva, sabra dans les rues un grand nombre de fuyards, et acheva la déroute de l'ennemi. Le général Remond, qui n'avait pu prendre part à l'action, à cause des difficultés du terrain et de la retraite précipitée des Espagnols, se mit à leur poursuite jusqu'à la Guadiana, les obligea à repasser ce fleuve avant la nuit, et à se réfugier en Portugal.

Le général Gazan, jugeant que Ballesteros n'oserait de quelques jours rentrer en Espagne, que l'artillerie de siège avait eu le temps de sortir de la Sierra, et que les derniers convois pourraient même atteindre le camp devant Badajoz, pendant qu'il prendrait cette direction, séjourna le 26 à Villanueva, et se mit en marche le 27 pour la capitale de l'Estramadure, devant laquelle il arriva le 3 février, après avoir passé par la Puebla de Guzman, el Cero, Cortejana, Fregenal, Xerez et Valverde. Nommé chef de l'état-major général de l'armée du Midi, il quitta le commandement de sa division, qui fut confié provisoirement au général Pépin. Dans le même temps, le général Remond, avec sa colonne mobile, retourna à la Niebla, et dirigea sur Séville quelques prisonniers, ainsi que nos blessés et ceux de l'ennemi.

PLAN DU SIEGE D'OLIVENÇA,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES DE L'ARMÉE DU MIDI EN ESPAGNE EN 1811.

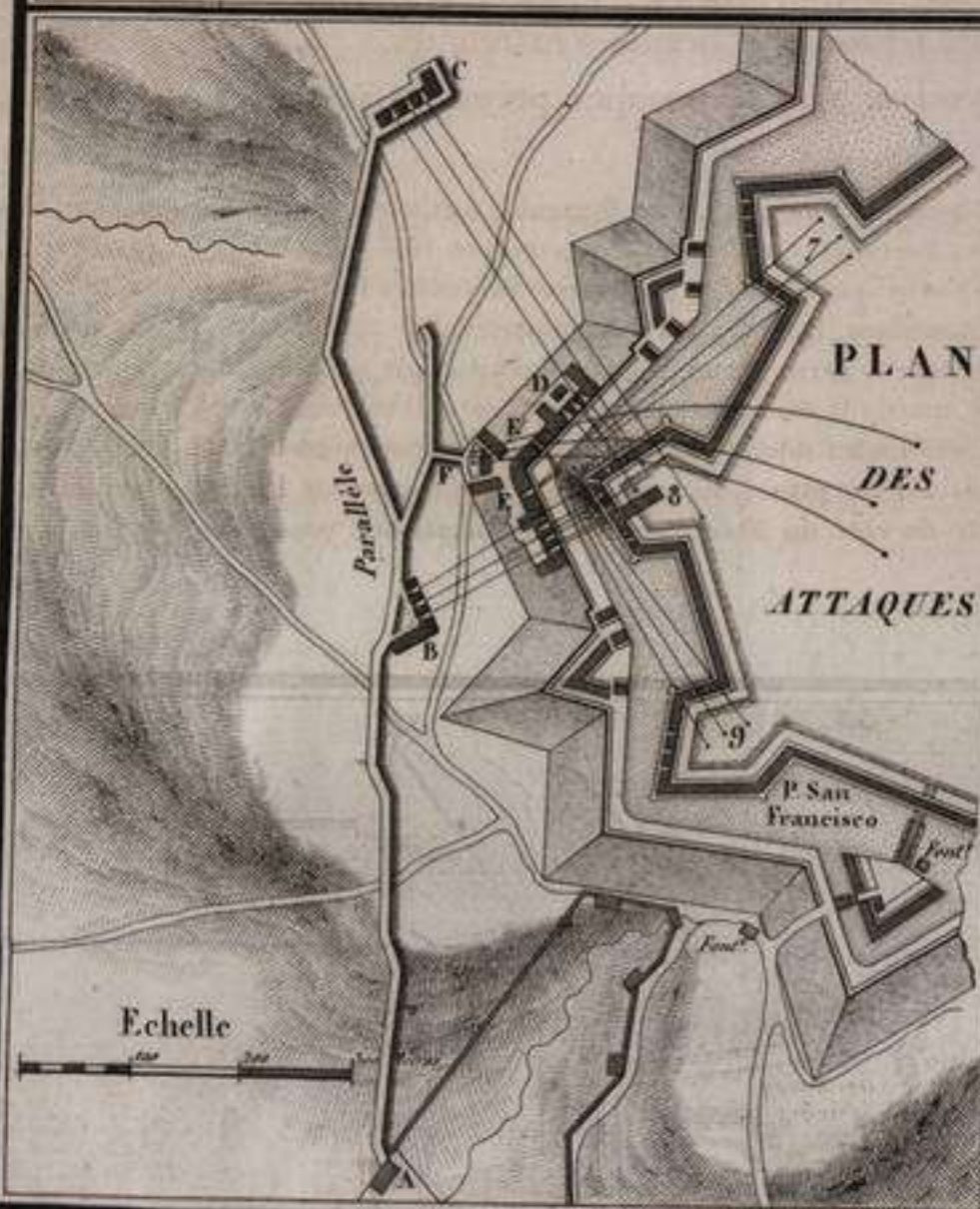
LEGENDE

- 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. Bastions.
- 10 Casernes . 11 Magasin à poudre
- A Maison qui a favorisé l'ouverture de la Tranchée.
- B.C Batteries à ricochet.
- D Puits et Galerie de mine destinés à renverser la Contrescarpe.
- EE Batteries de Brèche.
- F Batterie de Mortiers.
-  Régimens de Ligne.
-  Cavalerie.

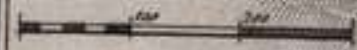
Echelle du Plan Général



PLAN DES ATTAQUES



Echelle



SIÈGE D'OLIVENÇA.

Le duc de Dalmatie, le duc de Trévise, et les états-majors, Pl. 1.
arrivèrent le 11 janvier, à cinq heures du soir, devant Olivença, ¹ avec la 1^{re} division du 5^{me} corps et le 27^{me} régiment de chasseurs à cheval. L'avant-garde avait repoussé tous les postes ennemis dans la place, qui fut dès ce moment étroitement cernée. Immédiatement après, le duc de Trévise envoya une sommation au gouverneur, dans laquelle il lui offrait les honneurs de la guerre; mais celui-ci répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Pendant que les troupes prenaient position, qu'elles fer-

¹ Olivença (Oliventia), ville espagnole fortifiée dans l'Alentejo, appartenait jadis au Portugal; les Espagnols la prirent en 1658, et la rendirent par le traité de Lisbonne en 1668: elle fut de nouveau cédée à l'Espagne en 1801, avec son arrondissement. Les Français s'en emparèrent le 23 janvier 1811; les alliés la reprirent le 15 avril suivant; elle fut occupée par les Français le 21 juin de la même année: la démolition de ses fortifications fut résolue et exécutée le 27: enfin, elle rentra sous la domination espagnole dans le mois de mars 1812. Située au milieu d'une plaine, sur une hauteur qui commande le terrain environnant, excepté du côté du Nord, cette ville compte une population d'environ 5000 âmes. Son commerce est nul; le pays produit du grain, de l'huile et des légumes. Olivença renferme deux casernes, un magasin à poudre et deux fontaines. Ses fortifications consistent dans neuf bastions revêtus en maçonnerie de 7 à 8 mètres de hauteur, sept demi-lunes imparfaites et une lunette: tous ces ouvrages sont entourés de bons fossés avec contrescarpe en maçonnerie, de 2 à 3 mètres de hauteur et de bons chemins couverts également revêtus. La Guadiana n'en est éloignée que de deux lieues, Badajoz de quatre, Elvas de six, et Evora de seize. Longitude 11° 12', latitude 38° 28'.

maient les principales avenues par des chaînes de postes, et achevaient l'investissement, le général Léry faisait la reconnaissance des fortifications, et réglait le service pour une attaque contre le front (8,9). Il détermina le nombre des travailleurs et de gardes nécessaires à l'ouverture de la tranchée. L'artillerie de la division était réduite à ses propres moyens, le grand parc étant encore en arrière : on n'avait même pu faire arriver qu'une compagnie de sapeurs et 200 outils, portés à dos de mulet. Dans cet état de choses, il aurait peut-être été convenable de hasarder une attaque de vive force; les demi-lunes n'étaient point armées, et les chemins couverts étaient sans défense; mais on fit observer que les remparts étaient revêtus en bonne maçonnerie, et gardés par une nombreuse garnison; qu'une tentative d'escalade ne pouvait manquer d'être très sanglante, et que la prudence commandait le siège de la place. Toutefois, le gouverneur ayant négligé de faire occuper la lunette (13), il fut décidé qu'on s'en emparerait de suite. En conséquence, le capitaine du génie Vainsot reçut l'ordre de s'y établir. A sept heures du soir, une compagnie de voltigeurs du 64^{me}, dirigée par cet officier, pénétra dans l'ouvrage. Le chef de bataillon du génie Cazin, le capitaine Coste, 40 sapeurs et 100 travailleurs des 64^{me} et 88^{me} régimens, y entrèrent aussitôt après, et exécutèrent en dix heures de temps une rampe au saillant, le massif d'une batterie dans le terre-plein, et deux traverses dans le fossé. Ces travaux furent continués le matin par le capitaine du génie Andouaud, avec 40 autres sapeurs et 100 travailleurs des mêmes régimens. Le général Léry les visita à la pointe du jour, et donna des ordres pour leur perfectionnement.

Le 12, à dix heures du matin, le capitaine du génie Bagnac prit le service avec le même nombre de travailleurs que la veille. A onze heures, l'artillerie mit quatre pièces de 8 en

batterie dans la lunette : à midi, elles commencèrent à tirer sur la ville. Les ducs de Dalmatie et de Trévisé firent la reconnaissance de la place et des ouvrages d'attaque : ils témoignèrent leur satisfaction aux officiers du génie, sur l'activité qu'on avait déployée aux travaux. A quatre heures du soir, le capitaine Amillet, avec 18 sapeurs et 76 travailleurs, continua le perfectionnement des ouvrages. A huit heures, le capitaine Bagnac reprit le service, et fit une troisième traverse à gauche, pour couper la route qui longe le glacis. A minuit, le travail était terminé.

Tandis qu'on travaillait à la lunette, le chef de bataillon Cazin reconnaissait le bastion (8), qu'on croyait revêtu en mauvaise maçonnerie. Sur le rapport de cet officier, le général en chef voulut l'examiner, et s'assurer par lui-même s'il y aurait de l'avantage à diriger l'attaque de ce côté. Après en avoir acquis la certitude, il ordonna au capitaine Vainsot, d'aller, avec 20 sapeurs et 72 travailleurs d'infanterie, ouvrir la tranchée, à 350 mètres environ de la crête du glacis du bastion (9), sur une longueur de 180 mètres. Les approches étaient favorisées par une maison de campagne (A); ce fut à la faveur du masque qu'elle offrait, et de quelques accidens de terrain, que les travailleurs débouchèrent à la sape volante, et commencèrent la parallèle.

Le 13 à midi, on travailla à la prolonger de 70 mètres; un pli de terrain protégeait les ouvriers, qui continuèrent leur travail pendant le reste de la journée, malgré le feu des assiégés et une pluie qui tombait par torrens. Pendant la nuit, 20 sapeurs et 130 travailleurs poussèrent la parallèle à 160 mètres plus loin, et travaillèrent en même temps à approfondir et à élargir les parties de cet ouvrage, que les difficultés du sol avaient retardées. Le maréchal Mortier visita les travaux et encouragea les troupes par sa présence.

Le 14, à quatre heures du matin, le capitaine du génie Amillet monta la tranchée avec 220 travailleurs. La pluie tombait toujours abondamment et inondait la parallèle; cet officier fut obligé de faire exhausser les banquettes avec des fascines, et creuser des rigoles pour l'écoulement des eaux. A midi, le capitaine Vainsot le releva; et ce fut avec beaucoup de peine qu'il opéra le dessèchement de la parallèle, et qu'il la rendit praticable. Malgré toutes ces contrariétés, il parvint à la prolonger de 12 mètres, ce qui portait sa longueur totale à 432 mètres. A minuit, le capitaine Andouaud ouvrit 68 mètres de boyau, et atteignit une butte devant la face droite de la place d'armes rentrante du front (8,9). Les eaux ayant encore dégradé les ouvrages, il dut faire des nouvelles rigoles pour leur écoulement, ce qui retarda le travail. Le général Léry reconnut la parallèle, et donna l'ordre de la pousser plus avant.

Le 15 au matin, de nouveaux travailleurs, dirigés par le capitaine Bagnac, reprirent l'ouvrage, et perfectionnèrent ce qui avait été exécuté pendant la nuit. Le temps était toujours très mauvais; les eaux pluviales occasionnèrent encore de nouveaux retards; et, quoique le feu des assiégés fût vif, le travail ne fut pas interrompu. Le général en chef vint à la tranchée encourager les travailleurs.

Le soir, le chef de bataillon Cazin reconnut les glacis du bastion (8), sur lequel on se proposait d'établir les batteries de brèche; et, pendant la nuit, les capitaines Vainsot et Amillet ouvrirent un boyau de 170 mètres, qui dépassait de 60 mètres la capitale du bastion. La pluie n'ayant point discontinué, ils furent encore obligés d'employer une partie des travailleurs à faire écouler les eaux pour dessécher la parallèle. Il existait aussi sur plusieurs points des espaces sans parapet, où l'on ne put être à couvert avant le jour; les outils manquaient, et par conséquent, le nombre des travailleurs était insuffisant pour

perfectionner tout ce qui était commencé; le zèle des soldats du 34^{me} et 88^{me} leur fit entreprendre de remblayer ces espaces, et, comme ils manquaient de pelles, ils jetèrent la terre avec les mains. Le général Léry, pour récompenser ces braves militaires, leur fit donner une gratification.

Le 16, on continua à dessécher et à perfectionner la parallèle; on forma de nouvelles banquettes en fascines sur une longueur de 120 mètres. Le soir, le capitaine Andouaud ouvrit 160 mètres de boyau; mais les travailleurs étaient en si petit nombre, qu'il eut beaucoup de peine à former un couvert avant le jour. Le général Girard passa une partie de la nuit à la tranchée.

Le 17 à la pointe du jour, le général Léry inspecta les travaux, et donna de nouveaux ordres pour les continuer. Le général en chef y passa une partie de la matinée, et reconnut, avec les officiers du génie, l'emplacement des deux batteries (B, C), qu'on se proposait d'établir pour ricocher le terre-plain des deux faces du bastion. Le soir, le capitaine Vainsot traça les deux batteries à ricochets pour six pièces de 8, et les fit commencer sur-le-champ. En outre, il ouvrit à la sape un boyau de 60 mètres de long pour s'approcher du glacis, et il dirigea en capitale un second boyau de 10 mètres. En même temps, le capitaine Coste prolongeait la parallèle de 70 mètres, et s'avancait ainsi vers la route de Jurumenha, à la gauche de laquelle on établissait la batterie (C).

Les assiégés, de leur côté, dégorgèrent plusieurs embrasures aux deux faces du bastion (8), et redoublèrent leur feu. On découvrit de la lunette (13), qu'ils avaient élevé une grande traverse perpendiculairement à la face gauche du bastion, pour se défilier des feux de la batterie établie dans cette lunette.

Malgré nos peu de moyens, les travaux furent poussés le

18 avec beaucoup d'activité ; le général Léry en témoigna sa satisfaction au capitaine Vainsot, qui les avait dirigés. A huit heures du matin, le capitaine Andouaud reprit le service de la tranchée, et continua les batteries à ricochets, ainsi que le perfectionnement de la parallèle : il fut encore obligé de détourner un certain nombre d'ouvriers pour les employer à faire écouler les eaux, qui ne cessaient d'inonder les ouvrages. L'artillerie commença les plate-formes, et prépara tout ce qui lui était nécessaire pour faire des embrasures aux batteries.

Le soir, le capitaine Amillet ouvrit 150 mètres de parallèle, coupa le chemin de Jurumenha, établit une communication pour aller à la batterie (C), et continua ces travaux pendant toute la nuit.

La compagnie de sapeurs du grand-duché de Varsovie arriva au camp avec un caisson de 300 outils, ce qui fut d'un très grand secours, les travailleurs ayant souvent été renvoyés faute d'outils pour les employer.

Le 19, on répara la parallèle dégradée par les pluies et par le feu ; on épaisit les parapets et on élargit plusieurs parties de la tranchée. L'artillerie de son côté travailla à ses batteries. Le général en chef et le général Léry restèrent long-temps sur les travaux pour encourager les ouvriers.

A la chute du jour, le capitaine Vainsot commença le couronnement du chemin couvert à droite et à gauche de la place d'armes saillante du bastion (8), et massa pendant la nuit deux batteries de brèche destinées à battre les deux faces de ce bastion, ainsi que les flancs des bastions (7, 9) ; l'artillerie entreprit en même temps le travail qui le concernait. Au jour l'ennemi dirigea contre ces batteries une canonnade qui eut peu de succès, car il ne put jamais contraindre les travailleurs à quitter leur poste.

On continua le 20, le couronnement du chemin couvert et on l'étendit de 30 mètres de chaque côté du glacis.

A huit heures du matin, la batterie (B) commença le feu contre le bastion (8). Outre les trois pièces dont elle était armée, qui battaient de plein fouet les embrasures et ricochaient la face droite de ce bastion, deux petits mortiers tiraient sur divers points. Au bout de quelque temps, le feu des assiégés se ralentit, et l'on entendit beaucoup de bruit dans le bastion (7), ce qui fit présumer que l'ennemi y préparait quelque nouveau moyen de défense.

Pendant la journée, les ducs de Dalmatie et de Trévise, visitèrent les travaux du couronnement du chemin couvert, ainsi que ceux des batteries de brèche. Le général Léry fit prendre des dispositions pour renverser la contrescarpe au moyen d'un globe de compression.

L'artillerie de siège, dont la marche avait été retardée par le mauvais temps et l'état affreux des routes, arriva successivement avec la 2^{me} compagnie de mineurs et la 9^{me} de sapeurs.

Pendant la matinée, le gouverneur de Badajoz tenta de faire une diversion en faveur d'Olivença, en attaquant avec sa cavalerie celle du général Latour-Maubourg, placée en observation; mais il fut repoussé.

Le 21 au matin, le chef de bataillon Lamare, avec 300 travailleurs, termina le couronnement du chemin couvert, et fit réparer les dégradations occasionnées par le feu des assiégés. Le soir, il fit un puits de mine en (D), de huit pieds de profondeur, et entreprit un rameau qu'il dirigea vers la contrescarpe, pour y faire jouer un fourneau et la renverser. A minuit, le capitaine du génie Lemut prit le service et continua les travaux jusqu'au jour. On apporta dans la tranchée les fascines, les gabions et les blindes nécessaires pour effectuer le passage du fossé, aussitôt que la contrescarpe aurait été renversée. Sur

ces entrefaites, le capitaine d'artillerie l'Espagnol faisait armer les deux batteries de (E, E), brèche de pièces de 12 et d'obusiers de 8, les seules bouches à feu qu'on y avait pu faire arriver avec des peines infinies.

Le 22 au matin, tous les ouvrages d'attaque étaient achevés, la mine était prête, et les travailleurs n'étaient plus employés qu'à réparer les dégâts causés par le canon de la place.

A dix heures, notre artillerie commença un feu vif et soutenu; les batteries de brèche tirèrent contre les revêtements des deux faces du bastion (8), et contre les flancs des bastions qui défendaient le passage du fossé. Les maçonneries des escarpes étaient déjà fortement entamées, lorsqu'on entendit tout-à-coup un bruit sourd dans la ville, qui annonçait une révolte : en effet, on vit bientôt après une foule de paysans et de soldats effrayés se présenter sans armes sur les parapets du bastion (9), et sur ceux de la courtine de droite du côté de la porte San-Francisco, en demandant qu'on cessât le feu, et annonçant l'intention de se rendre. Quelques instans après, le gouverneur se présenta avec son état-major en avant de la porte que nous venons de nommer, et déclara qu'il avait résolu de capituler; mais, s'étant refusé le premier jour de l'investissement aux propositions qui lui furent faites, le duc de Trévise rejeta d'abord toute espèce de condition. Cependant, on convint ensuite d'une capitulation, et la garnison sortit de la place le lendemain 23 janvier, à huit heures du matin; elle défila prisonnière de guerre devant les assiégeans, et déposa les armes sur les glacis. Son effectif était de 4141 hommes, parmi lesquels on comptait de bons artilleurs et sapeurs, un maréchal de camp gouverneur, un brigadier, neuf colonels ou lieutenans-colonels, et plus de 150 officiers de divers grades. On ne trouva dans la place que 18 pièces d'artillerie et beaucoup de projectiles. Malgré la part que les habitans de la ville avaient

prise à la défense, ils furent traités avec des égards et une modération à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

Dès que la garnison eut évacué Olivença, les ducs de Dalmatie et de Trévisé y firent leur entrée à la tête des troupes françaises; ils y séjournèrent les 24 et 25, et en partirent le 26 au matin pour se rendre devant Badajoz.

La cavalerie de réserve, restée en observation dans ses cantonnemens, se mit également en mouvement, et précéda la division d'infanterie. Le général en chef laissa dans la place l'adjudant commandant baron Forestier, le chef de bataillon Lamare, la 2^{me} compagnie de mineurs, 3 à 400 hommes d'infanterie et un petit détachement de canoniers. Il donna les ordres nécessaires pour faire rétablir l'escarpe du bastion (8), et pour mettre la place en état de protéger ses opérations ultérieures.

Les pertes des Français furent légères. Les précautions prises par les officiers du génie, dans la conduite des travaux d'attaque, épargnèrent beaucoup de sang; ils méritèrent aussi des éloges pour l'activité qu'ils y apportèrent. Les troupes de toutes les armes se conduisirent avec beaucoup de zèle et de valeur.

Cette défense fut regardée comme très médiocre, quoiqu'elle eût duré pendant dix jours de tranchée ouverte. Les Espagnols, qui, dans d'autres circonstances, avaient défendu les remparts de leurs places avec tant de courage et d'opiniâtreté, montrèrent une pusillanimité inexplicable dans celle-ci. On objectera peut-être que leurs moyens étaient bornés; mais ceux des assiégeans l'étaient encore davantage. Quelques sorties bien dirigées sur la tête des tranchées auraient certainement prolongé la durée du siège. La force numérique de la garnison était plus que suffisante pour employer ce moyen avec succès. En général, on peut chercher la cause d'une mauvaise défense

dans l'incapacité du gouverneur et dans le défaut d'énergie et de talent des officiers destinés à le seconder. Ce n'est pas assez de payer de sa personne dans une place assiégée, il faut encore avoir les connaissances de l'art, et savoir faire agir les ressorts qui élèvent les hommes au-dessus des plus grands dangers.

REMARQUES.

Le lieutenant-colonel des ingénieurs anglais, John T. Jones, a publié en 1824 un Journal des sièges en Espagne, dans lequel il dit, page 22 et 23 (traduction de M. Gosselin), que le duc de Dalmatie n'a fait que bloquer Olivença, le 11 janvier, et que la famine a forcé la garnison à se rendre à discrétion le 22 du même mois. La relation du siège prouve que cette assertion est tout-à-fait erronée.

Après les pertes des Français furent légères. Les précautions prises par les officiers du génie, dans la conduite des travaux d'attaque, épargnèrent beaucoup de sang; ils méritèrent aussi des éloges pour l'activité qu'ils y apportèrent. Les troupes de toutes les armes se conduisirent avec beaucoup de zèle et de valeur. Cette défense fut regardée comme très-méchante, quoiqu'elle eût duré pendant dix jours de tranchée ouverte. Les Espagnols, qui, dans d'autres circonstances, avaient défendu les remparts de leurs places avec tant de courage et d'habileté, montrèrent une pusillanimité inexplicable dans celle-ci. On objectera peut-être que leurs moyens étaient bornés; mais ceux des assiégés n'étaient encore d'avantage. Quelques sorties bien dirigées sur la tête des tranchées auraient certainement prolongé la durée du siège. La force numérique de la garnison était plus que suffisante pour employer ce moyen avec succès. En général, on peut chercher la cause d'une mauvaise défense

(X) et p. 20

PLAN DU SIÈGE DE BADAJOZ

PAR LES FRANÇAIS

en 1811.

LÉGENDE

Troupes Françaises.



Troupes Ennemies.



Position des Troupes.



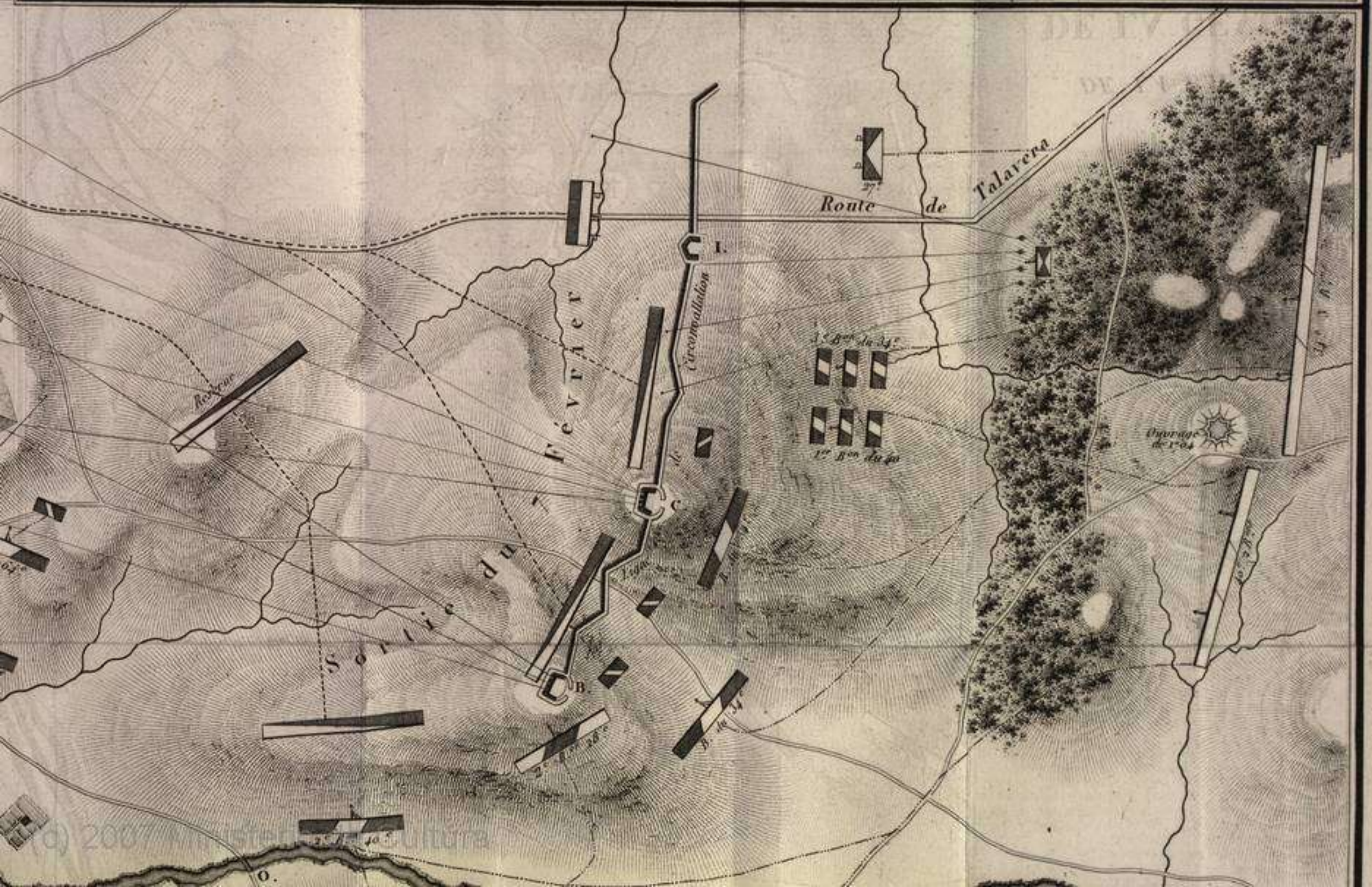
- 1, 2, 3, 4, 5 Bastions.
6, 7, 8, 9. }
10 Brèche au corps de la place
11 Hôpital Mil.^{re}
12 Casernes
15 Arsenal
16 Magasin à Poudre

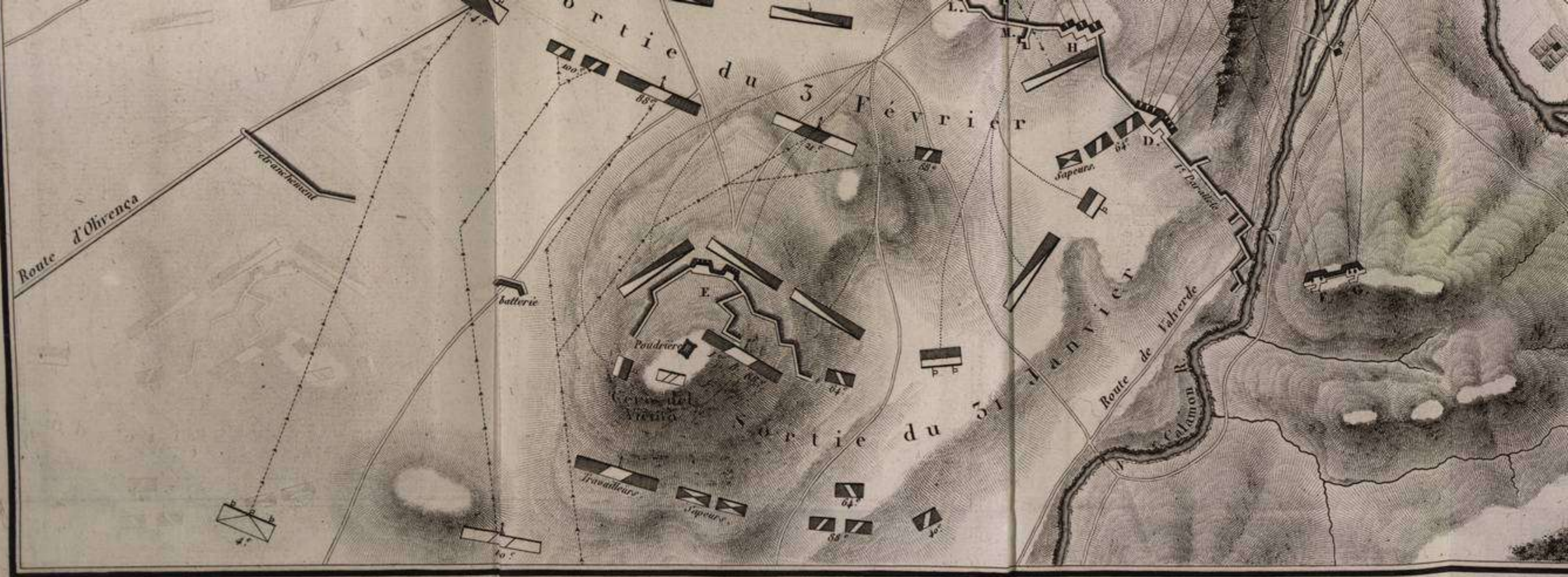
100 200 300 400 500 Mètres



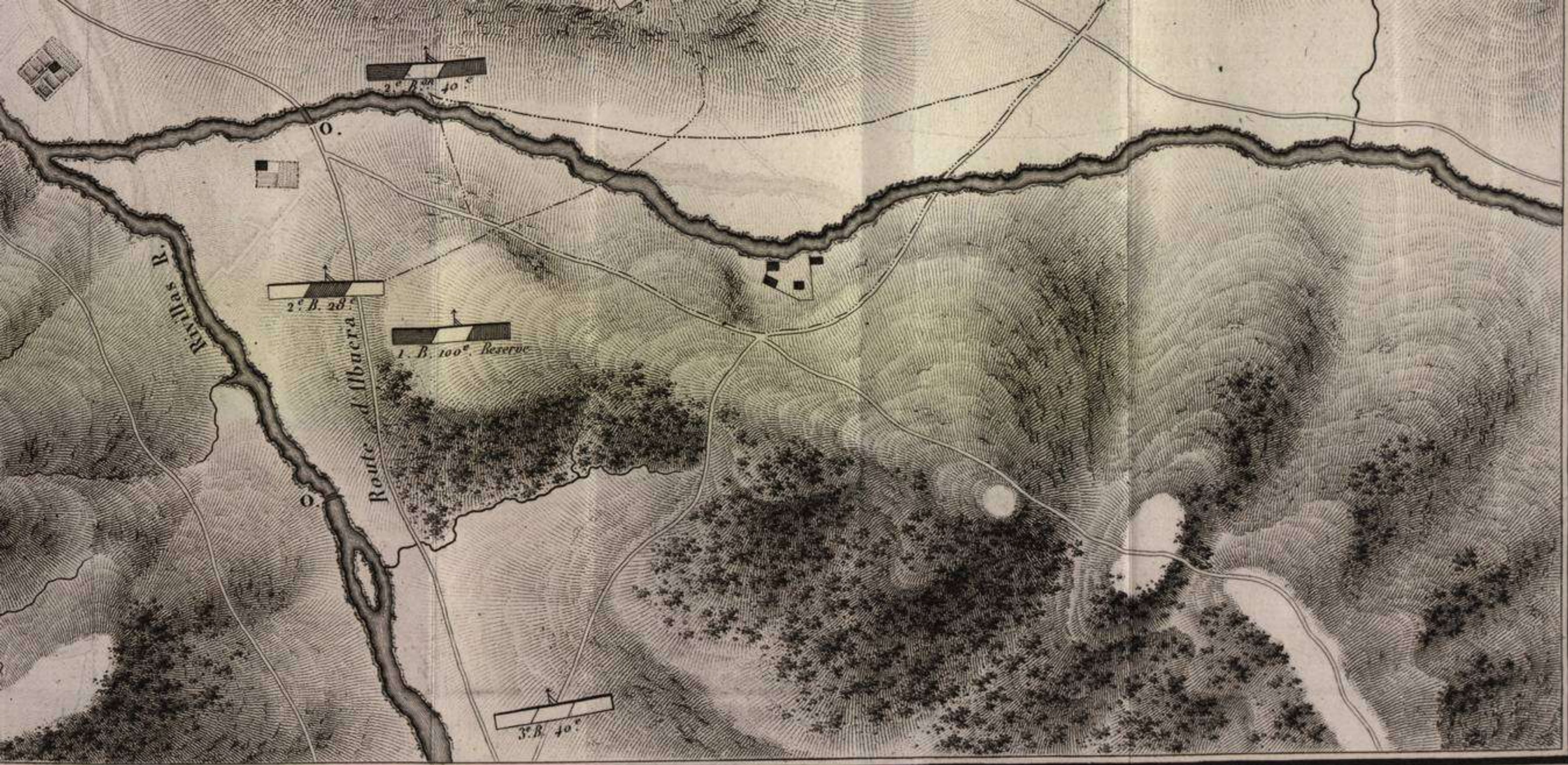


PLAN
 DE LA BATAILLE
 DE LA GÉVORA
 19 Février 1811.





Gravé par E. Collin, à Paris rue de la Harpe N.º 45, à Paris.



Ecrit par Lallemand.

SIÈGE DE BADAJOZ.

Le 26 janvier 1811, après quelques escarmouches dans les- Pl. II.
 quelles les Espagnols perdirent quatre canons et une centaine
 de prisonniers, la cavalerie de réserve, la 1^{re} division du 5^{me}
 corps, les troupes et les parcs de l'artillerie et du génie arri-
 vèrent successivement devant Badajoz¹, par les routes d'Albu-

¹ Badajoz, capitale de l'Estramadure, grande place forte, bâtie sur la rive gauche de la Guadiana, aux confluents de la Gévara et du Revillas, au milieu d'une contrée fertile en blé, en vignes, en olives et en fourrages, à 40 lieues de Séville, 36 de Lisbonne, à 70 de Madrid, et à 350 de Paris. Sa population, avant le siège, était de 16 à 17 mille âmes. Son enceinte se compose de huit fronts de fortifications, revêtues en maçonnerie. Les escarpes des bastions (3, 4, 5, 6, 7 et 8,) ont dix mètres de hauteur; celles des bastions (1, 2 et 9), hauteur moyenne, ainsi que celles des courtines, sont moins élevées. Les dehors consistent dans huit petites demi-lunes qui ne sont point achevées, une tenaille devant le front (7, 8), une contregarde sur le bastion (7), enfin un chemin couvert qui règne en avant de tous les fronts, excepté devant celui coté (8, 9), où il n'existe qu'un simple glacis. Les contrescarpes sont revêtues en maçonnerie sur deux mètres au moins de hauteur moyenne. Du côté du fleuve, la place est fermée par une muraille à redans, d'au moins 900 mètres de développement, s'appuyant à droite au château, et à gauche au bastion (1).

Au nord, près l'angle formé par la jonction du Revillas et de la Guadiana, s'élève un mamelon d'environ 30 à 40 mètres de hauteur au-dessus du fleuve, sur lequel est établi un château dont les murailles mal flanquées par des tourelles, se rattachent au bastion (9) et se présentent à découvert. Ce château assis sur un espace assez étendu, pourrait, au moyen de quelques travaux, former un réduit capable d'une bonne défense; il renferme des bâtiments militaires et un

hera et d'Olivença. La cavalerie légère, qui avait pris position la première, se battit le reste de la journée. Le soir, la garnison, forte de 9000 hommes, sous les ordres du brave Menacho, gouverneur, se retira dans la place, à l'exception de quelques détachements, qui restèrent sous le canon de la lunette Picurina (coté 13), et qui furent contenus par le 27^{me} régiment de chasseurs à cheval (colonel prince d'Aremberg), et le 34^{me} d'infanterie de ligne (colonel Remond). Cette place renfermait en outre une population dont l'ardeur et le patriotisme étaient excités par les promesses du marquis de la Romana et du duc de Wellington. Ses magasins contenaient des vivres pour six mois; il ne manquait rien à son armement, et son arsenal était rempli d'une quantité immense d'armes et de munitions.

Le 27 au matin, le général Latour-Maubourg passa la Gua-

grand magasin à poudre : au sud, à 300 mètres environ en avant du front (4, 5) est un petit ouvrage à couronnes (Pardaleras), dont l'escarpe est basse et les fossés étroits; à l'est, en avant du bastion (7) et devant la porte de la Trinidad, sont deux lunettes (13 et 14) en bon état, liées par un chemin couvert, et séparées de la place par le ruisseau du Rivillas.

Sur la rive droite de la Guadiana, en face du château et à la distance d'environ 400 mètres, se trouve le fort San-Christoval, élevé, comme le château, à 30 mètres de hauteur, et construit sur un rocher escarpé du côté du fleuve; ce fort est à peu près carré et présente deux petits fronts réguliers avec une demi-lune et chemin couvert; son escarpe en maçonnerie a six mètres 50 d'élévation, et sa contrescarpe deux mètres.

On communique de la ville à ce fort, par un pont de pierre en plein-cintre de 400 mètres de longueur, de construction romaine et fameux par la défaite des Portugais en 1661. Cette communication est couverte par le fort même et par une petite tête de pont; un redan en terre lie ces deux ouvrages, et couvre aussi le chemin placé au-dessous.

La ville renferme un bel hôpital militaire, des casernes, une cathédrale, plusieurs couvents et un évêché suffragant de Compostelle. Les rues sont propres et bien pavées. Elle est le lieu de naissance de don Emmanuel Godoy, prince de la Paix. Longitude 11° 24, latitude 38° 30.

Telle était Badajoz en 1811, lorsque les Français s'en emparèrent, après 38 jours de siège.

dina au pont de Merida, ensuite la Gévora aux gués, et se porta avec la majeure partie de sa cavalerie sur les routes de Campo-Major et d'Elvas. Les troupes qui défendaient Badajoz de ce côté se replièrent également vers le fort San-Christoval et dans la tête de pont. Ainsi, la journée fut employée à compléter l'investissement sur les deux rives, à asseoir les camps et à faire la reconnaissance des fortifications. Les principales avenues furent fermées par des chaînes de postes, les uns faisant face au-dehors pour s'opposer à l'arrivée des secours, et les autres du côté de la place, pour être avertis des sorties. Le général en chef reconnut les environs, examina les positions et les hauteurs qu'il fallait occuper, donna des ordres pour la construction d'une tête de pont et d'un bac sur la Guadiana, et régla, avec le maréchal Mortier et le général Léry, tout ce qui concernait les attaques, les parcs, et la sûreté des quartiers; il prit le sien sur la droite dans une maison de campagne près du fleuve. Le duc de Trévise s'établit au centre, près du camp des 21^{me} et 88^{me} régiments.

Le général Léry régla par brigades le service des officiers du génie, de manière à suffire à trois différentes attaques. Il en fut de même pour celui de l'artillerie, ainsi que pour les travailleurs d'infanterie et les gardes à fournir.

Le 28, le général Brayer monta la première tranchée; le capitaine du génie maritime Royou, avec 60 ouvriers de la marine, lança un bac en (A) sur la Guadiana, pour établir une communication sur les deux rives; en même temps, on prit des mesures pour faire confectionner les saucissons, fascines, piquets et gabions nécessaires aux travaux d'attaque; des détachements de sapeurs et des travailleurs d'infanterie en firent une grande quantité; les voitures des parcs furent envoyées à Olivença, pour y prendre ceux qui provenaient du siège de cette place.

1^{re} Nuit, du 28 au 29 janvier.

Les trois attaques dénommées : attaque de droite, attaque du centre, et attaque de gauche, furent entreprises simultanément à la nuit tombante avec le plus grand ordre.

Le capitaine Vainsot, avec 50 sapeurs et 150 travailleurs d'infanterie, commença, à 1000 mètres environ de la lunette (13), les batteries (B, C), de trois pièces chacune. Au jour, les travailleurs étaient couverts dans les deux batteries.

Le capitaine Andouaud, avec le même nombre de travailleurs, commença au centre, à 500 mètres de Pardaleras, une troisième batterie en (D) pour 6 pièces, ainsi qu'un boyau de communication de cette batterie au chemin de Valverde. Au jour, on était également à couvert dans cette batterie, mais non dans le boyau, où les travailleurs rencontrèrent un terrain rocailleux et difficile, qui les retarda. D'un autre côté, les assiégés les inquiétèrent beaucoup par des tirailleurs qu'ils lancèrent hors des chemins couverts; mais, pour les contenir, le chef de bataillon Cazin fit creuser en avant de cet ouvrage des trous de loup, dans lesquels il logea des voltigeurs. Le capitaine Grégorio (du corps du génie espagnol), chargé de ce travail, disparut pendant la nuit.

L'attaque de gauche fut commencée sur le Cerro del Viento, par le capitaine Gillet, avec une quantité d'ouvriers égale aux deux précédentes. Une batterie de 6 pièces (E), avec une communication, y fut aussi entreprise; au jour, on était à couvert dans cette batterie, quoique le terrain présentât les mêmes obstacles qu'à l'attaque du centre. Le général Léry visita les travaux de ces deux attaques, et reconnut qu'il y aurait de grandes difficultés à les pousser plus loin, pendant le jour, avec si peu de travailleurs; en conséquence, il ordonna de se borner à perfectionner ce qui avait été entrepris pendant la nuit.

1^{re} Sortie.

Le 29 à dix heures du matin, l'ennemi fit une sortie d'environ 200 hommes contre l'attaque du centre; mais il fut aussitôt repoussé par les gardes de tranchées et les travailleurs. Le sergent des sapeurs Badin fut blessé, ainsi que quatre soldats d'infanterie.

L'ennemi tira beaucoup, sans endommager nos ouvrages.

A midi, le général Philippon prit le commandement de la tranchée; deux bataillons en formaient la garde.

*2^e Nuit, du 29 au 30.***ATTAQUE DE GAUCHE.**

Le capitaine du génie Amillet prit le service de la tranchée avec 21 sapeurs et 150 travailleurs. Il ouvrit 150 mètres de boyau de communication pour aller à la batterie (E). Le sergent des sapeurs Pauline se fit remarquer par son activité.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine du génie Bagnac, avec 50 sapeurs et 150 travailleurs, monta la tranchée. Il fit augmenter l'épaisseur du parapet, et élargir le terre-plain de la batterie (D). La communication fut aussi prolongée de 194 mètres.

ATTAQUE DE DROITE.

Malgré un feu très vif, dirigé de la place contre cette attaque, le capitaine du génie Lemut, avec 20 sapeurs et 150 travailleurs d'infanterie, continua les travaux des deux batteries (B, C), entreprises la veille.

Le 30 pendant la matinée, le duc de Trévise visita les attaques, et donna l'ordre de les pousser avec activité, de manière à être bientôt en mesure de commencer le bombardement. L'artillerie s'étant chargée d'achever les batteries, le génie n'eut à s'occuper que des communications. Pendant ces vingt-quatre heures, un grenadier fut tué, et sept travailleurs blessés.

A midi, le colonel Veiland prit le commandement de la tranchée; deux bataillons d'infanterie en composaient la garde.

3^e Nuit, du 30 au 31.2^e Sortie.ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Szwaiser était de tranchée : les travailleurs d'infanterie ayant manqué, il n'eut à sa disposition qu'une trentaine de sapeurs, et dut se borner à perfectionner l'ouvrage entrepris la veille. La batterie (E) fut remise à l'artillerie pour être armée.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Andouaud, avec 50 sapeurs et 150 travailleurs, ouvrit 360 mètres de boyau sur la gauche de la batterie (D). Pendant cette opération, l'ennemi fit une sortie, et les ouvriers furent obligés de prendre les armes, ce qui retarda le travail ; au jour on ne se trouva pas couvert dans les boyaux. L'artillerie commença l'armement de la batterie (D).

ATTAQUE DE DROITE.

Le lieutenant Muller, qui était chargé de diriger les travaux de cette attaque, n'eut que 30 ouvriers d'infanterie à sa disposition ; il se borna à les employer à fermer les gorges des deux batteries (B, C) avec des palissades. L'artillerie commença les plateformes, etc.

Le 31 à midi, le colonel Chasseraux prit le commandement de la tranchée. On ne fit rien pendant 24 heures à l'attaque de droite, faute de travailleurs. Les pluies survenues en abondance grossirent considérablement les eaux de la Guadiana, et les travaux de marine en souffrirent beaucoup.

3^e Sortie.

Les attaques du centre et de la gauche furent menées comme la veille, c'est-à-dire qu'on se borna à les perfectionner. Vers les quatre heures du soir, les travaux furent interrompus par l'ennemi, qui fit une sortie vigoureuse, avec quatre bataillons, deux pièces de canon et deux escadrons. Les travailleurs du centre prirent les armes, et se réunirent aux gardes pour combattre : ils résistèrent d'abord, mais, débordés par leur gauche, ils furent obligés de quitter la tranchée et de se replier sur le camp. Le général Girard accourut à leur secours, à la tête des

1^{re}, 3^{me} et 5^{me} compagnies de sapeurs, de celle du grand duché de Varsovie et du 1^{er} bataillon du 88^{me}; reprit l'offensive, et repoussa l'ennemi l'épée dans les reins jusqu'au glacis du fort Pardaleras. En se retirant, les Espagnols laissèrent un grand nombre de morts, parmi lesquels était le colonel Bassecour (Français d'origine). Tous ces mouvements s'exécutèrent sous le feu le plus terrible; nous ne perdîmes cependant que peu de monde en proportion des pertes des assiégés; quelques accidents de terrain nous servirent beaucoup. Dès le commencement de l'affaire, la cavalerie espagnole, qui était sortie par la porte de las Palmas, gagna avec vitesse la position de Cerro del Viento, et atteignit les travailleurs. Dans ce moment critique, le chef de bataillon du génie Cazin et le capitaine Vainsot, réunirent quelques hommes, pour repousser les assaillants; mais, accablés par le nombre, ils succombèrent. Le commandant Cazin fut tué à coups de sabres et de lances; le capitaine Vainsot reçut dix à onze blessures, et fut laissé pour mort sur la place; il y eut en outre un sapeur tué et 12 blessés.

Le général en chef, informé de cet événement, en témoigna le plus grand regret; après avoir ordonné que rien ne fût négligé pour que le capitaine Vainsot reçût les plus prompts secours, il écrivit lui-même au sujet de ces deux officiers au général. On ne peut mieux faire leur éloge qu'en rapportant textuellement la lettre du maréchal.

« Monsieur le général Léry, je reçois avec la plus vive peine
 « la nouvelle de la mort de M. le chef de bataillon Cazin,
 « et celle des blessures que M. le capitaine Vainsot a reçues.
 « Je regrette sincèrement le commandant Cazin : cet officier
 « faisait honneur à son arme. Quant au capitaine Vainsot, j'ai
 « l'espoir qu'il se rétablira : je vous prie de lui témoigner l'in-
 « térêt que je prends à sa situation. »

Le duc de Trévise manifesta également la douleur qu'il res-

sentait de la perte du commandant Cazin. Un ordre du général en chef prescrivit que la batterie (cotée E) serait appelée batterie Cazin, en mémoire de cet officier mort au champ d'honneur, et celle (cotée D), batterie des Grenadiers. Dans les rapports sur cette affaire, on cita le colonel Chasseraux, les chefs de bataillon Hudry et Voirol, les capitaines Gillet et Andouaud; les aides-de-camp Mesclop, Muron, Dubourg, Chauvel; le capitaine Coste, les adjoints à l'état-major Lapoterie et Pressac; les capitaines Barrois, Delamarre et Demeran du 40^{me}, Debinath, Mahut et Pertuis du 64^{me}, Chauvin, d'Antremont et Lecomte, du 88^{me}, et les lieutenants Gérard, Saint-Vincent, Dulperon, et Lacroix de Lusson.

Notre perte totale, dans cette journée, fut d'un officier et huit soldats tués, 56 blessés; au nombre des blessés se trouvaient les officiers Voirol, Chauvin, Delamarre, d'Antremont, Debinath, Barrois, Demeron, Pressac, Lapoterie, Gérard et Saint-Vincent.

Le 1^{er} février à midi, le colonel Remond du 34^{me} commandait la tranchée, et avait pour adjoints le chef de bataillon Astruc et les capitaines Laffitte et Mahon. La pluie, qui tomba encore abondamment, remplit d'eau les tranchées, et causa beaucoup de retard dans toutes les opérations. On ne put rien faire aux attaques de droite et de gauche, faute de travailleurs, et cette journée dut être considérée comme nulle pour les travaux. Les batteries exigeaient pourtant des réparations; mais les troupes assiégeantes étaient en si petit nombre, qu'elles ne pouvaient suffire à tous les services que les circonstances exigeaient. L'artillerie arma les deux batteries (cotées B, C), chacune de deux pièces de 8 et d'un obusier de 6; elle travailla aussi à réparer les dégradations occasionnées par le feu de la place, et creusa des rigoles pour l'écoulement des eaux pluviales; ensuite elle arma la batterie Cazin de deux pièces de 12, deux de 8, et deux obusiers de 6.

Le soir, le capitaine Lemut employa à l'attaque du centre 50 sapeurs et 300 travailleurs; il ouvrit 150 mètres de boyau, et élargit et approfondit ceux que nous désignerons à l'avenir sous le nom de 1^{re} parallèle. Il fit en outre élever une traverse dans la batterie (D). L'artillerie, dirigée par le capitaine Levasseur, rétablit de son côté les épaulements dégradés par le feu de la place, et arma cette batterie de deux pièces de 12, deux de 8, deux obusiers et deux petits mortiers. Le lieutenant Emy arma la batterie (F), élevée la veille par l'artillerie, d'un mortier de 12 pouces et d'un de 10, et en commença une autre en (G), à la droite de celle-ci, pour deux obusiers de 8; elle fut liée plus tard à la première par un boyau de communication.

4^e Sortie.

Pendant la nuit, environ 300 hommes sortirent de la place, par la porte de la Trinidad, dans l'intention de chasser nos travailleurs; mais les voltigeurs de garde, logés dans des trous de loup, les contraignirent à se retirer. Perte pendant 24 heures: un homme tué, deux blessés.

Le 2 à midi, le colonel Vigent prit le commandement de la tranchée; le chef de bataillon Pichard et les capitaines Fruveau et Bertin lui furent adjoints. Le chef de bataillon du génie Lamare remplaça le chef de bataillon Cazin dans le commandement de la brigade du siège.

Les mêmes obstacles qui s'étaient rencontrés précédemment se renouvelèrent encore; à l'attaque de droite, le manque d'ouvriers pouvait devenir très funeste à l'armée, par les retards que les opérations du siège éprouvaient. Les communications étaient devenues très difficiles, par la grande quantité de pluie qui était tombée depuis plusieurs jours; on chercha à réparer le mal occasionné par le mauvais temps et par le canon de la

placé. Pendant la nuit, les vents soufflaient avec impétuosité, la pluie tombait par torrents, les ruisseaux du Calamon et de Rivillas sortirent de leurs lits et submergèrent tous les environs; les ponts furent enlevés, et les communications des attaques de droite et du centre interrompues; des hommes et des chevaux d'artillerie se noyèrent; le parc et les magasins de munition, établis en arrière du camp, furent menacés des plus grands dangers; on ne pouvait approvisionner les batteries qu'avec des peines infinies. Ces accidents imprévus causèrent beaucoup d'inquiétude et d'embarras, et firent craindre un instant que les troupes ne vinssent à se lasser de lutter contre des obstacles que les rigueurs de la saison faisaient renaître à chaque instant. Fatiguées par les bivouacs et les combats qu'elles avaient à soutenir contre une nombreuse garnison, elles ne pouvaient fournir qu'un petit nombre de travailleurs. Un ennemi bien plus terrible, contre lequel elles avaient encore à lutter, était la famine : les distributions de vivres ne se faisaient plus régulièrement; aucun village n'obéissait aux réquisitions, et l'état de l'armée ne permettait pas d'envoyer des détachements assez loin pour se procurer du blé. On fut donc obligé de se nourrir pendant quelque temps uniquement de viande, et d'endurer des privations qui occasionnèrent beaucoup de maladies. La division Gazan, qui était attendue, pouvait seule améliorer notre situation. Toutefois, des ordres furent donnés pour faire jalonner les chemins et les gués; enfin, la persévérance que l'on mit dans toutes les opérations en assura le succès. Au milieu de ces difficultés, l'ennemi faisait un feu très vif sur nos ouvrages : un officier du 64^{me}, un sergent de sapeurs de la 5^{me} compagnie, un caporal de celle du duché de Varsovie et 5 soldats d'infanterie, furent tués; il y eut en outre 16 blessés.

Le 3, le général Brayer commandait la tranchée; il avait

sous ses ordres l'adjudant commandant Moquery, et le chef de bataillon Monnot. Après midi, la division Gazan, forte d'environ 5000 hommes, arriva au camp; on sait qu'elle était restée en arrière pour protéger les parcs, que l'on ne put faire venir que par convois successifs, faute de moyens suffisants de transport. Dès-lors, on vit renaître l'espoir de pousser le siège avec plus de succès, et les troupes furent animées d'une nouvelle ardeur. Néanmoins on ne put travailler à l'attaque de droite : les mêmes raisons s'y opposèrent; on se borna à faire nettoyer les boyaux des attaques du centre et de gauche, inondés et remplis de boue. Le petit nombre de travailleurs qui fut fourni ne permit pas de pousser plus loin les travaux; il fallait faire un détour de plus d'une lieue pour communiquer du parc à l'attaque de droite et à celle du centre, les ponts n'ayant pu être rétablis de suite.

5^e Sortie.

Vers les quatre heures du soir, les assiégés firent une nouvelle sortie d'environ 1500 hommes d'infanterie et deux escadrons de cavalerie; ils débouchèrent par les chemins couverts du front (2, 3), par la droite de Pardaleras, et se portèrent avec vivacité sur nos ouvrages. Les sapeurs et les travailleurs, ayant pris les armes, se joignirent, pour contenir l'ennemi, à deux compagnies de grenadiers du 64^{me}, et une compagnie de voltigeurs du 88^{me}, de garde à la tranchée; mais ces troupes, ne se trouvant pas en force, furent obligées de se replier en-deçà de la parallèle, dans la batterie (D), où elles se maintinrent jusqu'à l'arrivée des renforts. Dans ces intervalles, les assiégés réussirent à combler une longueur de 28 à 30 mètres de boyau; mais un bataillon du 21^{me}, un du 88^{me}, deux compagnies du 100^{me}, et trois escadrons du 4^{me} de dragons, à la tête desquels se trouvait le maréchal Mortier, arrivèrent aussitôt, et

obligèrent l'ennemi à rentrer précipitamment dans les chemins couverts, en franchissant les palissades. Le maréchal donna des éloges aux troupes, et particulièrement au colonel Farine, du 4^{me} de dragons, qui, voyant la gauche de la parallèle débordée, se transporta en avant de Cerro del Viento, pour charger les Espagnols en flanc, malgré une forte canonnade dirigée contre lui. D'après divers rapports, le maréchal cita, comme s'étant particulièrement distingués, les chefs de bataillon Dubary et Monnot, du 88^{me}, Mesclop aide-de-camp (blessé), les capitaines de grenadiers du 64^{me}, Chevaillot et Ballisle (blessés), et les officiers du 88^{me}, Penier (blessé), Belperon, Merle, Demusel, Darras, Plainville et Gerville; on fit aussi mention du dévouement du chirurgien Beaudouin. Le capitaine du génie Bagnac se fit également remarquer. Notre perte, pendant cette sortie, fut de 8 officiers blessés, 11 soldats tués et 67 blessés, dont 42 grenadiers, 4 chevaux tués et 2 blessés. Celle de l'ennemi fut présumée plus considérable, la batterie Cazin (E) lui ayant fait beaucoup de mal. Cette batterie tira 124 coups, dont 12 à mitraille.

Le soir, on reprit les travaux de l'attaque du centre; 30 sapeurs et 228 travailleurs d'infanterie furent employés à rétablir les dégradations occasionnées par la sortie et par le canon de la place; on travailla encore à élargir la 1^{re} parallèle et à épaissir les parapets.

A l'attaque de gauche, on employa 20 sapeurs et 100 travailleurs à perfectionner la communication de la batterie Cazin (E).

A minuit, les batteries (F,G) étant armées, le capitaine d'artillerie l'Espagnol fit tirer sur la ville une grande quantité de bombes et d'obus de 6, de 8, de 10 et de 12. Bientôt après, la confusion se mit parmi les habitants; les bombes et les obus éclataient dans les maisons, dans les rues et dans les places publiques;

le feu se manifesta dans plusieurs quartiers; les vieillards, les femmes et les enfants, effrayés, poussaient des cris qui se faisaient entendre dans notre camp; ils fuyaient de leurs demeures pour chercher un abri dans les églises et sous quelques frêles édifices, qu'ils croyaient à l'épreuve; beaucoup d'entre eux sortirent de la ville, et se réfugièrent sur la rive droite de la Guadiana. Au milieu de ce désastre, la garnison irritée redoubla son feu sur nos ouvrages, sans cependant produire un grand effet¹. Pendant ces 24 heures, l'artillerie eut 2 hommes tués et 9 blessés; le génie, un sapeur tué et 5 blessés; et l'infanterie, 11 hommes tués et 75 blessés, officiers compris.

Le 4 à midi, le général Philippon reprit le commandement de la tranchée; le chef d'escadron Tholozé, le chef de bataillon Guerrain, et l'adjoint à l'état-major Thevenin, étaient de service près de ce général. Deux bataillons formaient les gardes, comme de coutume.

Depuis l'arrivée de la division Gazan, l'armée organisée pour l'expédition de la Haute-Estramadure se trouvait tout

¹ Ce bombardement n'eut aucune influence sur le gouverneur ni sur la garnison; il fut en pure perte pour notre matériel, qui n'était déjà que trop insuffisant. Il est surprenant qu'avec l'opinion qu'ont généralement les militaires sur l'efficacité de ce moyen, puisqu'il n'a jamais contraint une place bien défendue à se rendre, on ait pu l'employer devant Badajoz, où nous manquions de projectiles creux pour remplir l'objet qu'on devait principalement avoir en vue, celui de chasser l'assiégé des ouvrages et d'éteindre le feu de ses batteries, afin de faciliter les approches et de hâter la reddition de la place. Nous faisons cette remarque, pour faire sentir que tous les efforts de l'artillerie doivent, à moins de circonstances accidentelles, être dirigés exclusivement contre les fortifications et les établissements militaires qui servent à la défense; et qu'il faut abandonner l'usage barbare de bombarder les villes dans l'unique but de les détruire avec fracas et de ruiner les habitants, attendu qu'outre les dépenses onéreuses que cette méthode occasionne, elle devient préjudiciable aux assiégeants après la prise de la place; et si, contre leur attente, ils sont obligés de lever le siège et de se retirer, il ne leur reste que la honte d'avoir employé vainement d'affreux moyens, faits pour souiller les annales militaires; comme nos ennemis en donnèrent l'exemple à Lille, à Thionville, à Dunkerque, à Copenhague, etc.

entière devant Badajoz : cette place, comme nous l'avons déjà dit, était pourvue abondamment de vivres et de munitions ; et la garnison, qui comptait 9000 hommes, annonçait la résolution de faire une résistance des plus opiniâtres : la confiance qu'elle avait dans le gouverneur Menacho, confiance dont celui-ci sut se montrer digne, et l'opinion que les fortifications qu'elle avait à défendre étaient des boulevards inexpugnables, contre lesquels les efforts des Français viendraient échouer, exaltaient son courage ; enfin l'espoir d'être bientôt délivrée par l'armée du marquis de la Romana ¹ ou par celle de lord Wellington, portait son enthousiasme au plus haut degré. Les sorties multipliées avaient forcé nos troupes à se tenir constamment sur le qui-vive, en sorte que les travailleurs n'avaient pu être fournis qu'en très petit nombre ; le mauvais temps augmentait encore ces difficultés ; tout semblait favorable aux Espagnols ; et l'on peut dire avec raison que les journées du 1^{er}, du 2 et du 3 février, furent absolument nulles pour les travaux.

Perte, pendant 24 heures, 3 sapeurs et 5 travailleurs d'infanterie blessés. Le sapeur Bucker, quoique blessé, ne voulut pas quitter le travail avant d'avoir été relevé.

5^e Nuit, du 4 au 5 février.

| ATTAQUE DE GAUCHE. | ATTAQUE DU CENTRE. | ATTAQUE DE DROITE. |
|---|---|--|
| <p>Le capitaine Martin, avec 50 travailleurs seulement, fit ouvrir, pendant la nuit, 70 mètres de boyau, à la gauche de la batterie Cazin, afin</p> | <p>Le capitaine du génie Lefavre, de tranchée à la même heure avec 30 sapeurs et 250 travailleurs d'infanterie, fit rétablir et prolonger d'environ 110</p> | <p>Le capitaine Lemut monta la tranchée à cette attaque : comme il ne fut fourni que très peu de travailleurs, il se borna à faire rétablir les dégradés</p> |

¹ Le marquis de la Romana, général espagnol, mourut presque subitement le 23 janvier 1811. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné.

d'assurer les derrières de cette batterie contre les sorties ; ensuite, il fit réparer la partie de droite dégradée par les pluies et le feu de la place.

On commença une batterie et un retranchement en avant du camp du 4^{me} dragons.

mètres la parallèle ; ensuite il traça la batterie (H), qui fut dirigée contre la couronne de Pardaleras, pour ricocher la face droite de cet ouvrage.

tions occasionnées aux deux batteries (B, C) par les pluies et le canon de la place.

Le commandement de la tranchée fut confié, le 5, au général Maransin, qui eut sous ses ordres le colonel Hulot, le chef de bataillon Bonnet, le lieutenant d'état-major Brzozowski, et deux bataillons. Le feu de la place fut très-vif pendant cette journée, et particulièrement dirigé sur les batteries (B, C) de l'attaque de droite, où une de nos pièces de canon fut démontée, et son affût mis hors de service. Ces deux batteries répondirent par 76 coups de canon : celle des Grenadiers, à l'attaque du centre, tira 235 coups. La batterie de mortiers continua le bombardement, et lança 26 bombes de 10 et 12 pouces, et 24 obus de 8.

6^e Nuit du 5 au 6.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Bagnac avec 10 sapeurs et 100 travailleurs, prolongea de 200 mètres la communication de droite de la batterie (E) ; ce travail avait pour but de défendre cette batterie contre les sorties.

Le capitaine Lefavre continua le retranchement et la batterie en avant du 4^{me} de dragons.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Andouaud de tranchée, avec 30 sapeurs et 200 travailleurs, continua la batterie (H), commencée la veille, et travailla au perfectionnement de la parallèle. Les terres, étant mouillées, offrirent beaucoup de difficultés et au jour le travail était peu avancé.

ATTAQUE DE DROITE.

Le capitaine Lamortelle, avec 10 sapeurs et 60 travailleurs, creusa des fossés aux gorges des batteries (B, C), et les fit palissader pour en faire des redoutes.

Le chef de bataillon Lamare traça une troisième batterie en (I), afin d'appuyer la ligne de contrevallation que l'on devait faire ultérieurement.

Depuis les premières opérations du siège, la cavalerie de réserve, aux ordres du général Latour-Maubourg, faisait des incursions en Portugal, et se présentait alternativement devant les places d'Elvas et de Campo-Major : dans les différentes rencontres qu'elle eut avec l'ennemi, elle lui occasionna des pertes et lui fit des prisonniers. Cependant, lord Wellington, informé que le duc de Dalmatie s'avancait avec des troupes de l'armée du Midi, prévint qu'il ne se bornerait pas à menacer vainement la frontière du Portugal : il détacha un corps de 10,000 Espagnols sur ce point, pour s'opposer à la marche du maréchal ; mais ces mouvements tardifs n'empêchèrent pas la prise d'Olivença et le siège de Badajoz. Ce ne fut que le 6 février, à la pointe du jour, que ce corps parut sur les hauteurs en avant de San-Christoval, et qu'il se mit en communication avec les assiégés. Le général Mendizabal avait remplacé le marquis de la Romana dans le commandement des troupes espagnoles.

A l'arrivée de Mendizabal, la cavalerie de réserve, qui formait l'investissement de la place sur la rive droite du fleuve, fut obligée de se retirer derrière la Gévora ; toutefois, le général Latour-Maubourg eut ordre de faire des tentatives pour rétablir l'investissement ; il se présenta vers les trois heures après midi devant la cavalerie portugaise, qui était venue se former sur la rive gauche de cette rivière, la chargea, et la culbuta sur l'autre rive, en lui faisant éprouver une perte assez considérable d'hommes et de chevaux. Malgré cet avantage, il ne put reprendre sa position en avant de San-Christoval, les Espagnols étant trop forts sur ce point. Dans cet engagement, le 14^{me} régiment de dragons acquit beaucoup de gloire en forçant le passage du pont (W) de la Gévora sous le feu de la mitraille ; les 26^{me} de dragons, 4^{me} et 21^{me} de chasseurs à cheval, 2^{me} et 10^{me} de hussards, qui étaient

commandés par les généraux Bouviers-des-Eciats et Briche, se distinguèrent aussi particulièrement.

Le colonel Præfke prit le commandement de la tranchée dans l'après-midi du 6, ayant avec lui le colonel Desprez, le chef de bataillon Marquet, et le lieutenant d'état-major Fabreguette. Deux bataillons formaient les gardes.

La nuit qui suivit fut très froide; le mauvais temps et le petit nombre de travailleurs dont il était possible de disposer, ne permirent pas de pousser plus loin les attaques : le général Léry ordonna seulement la réparation des parties dégradées par le feu de l'ennemi, et le perfectionnement de ceux entrepris la veille. Une nouvelle batterie en (K) fut tracée sur les bords de la Guadiana.

Les assiégés parurent occupés de quelques mouvements intérieurs; leur feu, pendant ces 24 heures, fut moins vif, et nous n'eûmes que deux blessés.

Le 7 à midi, le colonel Quiot avait le commandement de la tranchée: le chef de bataillon Brun de Villeret, le capitaine Ricard, le chef de bataillon Redoual, et le lieutenant Bochini, étaient de service. Deux bataillons étaient de garde.

8^e Nuit, du 7 au 8.

| ATTAQUE DE GAUCHE. | ATTAQUE DU CENTRE. | ATTAQUE DE DROITE. |
|--|--|---|
| Le capitaine Martin, avec 150 travailleurs, prit le service à quatre heures du soir, et ouvrit une deuxième communication en arrière de la batterie (E), pour en faciliter l'approche, devenue très périlleuse par le feu conti- | Le capitaine Lemut monta la tranchée à la même heure avec 25 sapeurs et 200 travailleurs. Cet officier fut blessé d'une balle qui lui traversa la jambe. Les assiégés firent une sortie: les travailleurs furent dérangés pour | Le lieutenant Bruchon, de tranchée à cette attaque, continua le travail des batteries (B, C, I), qu'on espérait achever sans la sortie survenue. Cet officier fut blessé mortellement. Pendant la nuit, l'ar- |

nuel des assiégés. La batterie (K) fut commencée par le capitaine Lefaiivre, avec 100 travailleurs, et reçut le nom de batterie des Fusiliers.

prendre les armes et combattre avec les autres troupes : les travaux en furent très retardés.

tillerie jeta dans la ville, des batteries (F, G), 18 bombes de 12 pouces, 22 de 10, et 48 obus de 8.

6^e Sortie, 7 février.

Divers mouvemens qu'on avait remarqués sur les hauteurs en avant de San-Christoval et sur la route d'Elvas, firent croire, dans la matinée, que l'ennemi se préparait à une attaque vigoureuse. En effet, la garnison, renforcée des troupes espagnoles venues du Portugal, sous le commandement de Mendizabal, sortit de la place vers trois heures de l'après-midi, au nombre de 6 à 7 mille combattans, dont environ 300 de cavalerie. Les premières démonstrations, protégées par une canonnade des plus vives, eurent lieu sur nos ouvrages de gauche. La division Gazan, suivie par le 4^e régiment de dragons, se porta jusque sous le canon de la place : à la vue de cette division, les assiégés rentrèrent précipitamment dans les chemins couverts. Le duc de Trévise, pénétrant les desseins de l'ennemi, dont les efforts antérieurs sur ces points avaient été infructueux, portait son attention vers la droite, où l'ennemi ne tarda pas à diriger toutes ses forces. Le 2^{me} bataillon du 28^{me} léger, et le 1^{er} du 100^{me} de ligne, envoyés d'avance sur la route d'Albuhera pour renforcer la partie droite, étaient déjà en position lorsque les assiégés, après avoir disposé leurs colonnes derrière les lunettes (13 et 14), et dans les chemins couverts qui lient ces deux ouvrages, attaquèrent les batteries (B, C, I), faiblement armées, avec une telle vivacité que les troupes qui les défendaient furent con-

traintes de les abandonner. En ce moment, le capitaine d'artillerie Cazeaux et le capitaine Lemu, du 34^{me}, sont tués, le lieutenant des sapeurs Bruchon blessé à mort, et les batteries tombent au pouvoir des assiégés. Cependant, le duc de Trévise donne l'ordre au général Girard d'attaquer l'ennemi de front avec un bataillon du 28^{me}, deux du 34^{me}, et deux du 40^{me}, tandis que deux bataillons des 64^{me} et 88^{me}, à la tête desquels étaient les colonels Veiland et Chasseraux, le prennent en flanc, et menacent de lui couper la retraite. Le combat s'engage avec acharnement, nos troupes abordent les Espagnols à la baïonnette, les culbutent hors des batteries, et les rejettent en arrière. Leur réserve fait alors un mouvement en avant pour soutenir le choc, mais elle est bientôt entraînée à son tour par la fuite des premières colonnes. Chargés surtout les points, et près d'être coupés par les 64^{me} et 88^{me}, les assiégés ne trouvent de sûreté que dans leurs ouvrages, où ils se retirent en désordre. Telle fut l'issue d'une sortie dont les alliés attendaient les plus heureux résultats, mais qui fut hasardée de trop loin pour ne pas être repoussée avec de grandes pertes. Nos troupes se conduisirent avec leur valeur accoutumée : la 2^{me} compagnie du 3^{me} régiment d'artillerie à cheval contribua, par un feu des plus vifs, au succès de cette journée, et augmenta beaucoup les pertes de l'ennemi. Le duc de Trévise cita honorablement les généraux Gazan et Girard, qui marchaient à la tête des colonnes, et leur montraient l'exemple; il cita aussi les généraux de brigade Brayer et Philippon; l'adjutant commandant Mocquery; les colonels Quiot, Veiland, Vigent (blessé); les chefs de bataillon Pichard, Camus, Vagten, Bonnet, Voirol, Astruc, Monnot, Hudry, d'Arnaud (blessé); les capitaines Gritte, Pinel, Hurtaut, du 34^{me}; Delamare, Lalande, Robert, du 40^{me}; Chevailot, Gui, Mouillaud, du 64^{me}; d'Arras, Nouven et Brassot,

du 88^{me}. Notre perte fut considérable : le colonel Vigent mourut de ses blessures; 6 officiers furent tués, 25 blessés; 48 soldats tués, et 337 blessés. La perte des assiégés fut beaucoup plus grande; d'après la quantité de morts restés sur le champ de bataille, on présuma qu'elle était de 6 à 700 hommes : le brigadier Zamora et plusieurs officiers furent tués près des batteries. Les Espagnols montrèrent beaucoup de résolution, et ne rentrèrent dans la place qu'après avoir fait les plus grands efforts pour repousser les assiégeans.

Il est difficile de concevoir qu'avec des forces aussi considérables que celles dont pouvait disposer le général Mendizabal, il ait laissé au duc de Dalmatie le temps de faire le siège de Badajoz, et de l'attaquer même dans son camp, comme on le verra plus loin. Cette conduite tenait sans doute au faux système trop souvent suivi de s'opposer seulement de front à la marche d'une armée d'invasion. Mendizabal aurait dû ne laisser que 6000 combattans dans la place, tenir ensuite la campagne avec ses autres troupes sur la rive gauche de la Guadiana, rappeler à lui Ballesteros, qui avait 3 à 4000 hommes, occuper les défilés de la Sierra, et agir sur nos derrières, de manière à couper notre ligne d'opérations avec Séville. Cette manœuvre eût été d'autant plus sûre, que la supériorité numérique de ses forces, et les secours qu'il pouvait attendre du patriotisme des habitans, lui donnaient toutes les garanties possibles de succès. Dans cette hypothèse, le duc de Dalmatie eût été obligé de diviser sa petite armée, d'envoyer un fort détachement pour le contenir; et peut-être aurait-il été forcé, non seulement de ralentir le siège de Badajoz, mais encore de renoncer tout-à-fait à cette entreprise. Le général espagnol n'était point à la hauteur des conceptions et de la tactique militaire de son adversaire; et, par une mala-

dresse inconcevable, au lieu de manœuvrer, Mendizabal s'obstina à défendre Badajoz sous ses murs : il fut vaincu, et devait l'être.

Le 8, le colonel Veiland monta la tranchée; le chef de bataillon Vagten, les capitaines Petiet et Latterie, étaient de service près de lui. Un ordre du jour du général en chef décida que les batteries (B, C, I), porteraient les noms de Cazeaux, Bruchon et Lemu, en mémoire de ces officiers morts glorieusement pendant la sortie du 7; celle (H) reçut le nom de batterie des Carabiniers. Perte à la tranchée, 2 hommes tués et 8 blessés.

9^e Nuit, du 8 au 9.

ATTAQUE DE GAUCHE.

7 sapeurs et 100 travailleurs, achevèrent le boyau de gauche de la batterie (E).

Vers le soir on acheva la batterie (K), et l'on commença un boyau à la droite de cette batterie, pour la lier à la parallèle: on espérait pouvoir en même temps cheminer sur la capitale du bastion (2).

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Andouaud, avec 20 sapeurs et 150 travailleurs, fit continuer le travail entrepris la veille, et commença une nouvelle batterie (L). La communication en arrière de la batterie (D), près du ruisseau de Calamon, fut achevée. En outre, il ouvrit à la queue de la tranchée 40 mètres de boyau, pour en faciliter l'entrée, devenue très périlleuse par le feu continu de la lunette (13).

ATTAQUE DE DROITE.

Le capitaine Lamorlette, de tranchée à cette attaque, placa des abat-tis pour garantir les gorges des deux batteries (B, C). Les travailleurs n'étant venus qu'en petit nombre, il fut obligé de suspendre le travail de la redoute (1).

Le chef de bataillon du génie Lamare traça une ligne de contrevallation en zigzag, pour lier les trois batteries et s'opposer aux sorties: 100 travailleurs y furent employés.

Le 9 au matin, le corps de Mendizabal était campé sur les

hauteurs en avant de San-Christoval, paraissant ainsi renoncer à de nouvelles tentatives contre les travaux de la rive gauche. A midi, le colonel Chassereaux commandait la tranchée; il avait pour adjoints le chef de bataillon Lapierre et le capitaine Destabenrath. Les gardes étaient, comme à l'ordinaire, de deux bataillons. Perte, pendant les 24 heures, 2 hommes tués et 7 blessés.

10^e Nuit, du 9 au 10.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Amillet était de service à cette attaque; à quatre heures il continua de perfectionner le travail entrepris la veille. Des sources inondaient les boyaux, et l'on fut obligé de former des rigoles pour les détourner et les diriger à l'extérieur.

La partie de la parallèle liée à la batterie (K), fut aussi fort avancée.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Gillet, avec 15 sapeurs et 150 travailleurs, fut employé à masser la batterie (L), et à déblayer la tranchée, encombrée par de gros blocs de pierre qui se trouvaient dans les excavations pratiquées pour former la communication de cette batterie. Pendant le travail le feu fut très vif, et inquiéta nos ouvriers. La batterie (L) reçut le nom de batterie des Voltigeurs.

ATTAQUE DE DROITE.

La ligne de contrevalation fut continuée à la droite de la redoute Lemu (I), sur une longueur d'environ 200 mètres: le lieutenant Lessard y employa 5 sapeurs et 100 travailleurs. Le feu de la place fut très vif sur cette attaque. On traça un petit ouvrage sur la rive droite du fleuve en amont, en (P), pour protéger les bacs qui y étaient établis: l'artillerie mit deux pièces en batterie.

Le 10 à midi, le colonel Remond prit le commandement; le chef d'escadron Saint-Chamans, le chef de bataillon Bigot, et le capitaine Dandelaud, lui étaient adjoints. Deux bataillons formaient les gardes de tranchée. Dans l'après-midi, une patrouille espagnole se présenta pour reconnaître la tête de pont cotée (P), et se retira après avoir essuyé une décharge de mousqueterie de nos pontonniers.

11^e Nuit, du 10 au 11.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Martin avec 5 sapeurs et 100 travailleurs, termina les travaux de Cerro del Viento, dont il ne sera plus question; en même temps il fit travailler à la batterie (K). La communication en arrière fut achevée dans la nuit.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le lieutenant Marcelot, avec 15 sapeurs et 150 travailleurs, termina la batterie (L), ainsi que la portion de parallèle qui lie cette batterie à celle (H). L'artillerie s'occupa de son armement, elle reçut le nom de batterie des Carabiniers.

ATTAQUE DE DROITE.

Le lieutenant Muller, de tranchée, fit perfectionner la ligne de contrevallation entre les redoutes Cazeau, Bruchon et Lemu (B, C, I).

PRISE DU FORT PARDALERAS.

Le 11 à midi, le colonel Mocquery commandait la tranchée de l'attaque de droite, celle du centre était commandée par le colonel Rignoux : ils avaient pour adjoint le chef de bataillon Armandrin et le capitaine Pressant.

Le général en chef, voulant hasarder un de ces coups audacieux qui réussissent souvent à la guerre, résolut de faire attaquer Pardaleras de vive force. En conséquence, l'artillerie dirigea sur cet ouvrage le feu des batteries des Carabiniers (H) et des Voltigeurs (L), commandées par les capitaines l'Espagnol et Quirot. A quatre heures, le chef de bataillon du génie Lamare prit le service de la tranchée, et, de concert avec le colonel Rignoux, il disposa les moyens d'attaque. 400 hommes, grenadiers et voltigeurs, des 21^{me} et 28^{me} légers, 100^{me} et 103^{me} de ligne, sous le commandant du chef de bataillon Guérin, et 60 sapeurs sous celui du capitaine Coste, arrivèrent successivement dans la parallèle, où ils furent divisés en deux colonnes, et rangés à droite et à gauche de la capitale du bastion du centre de Pardaleras. Vers sept heures,

au signal donné par le colonel Rignoux, ces colonnes sortirent par une ouverture pratiquée dans le parapet au point d'intersection (M) de la capitale et de la parallèle; celle de droite, la gauche en tête, fit son mouvement par le flanc gauche et par file à droite; celle de gauche exécuta le sien en même temps, par le flanc droit et par file à gauche: les deux colonnes marchèrent ainsi au pas accéléré, dans le plus grand silence, et à la faveur d'une profonde obscurité, dans le prolongement de la capitale jusqu'à la crête du saillant du glacis, où elles prirent chacune une direction divergente à droite et à gauche, en suivant le glacis, pour forcer l'ouvrage par la gorge, laquelle, par une imprévoyance extrême, n'était fermée que par un simple rang de palissades. Les sapeurs étaient armés de haches, et l'infanterie portait des fascines. Ces troupes avaient à leur tête les capitaines Andouaud et Bagnac, les aides-de-camp du général en chef Petiet, de Choiseul, et Laffite. La colonne de droite s'égara dans sa marche: au lieu de se rendre à la gorge, elle se jeta dans la place d'armes rentrante de la courtine, et descendit dans le fossé par le pas de souris. Le capitaine des sapeurs Coste, qui se signala dans toutes les occasions, sut, dans celle-ci, profiter de la méprise, et, comme si la fortune eût été d'intelligence avec lui, il découvre une poterne entr'ouverte près de l'angle flanqué, s'élança l'épée à la main vers la porte, la pousse avec violence, blesse un officier espagnol qui arrivait pour la fermer, se précipite dans l'intérieur de l'ouvrage, suivi d'une partie de sa petite colonne, renverse tout ce qui veut s'opposer à sa marche, monte sur le parapet, jette un cri de vive l'empereur! qui annonce que les Français sont maîtres du fort. Cependant la colonne de gauche arrive à la gorge, les palissades cèdent bientôt aux coups de haches de nos braves sapeurs. La garnison, surprise, épouvantée,

se voyant assaillie de toutes parts, prend la fuite par la caponnière, et se retire dans la place, laissant quelques morts et plusieurs blessés, 62 prisonniers, dont 4 officiers, 4 pièces de canon, plus un obusier, un mortier, et quelques munitions.

Nous eûmes 2 sapeurs tués et 2 blessés, dont un sergent nommé Vincent; l'infanterie eut 2 hommes tués et 30 blessés: le chef de bataillon Guérin et le capitaine Coste, le furent aussi légèrement. Les capitaines Stéphan et Fraujou, et le sous-lieutenant Massoni, se distinguèrent particulièrement. Après cet évènement l'ennemi resta calme pendant quelques heures, et cet état d'inaction fit présumer que l'échec qu'il venait d'éprouver lui avait causé beaucoup d'effroi et d'abattement. Néanmoins, avant l'aube du jour, il commença le feu avec une nouvelle ardeur; mais le chef de bataillon Lamare s'était hâté d'élever à la gorge de l'ouvrage, un retranchement, derrière lequel nos troupes furent mises à couvert: l'ennemi n'osa jamais tenter de nous en déloger. Au jour, l'artillerie, sous les ordres du chef de bataillon Lambert, essaya de tourner le canon du fort contre la place, mais le feu continuel de bombes, de mitraille et de mousqueterie des assiégés, la contraignit de suspendre ses travaux. Le capitaine d'artillerie Levasseur y fut blessé, ainsi que plusieurs canonniers.

12^e Nuit, du 11 au 12.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le lieutenant Jasinski, de tranchée à cette attaque avec 5 sapeurs et 50 travailleurs d'infanterie, perfectionna la communication en arrière de la batterie (K). L'artillerie commença une 2^e batterie de 2 pièces cotée (Q), pour

ATTAQUE DU CENTRE.

On rétablit la partie de la parallèle dégradée par le feu. En même temps un détachement de sapeurs, dirigé par le lieutenant Riffa, fut employé à la construction de quatre petits ponts (N, N, O, O), commencés sur le

ATTAQUE DE DROITE.

Le capitaine Lamorlette était de service à l'heure ordinaire, avec 5 sapeurs et 100 travailleurs; il les employa à rétablir les dégradations faites par le canon de la place aux redoutes et à la ligne de contrevallation, que l'on

protéger la première contre les sorties des assiégés : travail dont l'utilité ne fut jamais démontrée.

Rivillas et le Calamon , afin d'assurer la communication du centre avec la droite.

Il dut considérer dès ce moment comme achevée. Pendant la nuit , il reçut l'ordre d'aller à Pardaleras avec ses travailleurs.

Les batteries de mortiers (F G) continuèrent le bombardement. Perte pendant les 24 heures, 3 officiers légèrement blessés, 5 soldats tués et 43 blessés.

Le 12 à midi, le colonel Lagarde prit le commandement de la tranchée; le chef de bataillon Becker et les capitaines Mahon et Ricard, lui étaient adjoints; de garde, deux bataillons.

13^e Nuit, du 12 au 13.

ATTAQUE DE GAUCHE.

A quatre heures après midi, le capitaine Sywaser, avec 5 sapeurs et 100 travailleurs, continua le boyau à droite de la batterie des Fusiliers (K), dans la direction de celle des Voltigeurs (L): travail qui eut pour but d'unir l'attaque de gauche à celle du centre, et former une 2^me parallèle.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Amillet, avec 20 sapeurs et 350 travailleurs, commença à la nuit une communication en capitale, de la parallèle (M) au chemin couvert de Pardaleras; aujour les travailleurs y étaient à l'abri. En même temps il ouvrit un boyau transversal dans le fort, pour aller de la poterne au retranchement de la gorge; les difficultés du terrain, et le feu, ne permirent pas qu'on le rendit praticable. Le chef de bataillon Lamare attacha le mineur au saillant du bastion, afin d'abattre l'escarpe, y pratiquer une rampe, former un logement dans le terre-plein, et s'opposer aux sorties.

ATTAQUE DE DROITE.

Le lieutenant Lessard, avec 5 sapeurs et 100 travailleurs d'infanterie, fit réparer toute la ligne de circonvallation, ainsi que les redoutes dégradées par le feu considérable de la place. Cette attaque n'ayant pas été poussée plus loin, il n'en sera plus question.

Perte des assiégeans, pendant ces 24 heures, un homme tué, 4 blessés.

Le 13, le général Maransin commandait la tranchée; il avait pour adjoints le chef de bataillon Lalou et le capitaine Bertin.

Pendant la matinée, le général en chef fit lancer, de la batterie des Fusiliers (K), sur la tête de pont et sur le camp ennemi établi près San-Christoval, 17 boulets de 12 et 6 obus de 8: ces projectiles tombèrent au-delà des bivouacs ennemis et y occasionnèrent de la confusion: quelques momens après le camp fut éloigné.

Dans l'après-midi, les pontonniers changèrent le passage établi sur la Guadiana, et portèrent le bac un peu en aval.

14^e Nuit, du 13 au 14.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Lefaiivre était de service à cette attaque à quatre heures du soir, avec 5 sapeurs et 200 travailleurs; il prolongea le boyau de 248 mètres à droite de la batterie des Fusiliers (K), pour arriver à une position reconnue propre à l'établissement d'une batterie à ricochet contre le bastion (3), dont le feu gênait beaucoup notre établissement dans Pardaleras.

La batterie des Fusiliers (K), fortement dégradée par le feu de la place, fut réparée par les soins de l'artillerie.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Martin, avec 25 sapeurs et 250 travailleurs; il fit perfectionner le boyau dirigé de la poterne au retranchement de la gorge; mais la nature du sol, qui est de roc dans cette partie, et le feu terrible de la place, empêchèrent de finir ce travail. La poterne étant enfilée par le bastion (3), on y commença une traverse en sacs à terre pour la couvrir; ensuite le chef de bataillon Lamare fit sauter le saillant du bastion de Pardaleras, et établit aussitôt une rampe sur les débris pour monter dans le fort. Il entreprit en outre deux traverses pour fermer les fossés des deux demi-bastions, et se garantir des retours offensifs de l'ennemi.

Perte pendant 24 heures, 5 soldats tués, et 14 blessés; un cheval d'artillerie tué.

Le 14 à midi, le général Brayer commandait la tranchée; le chef de bataillon Brun de Villeret et le capitaine Bory Saint-Vincent lui étaient adjoints.

15^e Nuit, du 14 au 15.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le lieutenant Jasinski fit continuer le boyau dirigé vers l'emplacement de la batterie projetée en (R), contre le bastion (3); mais les travaux furent dérangés mal à propos, par un officier de l'état-major du général en chef, qui prit des dispositions contraires à celles arrêtées par le général commandant le génie; et la nuit se passa ainsi en pure perte.

ATTAQUE DU CENTRE.

Les capitaines Andouaud et Bagnac montèrent la tranchée avec 25 sapeurs et 260 travailleurs; ils avancèrent assez le boyau transversal de l'intérieur de Pardaleras pour que l'on pût y passer avec quelque sûreté; néanmoins on continua d'y travailler pour épaissir le parapet et lui donner toute la perfection nécessaire. Cependant le travail de la traverse, à l'entrée du fort, était si dangereux, que l'on fut forcé de le quitter aussitôt que le jour parut: la mitraille, les boulets et les bombes y tombaient abondamment.

La rampe entreprise au saillant du bastion étant presque achevée, on commença au pied du glacis un boyau d'environ 100 mètres, pour lier cette attaque à celle de gauche, et faciliter les communications. L'artillerie fit construire la batterie (S), destinée à ricocher le bastion (4); en même temps elle désarma la batterie (D). Elle fit aussi désarmer les batteries (F, G); et les mortiers et les obusiers qui s'y trouvaient furent placés dans une nouvelle batterie qu'elle établit à la gauche de la batterie (L).

Le capitaine du génie Bagnac fut blessé légèrement à la tête; un soldat fut tué et dix blessés.

Le 15, le général Philippon monta la tranchée, et avait pour adjoints le chef d'escadron Tholozé, le chef de bataillon Voirol, et le capitaine de Choiseul; de garde, deux bataillons.

16^e Nuit, du 15 au 16.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le lieutenant Szwaser était de service à la même heure, et avec le même nombre de travailleurs que la veille; il fit pousser le boyau jusqu'à l'emplacement de la batterie (R), qui fut commencée aussitôt.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Amillet, avec 25 sapeurs et 300 travailleurs, fit réparer l'intérieur de Pardaleras, que le feu des assiégés avait dégradé; il fit aussi continuer le boyau à gauche sur une longueur de 200 mètres, et exécuta une coupure dans le glacis du bastion du milieu, pour faciliter les communications de la gauche à Pardaleras.

Pertes pendant 24 heures, 4 soldats blessés; l'artillerie perdit 21 chevaux par suite de fatigues.

Le 16 à midi, le colonel Præfke commandait la tranchée, le chef de bataillon Aspelly, les capitaines Lafitte et Brzozowski, lui étaient adjoints.

17^e Nuit, du 16 au 17.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Lefavre monta la tranchée à l'heure accoutumée, avec 205 travailleurs, et ouvrit un boyau pour opérer la jonction de cette attaque avec celle du centre; ensuite il continua la batterie (R), et ouvrit un second boyau à gauche de cette batterie, d'environ 400 mètres, dirigé en avant de la tannerie, vers la Guadiana.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Martin était de tranchée à cette attaque, avec 35 sapeurs et 300 travailleurs d'infanterie; il coopéra, avec le capitaine Lefavre, au projet de jonction des deux attaques, et fit réparer les dégradations faites dans Pardaleras par le feu violent des assiégés.

Pendant la journée, le général en chef visita les travaux avec la plus grande attention, et en témoigna sa satisfaction aux officiers du génie.

Dans ces 24 heures, deux hommes furent tués et deux blessés; l'artillerie perdit 7 chevaux.

Le 17, le colonel Chassereaux commandait, le colonel Desprez, le chef d'escadron Saint-Chamans, et le chef de bataillon Bedos, étaient de service près de lui. De garde, deux bataillons.

On apprit, pendant la journée, que l'ennemi avait détruit le pont (W) de la Gévora.

18^e Nuit, du 17 au 18.

ATTAQUE DE GAUCHE.

On acheva de masser la batterie (R), qu'on remit ensuite à l'artillerie pour y établir les plate-formes et ouvrir les embrâsures; en même temps, d'autres travailleurs étaient employés à perfectionner le boyau poussé en avant de la tannerie et à commencer la batterie (T), destinée à agir contre les sorties.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le même nombre de travailleurs que la veille fut employé à cette attaque, et l'officier du génie qui en était chargé se borna à réparer les dégradations occasionnées par le canon de la place.

Cinq hommes seulement furent blessés dans les 24 heures, quoique les assiégés ne cessassent de faire le feu le plus vif sur nos attaques.

Le 18, le commandement de la tranchée fut confié au colonel Rignoux, qui avait sous ses ordres le chef de bataillon Brondel et plusieurs officiers d'état-major. Deux bataillons formèrent les gardes comme les jours précédents.

19^e Nuit, du 18 au 19.

ATTAQUE DE GAUCHE.

50 travailleurs furent employés à la batterie (T), ainsi que le boyau qui conduit de la parallèle à cette batterie, et 50 autres le furent à perfectionner le boyau commencé à gauche de la batterie (R) : ce nombre de travailleurs était insuffisant pour mener ses travaux avec l'activité nécessaire ; mais l'artillerie y suppléa, et fit faire, par des canonniers, la majeure partie du travail de la batterie (T).

ATTAQUE DU CENTRE.

L'infanterie étant en mouvement, ne put fournir aucun travailleur à cette attaque. On employa 50 sapeurs pendant la nuit à réparer les dégradations occasionnées par le feu de la place dans Pardaleras. Le 19, vers huit heures, on reprit les travaux avec une centaine d'hommes ; une partie fut employée à la batterie (S), à laquelle on donna le nom de batterie des Sapeurs.

Le 19, le colonel Lagarde commandait la tranchée, et pour adjoint le chef de bataillon Pichard. Une partie de l'armée étant en mouvement, il n'y avait de disponible que les gardes et quelques détachemens de sapeurs, qui se multipliaient par leur activité, et dérobaient ainsi leur faible nombre, en se disséminant sur une vaste circonférence qui comprenait trois attaques. Ainsi les journées du 18, 19, et 20 furent encore à peu près nulles pour les travaux.

BATAILLE DE LA GÉVORA.

Cette journée fut marquée par la bataille de la Gévora, livrée par l'armée assiégeante sur la rive droite de la Guadiana, dont nous rendons compte, à cause de ses rapports avec les opérations du siège.

L'histoire offre peu de faits militaires d'une conception plus hardie et plus conforme aux principes de la stratégie. Le duc de Dalmatie après avoir apprécié le fort et le faible de la position de l'ennemi, épiait toutes les occasions de le prendre en défaut ; il ne tarda pas à en trouver une des plus favorables, et il prouva

qu'avec de l'audace et du génie, il n'est point d'obstacle qu'on ne puisse vaincre avec des troupes telles que celles qu'il commandait.

Un corps de dix mille espagnols et de douze cents chevaux portugais, avec une artillerie nombreuse, sous le commandement du général Mendizabal, venu de Portugal dans l'intention de faire lever le siège de Badajoz et de s'opposer à la marche des Français vers l'Alentejo, campait paisiblement, depuis la sortie infructueuse du 7, sur les hauteurs de Santa-Engracia, en avant de San-Christoval, la droite appuyée au fort, et la gauche à des retranchemens imparfaits, qui avaient servi jadis de ligne au maréchal de Berwick; l'attaque de cette position présentait de grandes difficultés; elle offrit même au général espagnol une si grande sécurité, qu'il s'y oublia. En effet, comment expliquer l'état d'inaction où il restait? Nous avons déjà fait remarquer qu'il avait opéré suivant un faux système, en attaquant l'armée assiégeante de front dans ses lignes; nous devons dire encore qu'il mit le sceau à ce faux système, en restant douze jours dans une vaine et confiante tranquillité, sans surveiller les mouvemens des français.¹

¹ Lord Wellington avait arrêté à Cartaxo, avec les généraux espagnols, un plan d'opération pour l'Estramadure, et désigné le plateau élevé de Santa-Engracia comme la meilleure position à occuper pour entretenir une communication avec Badajoz. (*Journaux des sièges par les alliés en Espagne*, par M. John T. Jones, lieutenant-colonel des ingénieurs, page 24.) On ne conçoit pas le but que le noble lord cherchait à atteindre en occupant la position de Santa-Engracia; une simple communication avec Badajoz ne pouvait sauver cette place. Nous l'avons déjà dit, une prompte tentative sur la rive gauche de la Guadiana, pour couper notre ligne d'opérations avec l'Andalousie, eût été préférable et plus conforme aux règles de l'art; mais, plein de confiance dans la force apparente de la position qu'il avait indiquée, il n'aperçut point les dangers auxquels il livrait les Espagnols, et son aveuglement alla si loin, qu'il oublia même de recommander à Mendizabal d'éviter toute action décisive, qui le menerait à sa perte avec des troupes braves, mais non manœuvrières.

Aux fautes qu'on peut reprocher à Wellington, Mendizabal en joignit d'autres plus grandes encore. D'abord il changea l'assiette de son camp, à cause

Tandis que l'ennemi, suivant la routine ordinaire, s'amusait à retrancher la position de Santa-Engracia, et faisait des sorties dirigées au hasard, le fort Pardaleras lui était enlevé, de nouvelles batteries s'élevaient contre la place, les tranchées étaient poussées avec activité sur les glacis, et des dispositions étaient prises pour l'attaque; mais il fallut attendre que nos moyens de passage fussent assurés. Les ouvriers de la marine, les pontonniers et les sapeurs, sous les ordres des capitaines Royou, Gillet, Andouaud et Martin, travaillèrent avec une telle activité au passage du fleuve, que, le 18 au soir, on put commencer à porter de l'artillerie et de l'infanterie sur l'autre rive par la tête de pont (côtée P.)¹ Le duc de Trévise, qui dirigeait les

d'une simple agression et s'éloigna du canon de San-Christoval, dont il était protégé; ensuite, il ne prit aucune mesure pour se garantir d'une attaque imprévue, et enfin, il se laissa battre par des forces très inférieures aux siennes; la grande distance qui le séparait de l'armée anglaise lui permettait cependant de modifier les instructions qu'il avait reçues. Il est évident que si, au lieu d'accepter la bataille, il eût passé subitement la Guadiana, par le pont de la ville, et que, renforcé par 5 à 6000 hommes de la garnison, il fût tombé avec la rapidité de l'éclair sur nos ouvrages, il eût culbuté les gardes de tranchées sans coup férir, et enlevé ou détruit toute notre artillerie. S'il s'était trouvé chez les généraux espagnols du génie et de la résolution, le mouvement ordonné par le maréchal Soult eût tourné à son préjudice, car les pertes qu'il aurait éprouvées à la tranchée l'auraient forcé à lever le siège et à se retirer sur Mérida.

Mais, ce qui est encore plus étonnant, c'est que le gouverneur Menacho, qui donna pendant ce siège des preuves d'énergie et de bravoure, et qui disposait de beaucoup de monde, ne songea pas à profiter de la circonstance la plus favorable qui pût jamais se présenter, pour faire une vigoureuse sortie; que penser de cette inaction, si ce n'est que Menacho était dans une ignorance complète des mouvements des assiégeants, ou qu'il demeura stupéfait de leur audace et de la déroute de Mendizabal.

C'est ainsi qu'une première faute, commise devant un chef habile qui sait judicieusement en profiter, conduit souvent à une seconde, puis à d'autres, et enfin à la perte totale d'une armée.

¹ Ce ne sera pas trop nous écarter de notre sujet que de faire remarquer ici que le duc de Dalmatie avait mis les pontonniers et les ouvriers de la marine sous la direction du génie militaire. On a souvent senti, en campagne, la nécessité de

mouvemens, fit passer successivement toutes les troupes. La cavalerie de réserve, qui était cantonnée à Montijo, reçut l'ordre de venir se mettre en ligne. Cette partie de l'armée assiégeante fut ainsi toute la nuit sur pied, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'elle parvint à effectuer le passage, n'ayant que de petits bateaux et deux bacs pour faire le service. ²

réunir les pontonniers au génie, à cause de certaines constructions qui dépendent de cette arme. Chacun est à peu près d'accord sur cette nécessité, excepté l'artillerie, qui tient à conserver les pontons dans ses attributions; mais cette réunion au génie est un besoin qui intéresse directement le souverain et l'état, et, quoi qu'on fasse pour l'empêcher, elle arrivera par la force des choses un peu plus tôt ou un peu plus tard.

L'expérience avait prouvé à Napoléon les inconvénients très réels de cette séparation, et sa grande prépondérance en tout avait, pour ainsi dire, fait cesser la résistance que l'artillerie opposait à cette mesure, car, dans diverses circonstances, et notamment à la fin de 1813, il avait placé les pontonniers sous l'autorité immédiate du général Léry, commandant du génie à l'armée. Cette réunion provisoire, tout imparfaite qu'elle fût, à cause des crises du temps, et qui fut encore contrariée par l'artillerie, prouva du moins d'une manière évidente que les pontonniers ne pouvaient jamais être mieux dirigés que par ceux-là même qui sont déjà chargés, aux armées, des ponts fixes, des ponts sur chevalets, sur pilotis et autres, et enfin d'ouvrir les routes et les communications nécessaires. Les passages de rivières exécutés à Montereau, à Nogent, à Vitry, en 1814, où l'on a employé les pontonniers avec les troupes du génie, attestent cette vérité.

Ce serait trop ralentir la marche de ce journal, que de faire d'autre citation pour appuyer cette opinion: nous nous réservons de la développer dans un mémoire particulier, que nous publierons lorsque nous en aurons le loisir.

² Dès les premiers jours de l'établissement du camp de Santa-Engracia, le duc de Dalmatie avait apprécié les vices des dispositions prises par le général Mendizabal, et reconnut aussitôt la possibilité de l'en chasser; mais le mauvais temps s'y opposait, et les pluies continuelles avaient tellement élevé les eaux de la Guadiana et de la Gévara, qu'elles s'étaient répandues dans les terres; il fut donc contraint d'attendre leur décroissement pour opérer un passage. Pendant ce temps-là, il s'occupa des moyens d'assurer le succès de son projet; l'idée en était grande et l'exécution difficile. Le passage d'un fleuve en hiver, devant une place forte, était sujet à mille accidents imprévus; il y avait, dans cette entreprise, comme dans toutes celles de la guerre, des chances de fortune et de ruine; l'ennemi avait une supériorité numérique et l'avantage d'une position retranchée; nos troupes pouvaient être repoussées par un effort ordinaire,

Le 19 à la pointe du jour, l'infanterie et la cavalerie se formèrent en colonne en (*A, b*), et s'avancèrent avec l'artillerie vers la Gévora. La cavalerie occupait la droite et s'étendait dans la campagne; toutes les troupes observaient l'ordre des distances avec autant de précision que si elles eussent manœuvré à la parade. Le général en chef, voulant tout animer de sa présence, parcourait les rangs des différentes armes, rappelait aux officiers et aux soldats leur ancienne valeur et les succès qui les avaient conduits jusqu'aux extrémités de la Péninsule, les vastes et beaux pays qu'ils avaient traversés, le nombre de villes et de provinces qu'ils avaient laissées derrière eux, après les avoir soumises à leur puissance; il ajouta qu'une nouvelle victoire allait leur assurer la conquête du principal boulevard de l'Estramadure, et que le moindre revers les obligerait à retourner en Andalousie.

Cependant la cavalerie de réserve avait passé la Gévora à gué, et se portait sur la route de Badajoz à Campo-Mayor, débordant ainsi l'aile gauche de l'ennemi. Le deuxième de husards, commandé par le colonel Vinot, qui éclairait la marche, tomba inopinément sur les bivouacs, les dispersa, et ramena des prisonniers, tandis que les tirailleurs d'infanterie repous-

et, en cas d'une retraite forcée, elles se seraient trouvées entassées sur une seule route pour repasser la Guadiana, qu'elles avaient à dos, et amener une confusion désastreuse; mais le maréchal, exercé à des conceptions vastes et rapides, assura cette opération par des mesures si bien combinées, où le hasard avait si peu de part, qu'elles exciteront toujours l'admiration. L'aile droite du camp s'étendait si près du fort San-Christoval, que les glacis étaient couverts de ses tentes; dans le dessein d'éloigner l'ennemi et de lui ôter l'appui de ce fort, le maréchal donna l'ordre à l'artillerie de lancer, de la batterie (K), quelques boulets et obus à toute volée, qui arrivèrent jusque dans les bivouacs. (Voyez la journée du 13, page 43.) Cette agression eut tout le résultat qu'il en attendait: le général espagnol éloigna assez son camp de San-Christoval, pour lui faire perdre toute la protection qu'il devait en recevoir en cas d'attaque, et cette nouvelle faute fut regardée, par le général en chef, comme un présage certain de la victoire.

saient les postes avancées près du pont (W), qui avait été détruit ; alors le trouble et l'effroi s'emparèrent des Espagnols, qui, se voyant surpris par un ennemi qu'ils croyaient assez occupé du siège de la place, coururent aux armes, jetant des cris qui retentissaient au loin et arrivaient jusqu'à nous. Le jour avait paru ; mais un brouillard épais couvrait la plaine et déroba à l'ennemi la connaissance de nos mouvements ; tout semblait se réunir pour nous assurer un succès complet. Le duc de Trévise profita de cette circonstance favorable ; il franchit la rivière, avec l'infanterie et l'artillerie, à deux autres gués à droite et à gauche du pont, malgré la rapidité du courant et la hauteur des eaux, qui s'élevaient jusqu'à la ceinture des hommes. A huit heures, après une marche rapide et les mouvements les mieux dissimulés, toutes nos troupes étaient en bataille en (d, e, f, g,) sur la rive droite de la Gévora. Le brouillard s'étant dissipé, les deux armées se trouvèrent en présence, et commencèrent une canonnade des plus vives ; mais, pour ne pas donner le temps à l'ennemi d'appuyer sa droite aux fortifications, le général en chef ordonna au général Girard de se porter, avec trois bataillons du 100^{me}, sur la hauteur (h) entre le camp et San-Christoval, et de profiter de tous les couverts du terrain pour se dérober aux feux de ce fort. C'était une manœuvre périlleuse de laquelle il espérait le succès de la bataille, et l'intrépide général Girard n'hésita point. Arrivé au point culminant sans essuyer de perte sensible, le général fait exécuter un changement de direction à droite, déploie la colonne, et charge le flanc de l'ennemi, tandis que le maréchal Mortier, faisant battre la charge, s'avance de front en (i) avec la brigade du général Philippon, composée de six bataillons des 34^{me} et 88^{me} et d'une batterie d'artillerie légère, et que le général Latour-Maubourg, avec douze escadrons, manœuvre en (k, l,) sur le flanc gauche de l'en-

nemi, dont il tourne la position. Ces mouvements d'audace et d'habileté s'exécutent avec une rapidité et une précision que l'on ne peut attendre que des troupes les mieux aguerries. Les Espagnols, se voyant enveloppés et pressés de toutes parts, étonnés de nos manœuvres, se hâtent, avec la confusion d'une armée mal exercée, de former deux grands carrés en (*m m*), croisent la bayonnette, et soutiennent le choc en se défendant vaillamment. Alors, sans hésiter, nos troupes les abordent corps à corps aux cris de vive l'empereur! la supériorité numérique de l'ennemi balance un moment le succès; mais la valeur des Français supplée au nombre. Le combat le plus terrible s'engage, et une nuée épaisse de fumée couvre les deux armées. La cavalerie, qui n'avait point encore pris part à l'action, arrive au galop, fond à son tour avec impétuosité sur les carrés, les renverse l'un sur l'autre, taille en pièces tout ce qui résiste, et après avoir fait un horrible carnage, décide la victoire la plus complète. Si les pertes sont nulles pour des carrés victorieux, les défaites sont terribles pour des carrés enfoncés. Enfin à dix heures du matin, ce corps qui, douze jours auparavant, était arrivé de Portugal avec l'intention de délivrer Badajoz, n'existait plus, et la garnison de cette place était réduite au même état qu'au commencement du siège, et ne recueillait conséquemment aucun fruit de cette entreprise, 1,000 à 1,100 hommes étaient restés sur le champ de bataille; 7,000 prisonniers, 6 drapeaux, 17 pièces de canon, 30 caissons, plusieurs bateaux et aquets, demeureraient au pouvoir de l'armée assiégeante. Les Espagnols furent tellement maltraités, et la confusion fut si grande, que leurs généraux firent de vains efforts pour rallier les débris de l'armée, ce qui parvint à s'échapper se jeta en désordre dans Badajoz et dans Elvas: 350 officiers, au nombre desquels figuraient le général Viruez, 4 brigadiers, 15 colonels

ou lieutenants-colonels, furent faits prisonniers. Les généraux Mendizabal, Lacarrera et don Carlos de España, abandonnés du petit nombre de soldats qui leur restait, se virent obligés de les suivre pour éviter d'être pris. La cavalerie portugaise, commandée par le général anglais Maeden, et parmi laquelle il y avait plusieurs officiers de cette nation, fut également frappée de terreur; elle abandonna l'infanterie, et se sauva, bride abattue, jusqu'à Elvas pour y chercher un refuge. On ne put joindre qu'un petit nombre de ces fuyards, qui furent sabrés par notre cavalerie, qui aurait pu, sans s'exposer au danger d'être ramenée, les pousser jusqu'aux portes de cette forteresse. On trouva au nombre des morts le brigadier du génie don Gabriel, et plusieurs autres officiers de marque.

Notre perte ne fut que de quatre cents hommes, disproportion qui cessera d'étonner si l'on considère l'effet d'une déroute: elle eût été plus considérable si nos troupes avaient hésité; mais leur ardeur était si grande et leur feu si meurtrier, que l'ennemi ne tira presque aucun avantage de sa supériorité ni de sa position. Les généraux qui dirigeaient les colonnes profitèrent adroitement des dispositions du terrain, pour se soustraire à l'effet des premiers coups de l'ennemi.

C'est ainsi que, par l'habileté et la célérité des manœuvres, et par l'application des grands principes de guerre, le duc de Dalmatie gagna une bataille dont les résultats lui promettaient incessamment d'autres avantages, et qui mettait Mendizabal dans l'impossibilité absolue de recommencer aucune opération offensive contre l'armée assiégeante.

L'investissement de Badajoz sur cette rive fut aussitôt rétabli; la redoute (U), commencée par les Espagnols, fut continuée par la 1^{re} compagnie du 2^{me} bataillon de sapeurs. Trois bataillons du 88^{me}, 4 pièces de canon et la cavalerie de réserve, s'établirent sur la position qui venait d'être enlevée; les

pontonnières et les ouvriers de la marine restèrent sur la Gévora, pour y rétablir le pont.

Après quelques heures de repos, le général en chef, l'état-major, la brigade Philippon et le reste de l'artillerie, se mirent en mouvement pour repasser la Gévora et la Guadiana, et rentrer dans les lignes devant la place.

Un ordre du jour signala la conduite brillante des troupes qui s'étaient trouvées à cette bataille, et donna des éloges au duc de Trévise, aux généraux de division Latour-Maubourg et Girard, pour les belles dispositions qu'ils avaient prises. Les généraux Philippon, Bouvier-des-Eclats et Briche, furent également cités, ainsi que le prince d'Areberg, les colonels Gourré, Lapointe, Bachelet, Avy, Hulot, Rémond, Veiland; Quiot et Vinot; le major Foirest; le chef de bataillon Hudry; les chefs d'escadron Hardy, Desmarets, Muller, Brun de Villeret, Saint-Chamans, Datas et Tholozé (ce dernier s'empara d'un étendart espagnol); les capitaines Lassale, Landrieu, Duriveau, Choisy, Baumetz, Ricard, Petiet (blessé), Bory Saint-Vincent, de Choiseul, Laffite, Madaillac, Lacolombière, Andouaud, Royou, Gillet, Martin; les lieutenans Maron, Thévenin, Brozowski, Duhamel Demeuves, Hubowski Michel, et le Cardinal de Kermier. Le lieutenant Lanchon, du 34^{me}, environné de quelques braves, s'était distingué en plantant l'aigle de son régiment au milieu des colonnes ennemies pendant l'action.

Le corps qui livra cette bataille était composé des régiments ci-après désignés:

Infanterie et Cavalerie.

3 Bataillons du 34^{me} régiment de ligne.

3 *idem* du 88^{me} *idem*.

3 *idem* du 100^{me} *idem*.

2 Escadrons du 21^{me} de chasseurs à cheval.

2 *idem* du 4^{me} *idem* espagnol.

- 2 *idem* du 2^{me} de hussards.
 2 *idem* du 10^{me} *idem*.
 2 *idem* du 14^{me} de dragons.
 2 *idem* du 26^{me} *idem*.
 1 *idem* des chasseurs d'élite d'Aremberg (27^{me}).

Total: 9 bataillons d'infanterie, 13 escadrons de cavalerie, 1 compagnie d'artillerie légère, 1 détachement d'artillerie à pied, 12 bouches à feu, 1 compagnie de pontonniers, 1 compagnie d'ouvriers de la marine et 1 compagnie de sapeurs.

Reprenons maintenant le cours du journal de siège.

Le 20, le général Maransin commandait la tranchée; il avait près de lui le chef de bataillon Camus et le capitaine Destabenrath; la garde était, comme de coutume, de deux bataillons. Les 21^{me}, 28^{me}, 40^{me} et 103^{me} restèrent devant la place avec le 4^{me} dragons; ces corps se tinrent sous les armes, et s'attendaient à ce que la garnison profiterait de la circonstance et ferait une sortie; leur position était, en effet, fort critique: l'ennemi pouvait les attaquer avec des forces considérables sur tous les points d'une aussi grande circonférence, mais il n'en eut pas l'idée.

21^e Nuit, du 20 au 21.

| ATTAQUE DE GAUCHE. | ATTAQUE DU CENTRE. | POSITION DE SANTA-ENGRACIA. |
|---|---|--|
| <p>Le capitaine Amillet, avec 5 sapeurs et 150 travailleurs, reprit les travaux de cette attaque, à quatre heures après midi; les ouvrages ayant été très-dégradés par le feu de la place, il dut se borner à les faire réparer jusqu'à leur jonction avec l'attaque du centre.</p> | <p>Le capitaine Bagnac reprit les travaux de cette attaque, avec 50 sapeurs et 123 travailleurs, et se borna à réparer la parallèle jusqu'à la rencontre de l'attaque de gauche; ensuite il consolida avec des fascines et des gabions farcis, le parapet du retranchement de la gorge de Pardaleras, ainsi que la traverse en sacs à terre, devant la poterne, que les assiégés ne cessaient</p> | <p>Le capitaine Andouaud, chargé de suivre le mouvement sur la rive droite, pour y diriger les opérations du siège, fit continuer la redoute (U), commencée par les Espagnols, pour servir aux troupes destinées à garder la position; la compagnie de sapeurs et 55 travailleurs furent employés à cette redoute.
 Le capitaine Royou, avec 60 ouvriers de la</p> |

de battre avec plusieurs pièces de 24.

marine, établit un pont en (V) sur chevalets, et prépara des bois pour rétablir le pont (W).

Le 21 à midi, le général Brayer monta la tranchée, et avait sous ses ordres le chef de bataillon Gand, le capitaine d'Andelau et deux bataillons.

Nos troupes ne furent nullement inquiétées sur la rive droite; la victoire du 19 contraignit l'armée de secours d'abandonner Badajoz; ses pertes furent si considérables, que Mendizabal prit la résolution de se retirer en Portugal.

22^e Nuit, du 21 au 22.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le chef de bataillon Lamare traça une tête de pont sur la rive droite de la Guadiana en (X); cet ouvrage fut ensuite dirigé par le capitaine Lefaiivre, et commencé avec 100 travailleurs d'infanterie. On pratiqua en même temps un passage sur le fleuve, au moyen d'une grande barque qui avait été prise le 19.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Gillet, avec 5 sapeurs et 150 travailleurs seulement, entreprit pendant la nuit un boyau à la sape-volante, à la droite de Pardaleras, de la longueur d'environ 300 mètres; au jour on y était à couvert. L'artillerie commença la batterie (Y) pour ricocher le bastion (4).

SANTA-ENGRACIA.

Le capitaine Martin, avec sa compagnie et 50 travailleurs, continua la redoute (U), et épaissit les parapets des deux faces exposées au feu; les deux autres restèrent imparfaites; ensuite il reçut l'ordre de faire une traverse au milieu de la redoute. L'artillerie fit travailler aux plates-formes.

Le capitaine Royou continua les travaux du pont (W); 12 voitures de bois de construction arrivèrent au chantier. Une pile sur laquelle devait poser la charpente se trouvant trop élevée, 12 mineurs furent employés à la baisser.

Le 22, le général Philippon prit le commandement de la tranchée; le chef de bataillon Bonnot, et les capitaines Bory Saint-Vincent et Mahon étaient sous ses ordres.

*23^e Nuit, du 22 au 23.***ATTAQUE DE GAUCHE.**

Le capitaine Lefaiivre fit continuer par 5 sapeurs et 90 travailleurs le boyau de communication de la batterie (R), à la parallèle, ainsi que les travaux de la batterie (X), où 100 autres travailleurs furent également employés.

ATTAQUE DU CENTRE.

Cette attaque fut continuée par le capitaine Amillet avec 25 sapeurs et 240 travailleurs; cet officier fit ensuite achever le boyau entrepris à la droite de Pardaleras, et réparer la traverse qui couvrait l'entrée de ce fort, avec des fascines et des sacs à terre.

L'artillerie continua le travail de la batterie (Y).

SANTA-ENGRACIA.

Les travaux de la redoute (U) furent continués ainsi que ceux du pont (W), par le même nombre de travailleurs.

Le général en chef examina le travail, et témoigna sa satisfaction au capitaine Royou.

L'artillerie continua de fournir les moyens de transport pour amener les bois nécessaires aux constructions.

Pertes pendant les journées des 20, 21 et 22, six hommes blessés; l'artillerie, 14 chevaux morts de fatigue.

Le 23, le colonel Præfke était de service à la tranchée, avec le chef de bataillon Dedonal et les capitaines de Choiseul et Bertin; la garde était de deux bataillons.

*24^e Nuit, du 23 au 24.***ATTAQUE DE GAUCHE.**

Le lieutenant Muller prit le service de la tête du pont (X), avec le même nombre de travailleurs que le 22. Quelques hommes furent employés à la parallèle pour la réparer. La batterie (R) fut nommée batterie des Hussards.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le lieutenant Fortin rétablit le boyau ouvert à droite de Pardaleras; l'artillerie continua la batterie (Y), qui fut nommée batterie des Canonniers; elle entreprit ensuite la batterie (Z) de six pièces, pour battre le bastion (4). L'effet en fut faible et très éventuel.

SANTA-ENGRACIA.

Les travaux de la rive droite de la Guadiana, sous la surveillance des mêmes officiers, se continuèrent avec beaucoup d'activité; toutefois le capitaine Royou fut un peu retardé, par le manque de bois de construction.

Le 24, le colonel Quiot commandait la tranchée, le chef de bataillon Dubarry, les capitaines Ricard et Kierskowi

lui étaient adjoints. Les gardes étaient formées du même nombre de troupes que les jours précédents.

25^e Nuit, du 24 au 25.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Lefavre était de service à cette attaque à l'heure ordinaire, avec 100 travailleurs et 5 sapeurs : il fit d'abord réparer la parallèle à gauche de la batterie (R); puis après il commença une petite lunette en avant de la tête de pont (X).

ATTAQUE DU CENTRE.

Depuis la prise de Pardaleras, les assiégés tiraient, sans discontinuer, sur ce fort qui ne présentait plus qu'un amas de ruines. On continua néanmoins à entretenir le retranchement de la gorge et la communication.

Le capitaine Château-brun continua la batterie (Z), à laquelle on donna le nom de batterie des Mineurs.

SANTA-ENGRACIA.

La redoute (U) offrait beaucoup de difficultés; les fossés étaient pleins de gros blocs de pierre, qu'on ne put extraire sans le secours des mineurs.

Le pont sur la Gévora fut terminé avant la nuit; ce travail fit beaucoup d'honneur au capitaine Royou.

Pertes depuis le 23, deux hommes tués, un blessé; l'artillerie perdit douze chevaux par maladie.

Le 25, le colonel Veiland monta la tranchée, et avait sous son commandement le chef de bataillon Lapierre et le sous-lieutenant Brozowski. La garde de tranchée était, comme de coutume, de deux bataillons.

26^e Nuit, du 25 au 26.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le capitaine Bagnac dirigea les travaux avec le même nombre de travailleurs que la veille; il se borna à réparer les parties dégradées par le feu.

Le lieutenant Sywaser, avec 5 sapeurs et 100 travailleurs, termina les travaux de la tête de pont (X).

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Gillet continua les travaux de cette attaque, avec les mêmes moyens et la même activité que les jours précédents.

L'artillerie continua aussi le perfectionnement des batteries.

SANTA-ENGRACIA.

Les travaux de la redoute (U) furent terminés. Le général Léry donna l'ordre de rappeler le capitaine Martin avec une partie de sa compagnie.

Le lieutenant Lessard y fut laissé avec 20 sapeurs pour les travaux d'entretien.

Le feu de nos batteries fut très vif pendant cette journée, et parut faire beaucoup de mal aux assiégés : trois explosions eurent lieu sur les remparts ; plusieurs pièces du bastion (3) furent réduites au silence. Le commandant de la tranchée fit un éloge particulier du zèle des officiers d'artillerie.

Le 26, le colonel Remond commandait la tranchée ; le chef de bataillon Bigot, le capitaine Lafitte et le lieutenant Fabreguette étaient sous ses ordres. La garde était fournie comme les jours précédens.

27^e Nuit, du 26 au 27.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Le lieutenant Muller dirigea les travaux avec 50 sapeurs et 100 travailleurs ; ils furent employés à réparer les dégradations survenues dans la parallèle par le feu des assiégés.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Lefaiyre, avec 40 sapeurs et 200 travailleurs, monta la tranchée. 80 hommes furent employés à entretenir les communications avec Pardaleras, battu sans interruption par le feu de la place. 120 furent employés par l'artillerie à la batterie (g). Cette batterie fut de peu d'effet.

SANTA-ENGRACIA.

Les travaux de la redoute (U) furent terminés dans la matinée ; le chef de bataillon Lamare donna l'ordre au détachement de sapeurs de retourner au camp sur la rive gauche du fleuve. Cet officier supérieur eut un cheval blessé sous lui, dans la redoute, par un éclat de bombe.

Pertes pendant les journées des 25 et 26 : 7 hommes tués, un officier et 23 soldats blessés ; l'artillerie perdit 21 chevaux.

Le 27, le colonel Rignoux prit le commandement de la tranchée ; le colonel Desprez, le chef de bataillon Amanen, le chef d'escadron Aguado et le lieutenant Bocchini étaient sous ses ordres ; la garde était, comme à l'ordinaire, de deux bataillons.

*28^e Nuit, du 27 au 28.***ATTAQUE DE GAUCHE.**

Le lieutenant Fortin, avec 5 sapeurs et 200 travailleurs, fit continuer sans interruption les travaux de la tête du pont (X); l'artillerie y mit en même temps trois pièces en batterie.

ATTAQUE DU CENTRE.

A 4 heures, le capitaine Andouaud, 40 sapeurs et 300 travailleurs, rétablirent les dégradations occasionnées par le feu. A 9 heures, le chef de bataillon Lamare traça, avec des fascines, un boyau de cheminement de 280 mètres sur la capitale du bastion (3); il employa 200 travailleurs: chaque homme était tenu d'ouvrir la tranchée sur l'étendue d'une fascine, à un mètre de profondeur sur un de largeur; au jour on était à couvert dans le boyau; un épais brouillard favorisa le travail, et on le continua jusqu'à midi.

Pendant ces 24 heures, trois hommes furent tués et quatre blessés: au nombre des derniers était le lieutenant Bocchini. L'artillerie perdit neuf chevaux.

Le 28, le colonel Lagarde monta la tranchée; l'adjutant-commandant Mocquery et le chef de bataillon Becker étaient de service avec lui.

*29^e Nuit, du 28 février au 1^{er} mars.***ATTAQUE DE GAUCHE.**

400 travailleurs, sous les ordres du capitaine Lamorlette, continuèrent les travaux de perfectionnement de la tête de pont (X), qui était à la veille d'être achevée.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Bagnac employa 40 sapeurs et 400 travailleurs; il fit d'abord perfectionner le boyau commencé la nuit précédente; ensuite il en poussa un nouveau en capitale, jusqu'au pied du glacis; les sapeurs qui conduisaient la tête de la sape, roulaient devant eux de gros gabions farcis; cette précaution, qui fut continuée pendant le dernier temps du siège, épargna beaucoup d'hommes.

Les capitaines Bagnac, St-Denis et le sergent-major Périmoni reconnurent le chemin couvert, et s'assurèrent qu'il n'était plus occupé par l'ennemi.

D'après les ordres du duc de Trévise, un détachement de voltigeurs du 100^e régiment, et quelques sapeurs, commandés par le lieutenant Ribes, attaquèrent, à une heure après minuit, un poste espagnol logé dans le moulin à eau (B), situé sur les bords de la Guadiana; après une fusillade qui dura peu d'instants, le poste fut enlevé de vive force; les hommes qui le gardaient furent tués, et 5 amenés prisonniers. Quelques minutes après, la place dirigea sur ce moulin un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie; alors le détachement rentra dans la parallèle, sans avoir éprouvé de perte. Cette opération fit honneur au lieutenant Ribes, et lui mérita des éloges de la part du maréchal; cependant il ne put exécuter tout ce qui avait été prescrit pour la destruction de ce poste, mais les assiégés en épargnèrent le soin; le feu de leurs batteries la mit bientôt en ruine.

Pertes dans ces 24 heures, un officier tué, un blessé, quatre soldats tués et seize blessés. L'artillerie perdit seize chevaux.

Le 1^{er} mars à midi, le général Maransin avait le commandement de la tranchée; le chef de bataillon Lalou, les capitaines Bory Saint-Vincent, de Choiseul et Lamotte, étaient sous ses ordres; les gardes étaient fournies comme de coutume. A une heure, le duc de Dalmatie vint à la tranchée et visita les travaux.

30^e Nuit, du 1^{er} au 2 mars.

ATTAQUE DE GAUCHE.

5 sapeurs et 100 travailleurs de la ligne, achevèrent la parallèle à gauche de la batterie des hussards (R), et réunirent cette attaque à celle du centre. 100 autres travailleurs furent employés

ATTAQUE DU CENTRE.

A 6 heures, on continua le boyau entrepris la veille. A minuit, les capitaines Gillet et Amillet débouchèrent à la sape double du dernier zigzag avec 40 sapeurs et 100 travailleurs; ils se

à la tête du pont (X), qui fut entièrement terminée.

dirigèrent à droite et à gauche du saillant du glacis de la demi-lune des bastions (3, 4), pour commencer le couronnement du chemin couvert ; une traverse en gabions fut exécutée à droite et deux autres à gauche ; les gabions étaient remplis par les sapeurs à mesure qu'on les plaçait ; après que la seconde traverse fut massée, le chef de bataillon Lamare commença un puits de mine ; ensuite il prit des mesures pour exécuter ultérieurement une demi-galerie, afin de cheminer vers la contrescarpe et la renverser.

Les assiégés ayant abandonné le chemin couvert, le capitaine Gillet en fit la reconnaissance ; il acquit la certitude que la demi-lune n'était point revêtue, que la contrescarpe était en maçonnerie de 6 à 7 pieds de hauteur, et que les palissades étaient encore en bon état.

7^e Sortie.

Le matin, l'ennemi fit une nouvelle sortie : il déboucha par le chemin couvert du bastion (2), et parvint jusque dans nos ouvrages, où il enleva quelques outils ; repoussé aussitôt par les gardes de tranchée et les travailleurs, il n'eut pas le temps de faire beaucoup de mal. Le capitaine Léry contribua par sa fermeté à arrêter ses premiers efforts ; l'ennemi, en se retirant, laissa quelques hommes tués et blessés sur les glacis et dans la tranchée. La place faisait un feu toujours extraordinaire de ses batteries de canon, surtout de mortiers et de pierriers ; notre artillerie, quoique forcée de ménager ses munitions, ripostait par un feu assez vif ; nos pertes augmentaient à mesure que nous approchions du corps de place. Le capitaine d'artillerie Meunier fut blessé, 4 soldats furent tués et 14 blessés.

Le 2, le général Brayer, le colonel Hulot, le chef d'escadron Tholozé, le chef de bataillon Lefavre et le capitaine Latterie, étaient de tranchée avec deux bataillons.

31^e Nuit, du 2 au 3.

ATTAQUE DU CENTRE.

Le capitaine Lefavre monta la tranchée à 4 heures, avec 40 sapeurs et 400 travailleurs d'infanterie; il continua à faire réparer la parallèle et les zigzags dégradés par le feu de la place. Il ouvrit ensuite un nouveau boyau en arrière du couronnement du chemin couvert, pour communiquer de ce point à Pardaleras; mais, au jour, il s'aperçut que ce boyau était enfilé par le bastion (2); il remédia alors à cet inconvénient en corrigeant le tracé qui fut refait en forme de crémaillère. Pendant la nuit, cet officier employa les sapeurs et une partie des travailleurs au couronnement, et ce fut avec une peine extrême qu'il put les y maintenir; à chaque minute, des bombes de 14 pouces étaient lancées dans les crochets et sur les traverses, et leurs explosions les renversaient entièrement. Dans ce moment difficile, le capitaine Lefavre montra beaucoup de fermeté et de persévérance: il s'agissait de l'une des opérations les plus importantes du siège; jusqu'au travail de couronnement, nous n'avions pas mis le pied sur le domaine proprement dit de la fortification, et l'instant de développer toutes les ressources de l'art des sièges était arrivé.

Le puits de mine entrepris la veille fut achevé, et l'on commença au fond une demi-galerie dirigée perpendiculairement à la contrescarpe; mais les mineurs rencontrèrent dans le massif du glacis un vieux mur qu'il fallut percer. Cet obstacle et une bombe lancée dans le puits, qui le détruisit et tua un sergent

de mineurs nommé Valory, causèrent quelque retard : toutefois des ordres furent donnés pour continuer le travail sans interruption. Notre perte fut de cinq hommes tués et dix-neuf blessés.

Le 3 à midi, le général Philippon reprit le commandement ; le chef d'escadron Saint-Chamans, le chef de bataillon Voirol et le capitaine Destabenrath, étaient de service sous ses ordres, et les gardes de tranchées établies comme de coutume.

L'assiégé avait acquis chaque jour la certitude que ce ne serait pas seulement à force de projectiles lancés de ses batteries dans nos sapes, qu'il retarderait beaucoup notre marche : aussi avait-il fait plusieurs sorties ; mais, faiblement soutenues ou hasardées de trop loin, elles ne lui avaient produit que très peu d'avantage : il en essaya une nouvelle qui lui réussit assez pour l'encourager à continuer cet excellent moyen de chicane ; mais il oublia plus tard que, contre des attaques faites pied à pied, il faut, pour prolonger la défense, employer souvent les retours offensifs de vive force, tomber sur les têtes de sapes et les culbuter. Cependant il fit un dernier effort, et ne négligea rien pour obtenir un bon résultat.

8^e Sortie.

Vers les 4 heures du soir, environ 200 hommes débouchèrent du chemin couvert du front (2, 3), et se jetèrent avec une extrême vivacité sur les premiers zigzags et sur les batteries (S, Z) ; après en avoir chassé les travailleurs et les gardes de tranchées, ils enclouèrent 12 ou 13 bouches à feu, et transportèrent un petit mortier à quelques pas des batteries, puis commencèrent à démolir nos ouvrages. Ce succès fut rapide et court : le colonel Quiot accourut pour l'arrêter avec deux compagnies du 64^{me} ; il rallia ensuite les gardes de tran-

chées et les travailleurs armés, et repoussa l'ennemi, l'épée aux reins, jusque dans le chemin couvert qu'il franchit en sautant par-dessus les palissades, avec une perte de dix hommes, abandonnant en outre sur les glacis les outils qu'il avait enlevés. Les sapeurs, les mineurs et les canonniers, qui se trouvaient dans le couronnement du chemin couvert, tinrent ferme, et leur bonne contenance empêcha l'ennemi d'y pénétrer. Le lieutenant Hamelin et le sergent-major Vallon, se distinguèrent particulièrement. Notre perte, pendant cette sortie, fut de quatre hommes tués, seize blessés, et deux sapeurs prisonniers. Le capitaine FrumEAU se fit remarquer par sa bravoure, et fut du nombre des blessés. L'artillerie désencloua promptement les pièces, et reconmença le feu. Menacho, qui depuis le commencement du siège se montrait digne, par une activité et une opiniâtreté héroïques, de marcher sur les traces des plus célèbres gouverneurs que nous rappelle l'histoire, fut tué par un coup de boulet, au moment où il se portait sur les remparts pour juger de l'effet de la sortie. Sa mort fut bientôt connue; elle plongea la garnison et les habitans dans la douleur et l'effroi, et elle fut regardée par les alliés comme la cause principale qui accéléra la reddition de la place de Badajoz; la rigueur de son sort et l'éclat de son courage jetèrent un voile sur ses fautes.

32^e Nuit, du 3 au 4.

A cinq heures, le capitaine Andouaud reprit le travail de la tranchée, avec le même nombre d'ouvriers que la veille; il les employa d'abord à réparer les dégradations causées aux ouvrages par l'effet de la sortie et le canon de la place; à huit heures, il fit travailler au couronnement du chemin couvert, et tracer en gabions la batterie de brèche contre le bastion (3); mais un inci-

dent changea tout-à-coup les dispositions arrêtées pour cette batterie. Le général en chef venait d'être informé, par divers rapports, que les assiégés formaient des retranchemens dans les bastions (3, 4); ainsi, pour rendre ces nouveaux préparatifs de défense inutiles, le maréchal décida, sur la proposition du général Léry, que la batterie de brèche serait élevée à la gauche du couronnement pour battre la courtine et l'angle du flanc du bastion. En conséquence, on commença à minuit à masser en (Z) le parapet de cette batterie, dite de Napoléon, pour 6 pièces de 24; des gabions furent placés à six ou sept mètres de la crête du glacis de la place d'armes rentrante, parallèlement à la courtine, de manière à pouvoir diriger le feu contre le revêtement par l'intervalle du bastion et de la demi-lune; les troupes du génie, aidées par des détachemens d'infanterie, mirent une telle activité à ce travail, qu'au jour la batterie se trouva très avancée, quoique les travailleurs eussent été inquiétés toute la nuit par le feu le plus terrible de mousqueterie et de projectiles de toute espèce. 3 sapeurs furent tués et 12 blessés; l'infanterie eut 4 soldats tués et 21 blessés, dont un officier du 34^e.

Le 4, à midi, le colonel Quiot était de tranchée, il avait sous ses ordres les chefs de bataillon Brun de Villeret, Pichard et Aspelly; deux bataillons formaient les gardes.

33^e Nuit, du 4 au 5.

A quatre heures, le capitaine Bagnac monta la tranchée avec 100 hommes du génie et 400 travailleurs d'infanterie; on commença d'abord par rétablir les boyaux de communication, ainsi que le couronnement, dégradé par la grande quantité de bombes qui y avaient été jetées. A sept heures, on reprit les travaux de la batterie de brèche; quoique le clair de lune et le feu des

remparts gênassent extrêmement les travailleurs, ils n'en continuèrent pas moins leur ouvrage pendant toute la nuit, et la batterie fut entièrement massée avant le jour; le capitaine Bagnac montra une activité et une persévérance dignes d'éloges; il fut bien secondé par les officiers de tranchée sous ses ordres: le sergent-major Briault, le caporal Brunot et le sapeur Jauré, se signalèrent par leur zèle et leur courage. Les mineurs furent singulièrement retardés par les bombes qui obstruèrent plusieurs fois leur travail. Trois hommes furent tués et seize blessés.

Le 5, le colonel Veilaud prit le commandement; il avait pour adjoints le colonel Desprez, le chef de bataillon Bedos et le capitaine Pressat.

34^e Nuit, du 5 au 6.

A quatre heures, les capitaines Gillet et Amillet étaient de tranchée avec 100 hommes des troupes du génie, et 300 travailleurs d'infanterie; malgré le feu extraordinaire des assiégés, on travailla de suite à la batterie de brèche, dans laquelle on pratiqua une traverse en sape double; l'artillerie prit part, toute la nuit, à ce travail et commença au jour les embrasures, les plate-formes et tout ce qui était relatif à l'armement; 50 sapeurs furent employés avec les canonniers à ces travaux, tandis que d'autres travailleurs étaient répartis sur divers points pour élargir les boyaux où devaient passer les canons, et pour réparer les dégradations causées par le feu des batteries. Le capitaine Gillet mit beaucoup d'activité à ce travail, et fut bien secondé par le capitaine Amillet. Un sapeur fut tué et 10 blessés; l'artillerie perdit aussi quelques hommes. Les mineurs, malgré tous leurs efforts, n'arrivèrent aux maçonneries de la contrescarpe qu'à la pointe du jour.

Le 6 à midi, le colonel Chasseraux prit le commandement;

le chef d'escadron Tholozé, le chef de bataillon Blondel et le capitaine Mahon, étaient sous ses ordres, avec deux bataillons.

35^e Nuit, du 6 au 7.

Tandis que l'artillerie travaillait avec une extrême diligence à établir les plate-formes, les blindages et les embrasures de la batterie de brèche, le capitaine Lefavre, avec 50 sapeurs et 300 travailleurs, faisait ouvrir un nouveau boyau pour abrégér le chemin du dernier zigzag et faciliter l'arrivée des pièces de 24 jusqu'à leur destination; ensuite il commença la batterie (C) pour deux mortiers destinés à agir avec ceux des batteries (L, U) contre les bastions (3, 4). Le capitaine d'artillerie Jacquot, qui dirigeait les travaux à la batterie de brèche, eut les jambes fracassées par un éclat de bombe, et mourut; cet officier, d'une valeur éprouvée, fut vivement regretté; le lieutenant Hamelin le remplaça et fut secondé par le lieutenant Rigonneau du 103^e: soixante-quatorze hommes furent tués ou blessés; au nombre des derniers était un officier du 88^e; le capitaine d'artillerie d'André Saint-Victor fut aussi blessé.

Le 7, le colonel Remond monta la tranchée, l'adjutant commandant Avys, le chef de bataillon Pichard, et le capitaine Kierskowski, étaient de service avec deux bataillons d'infanterie.

36^e Nuit, du 7 au 8.

A quatre heures, le capitaine Andouaud, avec le même nombre de travailleurs que les jours précédents, et secondé par les lieutenants Marcelot et Fortin, répara le couronnement du chemin couvert et les communications de la batterie de

¹ Ce brave officier a été tué à la 3^e défense de Badajoz.

brèche, dégradés de nouveau par la grande quantité de projectiles de toute espèce, qui pleuvaient plus que jamais sur toutes les parties des ouvrages. Deux cents hommes furent occupés à aider les canonniers chargés de tirer à bras les pièces de 24, dont on devait armer la batterie de brèche; ensuite on les employa aux travaux de perfectionnement qui restaient à faire à cette batterie et à la traversé du milieu, contre laquelle on appuya de forts madriers en chêne, disposés en blindages, pour servir d'abri. Le feu des assiégés était terrible; notre artillerie, bien moins nombreuse, avait été forcée de ménager ses munitions; elle n'avait pu réussir à éteindre que très imparfaitement le feu de la place, et cet état de choses occasionnait des ravages excessifs; les têtes de tranchées étaient sans cesse bouleversées et couvertes de débris; on rencontrait partout des membres épars et des cadavres mutilés gisant sur les ruines. Les bombes obstruaient le puits de mine, et les mineurs se trouvaient arrêtés dans leur travail; néanmoins ils parvinrent à surmonter les obstacles, et ils se montrèrent en mesure de faire jouer la mine à huit heures du matin, et de faire sauter la contrescarpe; mais comme l'ouverture qui en serait résultée aurait pu donner accès du fossé dans nos ouvrages, le général Léry jugea à propos d'attendre la nuit pour la faire renverser; ce retard ne pouvait avoir aucun inconvénient pour les opérations ultérieures.

La batterie de mortiers (C), commencée la nuit précédente, fut achevée et remise à l'artillerie pour être armée; on en entreprit ensuite une autre en (f), destinée à agir également contre les fronts d'attaque. Perte à la tranchée : 4 hommes tués et 18 blessés.

Le 8, le colonel Lagarde, le chef d'escadron Tholozé, le chef de bataillon Gaud, les capitaines Laffitte et Cachera, étaient chargés du service de la tranchée.

37^e Nuit, du 8 au 9.

A quatre heures, les capitaines Bagnac, Coste et Jasinsky, 60 hommes des troupes du génie et 300 d'infanterie, commencèrent, comme les jours précédents, par réparer les dégradations que les ouvrages ne cessaient d'éprouver; à six heures, le chef de bataillon Lamare fit jouer une fougasse dans la contrescarpe de la demi-lune, et pratiqua une ouverture de trois à quatre mètres; immédiatement après, le capitaine Bagnac déboucha dans le fossé avec quelques sapeurs, et se servit des matériaux amassés pour commencer une traverse en gabions, qu'on remplit aussitôt de sacs à terre, recouverts de longues fascines. Ce travail fut poussé avec tant de vigueur et de diligence, que le passage du fossé se trouva effectué avant le jour. Cette opération eut lieu sans que l'ennemi opposât d'autre obstacle que celui du feu de ses batteries, et sans qu'il osât hasarder aucun mouvement offensif capable de repousser nos ouvriers; de plus il avait commis la faute d'abandonner totalement la demi-lune, et comme elle n'était pas revêtue en maçonnerie, nos sapeurs l'escaladèrent, et firent un nid de pie dans son parapet pour s'y loger. L'assiégé ne s'aperçut qu'au jour de notre établissement dans cette demi-lune. Une telle imprévoyance faisait voir que, depuis la mort de Menacho, il avait éprouvé un certain découragement dont l'effet se révélait par l'absence de cette force morale qui fait agir les hommes et qui donne le mouvement et la vigueur. Les divers échecs qu'il avait essuyés dans les sorties l'avaient rendu défiant; il n'osa plus, comme on doit pourtant le faire dans ces circonstances, nous attaquer corps à corps, dans nos batteries, dans nos tranchées, afin de détruire en quelques minutes l'œuvre d'un jour; il ne profita ni de sa force numérique, ni du courage de ses troupes, pour prolonger la dé-

fense par des chicanes qu'inventent la nécessité et l'industrie; il se borna simplement à garnir d'hommes les remparts de la place, en continuant le feu le plus vif; toutefois nos travaux n'en furent point interrompus, et avancèrent avec la même activité que précédemment.

Le général Girard et le prince régnant d'Arémbourg, qui suivaient avec intérêt toutes les opérations du siège, vinrent à la batterie de brèche et dans la demi-lune partager les dangers des travailleurs et les encourager par leur exemple. 11 hommes furent tués et 47 blessés; parmi ces derniers, on comptait un officier d'infanterie et un sergent de sapeurs.

L'emplacement de la batterie de brèche donna lieu à un incident que nous ne croyons pas inutile de rapporter. Vers trois heures après midi, les ducs de Dalmatie et de Trévise, les généraux Léry et Bourgeat, le commandant du génie Lamare et plusieurs officiers supérieurs, étaient réunis sur le Céro del Viento, à la batterie Cazin (E); ils découvriraient de cette hauteur nos ouvrages et une partie de ceux de la place, à une distance d'environ 1000 mètres, de manière à pouvoir juger de nos progrès et de la situation critique des assiégés. Le général d'artillerie, trompé par les apparences, fit naître des inquiétudes sur la position de la batterie de brèche, et fit présenter que le terre-plain de la place d'armes rentrante et les maçonneries de la contrescarpe en avant de cette batterie, empêcheraient le canon d'atteindre le revêtement de la courtine assez bas pour former une brèche praticable; les explications que donna le commandant du génie pour écarter cette appréhension demeurèrent sans effet, et le sentiment du général prévalut assez pour établir une opinion capable de donner les plus grandes inquiétudes sur les résultats de la batterie et sur les conséquences qui pouvaient s'en suivre. Il était absolument impossible d'envoyer examiner de près la place d'armes

pour prononcer avec autorité sur une question que la nature de la discussion avait rendue des plus délicates; d'ailleurs, la batterie n'était pas entièrement finie, et nous manquions de cotes de nivellement pour dresser un profil et résoudre le problème affirmativement; enfin, après divers colloques, le général en chef, voulant trancher le nœud, dit au commandant du génie de faire pousser un rameau vers la partie de la contrescarpe, qui était le sujet des vives inquiétudes de l'artillerie, et de la renverser dans le fossé par le moyen d'un fourneau de mine; mais cet officier ayant fait observer qu'une telle opération exigerait au moins 60 heures de travail, le maréchal, irrité d'un contre-temps auquel il était loin de s'attendre au moment où il touchait, pour ainsi dire, à la reddition de la place, dit, avec l'accent le plus vif et le plus prononcé, qu'avant 48 heures il voulait être dans Badajoz; que faute d'autres expédients les maçonneries de la contrescarpe seraient démolies pendant la nuit par des sapeurs, et qu'il fallait à tout prix assurer le succès de la batterie de brèche. En même temps, il prescrivit au chef de bataillon Lamare de prendre les mesures nécessaires à l'exécution de ses ordres; cet officier partit donc aussitôt. Arrivé à la tranchée, il désigna le capitaine du génie Gillet pour diriger ce travail périlleux. Celui-ci fit d'abord remarquer avec raison les nombreux obstacles que devait rencontrer l'exécution de cet ordre; en effet, la contrescarpe était inabordable, les remparts étaient garnis de soldats espagnols qui faisaient un feu de mousqueterie continuel, et la mort ne pouvait manquer d'atteindre ceux qui se montreraient à découvert sur

On venait d'être informé que l'armée de Portugal effectuait sa retraite, ce qui devait faire présumer que lord Wellington viendrait incessamment au secours de Badajoz avec des forces supérieures; en effet, les anglais ne tardèrent pas à se mettre en mouvement; mais, grâce à la vigueur et à l'activité du maréchal Soult, l'armée britannique arriva trop tard au secours de la place.

cette contrescarpe, mais il fallait obéir; il est dans le service militaire des cas singuliers qui sortent parfois des principes généraux. Le capitaine Gillet, fermant les yeux sur le danger imminent qui le menaçait, partit avec le lieutenant Lessard et 25 sapeurs; toutefois le clair de lune le força à retarder son opération jusque vers minuit; alors, profitant d'un peu d'obscurité, il se glissa avec eux le long du terre-plain du chemin couvert jusqu'à l'angle rentrant de la contrescarpe (*e*), et commença par faire démolir la partie supérieure; mais, aussitôt que le bruit des outils qui frappaient les maçonneries se fut fait entendre, une grêle de balles les assaillit; 16 sapeurs furent tués ou blessés, et le reste dispersé. Après cette épreuve infructueuse, le capitaine Gillet rentra dans la tranchée, et prouva, du moins, par un grand sang-froid et par un courage héroïque, qu'il n'était point de péril capable de l'arrêter. Le reste de la nuit se passa sans autres tentatives. Enfin, le jour commençait à poindre quand le capitaine d'artillerie l'Espagnol, homme d'exécution, qui s'était déjà conduit d'une manière remarquable au siège d'Olivença, ouvrit le feu de la batterie de brèche avec six pièces de 24, et calma ainsi toutes les inquiétudes de la veille en battant vigoureusement et complètement la courtine.

Nous ne sommes entrés dans ces détails que pour remplir fidèlement les obligations de narrateur et faire remarquer qu'en général il est dangereux de hasarder des objections fondées sur de simples apparences !

¹ On ne peut se défendre ici d'une réflexion pénible: c'est que la véritable cause de cette discussion eut sa source dans l'esprit de rivalité et de controverse du général d'artillerie, qui avait la prétention de vouloir décider l'emplacement des batteries. Une opposition secrète régnait déjà, de sa part, contre tous les projets du génie depuis l'ouverture de la tranchée devant Olivença; si le général en chef n'eût pas prévenu les effets de cette rivalité, on eût vu s'élever un grand nombre de batteries sans liaisons quelconques avec les tranchées, comme cela est arrivé à l'égard des batteries (Q, G, Z) auxquelles le génie ne prit aucune part, vu leur peu d'utilité. Ceci nous conduit

Le général Maransin prit le commandement de la tranchée le 9, les chefs de bataillon Brun de Villeret, Monnot, et le lieutenant Galabert, étaient sous ses ordres. La garde était de deux bataillons.

38^e et dernière Nuit, du 9 au 10.

Les travaux de nuit furent dirigés, comme de coutume, par les officiers des armes spéciales.

On épaisit la traverse établie dans le fossé de la demi-lune, avec des gabions et des sacs à terre, pour couvrir plus solidement le passage et le garantir des feux du bastion (3); en même temps, on élargit la brèche de la contrescarpe pour faciliter la marche des troupes d'élite destinées à donner l'assaut. Ensuite, d'autres ouvriers exécutèrent un escalier dans les terres de la demi-lune, pour monter au nid de pie. Pendant le cours de ces travaux, les assiégés, favorisés par le clair de lune, faisaient un feu terrible de mousqueterie, de canon, de mortiers et de pierriers, qui foudroyaient nos travailleurs; toutefois nos intrépides sapeurs profitèrent de quelques heures d'obscurité pour former un logement dans le terre-plain de la demi-lune, et ils le continuèrent malgré tous les efforts de l'artillerie de la place pour les en chasser.

Tandis que les travaux se poussaient avec toute l'activité possible, les capitaines l'Espagnol, Quirot et Château-Brun faisaient continuer le feu le plus vif contre la courtine, et leur zèle était couronné par un succès toujours croissant; à cha-

à faire remarquer combien il importe que cette rivalité, toujours provoquée par excès d'amour-propre, source intarissable de contradictions, soit contenue par la prépondérance éclairée et ferme du commandant en chef, qui sache trancher le nœud des difficultés et établir le concert nécessaire entre deux armées également utiles.

que salve d'artillerie, on voyait des quartiers de muraille tomber avec fracas dans le fossé; en même temps, toutes nos autres batteries de mortiers et à ricochets faisaient un grand feu et réduisaient par intervalles celles des assiégés au silence. Néanmoins nos pertes furent à peu près égales à celles des nuits précédentes ¹.

Le 10, à l'aube du jour, le revêtement et le parapet de la courtine, sur une longueur de 25 à 30 mètres, étaient entièrement renversés, et la brèche paraissait déjà rigoureusement praticable; le feu ayant continué avec vivacité, à neuf heures elle était aussi large et aussi accessible qu'on pouvait le désirer; d'un autre côté, le bombardement et le ricochet avaient tout bouleversé sur les remparts, et l'extrême diminution du feu des fronts attaqués annonçait une grande détresse dans la place; elle se faisait aussi connaître par l'espèce d'inertie dans laquelle la garnison était tombée.

Dans cet état de choses, le général en chef suspendit le feu et résolut de faire une tentative auprès du nouveau gouverneur Imas, pour le déterminer à capituler, avant de soutenir un assaut qui ne pouvait manquer de coûter beaucoup de sang aux deux partis. Dans ce but, le maréchal lui envoya un parlementaire pour le sommer de rendre la place, promettant d'approuver les conditions les plus honorables qu'il serait possible de lui accorder, et le félicitant, d'ailleurs, sur sa belle et longue résistance. Le gouverneur, après avoir pris l'avis de son conseil, reconnut la nécessité de capituler pour sauver la ville de la ruine dont elle était menacée. En effet, il était arrivé au terme d'une défense qui ne pouvait se pro-

¹ Le général Lery avait eu l'intention d'attacher le mineur au pied de l'escarpe du bastion (3) pour la faire sauter, au cas que la batterie de brèche n'eût pas rempli son objet; des blindes avaient été préparées dans ce but; mais ces précautions devinrent inutiles par le bon effet de la batterie.

longer sans exposer la population de Badajoz aux plus grands malheurs et la garnison à être passée au fil de l'épée, après avoir été enlevée d'assaut; mais, tout en se soumettant à l'empire des circonstances, le général espagnol se refusait aux conditions qui lui étaient dictées, de sorte que la matinée se passa en pourparlers et sans aucun résultat. Cependant le général en chef avait de fortes raisons de se rendre maître de la place le plus tôt possible. Comme nous l'avons déjà dit, les Anglais étaient près d'arriver; on savait qu'une dépêche de lord Wellington avait informé le gouverneur de la retraite du prince d'Essling et que la place serait promptement secourue. Il ne s'agissait donc pas de perdre du temps en négociations; tout retard eût été une faute; le maréchal était trop habile pour différer un moment, et des ordres furent donnés pour livrer l'assaut à 4 heures du soir. Dans cette attente, l'armée prit les armes, chaque division se mit en bataille sur le front de bandière de son camp, le service de la tranchée fut organisé comme de coutume; mais les travaux et le feu de nos batteries restèrent suspendus, à cause de la sommation faite au gouverneur.

A une heure, le général Pepin qui venait de recevoir le commandement des troupes destinées à monter à l'assaut, arriva dans la parallèle; il y avait été précédé par deux bataillons de fusiliers, huit compagnies de grenadiers ou voltigeurs, et 100 hommes des troupes du génie, dirigés par le chef de bataillon Lamare, les capitaines Lefavre et Coste, les lieutenants Fortin et Lessard, ainsi que les chefs respectifs de chaque corps de la ligne. L'artillerie fournit aussi trois détachements, de 16 hommes chacun, commandés par le chef de bataillon Lambert, le capitaine Morlincourt, les lieutenants Tortel, Hamelin et Charpentier; l'un devait s'emparer des canons du bastion (3), l'autre de ceux du bastion (4), et le dernier de ceux de la

courtine, pour tourner ces pièces contre les retranchements de la place. Ces troupes s'avancèrent ensuite dans les zigzags en avant de la deuxième parallèle et jusque dans le fossé de la demi-lune, attendant, avec un noble enthousiasme, le signal de la dernière et de la plus hasardeuse de toutes les opérations du siège. En même temps, d'autres détachements d'infanterie, également précédés par des sapeurs munis d'échelles, à la tête desquels marchaient les capitaines Andouaud et Martin, les lieutenants Marcelot et Muller, s'établirent dans le boyau de la batterie (f) et près du confluent du Rivillas et du Calamon, d'où ils devaient se porter simultanément et au même signal, les uns au saillant du bastion (1) et à la porte de las Palmas, et les autres à la gorge de la lunette (13), afin d'attirer l'attention des assiégés sur ces points et profiter de toutes les circonstances favorables pour escalader les remparts pendant que l'assaut se donnerait à la brèche. Sur ces entrefaites, le duc de Dalmatie et le duc de Trévise vinrent à la tranchée pour s'assurer si les dispositions qu'ils avaient ordonnées étaient ponctuellement suivies; leur présence excita toutes les émulations; des cris de Vive l'Empereur, présage de la victoire, retentirent de toutes parts, et portèrent l'effroi jusque dans le conseil de défense. Enfin tout était prêt, on n'attendait plus que le signal de l'assaut, lorsque, vers les trois heures, on annonça que la place avait capitulé; résultat d'audace d'une part et de terreur de l'autre. En conséquence, le duc de Trévise donna l'ordre au général Pepin d'occuper de suite la porte de la Trinidad, le fort San-Christoval et la tête de pont, par trois compagnies d'élite du 103^e régiment. Cette journée vit donc terminer une lutte sanglante, dans laquelle les Français et les Espagnols se signalèrent par des traits remarquables de bravoure et de dévouement à jamais mémorables dans les fastes militaires.

CAPITULATION.

Nous, Louis-Anne Gouré, adjudant commandant, chef de l'état-major du 5^e corps d'armée, officier de la Légion-d'Honneur, muni de pleins-pouvoirs de S. Exc. le maréchal duc de Trévise, commandant les troupes du siège, et le sieur Horé, brigadier des armées espagnoles, lieutenant-colonel du régiment du prince, muni de pleins-pouvoirs de M. le général Imas, gouverneur de Badajoz; lesquels, après s'être réciproquement communiqué leurs pleins-pouvoirs en bonne et due forme, sont convenus des articles suivans :

ART. 1^{er}. La place de Badajoz, forts et ouvrages qui en dépendent, seront remis demain, 11 mars, à neuf heures du matin, à l'armée française.

ART. 2. L'artillerie, les armes, les munitions, magasins, caisses de l'administration militaire et celles de la province, seront remis aux officiers français qui seront délégués pour les recevoir.

ART. 3. La garnison sera prisonnière et conduite en France; elle sortira de la place avec les honneurs de la guerre, tambour battant, mèche allumée, ayant deux pièces de campagne en tête.

ART. 4. MM. les officiers-généraux et officiers de tous grades conserveront leurs équipages et leurs propriétés particulières; les soldats leurs sacs.

ART. 5. Il sera accordé à MM. les officiers et à leurs épouses des moyens de transport, autant que les localités le permettront.

ART. 6. Les non combattants, tels que les médecins, les chirurgiens, commissaires des guerres et employés d'administration seront renvoyés chez eux en liberté, en quel lieu que soit leur domicile, et il leur sera accordé des passe-ports à cet effet.

ART. 7. Il est convenu, malgré la tolérance connue des Français, que les habitants de Badajoz ne seront pas recherchés pour leurs opinions politiques; leur religion étant la même que celle des Français, bien loin d'en gêner l'exercice, on la protégera; ils ne seront, non plus que les autres habitants de l'Espagne, forcés de prendre les armes contre les Espagnols.

ART. 8. Dès ce soir, et le plus tôt possible, les troupes françaises prendront possession du fort San-Christoval, de la tête de pont et de la porte de la Trinité; des ordres seront donnés, pour leur remise, par M. le général Imas, gouverneur.

ART. 9. En conséquence de l'art. 2, les officiers et membres de l'administration française, qui seront dans le cas d'être envoyés dans la place, y seront reçus à l'heure qu'il plaira à M. le maréchal duc de Trévise de les y faire entrer.

ART. 10. M. le général Imas, gouverneur, sera libre d'envoyer un officier au général en chef Mendizabal, pour lui donner connaissance de cette capitulation.

La présente capitulation sera ratifiée le plus tôt possible par S. Exc. le duc de Dalmatie, général en chef de l'armée du Midi, et par M. le gouverneur de Badajoz.

Signé GOURÉ, et HORÉ.

D'après cette capitulation, l'adjutant commandant Gasquet, le chef de bataillon Lamare, le capitaine d'artillerie Desjobert, le commissaire des guerres Vienné, un détachement des troupes du génie et une compagnie de grenadiers, entrèrent dans la place le 11, à sept heures du matin, prirent possession de l'arsenal, des magasins de vivres et de munitions, ainsi que des archives et tout ce qui composait le matériel. A dix heures, la garnison, forte de 7880 hommes, sortit de la place par la

porte de la Trinidad, défila devant l'armée assiégeante, tambour battant, mèche allumée, déposa les armes sur les glacis, et fut prisonnière de guerre.¹

Le général en chef voulut bien accorder à une compagnie de grenadiers espagnols de sortir par la brèche, en témoignage de l'estime que les troupes de la garnison lui avaient inspirée. Immédiatement après, S. Exc., accompagnée du duc de Trévise et d'un nombreux état-major, fit son entrée dans Badajoz, à la tête des troupes du cinquième corps, destinées à former la nouvelle garnison de cette ville. La cavalerie de réserve et les parcs restèrent dans leurs positions respectives. On trouva dans la place 170 bouches à feu de divers calibres, 80 milliers de poudre, 300 mille cartouches, beaucoup de projectiles et deux équipages de pont. On se hâta de fermer la brèche et de faire détruire les ouvrages d'attaque par les troupes du génie et des travailleurs d'infanterie; l'artillerie réarma les remparts. La ville avait souffert du bombardement, notamment les parties voisines des fronts du sud. Des retranchements imparfaits pratiqués dans les terre-pleins des bastions (3, 4,) et des coupures faites dans les rues adjacentes indiquaient une première intention de soutenir l'assaut et de défendre pied à pied les ouvrages et même divers quartiers de la ville; mais cette résolution ne put avoir son effet faute de temps, ou manqua par le défaut d'énergie et de persévérance du nouveau gouverneur. Grand nombre d'habitants saisis d'effroi s'étaient réfugiés en Portugal, avant la bataille du 19 avril; les plus notables de ceux qui étaient restés demandèrent à capituler, dans la crainte de voir détruire totalement leurs maisons et d'être écrasés sous leurs débris.

¹ Parmi les prisonniers, il y en avait un grand nombre qui avaient déjà été pris plusieurs fois, même des officiers. Le général Gurdia était dans ce cas: il avait été pris au Ferrol, où il avait même prêté serment de fidélité au roi Joseph.

Ainsi se termina le siège de Badajoz, entrepris avec des forces très inférieures à celles des alliés, à plus de 40 lieues du centre des opérations de l'armée du Midi, dans la saison la plus rigoureuse, par des pluies continuelles, et dans le temps des débordements de la Guadiana. Toutefois, l'ordre parfait qui régnait dans les administrations, l'économie des faibles moyens mis à la disposition de l'artillerie et du génie, l'activité et le courage de l'infanterie, qui rivalisait avec les troupes des armes spéciales, enfin la prudence et la fermeté des officiers du génie dans la conduite des travaux, sous le feu à bout portant de la place, où toutes les forces de l'assiégé étaient concentrées au plus haut degré, épargnèrent beaucoup de sang et contribuèrent efficacement au succès de cette grande entreprise.

Il fut tiré 25,460 projectiles¹, on employa 15,000 sacs à terre, 2000 gabions et autant de fascines.

REMARQUES.

Parmi les beaux faits des assiégeants, nous ne laissons pas que de trouver aussi des fautes, et la franchise avec laquelle nous allons les exposer justifiera les éloges que nous venons de leur donner.

Nous n'avons cependant pas le dessein d'entrer dans un examen détaillé de toutes celles qui ont été commises, car, pour y parvenir il faudrait suivre les attaques jour par jour, et rédiger pour ainsi dire une nouvelle relation; nous nous bornerons donc à signaler celles qui nous paraissent les plus graves.

Voici en peu de mots leur exposé : D'abord la cause principale qui a autant prolongé la durée du siège vient de ce que le

¹ 38,932 projectiles de moins qu'au dernier siège de la citadelle d'Anvers.

premier point d'attaque des assiégeants, celui de centre, fut mal choisi; le général Léry aurait dû profiter de l'avantage que lui offrait la position saillante du bastion (2) dont le revêtement, vu en partie de la campagne, n'était protégé alors que par un simple chemin couvert; diriger rapidement sur ce bastion une vigoureuse attaque et cheminer en capitale jusqu'aux glacis, de manière à couronner le chemin couvert en moins de huit jours. Pendant cette opération une seconde attaque aurait été conduite également vers Pardaleras, pour éteindre les feux de ce fort et l'enlever de vive force.

Dans cette hypothèse, les règles du métier lui faisaient une loi d'ouvrir la première parallèle à 5 ou 600 mètres des fronts (1, 2, 2, 3) et du fort Pardaleras, en appuyant fortement, par de bonnes redoutes, la gauche de la parallèle à la Guadiana, et la droite au Calamon.

On conçoit que ce plan d'attaque eût été préférable à celui qui fut adopté, et qu'on aurait vraisemblablement épargné beaucoup de temps et de pertes, en hommes et en munitions de guerre, si l'on eût su profiter des avantages qu'il présentait.

Bien que la défense des Espagnols ait été courageuse, que la rigueur de la saison, les pluies continuelles, les inondations qui submergeaient nos tranchées, le manque de vivres, les sorties multipliées, l'arrivée de Mendizabal, la bataille de la Gévora, et le petit nombre de travailleurs, aient contrarié et retardé les opérations du siège, nous devons cependant dire qu'outre les fautes commises dans la direction des attaques, soit de la part du génie, soit de la part de l'artillerie, le siège de Badajoz a été mené avec lenteur, et que l'armée a perdu au moins huit jours devant cette place; temps précieux qui aurait peut-être permis au duc de Dalmatie d'approcher des rives du Tage, et de changer la série des malheurs qui suivirent la retraite de l'armée du Portugal.

Toutefois nous appelons l'attention sur les circonstances qui ont influé sur la détermination du projet des attaques, et nous ferons remarquer que les Anglais, qui ont critiqué les opérations des Français devant Badajoz, n'ont pas su eux-mêmes profiter des leçons de l'expérience, et qu'ils sont tombés successivement dans des erreurs encore plus graves, sur le choix d'un front d'attaque, durant les trois sièges qu'ils firent après celui-ci. Mais n'anticipons pas sur les relations de ces sièges.

Quoique ces remarques soient très abrégées, elles méritent cependant de fixer l'attention des militaires qui peuvent être appelés à faire des sièges; elles leur prouveront du moins qu'il est essentiel d'étudier d'avance, avec beaucoup de réflexion, le plan d'attaque d'une place qu'on doit assiéger et l'influence que ces sortes d'opérations peuvent avoir sur l'issue d'une campagne.

ÉTAT GÉNÉRAL DES OFFIC. D'ÉTAT-MAJ. ET DES TROUPES DE TOUTES ARMES,
DU MATÉRIEL DE L'ARTILL. ET DU GÉNIE, EMPLOYÉS AU SIÈGE.

| MARÉCHAUX
et
LEURS AIDES DE CAMP. | GÉN. DE DIVISIONS
et
LEURS AIDES DE CAMP. | GÉN. DE BRIGADES
et
LEURS AIDES DE CAMP. | ADJUDANTS
COMMANDANTS. |
|--|--|---|--|
| M.
Le maréchal Soult,
duc de Dalmatie,
général en chef de
l'armée du Midi en
Espagne. | MM.
Le baron Léry, com-
mandant du génie.
—
St-Denys, capitaine
aide de camp.
Léry (Alex.), id. | MM.
Le baron Bourgeat,
com ^t l'artillerie.
Perney, capitaine,
aide de camp.
—
Le baron Philippon,
commandant la 1 ^{re}
brigade de la 1 ^{re}
division.
Dubamel, lieuten.,
aide de camp.
Desmeuve, id. id. | MM.
Moquery, sous chef
d'état-major de
l'arm. du Midi.
—
Gouré, adjudant
commandant, chef
d'état-major du 5 ^e
corps.
—
Hudry, chef de ba-
taillon, ch. d'état-
major de la 1 ^{re}
division.
—
Gasquet, adjudant
commandant, chef
d'état-major de la
2 ^e division. |
| MM.
Hulot, colonel.
Brun de Villeret,
chef d'escadron.
St-Chamans, id.
Tholozé, id.
Petiet, capitaine.
Ricard, id.
De Choiseul, id.
Lafitte, — id.
Desprez, colonel,
aide de camp du
roi Joseph. | —
Le baron Girard,
commandant la 1 ^e
division du 5 ^e
corps.
—
Mesclop, capitaine,
aide de camp.
Dubourg, id.
Muron, id.
Chauvel, id. | —
Le baron Brayer,
commandant la 2 ^e
brigade.
Thevenin, lieuten.,
aide de camp.
—
Le baron Pepin,
commandant la 1 ^{re}
brigade de la 2 ^e
division.
Coffe, lieutenant,
aide de camp. | —
Le baron Forestier,
adjud ^t comman-
dant.
—
Avy, id. |
| M.
Le maréchal Mor-
tier, duc de Tré-
vise, commandant
le 5 ^e corps. | —
Le comte Gazan,
commandant la 2 ^e
division du 5 ^e
corps. | —
Le baron Maransin,
commandant le 2 ^e
brigade.
Vanloo, lieutenant,
aide de camp. | —
Niboyet, colonel. |
| MM.
Lapointe, colonel.
Lapierre, chef de
bataillon.
Durivau, capitaine.
Baumetz, id.
De Choisy, id. | —
D'Arnaud, chef de
bataillon, aide de
camp.
Speraudien, capi-
taine, id. | —
Marti, général es-
pagnol.
Navaro, id. | |

SUIITE DE L'ÉTAT GÉNÉRAL.

| ADJOINTS.
à
L'ÉTAT-MAJOR. | INSPECTEURS AUX
REVUES,
COMMISSAIRES
DES GUERRES
ET
OFFIC. DE SANTÉ. | 5 ^e CORPS. | NOMBRE DE
BATAILLONS. | CAVALERIE
de
RÉSERVE. | NOMBRE
D'ESCADRONS |
|--|---|---|--------------------------|---|-----------------------|
| MM. | MM. | 1 ^{re} DIVISION. | | MM. | |
| Aspelly, chef de bataillon. | Bazire, ordonnateur du 5 ^e corps. | 34 ^e de ligne, colonel Rémond. | 3 | Le général de division comte Latour - Maubourg, — com ^t la cavalerie de réserve. | |
| Bédos, id. | Vienné, commissaire des guerr. | 40 ^e id., colonel Chasseraux..... | 3 | | |
| Thévenin, capitaine. | Hésy, id. | 64 ^e id., colonel Vigent..... | 2 | D'Atas, chef d'escadron, aide de camp. | |
| Destabenrath, id. | Brassier, médecin en chef. | 88 ^e id., colonel Veiland..... | 3 | Nadaillac, capitaine, id. | |
| Mahon, id. | Bidot, médecin principal. | 2 ^e DIVISION. | | Matarel, id. | |
| Brzowski, id. | Rapatel, chirurgien en chef. | 21 ^e léger, colonel Lagarde..... | 3 | Bochetes, id. | |
| Bertin, id. | Macquerie, chirurgien de l'ambulance. | 28 id., colonel Præfke..... | 3 | Damville, chef d'état-major. | |
| Bory St-Vincent, attaché au général en chef. | Malcuisant, chirurgien. | 100 ^e de ligne, colonel Quiot... | 3 | 4 ^e de dragons, colonel Farine. | 4 |
| Latterie, capitaine. | Desnoyers, id. | 103 ^e id., colonel Rignoux..... | 3 | 14 ^e id. commandé par le chef d'escadron Hudry.. | 2 |
| Lamotte, id. | | CAVALERIE. | 23 | 26 ^e id. colonel baron Chamorin.. | 2 |
| Porcher, id. | | 27 ^e de chasseurs à cheval, colonel prince régnant d'Aremberg..... | 4 | 21 ^e de chasseurs commandé par le chef d'escadron Muller.... | 2 |
| Lacolombière, attaché au général en chef. | | 1 ^{re} compag ^e d'élite de chasseurs à cheval, capitaine Landrieue. | 1 | 4 ^e id. espagnol, colonel..... | 2 |
| Lapoteri, capitaine. | | | | 2 ^e de hussards, colonel baron Vinot..... | 2 |
| Prestat, id. | | | | 10 id. commandé par le chef d'escadron Desmarts..... | 2 |
| Kiersowski, id. | | 25 gendarmes, lieutenant Beau-court. | 5 | | |
| Daudelau, id. | | | | | |
| Fabreguette, sous-lieutenant. | | | | | |
| Bocchini, id. | | | | | |
| Ingaldo, id. | | | | | |
| | | | | | 16 |

SUIITE DE L'ÉTAT GÉNÉRAL.

| ARTILLERIE DE SIÈGE. | | CORPS DU GÉNIE. | |
|--|--|---|--|
| ÉTAT MAJ. ET MATER. | TROUPES. | ÉTAT MAJ. ET MAT. | TROUPES. |
| MM. | 6 ^e compagnie de pontonniers, capitaine Gillet, lieutenants Bricon et Touraine. | MM. | 2 ^e compagnie du 1 ^{er} bataillon de mineurs, capitaine Gillet. |
| Le général baron Bourgeat. | 8 ^e compagnie d'ouvriers, lieutenant Orange. | Le général Baron Léry. | 1 ^{re} compagnie du 2 ^e bataillon de sapeurs, capitaine Martin, lieutenant Lessard. |
| Le colonel baron Bouchu, chef de l'état-major. | Une compagnie du 1 ^{er} régiment d'artillerie à pied, capitaine L'espagnol, lieutenants Dumont et Charpentiers. | Cazin, chef de bataillon. | 5 ^e compagnie du 2 ^e bataillon de sapeurs, capitaine Coste, lieut ^t Bruchon. |
| Lambert, chef de bataillon sous-chef d'état-major. | 1 ^{re} compagnie du 5 ^e , capitaine Levasseur, lieutenants Loos et Brutillot. | Lamare, id. | 3 ^e compagnie du 3 ^e bataillon commandée par le lieut ^t Marcelot. |
| Moron, capitaine, directeur du parc. | 20 ^e compagnie, du 5 ^e capitaine Jacot, lieutenants Tortel, Briemel et Emy. | Vainsot, capitaine. | 4 ^e compagnie du 5 ^e bataillon, capitaine Lamorlette. |
| Desjobert, id. inspecteur du train d'artillerie. | 2 ^e compagnie du 6 ^e , capitaine Chateaubrun, lieutenant Grandjean. | Andouaud, id. | Une compagnie de sapeurs du grand duché de Varsovie, capitaine..... lieut ^{ts} Muller, Szwaser et Janski. |
| Dubois, capitaine. | 11 ^e compagnie du 6 ^e , capitaine Maurice, lieutenants Webres, Burey. | Lemut, id. | 60 ouvriers de la marine commandés par le capitaine du génie - maritime Royou. |
| Munier, id. | 19 ^e capitaine du 6 ^e , capitaine Quirot, lieutenants Hamelin et Esperonnier. | Lefaivre, id. | |
| D'André, id. | | Bagnac, id. | |
| Morlaincourt, id. | | Amillet, id. | |
| Gonzalez, major espagnol. | | Grégorio, id. espagnol. | |
| Horré, capitaine, id. | | Riffa, lieut. id. | |
| MATÉRIEL. | ARTILLERIE A CHEVAL. | | |
| Pièces de 24..... 6 | Deux compagnies des 3 ^e et 6 ^e régiments, capitaines commandants Cazeaux et Petitdidier, capitaine en 2 ^e , Michel et Bellencontre; lieutenants Frémond, Morlot et La Frogne. | | |
| Pièces de 12..... 12 | | MATÉRIEL. | |
| Pièces de 8..... 16 | | 20 caissons d'outils. | |
| Mortiers de 10 pou. 4 | | 75 voitures, de paysans chargées, de matériaux. | |
| Petits mortiers... 4 | | | |
| Obusiers de 8 pou. 4 | | | |
| Obusiers de 6 pou. 8 | | | |
| Total des bouch. à feu 54 | | | |
| | TRAIN D'ARTILLERIE. | | |
| Caissons et voitures chargées de munitions.. 300 | 2 ^e , 4 ^e et 6 ^e compagnie de différents bataillons, capitaine command. Chrisnard, sous-lieutenants, Bélin....., et Audy. | | |

SIÈGE DE CAMPO-MAYOR.

Badajoz s'étant rendu, le général en chef envoya la cavalerie de réserve en Portugal, pour disperser les partis qui s'y étaient formés des débris de l'armée de Mendizabal, et protéger en même temps le ravitaillement de la place. Informé que Campo-Mayor¹ avait une faible garnison et un assez bon matériel en artillerie, il conçut le projet d'arracher ce boulevard aux alliés, de continuer une diversion en faveur du prince d'Essling, et de remplacer à Badajoz un grand nombre de canons de gros calibres, mis hors de service par le feu extraordinaire des Espagnols pendant le siège ; il pensa que Wellington, instruit de la chute de cette place, ralentirait la marche de ses troupes, et qu'il aurait la facilité d'accomplir ses desseins avant leur arrivée.

Après avoir reconnu que le temps et les moyens pour réduire Campo-Mayor étaient suffisants, et qu'il était important que cette forteresse fût prise, le général en chef donna l'ordre au duc de Trévise d'en faire le siège avec une partie des

¹ Campo-Mayor, place de guerre, située en Portugal, dans l'Alentejo, à trois lieues N.-O. de Badajoz, trois d'Elvas, dix de Port-Alègre, et quarante de Lisbonne.

Cette place, attaquée par les Espagnols, en 1801, se rendit après neuf jours de feu, le 27 mai ; Mathias-José Azed y commandait.

troupes du 5^e corps, 600 hommes de cavalerie et l'artillerie qui avait servi à soumettre la capitale de l'Estramadure. Les colonnes destinées à cette expédition se mirent en mouvement le 14 mars au matin, et arrivèrent le même jour devant la place; le maréchal, accompagné des officiers du génie, en fit aussitôt la reconnaissance, et l'on jugea qu'elle avait six ou sept fronts bastionnés, entourés de chemins couverts, et présentant deux saillants: l'un à l'ouest, sur un terrain élevé et occupé par un château assez fortement constitué; l'autre au sud-est formé par un bastion à un seul flanc, le plus aigu de tous, et couvert à 250 mètres environ par un ancien ouvrage à cornes, en terre, que le gouverneur n'avait pas jugé à propos d'occuper. Ce point fut considéré comme le plus faible, et celui qu'il convenait d'attaquer. En conséquence le maréchal décida qu'on s'établirait d'abord, dans l'ouvrage à cornes, et que l'attaque partirait des extrémités des fossés de ses deux branches ¹. Sur ces entrefaites, il reçut un rapport du général de division Latour-Maubourg, qui s'était avancé jusqu'auprès d'Alburquerque dans la Haute-Estramadure, à travers un pays très accidenté et peu propre à des mouvements de cavalerie; ce général informait le maréchal qu'étant parvenu jusque sous le canon d'Alburquerque, il s'était assuré que ce fort était occupé par une garnison annonçant l'intention de se défendre; qu'en outre il paraissait bien fortifié, d'un accès difficile, et qu'on ne pourrait le réduire sans infanterie et sans artillerie. Ce rapport détermina le duc de Trévise à détacher le 100^e régiment de ligne avec deux pièces de canon de montagne, sous le commandement du colonel Quiot, auquel il adjoignit le capitaine du génie Lefavre, pour marcher sur Alburquerque;

¹ Les régiments d'infanterie établirent leur camp au sud; au nord, la cavalerie compléta l'investissement.

cette colonne partit le 15 au matin, et arriva en vue du fort vers deux heures après midi. Tout en faisant des dispositions pour l'investissement, le colonel Quiot envoya le capitaine Lefaiivre, avec deux compagnies de voltigeurs, faire la reconnaissance de ce fort et avoir des nouvelles de la cavalerie de réserve; cet officier s'avança jusqu'à portée de fusil des fortifications, très étonné de ne point apercevoir de postes, lorsque cinq dragons français, sortis d'Alburquerque, lui annoncèrent que l'ennemi l'avait évacuée; immédiatement après, le général Latour-Maubourg informa le colonel Quiot que la seule présence de la cavalerie de réserve avait répandu l'alarme dans toute la contrée, et qu'à la sollicitation des habitants, qui avaient craint un bombardement et toutes les calamités d'un siège, le commandant du fort s'était décidé à l'abandonner.

Le lendemain 16, le général renvoya le colonel Quiot et ses troupes devant Campo-Mayor, où elles reprirent dès le soir même leurs bivouacs. Avant le départ, le capitaine Lefaiivre examina les fortifications du fort, qu'il trouva en bon état, et capable de résister avec une poignée de braves aux attaques régulières d'un siège. Le général Latour-Maubourg fit ensuite démanteler ce fort, et rejoignit également le maréchal devant Capo-Mayor.

Revenons au siège de cette place. Pendant la nuit du 14, le capitaine Andouaud, avec 300 travailleurs, ouvrit un boyau dans le glacis du front de l'ouvrage à cornes, pour communiquer au fossé des branches, et fit exécuter aux extrémités, près de la gorge, deux traverses pour en masquer l'entrée; à droite de cet ouvrage, à 40 mètres environ, on commença une batterie de six pièces de 24 pour battre en brèche la face gauche du bastion aigu (dit do Concelho), dont la maçonnerie était vue par-dessus la crête du glacis à une distance de

160 mètres¹; plus loin sur la droite, à 200 mètres environ, on éleva un parapet en avant d'un chemin creux, derrière lequel on plaça un gros mortier et deux obusiers de 8 pouces; cette deuxième batterie enfilait la ville dans sa plus grande longueur; enfin une troisième batterie, de huit petits mortiers, fut établie dans le fossé de la branche droite de l'ouvrage à cornes : ces deux dernières commencèrent à tirer dès la première nuit de tranchée.²

15 mars. *Ouverture du feu des assiégeants.*

Dans la journée du 15, on perfectionna les ouvrages entrepris, et on continua de travailler avec activité à masser la batterie de brèche; les deux autres batteries ne cessèrent point de tirer, quoiqu'elles fussent très inquiétées par le feu du château, qui les plongeait avec avantage. A quatre heures du soir, le capitaine Amillet monta la tranchée, et ouvrit un boyau en forme de parallèle à la gorge de l'ouvrage à cornes; la batterie de brèche fut continuée, et les deux autres tirèrent une partie de la nuit sur la ville; l'ennemi riposta vivement, mais son feu ne fit que peu de mal. Au jour on perfectionna les ouvrages entrepris.

Le 16, la batterie de brèche fut achevée, elle tira dans la matinée contre la face gauche du bastion do Concelho; vers une heures après-midi, le maréchal envoya sommer la place par le chef de bataillon Hudry; le gouverneur ne voulant entendre aucune proposition, le feu de nos batteries continua toute la

¹ Cette batterie de brèche était commandée par le capitaine d'artillerie Quirot et le lieutenant Esperonnier.

² Ces deux batteries étaient commandées par les lieutenants Hamelin, Burey et Fremond.

ournée; vers le soir le capitaine Lefaiivre, avec 150 travailleurs, déboucha de la gauche de la parallèle et poussa pendant la nuit un boyau de 60 mètres en avant de la batterie des petits mortiers; au jour il le fit perfectionner, et l'artillerie continua son feu pendant toute la journée du 17.

Pendant la nuit du 17 et la journée du 18, le capitaine Andouaud ne fit que réparer les ouvrages dégradés par le feu de la place et perfectionner ceux entrepris la veille.

Dans la nuit du 18, le capitaine Amillet fit prolonger de 40 mètres le boyau commencé le 16 au soir, le feu des batteries continua avec vivacité de part et d'autre pendant toute la journée du 19; le soir le capitaine Lefaiivre ouvrit, à la sape volante, un nouveau boyau, en retour du premier, de 120 mètres environ de longueur, dirigé sur la capitale du bastion do Concelho, et aboutissant à 3 mètres de la crête du chemin couvert de ce bastion; ce travail fut exécuté avec beaucoup de célérité, malgré le feu des assiégés, qui dura toute la nuit; au jour la batterie de brèche recommença son feu avec une nouvelle vigueur, et acheva de renverser le revêtement, sur une longueur d'environ 20 mètres.

A une heure, la brèche paraissant praticable, le capitaine Lefaiivre voulut s'en assurer; dans ce but il se glissa du dernier zigzag jusque dans le chemin couvert, où était un pan de mur derrière lequel il s'abrita pour la reconnaître; en ce moment deux jeunes officiers de grenadiers du 100^e régiment, dont le bataillon était de garde à la tranchée, le joignirent derrière le mur; le capitaine Lefaiivre leur fit remarquer qu'il existait à la contrescarpe, vis-à-vis la brèche, un talus en terre, qui ressemblait à une ancienne descente de fossé, par laquelle il paraissait qu'on pourrait arriver jusqu'aux décombres, sans difficulté. Ces deux officiers, plus audacieux que prudents, ne consultant que leur courage, voulurent aussitôt

gravir la brèche, mais le capitaine Lefavre les arrêta pour avoir le temps de réunir ses travailleurs, d'avertir l'artillerie et le commandant de la tranchée pour les faire appuyer; à peine était-il rentré dans le boyau, qu'il aperçut les deux officiers sur la brèche! Voulant alors profiter du moment, il s'élança dans le fossé avec ses travailleurs, pour monter à l'assaut; mais ce mouvement, qui ne put se faire sans bruit, donna l'éveil aux assiégés: plusieurs coups de canon à mitraille partirent à l'instant et renversèrent cinq à six hommes de la petite colonne assaillante, qui, mal organisée et nullement soutenue, fut forcée de rétrograder. Ainsi cette tentative, qui aurait infailliblement réussi si le capitaine Lefavre avait eu le temps de réunir les gardes de la tranchée aux travailleurs, échoua par trop de précipitation de la part des deux officiers de grenadiers.

Toutefois, cette aventure intimida assez la garnison et les habitants, pour hâter la capitulation: le duc de Trévise en profita et envoya dans la place un nouveau parlementaire auquel le gouverneur proposa de se rendre dans 24 heures, s'il n'était secouru. Le maréchal acquiesça à cette proposition et perdit un temps précieux qui fut cause, peu de jours après, d'un échec qu'il aurait sans doute évité, en exigeant dès le soir même la reddition de la place.

21 mars. Reddition de la place.

Le 20, les choses restèrent dans le même état; le 21 au matin le 100^e régiment prit possession de Campo-Mayor. Le major Tallaia, ingénieur portugais, en était le gouverneur; il réunissait la capacité à la bravoure militaire, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour défendre vaillamment, avec

une très faible garnison, une place dont les fortifications avaient été négligées.¹

Campo-Mayor ayant succombé, le duc de Trévise retourna à Badajoz avec les troupes du 5^e corps et le parc de siège, laissant au général Latour-Maubourg le soin de faire démanteler la place, et d'envoyer à Badajoz tout le matériel d'artillerie. Des officiers et des troupes de cette arme y furent laissées avec le 100^e régiment, environ 600 chevaux, et une demi-batterie légère; mais les ordres donnés s'exécutèrent avec lenteur, et, quatre jours s'étant écoulés dans une inactivité blâmable, on fut forcé d'abandonner précipitamment la place; les fortifications restèrent debout, et la brusque retraite qui eut lieu sur Badajoz s'effectua avec une grande confusion.

Cependant le général Beresford, l'un des lieutenants de lord Wellington, avait été détaché de l'armée anglo-portugaise, après l'affaire de Pombal, avec trois divisions d'infanterie², le 13^e régiment de dragons-légers, une division de grosse cavalerie et l'artillerie nécessaire pour s'opposer aux opérations offensives de l'armée du Midi en Estramadure. Ce général passa le Tage à Tancos le 17 mars, arriva le 20 à Port-Alègre, et se porta, le 25, sur Campo-Mayor, où ses coureurs parurent dès le matin³; vers 10 heures une forte

¹ Nous avons si peu d'occasions de louer les opérations militaires des alliés, que, lorsqu'il s'en présente une, nous la saisissons avec un empressement qui doit prouver notre impartialité.

² Ce corps d'armée était composé des 2^e et 4^e divisions anglaises et de la division portugaise du général Hamilton. Durant cette campagne, les divisions d'infanterie des alliés étaient de 5,000 hommes.

³ Le capitaine Chenu, du 4^e de dragons, avait été envoyé en reconnaissance, et rapporta la nouvelle qu'une colonne de trois mille hommes de cavalerie avec de l'artillerie arrivait en hâte, et qu'il la croyait suivie d'infanterie: on prétendit d'abord à l'état-major que cet officier grossissait les objets; mais on reconnut malheureusement trop tard que son rapport était exact.

colonne de cavalerie fit replier nos avant-postes ; déjà toute l'artillerie qui provenait de la place était en marche à une grande demi-lieue sur la route de Badajoz , escortée par le 100^e régiment commandé par le colonel Quiot. Le général Latour-Maubourg , qui couvrait la retraite avec environ 600 chevaux et une demi-batterie d'artillerie légère , fut attaqué vivement par un corps quatre fois plus nombreux que le sien , et fut contraint , après de vains efforts pour le contenir , d'abandonner la queue du convoi , qui fut aussitôt mis en désordre ; chargée ensuite dans tous les sens , la cavalerie du général Latour-Maubourg fut enfoncée et jetée dans une affreuse déroute , et sa demi-batterie légère enlevée ; mais abandonnée par l'ennemi , pour suivre les fuyards , elle fut reprise par les canonniers à cheval , qui se réunirent à leurs pièces et parvinrent à rejoindre le 100^e qui s'était formé en carré par bataillons , sur la grande route. Dans ce moment critique , le général Latour-Maubourg , après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour arrêter les efforts de l'ennemi , n'eut que le temps de se jeter au milieu d'un carré ; le colonel Chamorin , du 26^e de dragons , ne put y arriver : il reçut la mort à la vue de nos grenadiers ; les escadrons ennemis couvraient la plaine et se ruèrent ensuite sur le 100^e régiment , qui soutint plusieurs charges. Cette situation périlleuse n'ébranla point le courage des vétérans de la grande armée ; le colonel du 100^e faisait former les carrés , repoussait les attaques , se reformait en colonne , et marcha ainsi pendant deux lieues , sans que l'ennemi , malgré sa supériorité numérique , pût jamais entamer cette poignée de braves ; exemple frappant de ce que peut la bonne infanterie contre la cavalerie.

Bien que le duc de Trévise eût été averti de l'apparition des Anglo-Portugais , et de l'évacuation subite de Campo-Mayor , il ignorait pourtant l'échauffourée qui venait d'avoir

lieu ; il en fut d'abord informé par le bruit du canon , et ensuite par le commandant du génie Lamare , qu'il avait envoyé à Campo-Mayor , pour accélérer la démolition des fortifications. Cet officier avait à peine fait une lieue, lorsqu'il rencontra sur la route un grand nombre de fuyards et de soldats du train blessés , poursuivis par une nuée de cavaliers ; il fut obligé de rétrograder au galop : poussé vivement par un peloton de dragons-légers jusque sur les glacis de la tête de pont de Badajoz , il n'eut que le temps de fermer la barrière du chemin couvert, d'appeler le poste et de faire tirer à bout portant sur ce peloton ; le fort San-Christoval , averti par le feu de la tête de pont, tira en même-temps cinq à six coups de canon , et le peloton s'éloigna avec une perte de quelques hommes. Après avoir mis cet ouvrage en sûreté, il se rendit en toute hâte près du duc de Trévise pour l'avertir de ce qui se passait ; le maréchal sortit de la ville à la tête de deux régiments d'infanterie et d'un régiment de cavalerie. Il alla au-devant du 100^e, qui venait de se couvrir de gloire , et rallia la cavalerie du général Latour-Maubourg ; ensuite il fit replier les Anglo-Portugais , délivra nos prisonniers et dégagea le convoi d'artillerie, qui rentra dans Badajoz , sans autre perte que celle d'une bouche à feu et de quelques charriots, qu'on abandonna.

L'ennemi déconcerté regagna Campo-Mayor en toute diligence , après avoir perdu trois officiers , 100 hommes tués ou blessés, et 77 prisonniers¹ ; notre perte en blessés fut aussi

¹ La cavalerie anglaise attaqua nos troupes sur la route de Campo-Mayor , avec une résolution et une vivacité extraordinaires ; mais cet élan se ralentit à l'approche des renforts sortis de Badajoz.

Nous avons remarqué pendant cette guerre que le courage bouillant des Anglais , pendant l'attaque , durait aussi long-temps que l'élaboration du rhum qu'on leur donnait à l'excès n'était pas absorbée , et nous en concluons qu'un général d'armée qui les combat doit manœuvrer long-temps avant de les aborder ; après la digestion du rhum, il trouvera des gens d'autant plus faciles à vaincre, qu'ils éprouveront alors cette énervation produite par

très considérable, la cavalerie ennemie ayant eu beau jeu avec des soldats du train. Nous eûmes surtout à regretter le colonel Chamorin, officier de la plus grande distinction.

La prise de Campo-Mayor termina les opérations offensives de l'armée du Midi, en Estramadure, pendant l'hiver de 1811, et, l'ennemi étant arrivé en force dans l'Alentejo, elle abandonna la rive droite de la Guadiana.

Le projet de lord Wellington, de secourir Badajoz, ayant échoué, le duc de Dalmatie était parti après la reddition de cette place, avec son état-major, de l'infanterie, et de la cavalerie pour retourner en Andalousie, où son absence avait paru favorable à la junte de Cadix, pour diriger de nouvelles attaques contre le 1^{er} corps, qui avait été sur le point de succomber à Chiclana, et où 15 mille Anglo-Espagnols, commandés par le général Grahame, avaient tenté une forte diversion. A la première nouvelle de son retour, les partis espagnols, disséminés sur divers points, s'éloignèrent, et la rentrée victorieuse du général en chef dans Séville, après les succès de la campagne d'Estramadure, fut des plus solennelles.

Le maréchal Mortier, qui avait été chargé des dernières opérations, se retira après l'affaire du 25 sur la rive gauche de la Guadiana; il remit le commandement du 5^e corps au général Latourg Maubourg, se dirigea également sur Séville, et partit ensuite pour la France, où il était rappelé par l'empereur.

Le 5^e corps prit alors position sur la rive gauche de la Guadiana; les alliés, parfaitement instruits de son effectif, qui ne se composait plus que d'une brigade de cavalerie et de l'affaiblissement physique et moral, qui suit inévitablement et immédiatement l'excès des liqueurs spiritueuses. Ainsi, après de longues manœuvres, ou après une affaire un peu chaude, dont le succès aura été balancé, attaquez de nouveau les Anglais, il y a tout à parier que vous les battrez.

deux petites divisions de 7 à 8 mille hommes d'infanterie, résolurent de passer le fleuve, de faire une incursion dans la Basse-Estramadure, et de bloquer Olivença et Badajoz, avant que ces deux places pussent être mises en état de défense; mais les deux seuls ponts existants (de Mérida et de Badajoz) étant en notre possession, les alliés durent songer à en construire un sur bateaux, et ils trouvèrent dans l'arsenal d'Elvas tous les matériaux nécessaires à cette construction.

Alors le général Beresford, soutenu par Castagnos et Balesteros, se dirigea vers Jurumenha, qu'il considéra comme le meilleur point pour jeter un pont, attendu qu'il serait protégé par le canon du fort de cette ville; ce pont fut achevé le 3 avril; mais, dans la nuit, une crue subite éleva le fleuve de plus d'un mètre, et le pont fut mis hors de service; les eaux ayant encore augmenté le 4, l'armée ne commença à passer sur des bateaux que le 5; elle continua le 6 et le 7. Dès qu'on eut la nouvelle de ce passage, le général Latour-Maubourg envoya une reconnaissance vers Jurumenha, qu'il confia au général Veiland; celui-ci rencontra l'ennemi près de ce poste, et, sans calculer le nombre, il l'attaqua et le culbuta en lui faisant plusieurs prisonniers; mais le général, s'étant aperçu qu'un fort détachement avait passé le fleuve dans le dessein de porter du secours aux troupes repoussées et même de lui couper sa retraite, évita prudemment de s'engager trop avant, et se replia sur Olivença; on apprit ensuite que l'ennemi avait construit une tête de pont à Jurumenha, pour défendre le passage du fleuve. Dans cet état de choses, le général Latour-Maubourg ne douta plus que les alliés, déjà en force sur la Guadiana, n'envahissent bientôt l'Estramadure; il se hâta de pourvoir aux besoins les plus pressants de Badajoz et d'Olivença; ensuite, il dut les abandonner à leurs propres ressources, n'ayant pas de temps à perdre pour se dégager, et prendre

une position défensive du côté de Llerêna, et assurer ses communications avec Séville et Cordoue.

REMARQUES.

Nous avons entendu dire à plusieurs militaires, qui ne jugent souvent des événements qu'après qu'ils sont passés, et qui ne tiennent aucun compte des situations graves dans lesquelles un général d'armée peut se trouver, que le duc de Dalmatie aurait dû employer toutes les forces qu'il avait en Andalousie pour opérer une puissante diversion en faveur du prince d'Essling, et que le mouvement qu'il fit à la tête du 5^{me} corps, dans la Haute-Estramadure espagnole, était trop faible et trop tardif, pour être de quelque secours à l'armée de Portugal.

Nous répondrons d'abord que les préparatifs considérables auxquels on fut obligé de recourir, pour mettre ce corps d'armée à même d'entreprendre plusieurs sièges, furent, quoique poussés avec activité par l'artillerie et le génie, fort longs à terminer, et que cette circonstance mit le maréchal hors d'état d'agir avant le 1^{er} janvier 1811. Ensuite, nous dirons qu'on ignorait absolument, à l'armée du Midi, la situation critique de celle du Portugal : à Séville comme à Paris, toujours habitués à célébrer nos succès, on était loin de s'attendre aux désastres de cette malheureuse campagne, et, après qu'ils furent connus, il n'était plus temps d'y remédier.

Examinons maintenant, sans prévention, jusqu'à quel point l'armée du Midi pouvait s'éloigner du centre de ses opérations, sans un ordre précis et formel de l'empereur, et sans compromettre sa sûreté et celle de toute l'Andalousie, qu'elle venait de conquérir; un coup-d'œil sur la carte suffira pour montrer toute l'étendue des difficultés qu'elle aurait eues à

surmonter; ne perdons pas de vue non plus que le 1^{er} corps faisait le siège de Cadix, qu'il fut attaqué à Chiclana par 15,000 Anglo-Espagnols; que le 4^{me} corps occupait Grenade, Cordoue, Malaga, Ronda, Almeira, etc., etc.; que Black, qui plus tard attaqua cette dernière ville, menaçait depuis long-temps les côtes de la Méditerranée; que l'armée ne subsistait que des vivres fournis par les magasins établis dans ces contrées échappées à la dévastation, et qu'enfin, elle ne pouvait se transporter sur les rives du Tage, sans les abandonner à l'ennemi, et sans s'engager témérairement dans l'Alentejo, pendant la saison des pluies, à travers les montagnes, les défilés, les fleuves, les rivières de ce pays; d'après l'historique de la campagne du Portugal, on peut juger que ces difficultés n'étaient point chimériques.

Certainement si l'on considère sous le rapport militaire et politique quelle était la situation de l'armée du Midi en Andalousie, on reconnaîtra que le duc de Dalmatie ne pouvait suivre un meilleur plan de campagne que celui qu'il adopta, sans mettre toutes les chances contre lui, c'est-à-dire qu'il ne pouvait opérer d'autre diversion qu'avec les troupes du 5^{me} corps et la cavalerie de réserve, qu'il avait de disponible, en subordonnant méthodiquement ses mouvements aux règles de la guerre, et en conservant ses communications avec les deux corps d'armée qu'il fut obligé de laisser en Andalousie. Ainsi, la prudence voulait qu'il s'emparât avant tout des places d'Olivença, de Badajoz, d'Elvas, de Campo-Mayor, d'Albuquerque, etc., qui couvraient sur ce point la frontière du Portugal, et qui auraient indubitablement fourni à l'ennemi les moyens de le combattre avec avantage, et de soulever les populations contre lui, en agissant sur les flancs et sur les derrières de l'armée.

En manœuvrant différemment, le maréchal eût violé toutes

les règles de stratégie, et les circonstances désastreuses qui provoquèrent la retraite inopinée de l'armée du Portugal se seraient assurément renouvelées de la même manière dans celle du Midi, si elle s'était engagée au milieu des ennemis, avec cette imprévoyance qui a souvent mis nos armées en péril.

Il est facile d'égarer le vulgaire sur une telle matière, et de lui présenter les choses sous un jour défavorable; mais les militaires éclairés, qui ne jugent que d'après les faits et les lois de la guerre, écarteront les réflexions erronées de quelques esprits superficiels, habitués à ne raisonner que sur de faux principes, pour reconnaître tout le mérite d'une campagne de quatre-vingt jours, où le maréchal, avec moins de 15,000 hommes, s'empara de trois places de guerre, d'un fort, de 200 pièces de canon, passa la Guadiana, défit l'armée espagnole à la bataille de la Gévora, prit 25 drapeaux, 17,000 prisonniers, et opéra, comme on le verra plus loin, une puissante diversion, quoique tardive, en faveur de l'armée du Portugal, qui alors se retirait sur Almeida et Cuida-Rodrigo; d'ailleurs, le caractère du maréchal Soult ne permet pas de croire qu'il fût demeuré en Estramadure, si les motifs que nous venons d'exposer ne l'eussent retenu malgré lui, et n'eussent absorbé toute son attention; au surplus, nous ne sachons pas que l'empereur, qui suivait les généraux dans les plus hautes théories de l'art, et descendait aux moindres détails du service des camps, ait jamais donné le moindre blâme aux opérations de cette campagne.

Nous terminons ici des remarques que nous n'avons ni le temps ni les moyens de développer plus au long; nous laissons ce soin aux militaires qui écriront l'histoire de la guerre d'Espagne; toutefois, nous ne pensons pas que notre témoignage leur soit inutile pour détruire les allégations contraires à la vérité.

DÉFENSE D'OLIVENÇA.

Pendant que le maréchal Beresford suivait le 5^{me} corps avec la majeure partie de ses forces ; le général Cole, avec une division d'infanterie, investissait la place d'Olivença, dans laquelle le général Latour-Maubourg n'avait laissé que 400 hommes, sous le commandement du colonel Niboyet.

L'ennemi se présenta devant la place le 8 avril ; le 9, elle fut entièrement cernée, et le gouverneur sommé de la rendre ; on lui offrit de bonnes conditions qu'il rejeta, répondant avec fermeté : *Je suis ici pour défendre la place et non pour la livrer ; si vous voulez l'avoir, prenez d'autres moyens pour vous en rendre maître : il est toujours temps de capituler.*

L'ennemi fit alors la démonstration d'enlever la place par escalade ; mais la bonne contenance de la garnison, qui se multipliait sur les remparts, lui fit craindre d'échouer dans une pareille entreprise, et il se décida en conséquence à en faire le siège.

Dans la nuit du 11, les Anglais commencèrent dans le terre-plein de la lunette (13), que la faiblesse numérique de la garnison avait forcé d'abandonner, une batterie de quatre pièces de 24 destinées à battre la courtine du front (1, 9).

Le 15 à la pointe du jour, la batterie était prête à jouer : des obusiers avaient été placés, de manière à enfiler et prendre de revers les flancs de la courtine ; mais, avant de commencer le feu, le général Cole adressa une seconde sommation au gouverneur, qui ne fut pas mieux accueillie que la première ; une demi-heure après, les batteries tirèrent avec la plus grande vivacité ; les assiégés dépourvus d'artillerie, n'ayant que 12 mauvais canons de fer, montés sur des charrettes de paysans et cinq pièces de 4 en mauvais état, servies en grande partie par des soldats d'infanterie, ne purent répondre que très faiblement ; d'un autre côté, la garnison n'étant point assez nombreuse pour tenter la moindre sortie, elle dut se borner à rester sur les remparts, et à y attendre le résultat d'une lutte très inégale.

Les maçonneries de la courtine (1, 9) étant très mauvaises furent bientôt renversées dans le fossé, et vers midi la brèche était rendue rigoureusement praticable. Dans cette extrémité, le gouverneur manifesta l'intention d'accepter les conditions offertes avant l'ouverture de la brèche ; mais alors le général Cole refusa toute espèce d'accommodement ; il exigea que la garnison se rendît à discrétion, et fit continuer le feu. A deux heures la brèche était tout-à-fait praticable ; le gouverneur se voyant sans ressource, et craignant avec raison d'être enlevé d'assaut, céda à la force des circonstances, et se rendit sans condition. Au surplus, ce brave militaire soutint noblement l'honneur et la gloire de nos armes. En lui payant ce tribut d'éloges, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien les Anglais durent être étonnés en voyant sortir, de cette mauvaise place, une garnison de 370 hommes, officiers compris, auxquels ils avaient fait les honneurs d'une attaque en règle.

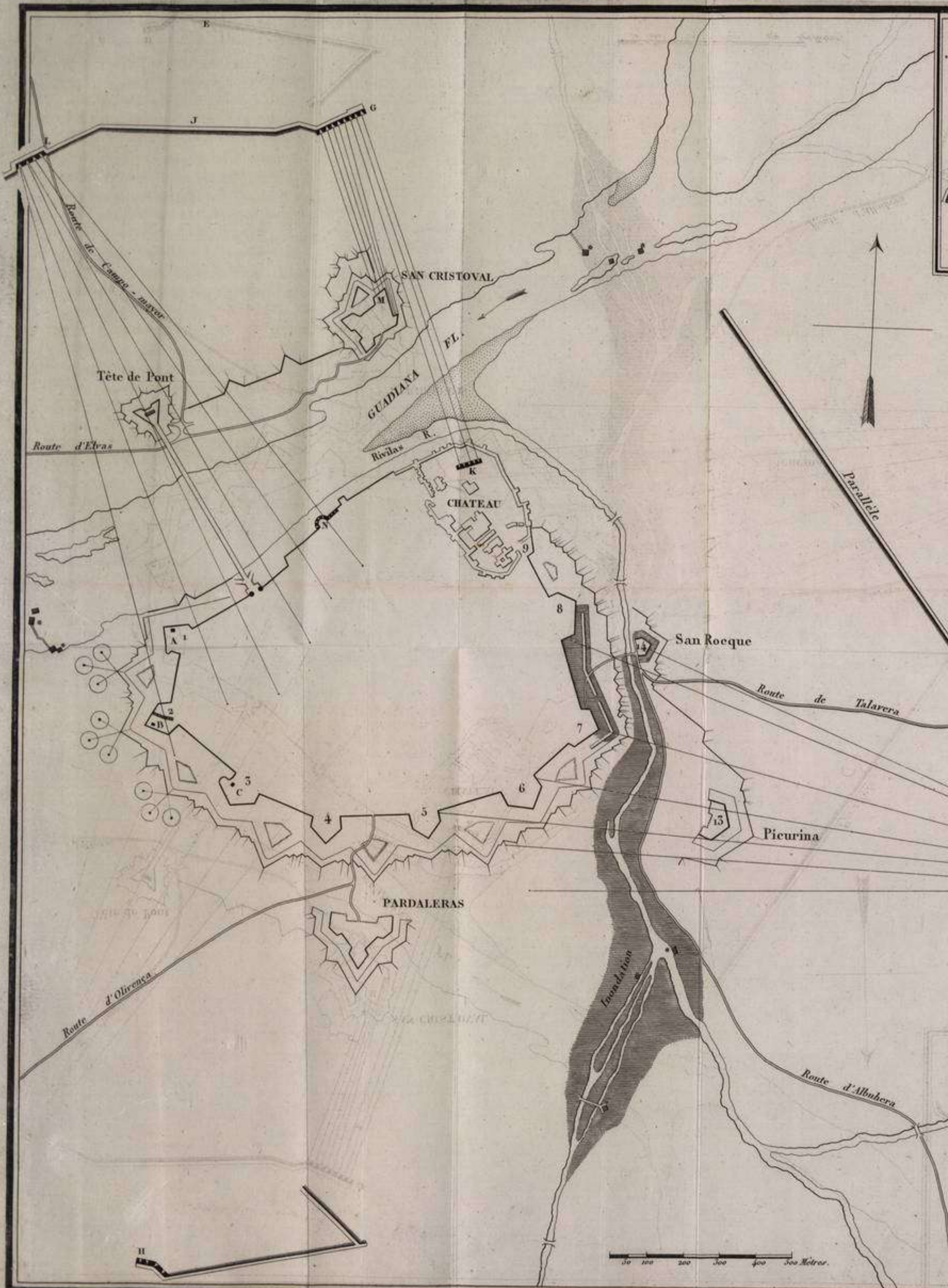
Si les Français commirent la faute de conserver Olivença

et d'y renfermer une faible garnison, les Anglais en firent une plus grande encore, en s'arrêtant pendant huit jours devant une bicoque qui n'avait plus d'importance, et qui serait tombée d'elle-même après la prise de Badajoz, qu'ils auraient pu attaquer avec succès dès le commencement d'avril, s'ils avaient eu plus d'audace et de pénétration.

Les maçonneries de la courtine (1) étant très mauvaises furent bientôt renversées dans le fossé, et vers midi la brèche était rendue rigoureusement praticable. Dans cette extrémité le gouvernement manifesta l'intention d'accepter les conditions offertes avant l'ouverture de la brèche; mais alors le général Cole refusa toute espèce d'accommodement; il exigea que la garnison se rendit à discrétion, et fit commencer le feu. A deux heures la brèche était tout-à-fait praticable; le gouvernement se voyant sans ressources, et craignant avec raison d'être enlevé d'assaut, céda à la force des circonstances, et se rendit sans condition. Au surplus, ce brave militaire soutint noblement l'honneur et la gloire de nos armes. En son pays on tribut d'éloges; nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien les Anglais durent être étonnés en voyant sortir de cette malheureuse place, une garnison de 370 hommes, officiers compris, auxquels ils avaient fait les honneurs d'une attaque en règle, au siège de Olivença.

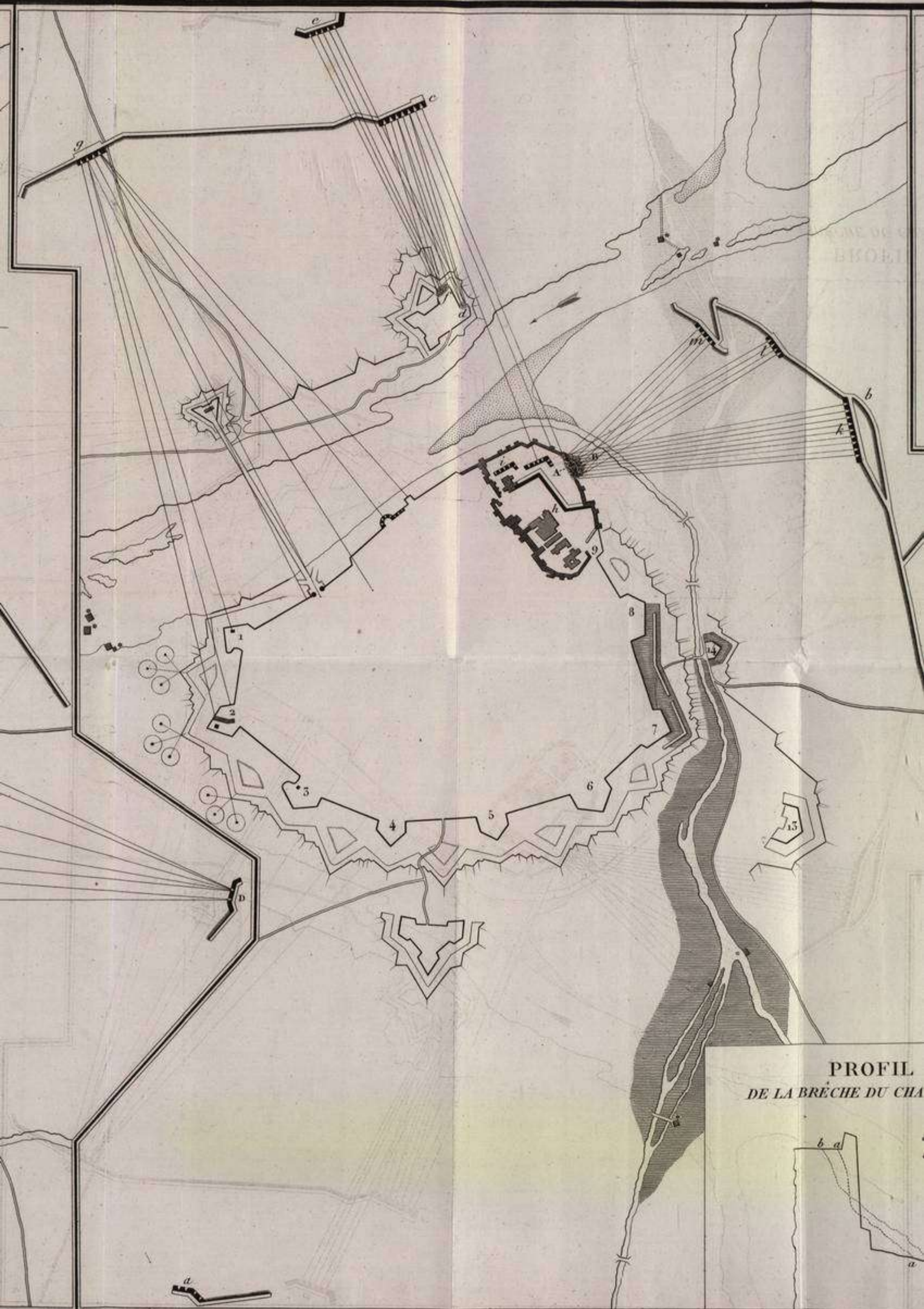
Si les Français commençaient à faire de Olivença un

PREMIÈRE DÉFENSE DE BADAJOZ EN 1811.



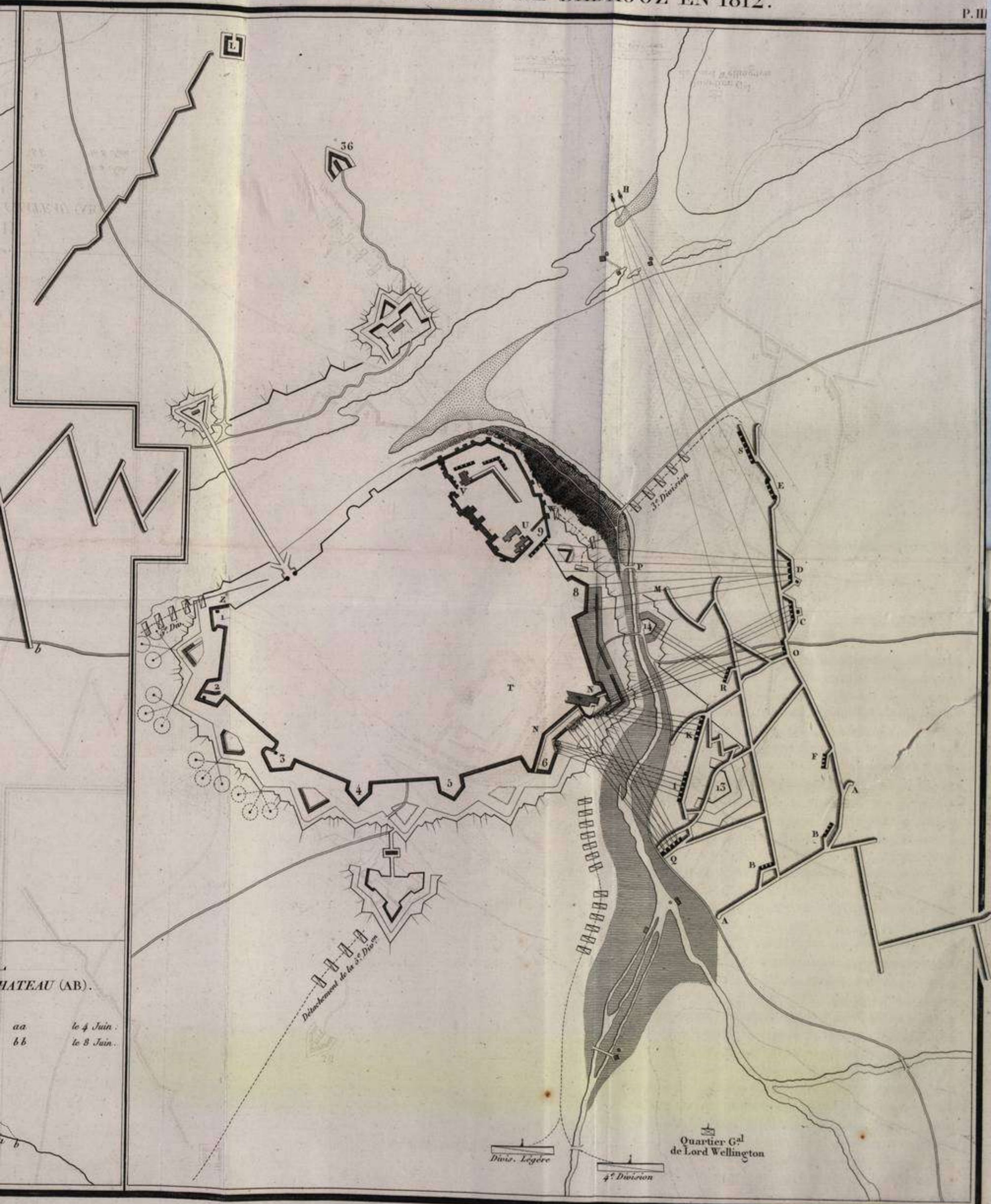
Gravé par Bachelier, Rue S^{te} Marguerite, N^o 34.

SECONDE DÉFENSE DE BADAJOZ EN 1811.



PROFIL DE LA BRÈCHE DU CHA...

TROISIÈME DÉFENSE DE BADAJOZ EN 1812.



CHATEAU (AB).
aa le 4 Juin.
bb le 8 Juin.

Détachement de la 3^e Div^{ion}

Div^{ion} Légère

Quartier Général de Lord Wellington

4^e Division

TROISIÈME DÉFENSE DE BADAJOZ EN 1812

PREMIÈRE DÉFENSE DE BADAJOZ.

Le duc de Dalmatie, voyant la désastreuse retraite de l'armée du Portugal, jugea que les Anglais ne manqueraient pas de profiter de leurs avantages, et qu'il ne tarderait pas à les voir arriver devant Badajoz pour en faire le siège; aussi, avant de quitter les rives de la Guadiana, il avait nommé le général Philippon gouverneur de Badajoz, et donné des ordres pour mettre cette place promptement en état de défense. On a déjà vu que son départ avait été précipité par les mouvements de l'ennemi, que son absence prolongée de Séville et l'isolement de cette grande cité avaient favorisés; mais l'activité qu'il avait imprimée à toutes les opérations de la campagne, et l'enthousiasme qu'il avait inspiré aux troupes, s'étaient maintenus dans celles de la garnison. Tous les corps prirent part, avec un dévoûment et une persévérance héroïques, aux travaux qui devaient donner à la place les propriétés nécessaires pour soutenir un siège; le génie et l'artillerie plus particulièrement chargés de tous les préparatifs, donnant dans cette nouvelle circonstance l'exemple de la fermeté, surmontèrent tous les obstacles, et conduisirent à terme une défense que tout annonçait devoir être longue et pénible.

Tandis que la majeure partie des forces de Beresford suivait

Pl. III.

les traces du 5^{me} corps et faisait le siège d'Olivença, quelques détachements observaient Badajoz; sans pourtant entreprendre l'investissement de la place, ils la cernaient au loin assez soigneusement pour l'empêcher de communiquer avec les armées, et pour lui ôter l'avantage de tirer des vivres des villages voisins. Le gouverneur voyait avec anxiété l'état de blocus indéfini dont on le menaçait; il ne lui restait point de ressources pour se procurer des subsistances: d'un autre côté, les travaux que la garnison était obligée d'exécuter, et le service extraordinaire auquel elle était forcée, pour se garantir des surprises, ne permettaient guère de diminuer les distributions de vivres; cependant il se trouva contraint, le 10 avril, de réduire d'un quart la ration de pain, et, malgré cette mesure, les magasins, qui n'étaient approvisionnés que pour trois mois, allaient bientôt s'épuiser.

Depuis le 12 mars, on avait travaillé à raser les ouvrages d'attaque et à relever les maçonneries de la courtine (3, 4), que nous avions battue en brèche dans le premier siège. Divers autres travaux de fortifications, et particulièrement ceux entrepris au fort Pardaleras, qui n'était plus qu'un amas de décombres quand nous prîmes possession de Badajoz, avaient été poussés avec une égale promptitude, non sans de grandes difficultés, les matériaux étant devenus très rares et le nombre de maçons insuffisant.

L'artillerie, de son côté, s'était occupée de l'armement de la place; son matériel avait été augmenté de celui de Campo-Mayor, et comptait assez de munitions de guerre; mais le personnel n'était point proportionné aux besoins.

Le gouverneur, qui ne négligeait rien de ce qui était nécessaire au bien du service, avait fait la répartition des troupes sur les remparts, pour les mettre à l'abri d'une attaque de vive force, et, de concert avec le commandant du génie, il

avait pourvu également aux moyens de mettre les ouvrages extérieurs à l'abri d'insulte. Instruit, par ses émissaires et par les proclamations répandues dans les campagnes, des tentatives de l'ennemi pour tâcher de séduire la population, il n'avait pas donné moins de soin aux dispositions de sûreté intérieure, en établissant une police sévère; quelques personnes suspectées d'avoir des intelligences avec les alliés furent éloignées, et des mesures furent prises pour maintenir la tranquillité publique.

Les employés des administrations du 5^{me} corps, qui n'avaient pu suivre le quartier-général, furent réunis à ceux de Badajoz, et organisés en compagnies; le gouverneur en donna le commandement au lieutenant de gendarmerie Beaucourt, retenu dans la place par une blessure, et qui néanmoins avait voulu se rendre utile. Ces compagnies montrèrent une noble émulation, et concoururent, ainsi que les troupes de ligne, à la défense; enfin, les excellentes dispositions qui furent prises pour assurer toutes les parties du service, eurent par la suite une très heureuse influence sur la durée du siège.

Le 15 avril, on entendit une très forte canonnade dans la direction d'Olivença; le lendemain, on apprit que cette place était tombée au pouvoir de l'ennemi; cet événement fit penser que Badajoz ne tarderait pas à être assiégé à son tour, et excita une nouvelle activité dans tous les genres de travaux. Déjà Pardaleras commençait à sortir de ses ruines et à reprendre ses anciennes formes; le palissadement de la gorge de ce fort était commencé.

Du 16 au 20, on continua de perfectionner les ouvrages entrepris; des habitants qu'on avait requis et des travailleurs d'infanterie, aidèrent les troupes du génie et de l'artillerie, à faire les remblais et à construire des traverses sur les remparts; les ouvriers du pays devenaient de jour en jour plus rares;

cédant à la crainte d'un nouveau siège et aux insinuations de l'ennemi, ils fuyaient la ville.

Le 21, on acheva de fermer la brèche de la courtine (3, 4), à laquelle on n'avait pas cessé de travailler depuis l'entrée des Français dans la place; on termina aussi, pendant cette journée, le palissadement de la gorge de Pardaleras.

Les conséquences qui pouvaient résulter d'une brèche au corps de place avaient été, pour le gouverneur et pour la garnison, un véritable sujet d'inquiétude; car, si au lieu de perdre huit jours à faire le siège d'Olivença, le général Cole, avec cinq à six mille hommes, s'était présenté, dès la fin de mars, devant Badajoz, il n'est point douteux que cette place, qui était alors loin d'être en état de défense, et pourvue d'une très faible garnison, n'eût succombé en très peu de temps. Comment se fait-il que le général Wellington, qui était parfaitement instruit de notre situation, ait négligé une opération aussi essentielle aux intérêts des alliés. On serait tenté de croire qu'il agissait dans cette circonstance sans calculs et sans plan arrêté.

I^{re} Sortie.

Le siège soutenu par les Espagnols et les derniers préparatifs de défense avaient épuisé toutes les ressources de Badajoz et de ses environs: on manquait particulièrement de bois de construction; il n'y avait d'autre moyen de s'en procurer qu'en faisant une excursion dans la forêt la plus voisine; mais les dangers auxquels on s'exposait en s'éloignant de la place avaient suspendu toute tentative à cet égard; ce ne fut que d'après les pressantes sollicitations du commandant du génie Lamare, que le gouverneur se détermina à organiser une colonne mobile pour remplir cet objet.

Le 22, trente voitures bien attelées et escortées par quatre compagnies de voltigeurs et trois compagnies des troupes du génie, munies de haches, sortirent de la place à quatre heures du matin, sous les ordres du chef de bataillon Marquet, du 88^{me}, et du capitaine du génie Gillet, et se rendirent avec la plus grande célérité dans la forêt de Fuentes-Équilla, à deux lieues de Badajoz, pour couper et enlever des bois propres aux différents ouvrages de défense. Déjà les bois étaient abattus, le chargement des voitures terminé, et le convoi en route pour revenir, lorsque, vers une heure après midi, le guet de la ville signala l'ennemi sur la route de Jurumenha. En effet, un corps d'environ 1500 hommes d'infanterie, précédé par 400 de cavalerie, prit position sur les Ceros del Viento et de Lebralos, enveloppant ainsi la place au Sud, entre la Guadiana et le Rivillas. Cet événement fortuit causa d'abord les plus vives inquiétudes sur les risques que couraient les troupes de l'expédition. Les Anglo-Portugais venaient-ils dans l'intention de reconnaître la place, ou se présentaient-ils pour en faire le siège? Avaient-ils connaissance de l'expédition entreprise le matin, et venaient-ils pour s'emparer du convoi? Voilà les questions qu'on s'adressait et qu'il était impossible de résoudre. Il était urgent toutefois d'avertir le commandant Marquet du danger qui le menaçait, afin qu'il prît de suite les précautions nécessaires pour se mettre en garde, et ne pas se laisser prendre au dépourvu; l'expédient le plus sûr et le plus prompt était de faire plusieurs décharges de canon: l'artillerie reçut donc l'ordre de tirer. Alors le commandant Marquet jugea que l'ennemi s'était montré devant Badajoz, et, quoique le convoi fût arrivé à une lieue de la ville, il prit néanmoins la résolution de l'abandonner, de réunir les chevaux du train, de former sa troupe en colonne serrée, de marcher avec diligence, et de faire une trouée pour rentrer

dans la place, présumant bien qu'aussitôt qu'il se montrerait la garnison soutiendrait sa retraite. Enfin, vers deux heures après midi, on aperçut au loin un tourbillon de poussière qui s'élevait jusqu'aux nues. Peu d'instants après on vit paraître la colonne sur le Posito-Alto. Alors le gouverneur fit sortir un bataillon d'infanterie, deux pièces de canon et 50 hommes de cavalerie, qui attaquèrent l'ennemi avec vivacité sur le Cero del Viento, en même temps que les troupes du convoi avançaient avec une rapidité incroyable par le chemin de Valverde, et menaçaient ses derrières. Se trouvant ainsi attaqué de front par la garnison et à dos par des troupes dont il ignorait les forces, il abandonna précipitamment le Cero del Viento, laissant 1 officier et 4 soldats tués, plusieurs blessés, et 4 officiers et 38 soldats prisonniers; l'attaque fut si vive que l'ennemi n'eut pas le temps de prendre la détermination de se défendre: il se replia de toutes parts et nous abandonna en toute hâte les positions qu'il venait d'occuper¹. Notre perte fut de 2 soldats tués et 7 blessés; au nombre des derniers étaient un officier du 100^{me} et un du train des équipages militaires. L'ennemi s'étant ensuite éloigné, on renvoya les chevaux escortés par des troupes qui s'échelonnèrent de distance en distance; on attela de nouveau les voitures qui étaient demeurées intactes, et à quatre heures après midi le convoi était rentré en ville. Nos troupes montrèrent beaucoup de résolution; le commandant Marquet se distingua par la promptitude de ses mouvements, dans une circonstance des plus difficiles; il fut parfaitement secondé par le capitaine Gillet et par le lieutenant d'artillerie Tortel.

Le 23 avril au matin, on aperçut encore sur les hauteurs

¹ On apprit par un officier anglais, prisonnier, que cette subite apparition de l'ennemi avait eu pour objet de protéger une reconnaissance, que Wellington avait désiré faire en personne.

éloignées différents détachements de cavalerie et quelques feux de bivouac.

Les 24, 25, 26 et 27 se passèrent sans événements. Les eaux de la Guadiana s'étant élevées de plus de deux mètres, on apprit que le pont de bateaux de Jurumenha avait été emporté dans la nuit du 23, et que le maréchal Beresford s'était trouvé pendant plusieurs jours sans communication avec le Portugal.

Le 28, on commença le palissadement du chemin couvert de Pardaleras, et l'on continua les ouvrages entrepris sur plusieurs autres points.

Depuis long-temps, le commandant du génie Lamare avait eu l'intention d'établir une défense souterraine en avant des fronts (1, 2, 3), persuadé qu'elles contribueraient à rendre la résistance très longue et très meurtrière, si l'ennemi, en cas de siège, choisissait l'un de ces fronts pour effectuer une attaque principale; mais il fut forcé d'employer les mineurs à des travaux plus urgents. Son premier dessein avait d'abord été de faire construire une lunette en avant du bastion (2), et un pâté dans une île de la Guadiana, en aval du pont; mais, outre que le temps et les matériaux auraient manqué pour donner à ces ouvrages les propriétés désirables, ils n'auraient guère été supérieurs à un simple système de mine, dont le véritable état pouvait être dérobé à l'ennemi, et qui, par cela même, serait pour lui un sujet continuel d'inquiétudes. Enfin, l'espoir d'amener les assiégeants à une guerre souterraine, si rare dans les annales militaires, le détermina à employer ce puissant moyen de défense, de préférence à tout autre. Ainsi le 29 avril, après avoir fait un approvisionnement suffisant de bois pour châssis et coffrage, il chargea le capitaine Gillet de pousser trois galeries principales, de la contrescarpe sous les glacis, en capitales du bastion (2), et

des demi-lunes latérales, au bout desquelles galeries il devait être pratiqué des rameaux, ensuite des fourneaux, pour disputer le terrain à l'ennemi, soit qu'il suivît la marche ordinaire des attaques, soit qu'il s'en écartât. Ces travaux produisirent l'effet moral qu'on devait en espérer : on ne tarda pas à s'entretenir en ville des mines défensives, on exagéra même si fort la perfection et l'étendue du système adopté, que les Anglo-Portugais, qui en furent instruits, n'osèrent point (ils en sont convenus après) attaquer la place de ce côté.

Cependant l'incertitude où nous étions de ce qui devait arriver, et la crainte de ne pas être secourus à temps, c'est-à-dire avant d'avoir consommé les vivres qui étaient en magasin, suggéra l'idée de miner aussi les bastions (1, 2, 3) pour les faire sauter, si toutefois, à la suite d'un long blocus, la garnison venait à être forcée d'abandonner la place, et de se faire jour au milieu des ennemis pour rejoindre l'armée, et ne pas être réduite à capituler. Après avoir tout disposé pour une retraite furtive, le commandant du génie entreprit encore trois puits de mines en (ABC); ces nouveaux travaux s'exécutèrent en même temps que ceux des mines défensives commencées en avant de ces mêmes bastions.

Le général en chef de l'armée du Portugal, prévoyant sans doute les événements qui le forcèrent plus tard à continuer son mouvement de retraite, donna des ordres semblables au général Brenier, gouverneur d'Almolda. Voici comme ils furent exécutés : dans les premiers jours de mai 1811, on pratiqua un grand nombre de fourneaux de mines sous les principaux ouvrages de fortifications, de manière à les faire sauter au premier signal. L'ordre d'abandonner la place ayant été donné, le général Brenier, à la tête de sa garnison (1100 hommes), se mit en marche, le 10 au soir, par une nuit très obscure, traversa un triple cordon d'infanterie anglaise, et passa l'Aguéda, au pont de San-Félice, où il rejoignit le 2^{me} corps, commandé par le général Regnier, au moment où six bataillons anglais allaient l'atteindre pour lui couper la retraite.

Le chef de bataillon du génie Morlet fut laissé dans la place avec une compagnie de mineurs et deux de sapeurs, pour faire sauter les fortifications ;

Le 30, on vit reparaître quelques détachements de cavalerie, auxquels on donna promptement la chasse.

Les trois premiers jours de mai se passèrent sans événement remarquable; la parfaite tranquillité dans laquelle les alliés laissaient la garnison était très favorable aux ouvrages de défense, et on en entreprit encore de nouveaux; 150 travailleurs furent employés à rapporter des terres dans la demi-lune du front (2, 3), pour la mettre en état d'être armée.

Les inondations autour d'une place procurent toujours des avantages plus ou moins grands, suivant leur étendue et leur profondeur, surtout lorsqu'elles peuvent être alimentées par quelque courant : le commandant du génie profita du ruisseau du Rivillas, pour en former une en avant des fronts (6, 7 et 8). Un batardeau en maçonnerie fut construit sous l'arche du pont près de la lunette (14), pour former une inondation de 3 à 4 mètres de profondeur devant ces fronts. Les eaux s'étant élevées jusque dans les fossés de la lunette, un second batardeau fut exécuté à l'extrémité de ces fossés, avec un déversoir par lequel s'écoulait le trop-plein de l'inondation, après avoir baigné le pied des glacis et rempli le fossé du front (7, 8); ce travail important fut confié au capitaine Martin, qui s'en acquitta avec beaucoup d'intelligence et d'activité.

Plus de 40 jours s'étaient déjà passés sans que l'ennemi eût fait la moindre démonstration; on disait sourdement que lord Wellington approchait avec une armée formidable; on

l'explosion se fit à minuit, avec un fracas épouvantable, et les ouvrages furent entièrement bouleversés; enfin, ce brave officier rejoignit l'armée à la tête de sa petite colonne, à travers mille obstacles, et après avoir rempli dignement sa mission.

La retraite de la garnison d'Almeida, que l'on peut comparer à celle de Prague, par le maréchal de Belle-Isle, en 1742, causa des transports de joie et d'admiration aux français et un vrai dépit aux anglais, auxquels elle échappa comme par miracle.

parlait aussi de secours, mais ces différentes versions paraissaient tellement douteuses, qu'elles causaient un sentiment d'impatience général dans toute la garnison. Enfin, le 4 mai, aux premiers rayons du jour, on vit paraître, sur la route de Talavera, une colonne de 5 à 6 mille hommes d'infanterie, suivie d'artillerie, de chevaux et de chariots; à 9 heures, les positions de Lebralos et del-Viento furent occupées, et l'ennemi, pendant le reste de la journée, fit l'investissement de la place sur la rive gauche de la Guadiana; son apparition causa une grande agitation dans la ville: le bruit du canon, et l'appareil d'un siège, alarmèrent les habitants; les plus timides se réfugièrent en Portugal, pour éviter l'orage qui allait fondre de nouveau sur leur malheureuse cité.

Un esprit bien différent animait nos soldats: sans s'inquiéter du nombre des ennemis, ils demandaient tous une sortie pour les chasser des positions dont ils s'étaient emparés; malheureusement la garnison avait été trop faible pour défendre ces positions, et il eût été plus difficile encore de les reprendre. L'ennemi avança donc à portée de canon sans opposition, et s'empara d'un terrain qui aurait pu lui être disputé pendant plusieurs jours, si nous en avions eu les moyens; cependant, nous envoyâmes de petits détachements en avant des ouvrages extérieurs, pour tâcher de retarder l'ouverture de la tranchée, et faire quelques prisonniers desquels on pût tirer des renseignements.

Le 5 au matin, plusieurs officiers anglais s'approchèrent de la place pour en faire la reconnaissance, mais ils furent éloignés par les avant-postes et par le canon; le reste de la journée fut employé à l'investissement et à la formation des camps; des paysans rentrés en ville nous apprirent qu'un pont avait été construit sur la Guadiana, au-dessous de l'embouchure de la Caya.

La journée du 6 fut employée, par l'ennemi, à l'établissement des camps. Vers midi, un parlementaire se présenta par la route d'Albuhera, avec une lettre adressée au gouverneur, dont copie est ci-après :

« Monsieur le général, les troupes alliées sous mes ordres
 « ayant entièrement investi la place de Badajoz, sur la rive
 « gauche de la Guadiana, j'ai l'honneur de vous annoncer que
 « je ne saurais permettre à tel individu que ce soit, sans dis-
 « tinction de sexe, d'âge, ni de profession, de sortir de la sus-
 « dite place pour approcher ou pour passer mes avant-postes,
 « à moins que ce ne soit un parlementaire selon les règles de
 « la guerre; en tout autre cas, mes avant-postes résisteront
 « à l'approche des susdits individus, d'après les ordres que je
 « viens de leur donner ce jour-ci.

« Vous voudrez bien, monsieur le général, faire part aux
 « habitants de la ville de Badajoz que tels sont mes ordres aux
 « postes avancés des alliés; des événemens fâcheux qui, sans
 « cette précaution, pourraient arriver aux individus non guer-
 « riers, seront par ce moyen évités.

« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé STEWART, général-major.* »

RÉPONSE DU GOUVERNEUR.

« Monsieur le général, je ferai prévenir les habitants de
 « Badajoz des dispositions que vous avez prises à leur égard,
 « pour qu'ils ne se présentent plus aux avant-postes de votre
 « armée : néanmoins, si ceux qui manquent de vivres sortent
 « de la place, je ne m'y opposerai pas; vous les recevrez comme
 « vous voudrez, mais la permission de rentrer leur sera interdite.

« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé PHILIPPON.* »

Le 7 mai, après avoir achevé ses établissements et complété ses approvisionnements, l'ennemi commença un retranchement sur la hauteur (D).

Le 8 au matin, une nouvelle colonne de 4 à 5 mille hommes d'infanterie, et de 3 à 4 cents de cavalerie, commandée par le général Lumley, parut sur la route de Campo-Mayor, et prit position sur la hauteur (E); cette colonne s'étant ensuite avancée, elle engagea une fusillade avec un détachement de la garnison, qui fut contraint de se retirer, après avoir disputé le terrain à l'ennemi pendant toute la matinée; dans cette affaire d'avant-poste, nous perdîmes le capitaine Brassot du 88^{me}, ainsi que trois soldats tués et sept blessés. L'ennemi essuya le feu du canon de San-Christoval, et éprouva une perte beaucoup plus considérable.

Dans la nuit du 8 au 9, l'ennemi ouvrit la tranchée sur trois points différents, savoir : sur la hauteur (G), à 400 mètres du fort San-Christoval, sur celle del-Viento (H), à 1000 mètres de Pardaleras, et sur celle (D), à 1200 mètres de la lunette (13), dite de Picurina¹. Au jour, on découvrit qu'une batterie et une parallèle avaient été ébauchées devant San-Christoval; l'artillerie de ce fort commença aussitôt un feu des plus vifs contre ces ouvrages, et les travailleurs qui n'étaient pas encore couverts furent obligés de s'éloigner. Deux batteries avaient pareillement été massées devant Pardaleras et Picurina, sur les lieux mêmes où les Français établirent les leurs au siège précédent : quoique ces deux derniers ouvrages se trouvassent très éloignés, les travailleurs de jour n'en furent pas moins contraints de les abandonner, pour se soustraire au feu de nos batteries.

¹ Lord Wellington était retourné le 24 avril à l'armée de Portugal, et avait laissé au maréchal Beresford le commandement du siège.

Les travaux de la place furent poussés avec une grande diligence par les troupes du génie et de l'artillerie, par 600 travailleurs d'infanterie et par 200 habitants de la ville.

Dans la nuit du 9 au 10, les assiégeants reprirent les travaux aux trois attaques; la place tâcha de les retarder par le feu de ses batteries. Au jour, on vit qu'ils avaient travaillé avec une grande célérité, et que déjà plusieurs embrasures étaient commencées aux trois batteries que nous avons indiquées plus haut.

Le gouverneur jugea que c'était le cas de faire une sortie: l'entreprise était difficile et chanceuse, non-seulement à cause de l'éloignement des ouvrages d'attaque, mais encore eu égard aux forces supérieures que les assiégeants pouvaient opposer à celles de la garnison; mais l'enthousiasme était tel, que toutes les troupes demandaient à aller combattre l'ennemi corps à corps, et on se laisse facilement entraîner par de si beaux élans de courage.

Ainsi, le 10 avant le jour, 700 hommes d'infanterie, 120 sapeurs et 50 cavaliers, s'établirent dans la tête du pont et dans les fossés de San-Christoval, de manière à cacher à l'ennemi les apprêts d'une vigoureuse sortie. A 7 heures, ces troupes, réunies sous le commandement du chef de bataillon Marquet, débouchèrent des chemins couverts de ces deux forts, et se portèrent avec un élan décisif sur la batterie (G) et sur la parallèle (J). Après en avoir chassé les travailleurs et les gardes de tranchée (au nombre de 1000), les sapeurs, dirigés par le commandant du génie, entreprirent la démolition des ouvrages; déjà le travail était avancé, on avait renversé les gabions de la batterie, et comblé quelques parties de la parallèle, lorsque l'ennemi, qui réunit bientôt toutes ses forces, nous attaqua à son tour avec beaucoup d'audace; l'extrême disproportion qui s'établit alors entre les combattants aurait

dû décider le commandant Marquet à se retirer promptement, mais, ne consultant que son courage, il voulut garder la position, et nos troupes, très inférieures à celles de l'ennemi, ne purent soutenir le choc, et furent obligées de céder le terrain avec précipitation; leur retraite se fit en désordre, et elles éprouvèrent une perte de 18 hommes tués et 110 blessés. Le capitaine Durand, du 34^{me}, se trouva du nombre des morts et fut vivement regretté; le chef d'escadron Lepage, le capitaine Wallare et le lieutenant Durand (frère du capitaine) furent blessés¹.

Les pertes des assiégeants furent de plus de 400 hommes²; les colonnes d'attaque essuyèrent d'abord un feu très meurtrier de mousqueterie, ensuite elles souffrirent beaucoup de celui de l'artillerie de San-Christoval et du château, sous lequel les officiers anglais, qui s'étaient laissé emporter avec trop d'impétuosité, eurent la maladresse de retenir leurs soldats pendant quelques minutes.

Cette sortie, bien qu'elle ne remplît pas tout-à-fait le but qu'on s'était proposé, fut cependant glorieuse pour les troupes qui y participèrent. Néanmoins on ne jugea plus à propos d'en faire de nouvelles sur ce point, les avantages qui pouvaient en résulter n'étant point en rapport avec les dommages irréparables que nous pouvions éprouver, en exposant de faibles détachements à une aussi grande distance de la place, contre des forces toujours quintuples de celles qu'il nous était possible

¹ Le commandant Marquet fit la faute d'attendre le retour offensif de l'ennemi, qui ne pouvait nous être que préjudiciable, parce que, dans ces occasions, il arrive toujours en force très supérieure, et alors il vaut mieux se retirer promptement, et même en désordre, que d'exposer son monde inutilement. Il fallait dans cette circonstance mettre de côté la fausse honte d'une apparence de fuite, pour éviter les pertes irréparables.

² *Journal des Sièges en Espagne*, par M. John T. Jones, page 52.

de réunir. En effet, le gouverneur perdait plus par la mort de quelques hommes de la garnison, que les alliés par celle de plusieurs centaines des leurs. En conséquence, toute nouvelle sortie fut ajournée; l'ennemi n'eut plus à redouter que le feu de nos batteries, qui continua à être des plus vifs. On usa amplement de ce moyen, et une nouvelle batterie de six pièces de 24 fut établie dans le château, en (K).

Dans la nuit du 10 au 11, les assiégeants réparèrent les dégâts faits aux batteries (D, G, H), par la sortie et par le feu de notre artillerie; en outre, ils entreprirent une quatrième batterie en (L), à 600 mètres de la tête de pont, pour enfiler le pont de la Guadiana et s'opposer aux sorties; on vit au jour que plus de 1000 travailleurs étaient employés à ces différents ouvrages.

Ouverture du feu des assiégeants.

Le 11 à quatre heures du matin, la batterie (G) armée de trois pièces de 24 et de deux obusiers de 8, commença un feu très vif contre le revêtement de la face droite du bastion (M) de San-Christoval et contre le flanc droit de ce bastion; mais l'artillerie de ce fort riposta aussitôt avec cinq pièces de 12, et la batterie (K) du château avec quatre pièces de 24, de manière qu'au bout de quelques heures la batterie (G) fut complètement réduite au silence.

La batterie (D) avait aussi tiré dès le matin, avec deux pièces de 24, contre la lunette (13), et elle continua son feu jusque vers le soir sans faire le moindre mal à cet ouvrage; presque tous les boulets passaient par-dessus et tombaient dans la ville; quelques habitants en furent atteints. L'artillerie de la lunette riposta avec des pièces de 12, et le bastion (7) avec des pièces de 24; mais comme la batterie était timidement placée à plus

de 1200 mètres du corps de place, notre feu ne produisit guère d'effet contre elle.

Les assiégeants avaient mis moins d'activité aux travaux de la batterie (H); mais, d'un autre côté, ils avaient poussé un boyau d'environ 600 mètres en avant de cette batterie; au jour, le feu de la place obligea les travailleurs à se retirer.

Les travaux de Pardaleras, les batardeaux, les batteries et les mines défensives, se continuèrent sans interruption; on avait également travaillé à la demi-lune du front (2,3) qu'on avait le dessein d'armer; mais comme les assiégeants n'annonçaient point l'intention d'attaquer la place de ce côté, ce travail fut suspendu. 150 hommes qui y étaient employés journellement furent occupés dans le bastion (2) à élever une grande traverse, pour le défilé des feux de la batterie (L); en outre l'artillerie construisit une batterie en (N), et y plaça trois pièces de 24.

Peu satisfait des résultats de la journée du 11, l'ennemi jugea à propos, dans la nuit qui suivit, de donner plus d'étendue à la batterie (G), et de l'augmenter de trois pièces de 16; au jour, cette batterie recommença le feu avec aussi peu de succès que la veille; elle cessa ensuite de tirer, et les embrâsures furent masquées avec des gabions. Ses deux autres attaques furent continuées, le feu de la place se dirigea sur elles sans interruption.

La batterie (L), à peine achevée, voulut faire un essai: elle tira une vingtaine de coups de canon sur le pont; mais les pièces de 24 du bastion (1) et celles de la batterie (N) lui firent bientôt éprouver le sort de la batterie (G), et il n'en fut plus question.

Le 12 à midi, un second parlementaire se présenta devant la lunette (13) et demanda à entrer dans la place pour remettre une dépêche au gouverneur. Après les précautions d'usage, il fut introduit et remit l'intimation suivante :

« Monsieur, la coutume, dans de pareilles circonstances,
 « et peut-être vous croirez que j'ai déjà tardé, me fait vous
 « demander la reddition de Badajoz, sous des termes honora-
 « bles pour vous et pour votre garnison; je n'ai pas voulu vous
 « faire cette demande plus tôt ou avant que je fusse prêt avec
 « tous mes moyens de vous attaquer d'une manière que, ni
 « vos moyens, que je connais fort bien, ni votre garnison ne
 « pourront vous faire espérer de tenir deux fois quarante-huit
 « heures; jusqu'à présent nous n'avons fait que couvrir le
 « rassemblement de nos moyens, ils sont tout prêts, et, avant
 « de procéder plus loin, l'humanité et les considérations ordi-
 « naires m'obligent de vous sommer; et je suis cet usage d'autant
 « plus volontiers que vous devez être pleinement assuré de
 « l'impossibilité d'être secouru, ayant forcé les troupes françaises
 « de se réfugier au-delà de la Sierra-Morena, et vous ne pou-
 « vez pas ignorer les derniers malheurs du maréchal Masséna.

« Mon objet principal est d'épargner les malheureux habi-
 « tants d'une ville qui a déjà tant souffert, et aussi l'effusion
 « du sang qui pourra couler sans objet ou utilité; et vous,
 « monsieur le gouverneur, devez vous en croire responsable,
 « si vous continuez une défense inutile; et, sans vouloir
 « faire aucune menace à un brave homme, il n'est que juste
 « de vous dire que, sous de telles circonstances, si vous êtes
 « la cause de la perte de mes soldats, pour laquelle la perte que
 « vous aurez ne me sera d'aucune consolation, je ne puis plus
 « vous accorder les termes que je vous offre à présent.

« *Signé* le maréchal BERESFORD. »

RÉPONSE.

« Monsieur, je suis comme vous très sensible à l'effusion
 « du sang, mais la défense de Badajoz m'ayant été confiée,

« l'honneur m'oblige d'opposer à vos troupes toute la résistance possible. »

« Le gouverneur de Badajoz,

« Signé PHILIPPON. »

On est étonné que le maréchal Beresford ait pu se faire illusion au point de penser qu'après d'aussi minces résultats que ceux qu'il avait obtenus pendant les journées du 10 et du 11, un homme d'honneur pût se laisser circonvenir par le langage de la flatterie et de la menace. Parler de capitulation et vouloir imposer des conditions à son ennemi, lorsqu'on ne peut le soumettre, n'est qu'une forfanterie. La réponse du gouverneur et les événements qui suivirent, apprirent au général anglais qu'une garnison française, quand elle ne renferme pas des traîtres, ne se rend pas, sans que les lois de la guerre ne justifient pleinement sa reddition !

Nous ne parlerons pas de l'effet que produisit cette sommation intempestive, qui décelait l'impuissance : on en jugera par le dénouement du siège.

Un peu avant la chute du jour, une multitude de tirailleurs se répandit audacieusement autour de la place, et s'approcha assez près de Pardaleras et de Picurina, pour contraindre nos avant-postes à se replier dans les chemins couverts ; dans l'instant plusieurs volées de canon à mitraille, tirées de ces deux ouvrages, mirent fin à une agression irréfléchie, qui avait sans doute pour but de menacer la garnison d'une attaque de vive force, mais qui ne pouvait se faire sans qu'il en coûtât beaucoup de monde à l'assiégeant, et sans risquer de perdre peut-être fort inutilement l'élite de son infanterie.

Dans ces entrefaites, il se manifesta quelque fermentation dans la ville : les alliés avaient depuis long-temps mis tout en

œuvre pour gagner les habitants et les exciter à la révolte, mais tout ce qu'ils firent à cet égard fut sans succès. Le gouverneur renouvela la défense d'avoir aucun commerce avec les assiégeants sous peine de la vie, et cette défense frappa d'autant plus l'esprit des habitants, que déjà plusieurs d'entre eux avaient été arrêtés.

L'ennemi avait continué l'attaque de Pardaleras pendant la nuit du 12 au 13, et avait poussé un nouveau boyau de cheminement à peu près sur la capitale de cet ouvrage : le feu de la place fut très vif et parut lui faire beaucoup de mal.

Dans cette même nuit, environ 1500 travailleurs commencèrent, à 800 mètres des fronts (8, 9), une parallèle qui s'étendait depuis la route de Talavera jusqu'à la Guadiana, mais ce travail fut subitement interrompu; le maréchal Beresford, ayant été informé de l'arrivée d'une armée de secours à Llerena, donna l'ordre de lever le siège, de transporter le matériel à Elvas, et de brûler tout celui qu'on ne pourrait enlever.

Le 13, tout était en mouvement dans le camp ennemi; les batteries cessèrent de tirer, et les embrâsures furent masquées avec des gabions; dans la matinée, on vit arriver un nouveau corps de troupe de 5 à 6 mille hommes, qui prit position derrière la batterie (D); ce corps était suivi d'un grand nombre de voitures qui marchaient avec précipitation; la cause de tous ces mouvements était absolument inconnue, et mettait le gouverneur et la garnison dans une étrange perplexité sur l'avenir.

Vers 5 heures, une nuée de tirailleurs se répandit encore autour de la place, comme pour la menacer d'une attaque de vive force; les troupes qui occupaient les chemins couverts firent un feu très vif, et l'artillerie tira à mitraille, de sorte que cette nouvelle agression, qui n'annonçait que le dépit d'un

ennemi s'agitant vainement dans son impuissance, n'inquiéta point la garnison; l'entreprise n'ayant pas eu le succès qu'il s'était flatté d'en obtenir, il prit enfin le parti de s'éloigner.

Le 14 mai, il y eut encore beaucoup de mouvements dans les camps des alliés; mais le silence des batteries et la disparition de plusieurs corps d'infanterie faisaient assez comprendre que la levée du siège était décidée; en outre, les nouvelles qui se répandaient en ville, la consternation et l'abattement des principaux habitants, qui nous étaient contraires, achevaient encore de nous fortifier dans cette opinion. Vers le soir, un régiment espagnol vint prendre position sur le Cero-del-Viento, et remplaça un corps anglo-portugais qui s'éloigna par la route d'Olivença.

Le 15 au matin, les assiégeants avaient retiré toute leur artillerie, quelques troupes seulement occupaient encore les principaux points d'attaque; néanmoins, comme il n'était arrivé aucune nouvelle du dehors, tout ce qui se passait sous nos yeux était enveloppé de mystère. Pour faire cesser cet état de choses, le gouverneur résolut de faire une troisième sortie afin de reconnaître les forces de l'ennemi, tâcher de faire quelques prisonniers desquels on pût tirer des renseignements sur la situation des armées belligérantes, et détruire en même temps les ouvrages d'attaque. En conséquence, 4 compagnies d'infanterie, 50 chevaux, 2 pièces de canon et 100 hommes des troupes du génie, sous le commandement du chef de bataillon Marquet et du capitaine Gillet, sortirent à midi par la porte de la Trinidad, et s'avancèrent jusqu'à la batterie (D), d'où ils débusquèrent les gardes des retranchées. La cavalerie sous les ordres du capitaine Sommervogel, dirigée par la route de Talavera, rencontra un poste de Portugais sur lequel elle s'élança avec impétuosité, le défit entièrement, lui enleva 2 officiers et 7 soldats qu'elle ramena prisonniers,

pendant que la colonne qui s'était emparée de la batterie (D) la démolissait complètement et rapportait en ville les matériaux que l'ennemi y avait abandonnés. Après deux heures de travaux, qui suffirent pour détruire la batterie, l'ennemi réunit environ 1200 hommes, et se disposa à nous attaquer; mais, comme le gouverneur avait accompli ses desseins, il fit replier nos troupes derrière la lunette (13), et n'éprouva d'autre perte dans cette sortie que celle de 4 hommes blessés.

Le capitaine Sommervogel et le maréchal de logis Schœn, du 2^e de hussards, se distinguèrent particulièrement. L'ennemi éprouva une perte de plus de 50 hommes sabrés par la cavalerie.

Les prisonniers nous apprirent que l'armée française du midi s'approchait de la place, et que les alliés se préparaient à une bataille; on peindrait difficilement l'anxiété dans laquelle nous nous trouvions: chacun allait à la recherche des nouvelles, et des versions favorables nous flattaient d'une prochaine délivrance.

Le 16, il ne restait plus d'ennemis devant la place, mais nous étions toujours dans la même incertitude sur les événements: aucunes nouvelles certaines ne nous étaient parvenues; cependant, il était urgent de profiter de cet instant de répit pour détruire les ouvrages des assiégeants, et, dès que le jour eut paru, toutes les troupes disponibles, suivies de 200 bourgeois et de tous les moyens de transport qu'on avait pu réunir, y étaient accourues avec une ardeur extrême.

Tandis que la garnison s'efforçait ainsi de remplir dignement la tâche qui lui était imposée, une bataille se livrait à Albuhera, non loin des murs de la place, sans qu'elle en eût le moindre indice; le bruit de 80 pièces de canon et de 60,000 combattants, détourné par un vent de nord-ouest, ne fut nullement entendu à Badajoz; un silence profond avait succédé

au tumulte du siège, et les troupes occupées à la destruction des tranchées attendaient avec impatience un dénouement favorable à leurs vœux.

La bataille d'Albuhera, l'une des plus sanglantes de la guerre de la Péninsule, où 22,000 français, commandés par le maréchal Soult, soutinrent les efforts de 38,000 coalisés, occasionna des pertes considérables aux deux partis : elles furent évaluées à 14,000 hommes. La possession du champ de bataille fut l'unique avantage que les alliés retirèrent d'un choc qui fut terrible, mais dont la plus grande violence ne dura guère plus de deux heures et demie, et que les Anglais, avec leur présomption accoutumée, qualifièrent de victoire éclatante. Les événements qui suivirent prouvèrent combien les résultats de cette prétendue victoire leur furent désastreux ; en effet l'agression avait pour but d'obliger Beresford à lever le siège de Badajoz, afin de donner le temps à l'armée de Portugal de se réunir à celle du Midi, pour chasser l'ennemi de l'Estramadure ; ce but essentiel ayant été complètement rempli, il est évident que cette bataille, qui coûta si cher à l'humanité, fut favorable aux Français, et que c'est avec raison qu'ils s'en attribuèrent tous les avantages. Nous ne nous arrêterons pas à en rapporter les détails, le cadre que nous avons adopté ne nous le permet point ; d'ailleurs, la relation en a été faite avec beaucoup de clarté et de précision par le capitaine d'artillerie Lapene, témoin oculaire¹.

Les journées du 17 et 18 mai furent encore employées à démolir les lignes des assiégeants, et ces travaux furent poussés avec une telle diligence, que, le 19 au matin, il ne restait plus de traces d'aucune espèce d'ouvrage d'attaque.

Ainsi finit ce siège, entrepris avec des forces suffisantes,

¹ *Conquête de l'Andalousie en 1810 et 1811*, page 150, 1 vol. in-8°.

mais dirigé sans méthode et sans audace, et qui n'aurait vraisemblablement eu que des résultats infructueux, quand même les alliés n'auraient point été contraints de le lever.

L'ennemi, dans ses rapports, évalua ses pertes à 750 hommes, mais elles furent sans doute plus considérables.

Les troupes sous les ordres du maréchal Beresford, qui prirent part à ce siège, se composaient de la division du général Stewart, de 5000 hommes; d'une brigade sous le commandement du général Lumeley, du 17^me régiment portugais et d'un bataillon de milice formant ensemble 4000 combattants, auxquels il faut encore ajouter un escadron de cavalerie portugaise, l'artillerie et quelques détachements espagnols, dont nous n'avons pas connu exactement l'effectif, mais qui élevaient le total de l'armée assiégeante à 10 ou 11 mille hommes. Les autres divisions d'infanterie et de cavalerie qui faisaient partie du corps d'armée de Beresford étaient en observation du côté d'Albuhera, opposées au maréchal Sout.

SECONDE DÉFENSE DE BADAJOZ.

pl. III. Le lendemain de la bataille d'Albuhera, l'armée française prit position sur la ligne primitive; les alliés prirent aussi les armes, sans qu'aucune disposition indiquât un mouvement offensif de leur part. Les deux armées passèrent une grande partie de la journée à s'observer. L'inaction de l'ennemi prouvait assez les pertes excessives qu'il avait essuyées la veille. Une nouvelle attaque eût été intempestive; la levée du siège de Badajoz ayant été l'unique but des efforts des Français, tout annonçait qu'ils l'avaient atteint momentanément; ainsi, ils n'avaient plus aucun intérêt à tenter encore le sort des armes, à moins que l'ennemi ne prît lui-même cette détermination.

Après 24 heures d'une tranquillité absolue, dans les mêmes positions que le 16 au soir, l'armée française fait un mouvement sur la droite de sa ligne, les alliés s'attendent à être attaqués et se déterminent à renforcer leur gauche; mais le général en chef, après en avoir imposé à l'ennemi, commence sa retraite avec calme et lenteur, dans un ordre parfait, emmenant mille prisonniers, six drapeaux et sept pièces de canon¹, pris dans l'action par la cavalerie du général Latour-Maubourg, mais laissant beaucoup de blessés sur le sol de l'ambulance, hors d'état d'être transportés et recommandés

¹ Les sept canons furent pris au commencement de l'action et abandonnés faute de moyens de transport.

aux généraux anglais, qui justifièrent pleinement notre confiance dans leur humanité.

Ainsi, le maréchal Soult, avec une armée inférieure en nombre, après de grandes pertes, ne laissa pas de paraître encore agir avec supériorité sur les ennemis, par les ressources qu'il trouva dans son génie.

Llerena, situé à environ 15 lieues de Badajoz, dans le voisinage des montagnes, lui parut le point le plus favorable pour observer les mouvements des alliés, et lutter avec avantage en attendant des renforts. Il s'y dirigea à petites journées, l'ennemi suivit ses traces, sans qu'aucun événement remarquable signalât cette retraite. La présence de l'armée sur ce point était d'ailleurs nécessaire pour dissiper un corps nombreux de partisans espagnols, qui paraissait vouloir se jeter sur ses derrières, pour couper les communications avec l'Andalousie, d'où elle tirait ses vivres et ses munitions.

Bien que la levée du siège de Badajoz eût flatté la garnison d'une entière délivrance, elle n'en resta pas moins bloquée au loin; la communication sur la rive droite de la Guadiana fut seule libre pendant quelques jours, sans pourtant qu'il arrivât rien en ville, si ce n'est dix charges de vin que les Espagnols y introduisirent; néanmoins les travaux de défense se continuèrent avec la même activité, par les troupes d'artillerie et du génie, et par 450 travailleurs.

Le 20 mai au matin, les alliés reparurent en force devant la place pour recommencer un nouveau siège; ils débouchèrent par les routes d'Albuhera et d'Olivença, rétablirent l'investissement et leur campement de la même manière que précédemment¹,

¹ L'armée anglaise, qui avait opéré au premier siège et qui recommença celui-ci, fut augmentée sur la rive droite de la Guadiana par la 7^e division du général Houston, et sur la rive gauche par la 3^e division que Wellington avait envoyée pour renforcer Beresford, après la bataille d'Albuhera.

Le 21, ils continuèrent leurs préparatifs, vers 11 heures du matin, un parlementaire anglais se présenta avec une sommation du maréchal Beresford, adressée au général Philippon, dont voici la teneur :

« Monsieur le général, vous ne pouvez pas ignorer la bataille qui a eu lieu entre l'armée sous les ordres du maréchal Soult et la mienne, ayant eu lieu à Albuhera. Vous aurez sans doute entendu le feu. La bataille a été sanglante, et nous avons assurément à Albuhera plus de 800 de vos blessés¹. J'ai fait tout mon pouvoir pour les secourir, mais, monsieur le général, je n'ai pas les moyens, et j'ai été obligé de faire transporter nos blessés aux bras de leurs camarades de l'autre côté de la Guadiana; l'humanité donc me dicte de vous demander quel secours vous pouvez donner à ces malheureux : ils manquent de tout, mais principalement d'officiers de santé, de médicaments et de tout ce qui appartient à la chirurgie ; si vous voulez m'envoyer de l'assistance, je leur donnerai sauf-conduit en donnant leur parole de ne pas en abuser ou de tenter d'aucune manière autre chose que ce qui concerne le traitement de vos blessés, et ces messieurs, et tout ce que vous enverrez de transports, suivront finalement le sort de vous et de votre garnison. Nous n'avons ni transport ni habillement, ni enfin rien à administrer à ces pauvres hommes qui ont confort à votre cause : il manque au moins 20 officiers de santé. C'est à vous de juger quelle assistance vous pouvez leur donner ; je fais mon devoir à l'humanité, en vous en offrant l'occasion.

« Ils auront besoin, et d'habillements et de couvertures,

¹ Il y a erreur dans ce compte : on ne laissa pas plus de 300 blessés hors d'état d'être transportés.

« enfin, de tout; nous en avons transporté autant que nous
« en avons pu de l'autre côté de la Guadiana. »

Signé LE MARÉCHAL BÉRESFORD.

RÉPONSE DU GOUVERNEUR.

« Monsieur le maréchal, je suis très sensible à l'intérêt que
« vous voulez bien prendre au sort de nos blessés, et je suis
« en même temps bien fâché de ne pouvoir leur envoyer les
« secours que vous réclamez en leur faveur.

« La raison est que je n'ai aucun moyen de transport, et
« qu'il n'a été laissé à ma disposition que le nombre de chi-
« rurgiens nécessaire au service de cette place; si j'étais en
« campagne, je me priverais du peu de ressource que j'ai,
« dans l'espérance de trouver assistance ailleurs; mais cette
« circonstance, quelque malheureuse qu'elle soit, ne peut ob-
« tenir, malgré ma bonne volonté, aucun remède de ma part. »

« Le gouverneur de Badajoz, *Signé* PHILIPPON. »

En effet, le gouverneur ne pouvait, sans compromettre la
sûreté de la place, se priver des faibles moyens laissés à sa dis-
position. On pouvait, d'ailleurs, soupçonner que les bons of-
fices du général anglais avaient d'autres motifs que ceux qu'il
manifestait dans sa lettre, et toute communication avec les
dehors fut rompue.

Les 22, 23 et 24 se passèrent dans une parfaite tranquillité,
l'ennemi paraissant n'avoir d'autre dessein que d'observer la
place; on profita de ce temps de repos pour accélérer les tra-
vaux de défense; outre ceux dont nous avons parlé plus haut,
100 hommes d'infanterie étaient occupés à former une large et
profonde cunette au pied du revêtement du bastion (2), pour
augmenter sur ce point les difficultés de l'escalade.

Le 25 à midi, un nouveau corps, sous le commandement du général Houston, investit la place sur la rive droite; les postes extérieurs de la garnison s'étant retirés dans les chemins couverts de San-Christoval, l'investissement s'opéra sur cette rive sans résistance.

Le palissadement exécuté à Pardaleras, au siège précédent, pour fermer la gorge de cet ouvrage, ayant paru insuffisant, le commandant du génie le fit remplacer par un mur crénelé de 6 mètres de hauteur. 20 maçons et 30 manœuvres y furent employés; en outre, 50 ouvriers espagnols et 100 militaires firent une cunette au pied du revêtement du bastion (1).

Le 26, 40 maçons, militaires et bourgeois, continuèrent le mur crénelé de Pardaleras; les autres travaux de défense se poussèrent avec une égale activité.

1^{re} Sortie.

Le 27 à quatre heures du matin, 400 hommes d'infanterie, 50 de cavalerie, et deux pièces de 4 sortirent de la place par la tête de pont, pour reconnaître l'ennemi; on remarqua beaucoup de mouvement dans les camps et l'établissement de plusieurs postes; mais, quelque nombreux que pût être le corps investissant sur cette rive, il ne fit aucune démonstration pour repousser le faible détachement qui était sorti. Toutefois le gouverneur ne jugea pas à propos de l'éloigner au-delà de la portée du canon de San-Christoval, et l'on se borna à profiter de cette circonstance pour faire enlever quelques fourrages; les troupes ne rentrèrent dans la place qu'à 9 heures.

Vers 10 heures, un troisième corps d'infanterie, commandé par le général Hamilton, fut aperçu sur la route de Campo-Mayor; à midi, il s'avança auprès de la Guadiana, et les eaux étant très basses, il passa le fleuve au gué de Crispita à trois

quarts de lieue en amont de Badajoz ; il joignit ensuite le corps investissant de la rive gauche. Dans le même temps, un convoi de fascines et de gabions arriva par la route d'Olivença, et fut parqué derrière le Cero-del-Viento.

2^{me} Sortie.

On fit une seconde sortie, par la même porte, le 29 à six heures du matin, dans le but de faire fourrager la cavalerie ; l'ennemi se contenta de nous observer à une très grande distance ; vers 9 heures, au moment où nos troupes se mettaient en mouvement pour rentrer en ville, les tirailleurs échangèrent quelques coups de fusils sans éprouver de perte.

Le soir, on apprit qu'un pont avait été jeté sur la Guadiana, et que plusieurs convois d'artillerie et de munitions destinés à de nouvelles attaques contre Badajoz étaient sortis de l'arsenal d'Elvas.

Dans la nuit du 29, on entendit travailler sur le Cero-del-Viento ; le 30, à la pointe du jour, l'ennemi avait ouvert la tranchée et commencé à masser une batterie en (a), sur le même terrain et suivant le tracé des ouvrages du premier siège ; les terres ayant été remuées récemment, le travail avança rapidement et les ouvriers étaient couverts avant le jour ; néanmoins, à 4 heures du matin, l'artillerie de la place tira sur cette attaque, et continua toute la journée un feu très vif ; les travailleurs et les gardes de tranchée, qu'on évaluait à 3000, souffrirent beaucoup, mais n'en continuèrent pas moins leurs travaux¹.

¹ Au 30 mai, l'armée assiégeante, non compris le corps d'observation qui occupait une partie de la Basse-Estramadure, était composée de divisions anglaises et portugaises, formant 12 mille hommes, auxquels étaient attachés plusieurs escadrons de cavalerie, 47 bouches à feu de gros calibre, un personnel

Dans la nuit du 30 au 31, l'ennemi entreprit simultanément deux nouvelles attaques, l'une devant le château, entre la Guadiana et la route de Talavera, et l'autre sur la rive devant le fort San-Christoval.

A l'attaque du château 14 à 1500 travailleurs ouvrirent une parallèle en (*bb*) d'environ 800 mètres de longueur, avec une communication en zigzag.

3^{me} Sortie.

Le 31 à la pointe du jour, les batteries de la place qu'on put diriger contre ces attaques tirèrent vivement; les travailleurs et les gardes de tranchées eurent beaucoup à souffrir de notre feu, ce qui ne les empêcha pas cependant de poursuivre leurs travaux sans interruption. Dans la matinée, 60 voltigeurs, ayant à leur tête le lieutenant Machef du 100^{me}, sortirent de la place pour chasser des tirailleurs ennemis qui s'étaient répandus en avant de la parallèle; il s'engagea alors une fusillade à la suite de laquelle ces tirailleurs furent forcés de s'éloigner, laissant quelques tués et un prisonnier; de notre côté, nous eûmes trois hommes tués et deux blessés.

Vers le soir, il arriva un déserteur anglais de qui l'on ne put obtenir aucun renseignement sur les dispositions des assiégeants; il nous annonça seulement que lord Wellington était arrivé devant la place avec des renforts; ce déserteur ayant inspiré quelque méfiance, fut mis au secret.

La tranchée devant San-Christoval fut entreprise par 12 à 1300 travailleurs; une première batterie fut massée en (*c*), pour canonner l'escarpe du flanc (*d*) et enfler les ouvrages

nombreux d'artillerie et 20 officiers de génie. Cet aperçu des forces assiégeantes mettra le lecteur à même d'établir un parallèle entre les opérations du duc de Dalmatie, devant cette place, et celle de lord Wellington.

du château ; une seconde en (*e*), plus élevée, pour battre la face droite du bastion (*f*); enfin une troisième batterie fut commencée en (*g*), pour enfler le pont de la Guadiana, empêcher les communications entre la ville et les forts, et s'opposer aux sorties ; ces trois batteries furent liées plus tard par une ligne de contrevallation de plus de 1200 mètres de développement. Ces travaux furent connus au moment qu'ils furent entrepris, et l'artillerie de San-Christoval tira toute la nuit sur les travailleurs.

L'attaque du Cero-del-Viento, commencée dans la nuit du 29 au 30, fut continuée jusqu'à ce moment avec une extrême activité ; 4 embrasures étaient déjà construites à la batterie (*a*), mais on s'aperçut dans la matinée que cette attaque était abandonnée.

Les travaux de défense furent poursuivis comme les jours précédents ; on s'occupa à palissader les chemins couverts de Pardaleras, on employa les palissades qui provenaient de la gorge de cet ouvrage.

Les assiégeants ayant cessé de travailler à l'attaque du Cero-del-Viento, et redoublé d'activité aux deux autres, on dut penser dès-lors que leur dessein était de diriger tous leurs efforts contre le château, dont les murailles étaient entièrement à découvert et d'une apparence peu solide ; dans cette opinion, le commandant du génie Lamare fit entreprendre de suite un retranchement en (*h*) en arrière du front menacé, pour défendre toutes les brèches qui pourraient y être faites ; 50 sapeurs et 75 Espagnols furent employées à ce travail.

La lunette (14) étant située avantageusement pour prendre de revers l'attaque du château, cet officier supérieur fit placer 4 pièces de 12 au flanc droit de cet ouvrage ; 20 mineurs, 10 sapeurs et 10 bourgeois furent cédés à l'artillerie pour former promptement les plates-formes et les embrasures.

Le 1^{er} juin, on continua le retranchement du château avec 50 sapeurs et 60 bourgeois; on entreprit ensuite un cavalier en (*i*) pour 5 pièces de 24, et une traverse dans la tête de pont pour couvrir l'entrée de cet ouvrage.

On termina à la fin de la journée le mur crénelé de la gorge de Pardaleras; mais ce fort, depuis que l'attaque du Cero-del-Viento était abandonnée, n'était plus appelé à jouer un rôle important dans la défense.

Les assiégeants avaient perfectionné leur parallèle; 15 à 1600 hommes paraissaient y être toujours employés; on s'aperçut bientôt qu'ils avaient commencé une batterie en (*k*), à 700 mètres environ du mur d'enceinte du château. L'artillerie continua de tirer vivement sur cette attaque; mais, malgré les pertes nombreuses qu'éprouvaient les travailleurs, ils ne se rebutèrent point, et poursuivirent leur opération en plein jour, sans interruption.

L'attaque contre San-Christoval et contre la tête de pont fut poussée avec la même vigueur par 1200 hommes.

Deux déserteurs se présentèrent le matin à nos avant-postes, ils étaient Français et avaient été faits prisonniers dans le royaume de Naples; la misère et les mauvais traitements qu'ils avaient essuyés les avaient forcés à prendre du service chez les Anglais; ils nous confirmèrent l'arrivée de lord Wellington devant la place, et ajoutèrent que le bruit courait, dans les camps, que le siège de Cadix était levé.

Le 2 juin, 100 sapeurs, 150 fantassins et 100 ouvriers de la ville, furent employés au retranchement (*h*) et au cavalier (*i*) du château; les autres travaux de défense se poursuivirent en même temps par 400 travailleurs de toutes armes, répartis sur divers points, notamment à San-Christoval et à la tête de pont.

Les assiégeants de leur côté poussaient les travaux avec une extrême activité; plus de 2000 travailleurs y étaient occupés.

L'artillerie de la place continua de tirer, et l'on apprit par un nouveau déserteur que les tranchées étaient souvent jonchées de morts.

3 juin, ouverture du feu des assiégeants.

Dans la nuit ils continuèrent leurs ouvrages, et, le 3 au matin, on découvrit 20 embrasures à la batterie (*k*), 10 à la batterie (*c*), 4 à la batterie (*e*), et 6 à la batterie (*g*); vers 10 heures du matin, toutes ces batteries commencèrent à tirer contre le revêtement de l'enceinte du château, contre ceux de San-Christoval et contre la tête de pont. Quoique le feu de ces batteries ne fût pas des plus vifs, la muraille du château contre laquelle la batterie (*k*) tira le reste de la journée avec quatorze pièces de 27, éprouva de fortes dégradations, et des éboulements considérables sur une longueur d'environ quinze mètres; le soir, 40 sapeurs et 100 hommes d'infanterie, dirigés par le capitaine Coste, furent chargés d'enlever les débris au pied de la muraille; l'ennemi tira sur ces travailleurs et sur le château avec quatre obusiers; mais l'obscurité ne permit point d'ajuster les coups, car nous n'eûmes que trois hommes blessés¹.

Le feu de l'ennemi chassa tous les ouvriers espagnols qu'on avait forcés jusqu'alors, avec beaucoup de peine, à travailler aux ouvrages de défense; il ne fut plus possible d'en avoir aucun; comme la garnison était très faible et qu'il eût été impolitique d'irriter les habitants, le gouverneur ne jugea plus à propos de les faire requérir.

¹ Lorsque les batteries commencèrent leur feu, presque tous les boulets passèrent par-dessus le château et occasionnèrent quelque confusion; l'hôtel du gouverneur fut bouleversé; l'un des factionnaires fut tué devant la porte.

Malgré toute l'activité que les troupes de l'artillerie et du génie avaient mise à la construction du cavalier du château, elles n'avaient pu l'achever dans cette journée, et l'on n'opposa que six pièces de 24 et quatre mortiers à l'attaque de San-Christoval; néanmoins plusieurs pièces des batteries (*c*, *e*) avaient été démontées.

Les assiégeants s'aperçurent, un peu tard, que la batterie (*k*) était trop éloignée du château, pour faire promptement une brèche à son enceinte, et, voulant réparer cette faute, ils poussèrent, dans la nuit du 3 au 4, un boyau d'environ cent mètres de longueur à droite de la parallèle pour se rapprocher; ensuite ils entreprirent en (*l*) une nouvelle batterie de sept pièces de 27, à laquelle ils travaillèrent avec une extrême diligence.

Le feu de quatre batteries (*k*, *c*, *e*, *g*), armées de 40 bouches à feu, recommença le 4 au matin avec plus de vigueur que la veille; le revêtement de la face droite du bastion (*f*) et celui du flanc (*d*), qui étaient découverts jusqu'au pied, furent ébranlés. La batterie (*k*) tira également sur le château, le revêtement qui avait été entamé la veille tomba en grande partie; mais les terres qui étaient derrière étaient tellement compactes, qu'elles présentèrent une nouvelle escarpe après la chute des maçonneries, en sorte que la brèche était impraticable. (Voyez le profil A B).

On employa pendant cette journée 500 travailleurs aux travaux de défense.

Dans la nuit du 4 au 5, cinquante sapeurs dirigés par le sergent-major Vallon, allèrent de nouveau déblayer les décombres au pied du mur du château; 300 hommes de toutes armes travaillèrent en même temps au retranchement intérieur; la marche rapide des assiégeants rendait cet ouvrage indispensable pour la défense de la brèche. L'artillerie acheva l'armement du cavalier (*i*), et 50 mineurs, à la tête desquels était le

sergent-major Périmoni, déblayèrent les décombres amoncelées au pied des escarpes de San-Christoval.

Pour remédier à la faiblesse numérique des canonniers, le gouverneur mit 50 sapeurs à la disposition du commandant de l'artillerie, tant pour le service des pièces que pour celui des travaux particuliers de cette arme.

L'ennemi tira presque toute la nuit à mitraille, et lança sur le château une grande quantité de projectiles creux; mais nos travailleurs n'en furent point dérangés; ils tombaient presque toujours au pied du mur d'enceinte du côté de la ville, ou au-delà, et nous n'eûmes que deux hommes tués et trois légèrement blessés. Il profita aussi de la nuit pour perfectionner la batterie (*l*), dans laquelle il fit transporter 7 pièces de 27 tirées dans la batterie (*k*). En général, l'artillerie anglaise était servie avec adresse, mais disposée avec peu d'art.

Le 5 à l'aube du jour, le feu de la place commença avec 9 pièces de 24, placées sur les deux cavaliers du château; immédiatement après six autres pièces du même calibre, un obusier et cinq mortiers de dix pouces, ainsi que les batteries du front (*7, 8*), celles de la lunette (*14*) et du fort San-Christoval, tirèrent aussi, et nous démontâmes en peu d'instants plusieurs pièces des batteries (*k, c, e*); cependant, la fermeté et la persévérance des assiégeants leur fournirent les moyens de réparer les pertes qu'ils éprouvaient, et comme ils ne ménageaient point les munitions, leur feu fut souvent plus considérable que celui de l'artillerie de la place, quoiqu'elle ait tiré dans cette journée 2980 coups de canon.

¹ Pendant la nuit, le pont-levis à bascule de la tête de pont fut brisé par un boulet; heureusement la charpente de ce pont n'était ni trop compliquée ni trop savante, et les charpentiers-sapeurs suffirent pour le réparer immédiatement. Nous faisons cette réflexion dans le dessein d'éloigner, s'il est possible, certains ingénieurs de la manie de mettre leur esprit à la torture pour inventer

A dix heures du matin, la nouvelle batterie (*l*) tira contre l'enceinte du château et renversa totalement le revêtement qui avait été entamé la veille ; mais les terres ne perdirent presque rien de leur aplomb, et la brèche resta impraticable.

La ville souffrait beaucoup du feu des assiégeants ; les obus et les boulets passaient par-dessus les fortifications, et portaient la dévastation dans tous les quartiers ; les cris des habitants, dont les maisons étaient dévorées par les flammes, se mêlaient aux cris des combattants, et tout paraissait menacé d'une ruine totale ; toutefois, les troupes qui occupaient les ouvrages ne perdirent, dans cette journée, que 5 hommes tués et 18 blessés ; perte légère, si l'on considère la grande quantité de projectiles qui fut lancée par l'ennemi. ^x

Dans la nuit du 5 au 6, 20 sapeurs et 100 fantassins, dirigés par le capitaine Gillet, déblayèrent les décombres de la brèche du château ; 10 sapeurs et 50 autres travailleurs, conduits par les sergents-majors Vallon et Thouin, déblayèrent également le pied des escarpes de la face droite du bastion (*f*) et du flanc (*d*) de San-Christoval ; l'ennemi, qui soupçonnait cette opération, tira à mitraille, mais l'obscurité favorisa les travailleurs, et ils n'éprouvèrent d'autre perte que celle de quatre hommes blessés.

des ponts-levis qui leur acquièrent sans doute de la célébrité comme objet d'art, mais qui n'atteignent pas entièrement leur but dans les sièges. Les meilleurs points-levis sont, sans contredit, ceux qui se manœuvrent avec promptitude, et que des ouvriers ordinaires puissent réparer avec diligence, sans avoir recours aux calculs et aux épures de géométrie descriptive, que l'on a rarement le loisir de faire devant l'ennemi.

^x Ceci prouve et confirme l'opinion que nous avons déjà émise ailleurs, qu'en général les bombardemens sont peu à craindre pour les garnisons : toutes les nuits la ville était traversée en divers sens par des obus et des boulets creux remplis de poudre et de balles. Lorsque ces projectiles éclataient, les balles étaient lancées ça et là, sans répondre aux vues des Anglais ; car elles faisaient très peu de mal.

Le parapet du flanc (*d*) avait totalement disparu par l'effet de la chute du revêtement, et les pièces de canon qui se trouvaient derrière avaient été culbutées ; pour remédier à cet accident, 50 sapeurs, aidés par des canonniers, rétablirent le soir un nouveau parapet sur le terre-plein avec des gabions, et, dès le 6 au matin, une nouvelle pièce de 12 recommença à tirer sur la batterie (*c*).

L'état des brèches de San-Christoval et le peu d'élévation des contrescarpes devaient faire craindre un assaut très prochain ; mais, soit par défaut de renseignements, soit par crainte, l'ennemi ne fit aucune tentative pendant cette nuit. 150 hommes, non compris les travailleurs armés, formaient la garnison du fort sous le commandement du capitaine Delcey ; cet officier répartit ces faibles détachements le long des parapets et devant les brèches pour repousser l'assaut, et donna dans cette occasion des preuves de bravoure et d'intelligence.

Peu satisfaits des résultats de la batterie (*l*), les assiégeants poussèrent encore un nouveau boyau en zigzag sur la droite de leur parallèle, pour se rapprocher de 150 mètres du château ; ils commencèrent ensuite une troisième batterie en (*m*), de 7 pièces de 27, à laquelle ils travaillèrent toute la journée malgré le feu meurtrier de la place. On reconnut aussi que la batterie (*c*) avait été agrandie, et qu'on y avait mis quatre pièces de plus.

Le 6 au matin, la canonnade recommença de toutes parts avec une nouvelle vivacité ; les batteries (*c, e*) continuèrent de tirer contre San-Christoval et achevèrent de battre ce fort en brèche ; après quelques heures de feu, le parapet du flanc (*d*), qui avait été reconstruit la nuit précédente, fut de nouveau renversé, et la pièce de 12 qu'on y avait placée réduite au silence. A midi, l'artillerie descendit cette pièce au pied du talus du terre-plein de ce flanc, et la dirigea contre l'attaque

du château, ainsi qu'un obusier qu'elle plaça à la gorge du fort; ces deux pièces, qui plongeaient dans les batteries (*m*), causèrent beaucoup de mal à l'ennemi.

Le peu d'étendue du château ne permit plus d'y établir de nouvelles batteries; afin de remédier autant que possible à cet inconvénient, l'artillerie, à laquelle on fournit encore 50 sapeurs, fut chargée d'en construire une à la face droite du bastion (8), pour deux pièces de 24.

Le feu des assiégeants continuait à causer de grands dommages aux maisons les plus rapprochées du château; celles qui se trouvaient derrière le front (7, 8) furent totalement détruites; plusieurs habitants perdirent la vie; la garnison, qui était tout entière sur les remparts, n'eut que deux hommes tués et treize blessés.

A l'entrée de la nuit, on s'empessa de nouveau de déblayer les brèches, et jamais nos troupes ne donnèrent de plus grandes preuves de courage et de persévérance; quoique les assiégeants tirassent sans discontinuer, les décombres furent enlevés en peu de temps, et les escarpes conservèrent toujours assez d'élévation pour rendre la montée des brèches, sinon impraticable, du moins très difficile; en outre des chaînes de chevaux de frise, des charrettes jetées les unes sur les autres, et des palissades, remplissaient les fossés de San-Christoval.

Indépendamment de ces obstacles, on avait placé des bombes de 14 pouces sur le mur de la face gauche du bastion (*f*), pour les rouler dans le fossé au moment de l'assaut. Ensuite on avait reconstruit des parapets sur les terre-pleins en arrière des brèches, avec des fascines, des sacs à terre et des balles laine. Derrière ces retranchements étaient postés des grenadiers munis chacun de trois fusils; enfin, l'activité qu'on déploya dans ce moment de crise donna la plus grande confiance dans la résolution formée de repousser l'assaut.

Tandis que le garnison prolongeait sa résistance par tous les moyens que l'industrie et la nécessité pouvaient imaginer, les assiégeants, de leur côté, se préparaient à un vigoureux assaut; on ne sait trop pourquoi ils le retardèrent jusqu'au milieu de la nuit, nous laissant ainsi le temps d'organiser une bonne défense; peut-être cela tenait-il au faux système qu'ils avaient adopté de négliger les approches à la sape, et de compter sur l'obscurité pour essayer de nous surprendre; mais nous ne le céditions pas à nos ennemis en vigilance et en valeur, en sorte qu'il furent trompés dans leur attente.

1^{er} Assaut.

A minuit, 6 à 700 hommes, divisés en deux colonnes, sortirent des boyaux contigus à la batterie (c), et s'avancèrent en silence jusqu'au glacis du bastion (f) et du flanc (d) du fort San-Christoval. A peine avaient-ils mis le pied sur le terrain de la fortification, qu'une fusillade des plus vives et trois canons à mitraille, pointés avec précision, repoussèrent ces colonnes et les mirent en désordre; mais, s'étant ralliés à la faveur de l'obscurité et des rideaux que formait le terrain, une nouvelle attaque succéda bientôt à la première: alors, les assaillants pénétrèrent dans les chemins couverts, dans les fossés, et même jusqu'aux brèches; mais tout est disposé pour les chasser une seconde fois; nos grenadiers, sans s'ébranler, les reçoivent à bout portant et les renversent sur les décombres. Le sergent d'artillerie Brette s'écrie: *mon capitaine, faut-il faire sauter la première mine?* En même temps il lance des bombes et des grenades qui éclatent et portent la mort au milieu des pelotons qui se pressent au pied des brèches; l'attaque se prolonge encore quelques instants avec opiniâtreté; mais, forcé de céder à la vaillance des Français, l'ennemi profite de la

nuit et des irrégularités du terrain, pour se dérober aux derniers coups; enfin, il rappelle ses soldats épars au son des clairons, et est obligé de se retirer dans ses lignes. 35 hommes, au nombre desquels se trouvaient trois officiers, furent tués dans les fossés et au pied des brèches; un grand nombre de blessés, beaucoup d'armes et quelques échelles, tombèrent en notre pouvoir; la perte des assaillants dans ce premier assaut fut évaluée à plus de 200 hommes. La garnison n'eut qu'un homme tué et 5 blessés.

Le commandement de San-Christoval avait été confié au capitaine Chauvin du 88^{me} ¹, officier brave et actif, qui, toujours debout sur les brèches, avait, par un noble exemple, enflammé le courage du petit nombre de défenseurs qui l'entouraient; il fut très bien secondé par le sergent d'artillerie Brette, par le sergent de sapeurs Lerouge, et par le sergent Gillot du 88^{me}.

Le succès de cette lutte glorieuse produisit un effet merveilleux sur l'esprit des troupes de la garnison, et remplit les habitants d'étonnement et d'admiration; il servit de règle pour déterminer la résistance que nous pouvions opposer, et pour apprécier les dangers et les hasards des assauts.

L'ennemi, irrité de l'échec qu'il venait d'essuyer, recommença son feu le 7 au matin, avec une violence excessive; il renversa bientôt tous les obstacles qui avaient été rassemblés pendant la nuit sur les brèches; mais ses tranchées étaient tracées de manière qu'il ne pouvait s'avancer le jour, sans parcourir à découvert un espace de plus de 500 mètres, sous le feu d'une grosse artillerie et de retranchements, défendus par des soldats aguerris, munis de trois fusils chacun. Lord Wellington dut reconnaître alors, mais trop tard, qu'on ne

¹ Le capitaine Chauvin fut nommé officier de la légion d'honneur, en récompense de sa belle conduite.

s'écarte jamais impunément des premières règles de l'attaque, et que *la précipitation dans les sièges ne hâte point la reddition des places.* (Maximes de Vauban.)

Dès que le feu des assiégeants fut un peu ralenti, on continua les travaux avec 600 ouvriers. Accablés par les combats, par les chaleurs et par les privations de toute espèce, nos soldats n'avaient à opposer que leur vaillance aux troupes fraîches de l'ennemi; le gouverneur se montrait infatigable dans les plus rudes opérations; à toutes les heures de la nuit et du jour, il visitait les travaux et les postes, veillait avec une égale sollicitude au soulagement des blessés, utilisait tout le monde à la défense, et prenait des mesures pour réprimer les menées sourdes des alliés, qui avaient déjà répandu l'inquiétude pendant le siège précédent¹.

Vers le soir, on acheva la batterie du bastion (8), et elle tira aussitôt sur l'attaque dirigée contre le château. L'ennemi, qui n'avait pas été moins diligent, termina aussi la batterie entreprise en (m), et tira avec quatre pièces de 24 contre la brèche, dont la partie supérieure, quoiqu'en terre, conservait toujours assez d'escarpement pour en rendre la montée très difficile.

Notre perte, dans cette journée, fut de 5 hommes tués et 16 blessés.

Dans la nuit du 7 au 8, le lieutenant Lessard fut chargé de déblayer, avec 100 travailleurs, les décombres qui étaient amoncelés au pied de la brèche du château, tandis que le capitaine Coste faisait perfectionner le retranchement intérieur

¹ Un grand nombre d'Espagnols se promenait dans les rues, armés de gros bâtons et avec un ton menaçant; des patrouilles, qui avaient ordre de faire feu sur tout rassemblement et même sur les individus qui parcourraient les rues pendant la nuit, déjouèrent leurs projets de nous attaquer au-dedans pendant que les Anglais renouvelaient leurs tentatives au-dehors.

avec 400 autres travailleurs. La même opération se répéta à San-Christoval, tant pour le déblayement des brèches que pour les préparatifs jugés nécessaires pour repousser un second assaut; mais l'ennemi, encore découragé de l'échec de la veille, n'osa rien tenter cette nuit; il se contenta de lancer une grande quantité de bombes et d'obus, et consumma ainsi ses munitions sans beaucoup d'utilité.

Trois hommes furent tués et sept blessés; le brave capitaine Coste se trouva au nombre des derniers: il se fit panser sur les travaux et continua de les diriger jusqu'au jour.

Le 8 au matin, l'ennemi recommença le feu de toutes ses batteries avec la même vivacité qu'aux premiers jours du siège; les bâtiments du château étaient entièrement détruits, le sol couvert de débris, de toute sorte de projectiles; les ravages s'étendaient ainsi dans tous les environs des ouvrages attaqués, et un grand nombre de maisons étaient ruinées de fond en comble; les habitants consternés désertaient les quartiers où il y avait tant de dangers; la ville n'offrait plus aucun lieu sûr, elle était sans cesse la proie des flammes, et les individus tombaient écrasés sous les décombres; à ces désastres venait se joindre la disette des vivres, et, malgré toute l'économie qu'on avait mise dans les distributions, elle se faisait déjà sentir d'une manière effrayante dans la garnison, qui pouvait à peine se procurer quelques denrées au poids de l'or, et dont on fut encore obligé de réduire la ration, déjà insuffisante pour des hommes fatigués par les travaux, et affaiblis par tant de privations¹.

Telle était la position des assiégés, lorsque les Anglais, chez qui abondaient toutes sortes de provisions, notamment le vin et le rhum, se préparèrent à livrer un second assaut.

¹ La disette était telle, que les habitants payaient un pain de munition 2 et 3 piastres.

Dans la nuit du 8 au 9, le capitaine Martin dirigea les travaux du château et le déblayement de la brèche; il avait 400 travailleurs sous ses ordres, les sergents Naudé et Lerouge. La batterie (*m*) tira à mitraille pour écarter les travailleurs, mais la place riposta avec trois gros mortiers, et, le feu de l'ennemi s'étant ralenti, on put achever de déblayer la brèche.

Le sergent de mineurs Joste, et celui des sapeurs Caboïs, avec 50 travailleurs, exécutèrent la même opération aux brèches de San-Christoval, tandis que le capitaine Gillet réunissait, dans l'intérieur du fort, tous les obstacles imaginables pour repousser l'assaut qu'on présumait devoir être donné dans la nuit. On ne sait pourquoi l'ennemi le différa encore de 24 heures: était-ce calcul ou incertitude? Quoi qu'il en soit, ce fut une faute, puisque ce délai nous servit à assurer l'effet des nouveaux moyens de défense que nous venions de créer.

Le sergent Lerouge fut tué aux travaux du château, et huit hommes y furent blessés.

Le 9, pendant que les batteries faisaient un feu bien nourri, on aperçut beaucoup de mouvement dans les camps et dans les tranchées, et on présuma que l'ennemi se préparait à livrer un assaut général aux trois brèches; les mouvements s'étant ralentis dans l'après-midi, on pensa encore qu'il le retarderait jusqu'à la chute du jour; mais, contre notre attente, il le différa jusqu'à la nuit, et se borna à l'attaque de San-Christoval. Nous profitâmes de ce répit pour achever les préparatifs de défense de ce fort; d'abord, les décombres des brèches furent déblayés pour la troisième fois; des chevaux de frise, des charrettes et des bois de démolition furent rangés dans les fossés; en même temps on plaça sur les parapets, qu'on avait reconstruits à la hâte avec des sacs à terre et des ballots de laine, trente bombes de 14 pouces, et plusieurs barils remplis de grenades et de matières combustibles, qu'on devait rouler sur les assaillants;

plusieurs pièces chargées à mitraille étaient en outre avantageusement pointées; enfin 200 hommes d'élite, commandés par le capitaine Joudiou, du 21^{me}, étaient sous les armes, munis chacun de trois fusils chargés.

2^{me} Assaut.

On en était là des préparatifs, lorsque, vers dix heures du soir, la nombreuse artillerie des assiégeants lança des projectiles sur le fort et sur le château. Pendant ce signal précurseur de l'assaut, nos batteries se taisent; les cris des sentinelles, « Prenez garde à vous » troublent seuls, par moment, le profond silence des remparts. Nos soldats attendent l'ennemi avec impatience, et brûlent de le combattre corps-à-corps. Bientôt il s'avance; il repousse les postes des chemins couverts, et fond avec impétuosité dans les fossés; les plus vaillants réussissent à se faire jour à travers les obstacles et se précipitent sur les deux brèches; ils semblent animés d'une ardeur à laquelle rien ne doit résister: des cris de *houra* retentissent de toutes parts; mais nos braves, avec leur imperturbable assurance, les reçoivent à brûle-pourpoint, et les renversent pêle-mêle sur les décombres, tandis que les bombes et les grenades éclatent sous leurs pas avec un bruit horrible, et achèvent leur destruction. Aux cris menaçants des assaillants succèdent les cris des vainqueurs; vainement les chefs anglais cherchent à rallier leurs soldats pour tenter de nouveaux efforts; après avoir essuyé de grandes pertes ils succombent, le courage les abandonne, et ce qui parvient à échapper à la mort fuit en désordre dans les lignes de contrevallation, pour y chercher un refuge. A cette scène de destruction succède le calme le plus profond; il n'est interrompu que par les gémissements des blessés. La générosité française se signala en cette occasion

à l'égard des vaincus : le capitaine Joudiou, aussi compatissant après l'action que terrible dans le combat, donna à l'instant l'ordre de porter des secours aux blessés; il fit retirer plusieurs soldats et deux officiers anglais du milieu des décombres des brèches, et s'honora dans cette occasion par un bel exemple d'humanité. Le nombre des assaillants était de 7 à 800; quarante furent tués, et plus de 150, horriblement mutilés, restèrent gisants jusqu'au matin dans les chemins couverts et sur les glacis. Un grand nombre d'armes et d'échelles demeurèrent en notre pouvoir, et ce qui est presque incroyable, la garnison du fort n'eut que deux hommes blessés.

Dans cette action glorieuse, le capitaine Joudiou déploya une habileté et une bravoure qui lui méritèrent les plus grands éloges de la part du gouverneur et de toute la garnison. Il fut bien secondé par les lieutenants Rollin du 21^{me}, et Manuel du 34^{me}; le sergent d'artillerie Brette¹, qui s'était déjà distingué dans la nuit du 6 au 7, se comporta aussi avec beaucoup d'adresse et de courage. Le canonnier Longet répondit au brave Joudiou, qui animait ses soldats au combat : « *Mon capitaine*, dit-il avec une énergique expression, *l'ennemi n'entrera pas, moi seul l'en empêcherai!* » En même temps il roulait des bombes et jetait des grenades qui contribuèrent puissamment à repousser les assaillants.

Pendant l'attaque, l'aide-de-camp Duhamel et le lieutenant de gendarmerie Beaucourt, sortirent de la tête du pont avec un détachement d'infanterie pour voler au secours de San-Christoval; ils rencontrèrent l'ennemi dans la communication et l'en chassèrent. Le lieutenant Beaucourt, qui n'était pas

¹ Le général en chef fit nommer le capitaine Joudiou officier de la légion-d'honneur, et le sergent Brette lieutenant d'artillerie et chevalier de la légion-d'honneur, récompenses bien méritées.

entièrement rétabli d'une blessure reçue au siège précédent, fut de nouveau atteint d'un coup de feu.

On s'attendait que l'ennemi attaquerait simultanément San-Christoval et le château, que même l'attaque de ce premier point n'aurait d'autre objet que de faire une diversion en faveur du second ; dans cette conjoncture, le commandant du génie avait fait déblayer le pied de la brèche du château¹ et préparer dans l'intérieur tous les obstacles possibles. Le retranchement (*h*), auquel on avait travaillé sans relâche depuis l'établissement des batteries (*k, l, m*), était à peu près terminé, 400 hommes, rangés le long du parapet, plongeaient en avant de cet ouvrage de manière à ce qu'aucun coup ne pût se perdre ; enfin, on n'omit aucune des mesures que l'incertitude où nous étions sur les desseins de l'ennemi pouvait motiver ; toutefois, le reste de la nuit se passa dans un calme qui contrastait singulièrement avec le fracas épouvantable qui avait précédé.

Le lendemain 10 juin, l'ennemi recommença la canonnade avec une espèce, de rage ; mais, vers 10 heures, il la cessa tout-à-coup, et envoya un parlementaire qui fut introduit par la tête du pont, et qui remit au gouverneur la lettre suivante :

« Monsieur le général, il est fort à désirer que les blessés
« qui restent sous le feu et dans les fossés du fort San-Chris-
« toval soient soignés, et j'espère que vous permettrez qu'on
« les ôte de la place où ils sont, et qu'on les apporte à un en-
« droit, entre nos avant-batteries et le fort, d'où je pourrai
« les faire transporter.

« J'ose aussi vous demander de permettre qu'on apporte le
« corps du major, M. Gaeisey, qui a été tué hier au soir, et

¹ L'ennemi qui se doutait de cette opération, tira constamment à mitraille sur les travailleurs; le capitaine Delecy, du 88^m, et deux soldats furent tués, plusieurs autres furent blessés.

« aussi les corps des autres officiers, afin de les faire enterrer
« avec les honneurs qui leur sont dus ¹ ».

« J'ai l'honneur, etc. *Signé STEWART.* »

RÉPONSE DU GOUVERNEUR.

« Monsieur le général, un de mes aides-de-camp allait se rendre
« près de vous pour vous prier de faire cesser le feu, afin de
« faire enlever vos blessés, lorsqu'on est venu m'annoncer que
« vous-même veniez d'envoyer un parlementaire à cet effet;
« je donne à l'instant des ordres pour qu'un aussi louable but
« soit rempli, et je profite de cette occasion pour vous infor-
« mer que j'ai fait transporter en ville, pour y être soignés,
« ceux de vos blessés que j'ai pu faire enlever nonobstant le
« feu de vos batteries. »

« J'ai l'honneur, etc. *Signé PHILIPPON.* »

Aussitôt après le départ du parlementaire, il y eut une sus-
pension d'armes de quelques heures, pour donner le temps
aux assiégeants d'enlever leurs blessés et d'enterrer leurs morts.
Après cette opération, ils recommencèrent le feu, mais avec
si peu de vigueur, qu'ils nous décélérent tout-à-fait leur dé-
tresse et leur découragement ².

¹ Cette lettre, ainsi que celles du maréchal Beresford, ne sont pas traduites; elles furent écrites en français telles qu'elles se trouvent ici.

² Répéterons-nous que cette place fut assiégée une seconde fois avec la même maladresse que la première? que les Anglais ne conduisirent point leurs attaques selon les règles du système de Vauban, qui consiste à s'avancer pied à pied, à cerner et envelopper peu à peu toutes les défenses de la place, sans brusquer les attaques, lorsqu'on peut s'en dispenser? Nous n'entrerons pas dans tant de détails; nous renfermerons nos réflexions dans un cercle plus étroit, et nous signalerons seulement les défauts qui contribuèrent à faire échouer les deux dernières et principales opérations du siège.

D'abord l'artillerie, qui aurait dû faire un grand feu sur tous les points.

La garnison, toujours infatigable, quoique sans espoir d'une délivrance prochaine, animée par le succès qu'elle venait d'obtenir, continua sans interruption les travaux de défense; la nuit était à peine venue, que de nouveaux travailleurs se pressèrent à l'envi pour déblayer les brèches, et en peu d'instants celle du château présenta un escarpement de plus de 10 pieds de hauteur.

Le gouverneur, qui étendait ses soins sur toutes les parties du service, prit à l'égard du fort San-Christoval les mêmes dispositions que la veille, et il s'établit ensuite au château avec le commandant du génie, pour veiller de plus près à la défense de ce poste important. L'attente d'un troisième assaut n'étonnait point nos soldats, qui étaient déterminés à tout braver pour conserver cette place à la France, et les prépa-

de la place, pendant les assauts, afin de détourner l'attention des assiégés, garda le silence.

La seconde faute fut de n'avoir pas prévu que les obstacles des brèches pouvaient arrêter un premier élan, quelque vigoureux et quelque bien dirigé qu'il pût être, et de n'avoir pas eu en réserve plusieurs détachements de troupes fraîches, pour renouveler coup sur coup un deuxième et même un troisième assaut. Il était aisé de juger qu'il y avait moins de péril et plus de chances de succès à recommencer sur l'heure un second assaut, qu'à l'ajourner au surlendemain, puisque ce délai devait servir à préparer de nouveaux moyens de résistance et à exciter le courage des assiégés.

Enfin, la troisième et la plus grande de toutes les fautes, fut d'avoir attaqué les brèches du fort San-Christoval, sans avoir attaqué en même temps la brèche du château; car, en admettant que San-Christoval fût tombé, le château qui commande ce fort, et qui en est séparé par la Guadiana, restait aux assiégés, et rien n'était décidé. Un troisième assaut et peut-être un quatrième devenait encore nécessaire pour s'en rendre maître; mais c'était perdre un temps précieux en attaques partielles et infructueuses, et donner le loisir aux armées françaises d'arriver au secours de la place.

Il est évident que la reddition de Badajoz dépendait de la prise de son château; c'était donc vers ce point important que les assiégeants devaient diriger tous leurs efforts, et leur impéritie dans cette circonstance est impardonnable. La force matérielle et le courage ne leur manquait point, mais ils ne savaient pas l'employer avec prudence, et surtout avec à-propos.

ratifs se continuèrent avec activité ; mais la manière dont les Anglais avaient été reçus aux deux premiers, fit présumer qu'ils n'en hasarderaient pas d'autre de sitôt ; néanmoins, l'artillerie disposa des pièces chargées à mitraille sur tous les flancs ; quatre compagnies de grenadiers et 50 mineurs, munis d'artifices, gardaient le sommet de la brèche ; quatre compagnies de voltigeurs étaient établies dans les chemins couverts du front (8 , 9), pour flanquer le pied du château , et 400 hommes, commandés par le chef de bataillon Marquet, occupaient le retranchement (*h*).

Telle était la situation des assiégés dans la soirée du 10 ; le 11 vers deux heures du matin, arrivèrent deux déserteurs qui apprirent la levée du siège, et que déjà les Anglais avaient commencé leur retraite ; en effet, à l'aube du jour, on remarqua de grands mouvements dans les camps, qui confirmèrent cette heureuse nouvelle ; toutefois l'ennemi chercha à cacher sa résolution, en continuant le feu de ses batteries ; mais le sort en était jeté, il dut céder à la force des circonstances ; la résistance de la garnison, et une lettre interceptée, qui annonçait l'intention de réunir toutes les forces françaises en Estramadure, déterminèrent une seconde fois la levée du siège de Badajoz.

Le 12 et le 13 juin, l'ennemi cessa le feu de ses batteries, enleva sa grosse artillerie, et la transporta à Elvas. La garnison continua de bivouaquer sur les remparts, avec d'autant plus de raison qu'outre la brèche du château, la place était susceptible d'être attaquée à la fois de vive force, sur plus de dix points différents. Les troupes d'artillerie et du génie furent les seules employées aux travaux : elles achevèrent de raser les bâtiments militaires du château détruits par le bombardement, et dont les restes nuisaient à la formation du retranchement ; les bois de ces bâtiments furent employés à former des abattis.

Le 14, on remarqua beaucoup de mouvement dans les camps; les routes d'Albuhera et d'Olivença étaient couvertes de voitures chargées de munitions qui se dirigeaient vers le pont de bateaux. A dix heures du matin, environ 100 Portugais s'approchèrent de la place, dans le dessein d'enlever quelques bœufs qui restaient encore à la garnison, et qu'on avait mis en pâture sur les glacis; pour arrêter cette audace, le gouverneur fit sortir 50 cavaliers, sous le commandement du lieutenant Châteauneuf, qui en sabra plusieurs et mit le reste en fuite.

Les troupes du blocus ne firent aucun mouvement pendant les journées du 15 et du 16, elles se tinrent paisibles dans leurs camps; cet état passif devenait inquiétant pour la garnison, à cause de la disette des vivres qui se faisait sentir de plus en plus. Le général Philippon et les officiers supérieurs employèrent tous leurs soins à soutenir le bon esprit, que la perspective d'un long blocus dont on ne pouvait prévoir le terme devait affaiblir; ils exhortèrent les troupes à supporter avec patience les privations qu'elles souffraient, assurant que cet état de choses ne pouvait durer long-temps, quoiqu'ils n'eussent eux-mêmes aucun avis certain de la marche des évènements, et qu'ils s'attendissent même à être bientôt dans la nécessité de capituler, ou de se faire jour à travers les ennemis; cruelle alternative pour une garnison qui avait vaincu deux fois sur la brèche!

On savait que les forces des alliés s'étaient concentrées du côté d'Albuhera, depuis que le siège était converti en blocus, et que celles qu'ils avaient laissées sur la rive droite de la Guadiana étaient considérablement réduites; cette circonstance pouvait favoriser une évasion: dans cet espoir, il fut arrêté, sur la proposition du commandant du génie, que dès que la garnison serait réduite à la dernière extrémité, elle

tenterait de s'échapper furtivement à la faveur de la nuit, en même temps qu'on ferait sauter les mines préparées lors de la première défense pour la destruction des fronts (1, 2, 3). (*Voyez page 112.*) La retraite devait s'opérer par le chemin de Montigo, sur Merida ou Cordovilla. Pour donner le change à l'ennemi et le confirmer dans l'idée que nous ne pensions nullement à quitter la place, on commença le 16 avec beaucoup d'apparat, la démolition d'une arche du pont de pierre de la Guadiana, pendant que les charpentiers préparaient secrètement, dans l'arsenal du génie, des longerons et des madriers pour rétablir promptement le passage; mais, grâce aux mouvements combinés des armées du Portugal et du Midi, nos préparatifs de départ furent superflus, l'ennemi décampa tout-à-fait dans la nuit du 16 au 17; quelques vedettes seulement étaient encore en vue sur les routes de Campo-Major et d'Elvas: un détachement de cavalerie sortit pour leur donner la chasse.

Le 18, quelques pelotons de cavalerie rôdèrent encore autour de la place.

Le 19, vers le soir, arriva un chef d'escadron, escorté par 100 chevaux, apportant la nouvelle que les armées françaises, sous les ordres des maréchaux ducs de Dalmatie et de Raguse, s'avançaient pour opérer notre délivrance.

Ainsi fut levé le second siège de Badajoz, après trois mois d'inutiles efforts de la part des alliés. En vain lord Wellington fit-il foudroyer le château et le fort San-Christoval; en vain épuisa-t-il dans les assauts le courage de ses meilleurs soldats; cette place, quoique mal fortifiée, mais défendue par une brave garnison, que l'exemple de ses chefs rendait invincible, devint un écueil contre lequel la fortune du noble lord éprouva un échec terrible, auquel il dut être d'autant plus sensible qu'il avait annoncé son triomphe prochain.

La perte des assiégeants fut considérable; ils cherchèrent à la déguiser dans leurs rapports; quoique difficile à évaluer au juste, nous croyons ne rien hasarder en assurant qu'elle fut de plus de 2000 hommes, au nombre desquels se trouvèrent huit officiers du génie¹. Enfin, les assiégeants se comportèrent avec une grande bravoure, mais avec peu d'habileté. Toutefois, les soldats anglais ont le mérite d'être soumis, disciplinés et faciles à conduire. Ils sont robustes et supportent bien les fatigues, lorsqu'ils sont bien nourris; ils sont propres et bien tenus; et, quoique recrutés à prix d'argent, ils se montrent sensibles à l'honneur national.

Les pertes éprouvées par la garnison furent peu nombreuses comparativement à celle des assiégeants; nous les avons indiquées à peu près jour par jour.

Le gouverneur fit connaître les officiers et les soldats qui s'étaient le plus particulièrement distingués, parmi lesquels nous devons citer le chef de bataillon Marquet, les capitaines Chauvin et Joudiou, le chef de bataillon Gonzalès, les lieutenants Tortel et Loos, le sergent Brette et le canonnier Longet, les capitaines Gillet et Amillet, les capitaines Martin et Coste, et les aides-de-camp Desmeuve et Duhamel.

Le 20 juin, les armées françaises du Portugal et du Midi, fortes de 55 à 60 mille combattants, occupaient les environs de Badajoz, sur les deux rives de la Guadiana, et les généraux en chef arrivèrent dans la place; le duc de Raguse, qui avait succédé au prince d'Essling, y entra le premier, accompagné des généraux Regnier et Foy. A l'approche du duc de Dalmatie, la garnison courut aux armes et forma la haie sur son passage; avant de se rendre dans la place, le maréchal visita

¹ Officiers du génie anglais tués: MM. Hunt, Patton, Forester, Dickinson et Melville; blessés, MM. Ross, Boteler et Reid.

d'abord à cheval les travaux des assiégeants, examina la brèche du château, et fit ensuite son entrée par la porte de la Trinidad, au bruit du canon et des acclamations dont le saluèrent toutes les troupes. Au fracas des armes succéda le calme, et la joie publique fut au comble. Présentés aux deux maréchaux, le gouverneur, le commandant du génie, celui de l'artillerie et l'état-major de Badajoz en reçurent des éloges, dans les termes les plus honorables, comme un témoignage éclatant de satisfaction, au nom de l'armée et de la France. Ces éloges furent communs aux différentes armes, et aux employés des administrations, organisés en compagnies pour le maintien de l'ordre. « *Vous avez tous rivalisé de zèle, d'activité et de bravoure*, leur dit le maréchal Soult; *tous vous vous êtes montrés bons Français!* » Les cris mille fois répétés de *vive l'Empereur!* accompagnèrent ces paroles.

Lord Wellington, dans sa retraite, avait pris la direction d'Olivença; il abandonna cette place, qui lui avait coûté huit jours de siège, avec une telle précipitation, qu'il y laissa ses approvisionnements en vins, eaux-de-vie et poissons salés. Il repassa la Guadiana à Jurumenha, et replia ensuite le pont qu'il avait fait construire sur ce fleuve.

Cependant le général Godinot, qui avait pris possession de la place d'Olivença, reçoit l'ordre de la démanteler; il met la plus grande activité dans cette opération. Une compagnie de mineurs y est dirigée; elle établit des fourneaux aux saillants des bastions, et sur divers autres points, et, le 27 juin au matin, tandis que la division Godinot se retire sur Valverde, à une lieue de là, le feu est mis aux mines et les fortifications s'écroulent.

L'armée, sous les ordres du général Spencer, avait suivi l'armée française du Portugal par un mouvement parallèle, en sorte que les alliés, forts de plus de 60 mille combattants,

se trouvèrent réunis sur la Caya, entre Santa-Olaya et la forteresse d'Elvas, occupant une position avantageuse, qu'ils renforcèrent encore par quelques redoutes; néanmoins, Wellington ne crut pas devoir risquer une bataille dont l'issue pouvait le refouler sur Lisbonne.

Le 22, une division de quatre régiments de dragons, sous le commandement du général Latour-Maubourg, s'était portée sur Elvas dans le but de reconnaître le terrain; arrivé à une assez petite distance de la place sans avoir rien aperçu, le général retourna dans la direction de Badajoz. Lord Wellington avait fait pousser le même jour une reconnaissance d'environ 600 chevaux sur cette place, mais par un autre chemin; celle-ci, en reprenant la route d'Elvas, ne se doutant point de la présence des Français sur cette même route, se trouva tout-à-coup en face du 27^{me} de dragons, qui formait l'avant-garde. Le colonel Lallemand se replie avec habileté sur la division et engage l'ennemi, par cette retraite simulée, à se mettre à sa poursuite. La cavalerie anglaise donne tête baissée dans le piège, et est entraînée sur les quatre régiments, qui la reçoivent au milieu d'eux et l'entourent de toutes parts. Après un combat assez vif, 300 cavaliers sont tués ou pris sur le champ de bataille, et le reste, mis dans le plus grand désordre, se sauve bride abattue dans Elvas. Les chevaux capturés servirent à remonter nos dragons, qui reprirent leur position sur les bords de la Gébora; après cette reconnaissance, les armées ennemies restèrent quelque temps en repos, et publièrent des bulletins mensongers pour dissimuler leurs revers.

Le séjour des deux généraux en chef dans Badajoz fut de courte durée; le duc de Raguse alla établir son quartier-général à Mérida. Le duc de Dalmatie, qui venait de recevoir l'avis qu'un corps espagnol, commandé par le général Black, était descendu à Almeira et menaçait Grenade, marcha au

secours de cette ville, avec les divisions Godinot et Conroux, précédées de quatre régiments de cavalerie. La perte de Grenade aurait eu l'influence la plus défavorable en Espagne. Avant son départ, il donna des instructions pour augmenter les fortifications de Badajoz, et laissa des ordres au comte d'Erlon, qui venait de prendre le commandement du 5^me corps, pour se maintenir en Estramadure.

Le duc de Raguse, jugeant les alliés hors d'état, après les pertes essuyées dans cette campagne, de tenter rien de sérieux en Estramadure, instruit d'ailleurs qu'ils avaient pris des quartiers en arrière d'Arronches et d'Alburquerque, se replia lui-même, le 17 juillet, avec l'armée du Portugal, sur le Tage, établit son quartier-général à Alméras, et plus tard à Talavera-de-la-Reina et à Tolède, jusqu'au milieu de septembre, que les démonstrations de l'ennemi l'obligèrent de concentrer ses troupes pour agir avec toutes ses forces sur le Duero.

Les Anglais ayant ainsi été expulsés de l'Estramadure, le théâtre de la guerre fut momentanément éloigné de Badajoz. Le calme se rétablit dans la ville, et, n'ayant plus d'autre objet que les travaux de défense, on s'y livra avec la plus grande ardeur.

Extrait de l'Ordre du jour du général en chef, du 20 juin.

« Le général en chef s'empresse d'annoncer que l'armée
« impériale du Portugal est en rapport d'opération avec l'armée
« du Midi.

« Il annonce également la délivrance de Badajoz, et il pré-
« sente, comme exemple d'expérience, de dévouement et de
« valeur, les chefs et la brave garnison de cette place, dont
« le général de brigade Philippon est gouverneur Un. grand
« nombre de militaires de tout grade se sont distingués

« pendant le siège par des actions d'éclat ; leurs noms seront
 « mis sous les yeux de l'empereur, et les récompenses qu'ils
 « ont mérités seront sollicitées.

« Le chef de bataillon Lamare commandait le génie, le chef
 « de bataillon Colin l'artillerie¹, ce dernier a été parfaitement
 « secondé par le major Gonzalès au service de S. M. C.

« La défense de Badajoz sera citée dans les fastes militaires
 « comme un des faits les plus remarquables de la guerre. L'ar-
 « mée anglo-portugaise et espagnole a successivement pris part
 « au siège et y a éprouvé des pertes très considérables. Il y
 « avait trois brèches, l'une au corps de la place et deux au
 « fort San-Christoval; l'ennemi a livré deux assauts à ce fort,
 « et il a été repoussé, laissant les fossés comblés de morts.
 « On estime sa perte à 2000 hommes, etc.

« *Signé* duc de DALMATIE. »

¹ L'empereur éleva le général Philippon au grade de général de division, et les deux chefs de bataillon au grade de colonels.

SITUATION DE LA GARNISON DE BADAJOZ, A L'ÉPOQUE DU 11 JUIL. 1811.

Légende.

| DÉSIGNATIONS. | PRÉSENTS. | | TOTAL. |
|--|------------|-----------|--------|
| | OFFICIERS. | TROUPES. | |
| Le gén. de brig. (Duhamel, lieut. aide-de-camp. baron | 3 | » | 3 |
| PHILIPPON, gouv. (Desmeuve, Id..... | 1 | » | 1 |
| L'adjud. command. Gasquet, command. de la place. | 2 | » | 2 |
| Adjudans de place..... | 1 | » | 1 |
| Lamare, chef de bataillon, commandant du génie.. | 1 | » | 1 |
| Amillet, capitaine du génie..... | 1 | » | 1 |
| Gillet, capit. du génie, comm. une comp. de min. | 1 | » | 1 |
| Collin, chef de bataillon, command. de l'artillerie. | 1 | » | 1 |
| Gonsalès, idem, espagnol, commandant en second. | 1 | » | 1 |
| ADMINISTRATIONS. | | | |
| | FRANÇAIS | ESPAGNOLS | |
| Commissaire des guerres..... | 1 | » | 1 |
| Médecins..... | 1 | 7 | 8 |
| Chirurgiens..... | 5 | 11 | 16 |
| Pharmaciens..... | 3 | 5 | 8 |
| Hôpitaux (employés)..... | 9 | 11 | 20 |
| Services réunis..... | 19 | » | 19 |
| TROUPES. | | | |
| Artillerie..... | 16 | 227 | 243 |
| Génie..... | 4 | 285 | 289 |
| Cavalerie..... | 6 | 100 | 106 |
| 21 ^e régiment léger..... | 23 | 454 | 477 |
| 40 ^e id. de ligne..... | 16 | 425 | 441 |
| 58 ^e id. id..... | 19 | 485 | 504 |
| 88 ^e id. id..... | 14 | 394 | 408 |
| 100 ^e id. id..... | 18 | 389 | 407 |
| 103 ^e id. id..... | 19 | 487 | 506 |
| Espagnols assermentés..... | 5 | 49 | 54 |
| Train des équipages militaires..... | » | 69 | 69 |
| TOTAUX | 184 | 3403 | 3587 |

TROISIÈME DÉFENSE DE BADAJOZ.

Le chef de bataillon Lamare commandant le génie, le chef de bataillon Colin l'artillerie, ce dernier a été parfaitement secondé par le major Gonzalez au service de S. M. C. & La défense de Badajoz sera citée dans les fastes militaires comme un des faits les plus remarquables de la guerre. L'armée anglo-portugaise et espagnole a successivement pris part au siège et y a éprouvé des pertes très considérables. Il y

Pl. III
et IV.

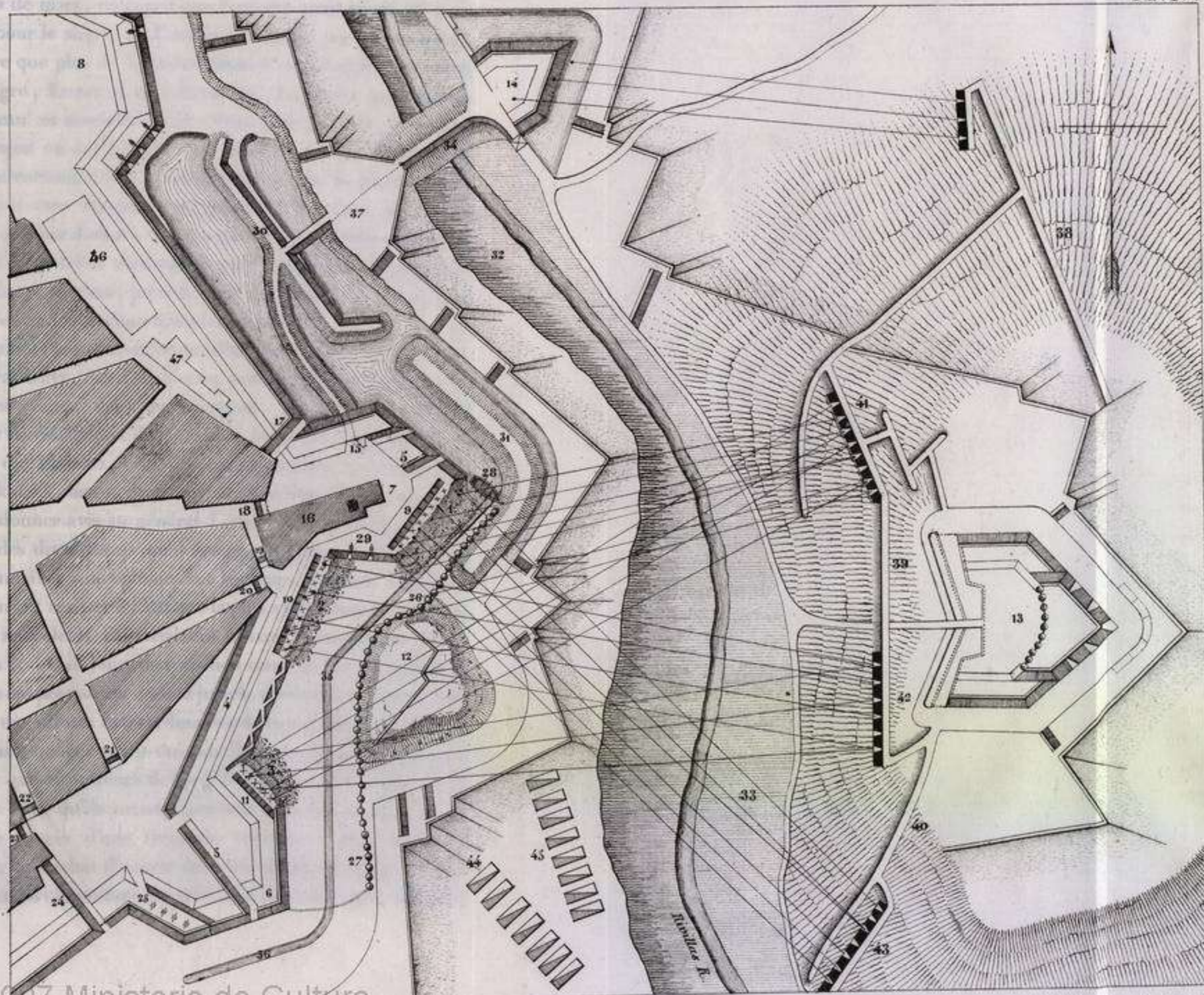
Les forces considérables que les alliés avaient rassemblées au commencement de 1812, dans le Midi, notamment à Cadix, avaient empêché le duc de Dalmatie de suivre le projet d'une utile diversion qu'il avait formé en faveur de l'armée du Portugal; cet état de choses devint favorable à lord Wellington, dont le duc de Raguse restait également éloigné, à cause de la difficulté de faire subsister son armée dans un pays ruiné, qui n'avait cessé d'être la base de toutes les opérations militaires. Instruit de notre position, le général anglais, dont l'armée était abondamment pourvue de tout, résolut d'assiéger une troisième fois Badajoz; l'espoir de réussir dans cette nouvelle entreprise était fondé sur l'isolement de cette place, qui était abandonnée à elle-même, et éloignée de plus de 40 lieues du centre des opérations des armées françaises.

Ainsi, au mois de février, les renseignements donnés par les espions annonçaient que les alliés réunissaient une grande quantité de vivres et de munitions à Elvas, et que plus de mille ouvriers étaient employés à confectionner des gabions, des fascines et autres objets destinés au siège. Ces renseignements et les moindres bruits arrivant du dehors furent recueillis avec soin par le gouverneur et transmis au maréchal duc de Dalmatie.

TROISIÈME DÉFENSE DE BADAJOZ EN 1812.

PL. IV

Légende.



- 1, 2, 3. Brèches.
- 4, 5. Retranchements derrière les brèches.
- 6, 7, 8. Bastions.
- 9, 10, 11. Retranchements en balles de laine et en sacs à terre, en avant desquels étaient rangés des chevaux de frise à lames de sabres.
- 12. Rédan fait pendant le siège, sur un terrain massé anciennement pour une demi-lune.
- 13. Lunette Picurina, son réduit, et une galerie à la Darcon, à la contrescarpe non achevée.
- 14. Lunette San-Roque.
- 15. Porte de la Trinidad.
- 16. Eglise de la Trinidad, dont les murs étaient crénelés.
- 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24. Coupures faites dans les rues pour servir de second retranchement.
- 25. Quatre pièces à mitraille, destinées à battre le sommet de la brèche (3) et le terre-plein de la courtine.
- 26, 27. Chapelet de bombes en avant des brèches.
- 28. Bateau dans lequel était un peloton pour flanquer la brèche. (1)
- 29. Deux pièces à mitraille.
- 30, 31. Contre-garde et tenaille imparfaites.
- 32, 33. Inondation.
- 34. Digue de retenue et communication.
- 35, 36. Cunette faite pendant le siège.
- 37. Communication couverte en toile, élevée sur des perches.
- 38, 39, 40. Tranchées des ennemis.
- 41, 42, 43. Batteries de brèches.
- 44, 45. Divisions anglaises marchant à l'assaut.
- 46, 47. Maisons démolies pendant le siège, pour dégager les remparts.

50 100 200 300 mètres

LE PLAN DE LA VILLE DE BADAJOZ EN 1812.



Le 10 de mars, on apprit que l'ennemi avait réuni 78 gros canons pour le siège, et d'autres avis firent en même temps connaître que plus de 50 mille hommes se concentraient entre Port-Alègre, Estremos et Villaviciosa. Le gouverneur manda de nouveau au maréchal qu'il n'était plus possible de douter que Badajoz ne dût bientôt être assiégé, et que l'ennemi se flattait ouvertement de se rendre maître de la place, avant qu'elle pût être secourue. Cependant, les deux premières défenses avaient donné à nos troupes une confiance extraordinaire, et il ne fallut rien moins que l'immensité des moyens réunis contre la place, pour donner aux Anglais le courage de se mesurer une troisième fois avec elles.

Le colonel Picoteau, directeur d'artillerie, dans ses rapports au général Ruty, demandait avec instance des poudres et des projectiles creux, dont on manquait. Deux fois ces objets partirent de Séville, et deux fois ils furent arrêtés en route, de sorte que Badajoz ne fut point suffisamment approvisionné.

Le colonel Lamare, directeur des fortifications, s'empressa aussi de donner avis au général Léry, des préparatifs de l'ennemi et des dispositions qu'il avait prises pour la défense; il lui fit connaître son opinion sur le temps pendant lequel la place pourrait résister à l'attaque la plus vigoureuse et la mieux dirigée; ses calculs l'autorisèrent à fixer le *maximum* de la défense à 20 ou 25 jours de tranchée ouverte. On verra dans la suite que ces prévisions étaient justes; d'ailleurs, on devait s'attendre à des efforts extraordinaires de la part des Anglais; on se souvenait qu'ils avaient été humiliés aux deux sièges précédents, et que la présence de lord Wellington était une raison suffisante pour qu'ils ne négligeassent rien de ce qui devait assurer le succès d'une troisième entreprise. Mais n'anticipons pas, et, avant d'entrer dans les détails du siège, nous donnerons une connaissance succincte des ouvrages exécutés

depuis la fin de juin 1811, jusqu'à la nouvelle apparition des Anglais, en mars 1812, afin que l'on puisse apprécier quel était l'état et la force de la place. Comme l'ennemi avait dirigé, dans les deux premiers sièges, tous ses efforts contre San-Christoval et le château, le duc de Dalmatie voulut que cette partie de la place fût renforcée : il ordonna, en conséquence, la construction de la lunette (36), sur l'emplacement que les Anglais avaient occupé avec leur batterie de brèche contre ce fort. Les fossés de cette lunette furent creusés à pic dans le roc, à l'aide de pétards, à 4 mètres et demi de profondeur. Un magasin à poudre et un logement blindés à l'épreuve, pour 50 hommes, furent construits dans une traverse en capitale, et la gorge, fermée par un bon mur crénelé, mettait cet ouvrage à l'abri d'une attaque de vive force, quoiqu'il fût un peu éloigné de San-Christoval, mais d'ailleurs défilé des hauteurs et dominant sur tous les environs. L'artillerie l'avait armé de pièces et de projectiles nécessaires ; enfin, on mit tant d'activité dans la construction de cette lunette, qu'elle se trouva achevée avant la fin de septembre : ensuite elle reçut la dénomination de lunette Verlé, en mémoire du général de ce nom, mort glorieusement à la bataille d'Albuhera.

Les deux brèches de San-Christoval avaient été rétablies ; les fossés de ce fort creusés dans le roc pour les rendre plus profonds, les contrescarpes relevées en maçonneries et les glacis exhaussés de manière à cacher les escarpes vues précédemment jusqu'à leur pied ; en outre, des approvisionnements de matériaux furent faits dans l'intérieur, pour construire un magasin à poudre, une citerne et un petit logement voûtés à l'épreuve.

La tête de pont, ruinée pendant le dernier siège, fut réparée ; ainsi que la communication de San-Christoval ; enfin

ces ouvrages, dont on devait l'exécution au duc de Dalmatie, furent conduits avec une telle activité, que lorsque l'ennemi parut, ils avaient atteint le degré de perfection indispensable à leur but, et cette partie de la place était dans un état de défense respectable. Mais il restait encore beaucoup à faire pour obtenir le même résultat sur l'autre rive, et établir partout un juste équilibre de forces.

La couronne de Pardaleras avait été relevée de ses ruines, la gorge fermée par un mur crénelé, les fossés approfondis, la branche, le demi-bastion et la courtine de gauche, rehaussés pour voir de revers en avant des fronts (1, 2, 3); un magasin à poudre et un logement à l'épreuve reconstruits; le chemin couvert réparé et palissadé à neuf, et la communication en caponnière refaite sur un nouveau tracé, avaient donné à cet ouvrage toute la force qu'on pouvait désirer, eu égard au temps qu'on y avait employé et aux dépenses qu'on y avait faites.

La demi-lune du front (2, 3), ébauchée anciennement par les Espagnols, avait été massée à la fin de 1811; on termina son revêtement en maçonnerie et les remblais de terre en 1812: cet ouvrage augmenta beaucoup la force de cette partie de la place. Les deux demi-lunes des fronts collatéraux furent entreprises dans le mois de février, lorsque les bruits d'un nouveau siège commençaient à se répandre. Les troupes de la garnison, qui étaient, pour ainsi dire, les seuls travailleurs sur lesquels on pût compter, étaient remplies d'ardeur; et en peu de temps le revêtement en maçonnerie de la demi-lune du front (1, 2), fut élevé à 1 mètre 60 centimètres au-dessus des fondations; celle du front (3, 4), construite entièrement en terre, à défaut d'autres matériaux, dépassait déjà le sommet du glacis, et elle aurait pu, de même que les deux autres, être mise en état de défense dès les premiers jours du siège, si l'ennemi eût dirigé ses attaques sur ce point. Enfin, une cunette de

2 mètres de profondeur sur autant de largeur, fut creusée dans le fossé du corps de la place, depuis le bastion (1) jusqu'au bastion (3), et, malgré ces diverses améliorations, et celles des mines défensives entreprises en 1811, ces deux fronts se trouvaient encore assez faibles pour être choisis de préférence comme point d'attaque; mais les ingénieurs anglais ne profitèrent nullement des leçons de l'expérience, et attaquèrent pour la troisième fois le taureau par les cornes.

Les mines pratiquées dans le terre-plein des bastions (1, 2, 3), destinées à faire sauter ces ouvrages, furent perfectionnées, et la résolution qui avait été prise à cet égard ne manqua, comme on le verra par la suite, que par le dénuement de poudre qu'on éprouva vers la fin du siège.

Le château flanqué de tourelles fut fermé avec soin; des vivres et des munitions avaient été placés dans des bâtiments, dont le plus vieux est un donjon, sous lequel se trouve un souterrain qui renfermait notre seul magasin à poudre. On avait entièrement réparé la brèche faite par les Anglais, lors de la seconde défense; les anciennes batteries étaient rétablies et l'artillerie en avait construit de nouvelles; des mineurs avaient pétardé le rocher sur lequel est élevé le mur d'enceinte, afin d'augmenter l'escarpement; ce mur de 6 à 14 mètres de hauteur, fondé sur un plateau élevé de plus de 20 mètres au-dessus du ruisseau du Rivillas, qui en baigne la base, offrait une sûreté convenable; enfin ce château, qui devait être notre dernier refuge, pouvait sans contredit être regardé comme un excellent réduit, et le point le plus sûr de la place (pour recueillir les débris d'une brave garnison, résolue de ne se rendre qu'à la dernière extrémité¹,

¹ Nous en étions là des préparatifs de défense, lorsqu'il survint un incident capable de donner des inquiétudes. Le sergent-major Touni, du 2^e bataillon de sapeurs, qui était employé dans le bureau du colonel du génie, et dont on

Les casernes avaient été réparées et augmentées, ainsi que l'hôpital militaire. Des blindages restaient à faire, mais la ville se trouvait dépourvue de toute espèce d'approvisionnement de matériaux; la forêt qui fournissait les bois nécessaires aux différents travaux était éloignée de près de trois lieues, et les moyens de transport avaient toujours manqué; nos constructions en maçonneries ne nous offraient pas de moindres difficultés; l'obligation de faire extraire le pierre calcaire des carrières pour fabriquer la chaux, ne permettait pas d'avoir une quantité suffisante de mortier pour les besoins; enfin, pour faire du charbon, on était réduit à déterrer les racines des oliviers brûlés pendant les sièges précédents. D'après ce dénûment total, on pourra juger des difficultés qu'on eut à vaincre pour se créer les ressources indispensables, et amener le système de défense à l'état le moins défavorable. La plupart de ces travaux furent exécutés sous la surveillance du capitaine Lefaiivre, qui apporta dans leur exécution l'activité et le zèle le plus soutenu.

L'artillerie, de son côté, s'était occupée de rétablir l'armement général de la place, et dirigeait les travaux, tels que la construction des traverses contre les enfilades, ouvertures d'embrasures nouvelles, etc.; et, de concert avec le génie, elle n'avait nulle raison de se défier, trahit la confiance avec laquelle on s'expliquait devant lui sur les moyens de résistance; il déserta aux Anglais et emporta avec lui un plan de la place, et quelque argent appartenant à sa compagnie. Le gouverneur, informé de cette désertion, fit condamner Touni à mort par contumace. Toutefois il fut accueilli par Wellington et employé en qualité de sous-lieutenant dans la légion allemande (compagnie Grimaldi). Après la prise de Badajoz, ce transfuge eut l'impudence de se montrer à ses anciens camarades prisonniers, et de les engager par toutes sortes de promesses à servir les Anglais; mais ces braves repoussèrent ses propositions avec indignation, et préférèrent subir le sort affreux qui leur était réservé sur les pontons en Angleterre, à la honte de porter les armes contre leur patrie, dans les rangs des ennemis de la France.

préparait dans ses magasins tous les moyens destructifs dont on se servit pendant la durée du siège et au moment des assauts.

Le palissadement des chemins couverts avait été presque totalement détruit pendant les sièges de 1811, et il était bien important de le rétablir. Comme nous l'avons déjà dit, les bois propres au service manquaient; une demande fut faite à ce sujet au général Léry, qui prescrivit des mesures dont l'exécution fut confiée au chef de bataillon du génie Truilhier, employé alors à Mérida, mais elles furent trop tardives et la place ne put être palissadée : circonstance dont les effets furent bien désastreux, puisqu'ils facilitèrent l'escalade dont nous parlerons plus loin.

Le gouverneur avait fait la répartition des troupes et assigné d'avance à chaque corps les ouvrages à occuper; il en résultait qu'en raison du développement de la place et des ouvrages extérieurs à garder, la garnison composée de 5000 hommes n'était pas assez forte pour assurer une bonne défense, surtout dans l'hypothèse d'une attaque générale. Mais les difficultés qu'offrait l'approvisionnement d'une garnison plus nombreuse avaient été un obstacle à son augmentation.

L'état des fortifications et la faiblesse de la garnison, comparativement à la force numérique des assiégeants, étaient telles, que si lord Wellington avait tenté l'escalade dès les premiers jours de l'investissement, il aurait vraisemblablement obtenu le même résultat qu'il obtint 21 jours plus tard, et il aurait épargné à son armée les fatigues et les pertes d'un long siège.

Les Anglais avaient brûlé, en 1811, les fermes environnantes et les moissons sur pied. Les paysans effrayés avaient pris la fuite, et les terres étaient demeurées incultes. Pour

¹ Il y avait alors 400 hommes à l'hôpital.

remédier à ces désastres, le gouverneur donna des ordres pour faire labourer et ensemençer les terres par des soldats dans un rayon de 3000 mètres, et les bœufs destinés à l'approvisionnement de siège y furent employés; les jardins abandonnés furent distribués aux corps et aux officiers de l'état-major : ressource précieuse, qu'une sage prévoyance sut ménager contre l'interruption presque certaine des communications avec le dehors. Enfin, tous les moyens qu'on pouvait employer pour mettre la garnison en état de se suffire à elle-même, furent mis en œuvre.

Peu de jours avant l'investissement, le chef de bataillon Truilhier arriva avec le capitaine Meynhart, le lieutenant Vallon, 50 sapeurs, un détachement du 64^{me}, formant 130 hommes, 20 chasseurs à cheval du 21^{me}, commandés par le lieutenant Raulet, et un convoi de 50 à 60 mulets chargés de farine; il existait alors des vivres en magasin pour 30 à 40 jours seulement. Tel était l'état des choses, lorsque l'ennemi parut. Passons maintenant aux opérations du siège.

Le 16 mars, vers neuf heures du matin, le guet de la tour du château signala l'armée anglaise sur la route d'Elvas. Le général Veiland se porta aussitôt en avant, pour la reconnaître, avec 25 chevaux et 170 hommes d'infanterie. A midi,

Les soins que le général en chef fit prendre des habitants de Badajoz, honore son caractère, et contraste singulièrement avec celui des généraux anglais; d'après les ordres du maréchal, 12 fonctionnaires français et 12 notables espagnols formèrent un comité de bienfaisance, pour secourir les malheureux. Le gouverneur fournit les fonds; les troupes fournirent les têtes, les pieds, les os et les parties cartilagineuses des bestiaux tués pour leur subsistance; l'administration des vivres fournit du riz, des pois et des haricots secs. Le docteur Malcuisant, en qualité de commissaire principal du comité, s'était chargé de surveiller les distributions, et il remplit cette mission avec zèle et humanité; enfin 6 à 700 potages gélatineux étaient délivrés chaque jour par ses soins; ces potages sauvèrent un grand nombre d'individus des horreurs de la faim. Le territoire de Badajoz était tellement maltraité, que plusieurs propriétaires étaient réduits, ainsi que leur famille, à vivre de ces potages.

environ trois mille hommes étaient campés à deux lieues de la ville, près de la Gaya; immédiatement après on vit défiler sur la rive gauche de la Guadiana, à une grande portée de canon de la place, une colonne d'infanterie d'environ six mille hommes avec de l'artillerie de campagne. Elle traversa la route d'Olivença, passa par derrière le Cero-del-Viento, s'étendit jusqu'au-delà de la route d'Albuhera, et s'arrêta pour prendre position et opérer l'investissement. Dès-lors toute communication avec les dehors fut coupée; mais les troupes de l'armée du Midi, qui étaient à Santa-Marta et Almendralejo, durent connaître le mouvement de l'ennemi. On apprit dans la journée que les alliés avaient jeté un pont sur la Guadiana, à deux lieues au-dessous de Badajoz.

Les trois sièges précédents avaient obligé beaucoup de familles à quitter la place, pour se soustraire au danger et à la famine qui les avaient menacés; la nouvelle apparition des Anglais obligea encore un grand nombre d'individus de toutes les classes à s'éloigner. On vit alors des vieillards, des femmes et des enfants, chargés d'effets, fuir par toutes les routes: tous quittaient leurs habitations en versant des larmes, et jetaient en s'éloignant quelques regards sur leur malheureuse ville, qu'ils voyaient, pour la quatrième fois, livrée à toutes les calamités inséparables de la guerre. Elle ne resta peuplée que de 4 à 5 mille âmes, parmi lesquelles se trouvaient une foule d'indigents, qui, malgré le triste aspect que leur offrait l'avenir, ne purent se résoudre à quitter leurs demeures.

Le 17 dès la pointe du jour, la place se trouva entièrement investie. Plusieurs reconnaissances furent faites dans la journée par des officiers anglais. De notre côté, les travaux de défense se poussèrent avec une nouvelle activité; l'inondation du Rivillas, formée pour la première fois pendant les défenses de 1811, fut portée à sa plus grande

élévation, et servit à couper les communications en avant de la lunette (13), et à remplir d'eau les fossés du front (7,8), et de la lunette (14).

Le gouverneur nomma des commandants pour les forts; le colonel Pineau eut le commandement de Pardaleras; le colonel Gaspard Thierry, celui de Picurina; le colonel des Hessois, celui du château; le capitaine des grenadiers Vilain fut chargé de San-Christoval.

Les différents corps de la garnison furent distribués autour de la place ainsi qu'il suit. Le bataillon du 9^{me} léger, aux bastions (1, 2); celui du 28^{me}, aux bastions (3, 4); celui du 58^{me} de ligne, au bastion (5), et celui du 103^{me}, aux bastions (6, 7); le régiment étranger de *Hesse-Darmstadt*, aux bastions (8, 9), et au château¹; le détachement espagnol au service du roi Joseph, était placé à la porte de Las Palmas, avec les corps administratifs armés; le 88^{me} et la cavalerie restèrent en réserve sur la place d'armes, dite San-Juan. L'artillerie, dont le personnel était insuffisant, eut à sa disposition le détachement du 64^{me} et 50 sapeurs, qu'elle distribua dans les batteries et dans les ateliers.

Le général Veiland fit choix des meilleurs tireurs, et en forma un détachement de francs-tireurs, à laquelle il donna pour chefs les lieutenants Michel et Leclerc de Ruffey, officiers très braves et très intelligents; ce détachement fut destinée à inquiéter l'ennemi dans ses travaux, en entretenant un feu continu sur la tête des sapes.

Le soir, à la faveur de quelques ondulations de terrain, et de beaucoup de vent et de pluie, environ 1800 travailleurs ouvrirent, sans opposition, une parallèle, et des boyaux de

¹ Il est essentiel de remarquer que le régiment *Darmstadt* était placé suivant son rang de bataille, et dans les parties qu'on regardait généralement comme les moins exposées aux attaques de vive force.

communications (AA) à 300 mètres de la lunette; cette parallèle fut continuée pendant la journée du 18 avec une extrême activité, malgré le feu de notre artillerie.

Comme cette attaque ne laissait aucun doute sur les projets des assiégeants, le colonel du génie fit abandonner les travaux de la rive droite, et porta toute son attention sur les fronts (7, 8, 9) et sur la lunette (13); celle-ci n'était pas achevée, son escarpe n'avait que 3 à 4 mètres de hauteur, et sa contrescarpe n'était point revêtue; à la vérité un chemin couvert palissadé, en assez bon état, régnait autour, mais la gorge n'était fermée que par un rang de palissades. Pour remédier aux imperfections de cette lunette, on approfondit ses fossés, afin d'augmenter la hauteur des escarpes, et on renforça la gorge par un second rang de palissades, en avant duquel on pratiqua un second fossé; ensuite, on profita de la hauteur du terre-plein au saillant, pour construire en gabions une espèce de réduit; les fossés n'étant nullement flanqués, on fit de petites casemates crénelées à feu de revers à l'arrondissement de la contrescarpe, dites à la d'Arçon; enfin, trois fougasses furent placées aux trois angles du glacis, pour les faire sauter au moment de l'assaut.

Le 18, malgré la pluie qui tomba une partie de la journée et malgré le feu de la place, l'ennemi perfectionna la parallèle et la prolongea du côté de la route de Talavera avec une grande rapidité; il travailla en même temps à ouvrir des boyaux de communication en arrière.

Dans la nuit du 18 au 19, l'ennemi commença deux bat-

Des postes avaient été établis en avant des chemins couverts des ouvrages de la place; l'officier qui commandait celui qui était devant Picurina, quoiqu'aisé à surveiller et à défendre, se retira à l'approche de l'ennemi, sans troubler l'ouverture de la parallèle, et même sans en rendre compte de suite au gouverneur, ce qui facilita les opérations de l'ennemi. Par cette négligence coupable qui resta impunie, les assiégeants gagnèrent une nuit de travail.

teries en (BB); la première fut armée de trois pièces de 18 et de trois obusiers, la seconde de quatre pièces de 24; elles étaient destinées à ruiner la lunette (13), et à enfler la communication avec la place; en outre, il avait coupé la route de Talavera, et prolongé sa parallèle à 250 mètres du saillant de la lunette (14).

1^{re} Sortie.

Le 19, le gouverneur, voulant retarder la marche rapide des assiégeants et augmenter les pertes que des attaques poussées avec témérité leur faisaient éprouver, ordonna une sortie. Deux bataillons, chacun de 500 hommes, commandés par les chefs de bataillon Barbot et Perrez, ayant en tête 100 hommes des troupes du génie, dirigés par le capitaine de mineurs C.-J. Lenoir, 40 chevaux et un canon, sortirent de la place à midi, par la porte de la Trinidad. Ces troupes, réunies sous les ordres du général Veiland, débouchèrent par la gauche de la lunette (14), firent un changement de direction à droite, se formèrent ensuite en bataille, et se portèrent rapidement sur la parallèle. A peine furent-elles déployées, que l'ennemi abandonna ses ouvrages avec précipitation et s'enfuit jusque sur les hauteurs de San-Miguel. La cavalerie, commandée par le lieutenant de dragons Lavigne, tourna la parallèle au galop et pénétra jusque dans les bivouacs, tandis qu'un détachement de cent hommes sortait de Picurina et attaquait également la gauche. Sur ces entrefaites, les sapeurs détruisirent une partie de la parallèle, et y enlevèrent 445 outils. Ce résultat était tout ce qu'on pouvait attendre d'une poignée de combattants, hasardée à une grande distance de la place. Au bout d'une

La garde de tranchée et les travailleurs furent si soudainement attaqués au milieu du jour, qu'ils furent chassés de la parallèle par des forces inférieures. (John T. Jones, page 443.)

heure les Anglais se rallièrent, reprirent l'offensive, et bientôt ce faible détachement de la garnison eut toute l'armée assiégeante à combattre; il eût été prudent alors de rentrer avec la plus grande diligence, mais on résista trop long-temps, ce qui fit acheter chèrement l'avantage qu'on avait retiré de la sortie. Notre perte fut de 20 hommes tués, 160 blessés, dont 13 officiers. Le chef de bataillon Perrez, du 28^{me}, officier très distingué, mourut des suites d'une blessure qu'il reçut au pied. L'aide-de-camp Saint-Vincent eut un cheval tué. Notre cavalerie fit quelques prisonniers. L'ennemi perdit au moins 300 hommes¹.

Le 20 au matin, l'ennemi était parvenu à réparer tout le mal qu'on lui avait fait par la sortie de la veille, et il avait même prolongé sa parallèle vers la Guadiana ju qu'en face du château. Ces travaux présentaient un grand front; plus de 1500 travailleurs paraissaient y être employés.

Dans la place, les travaux de défense se continuèrent sans interruption. L'artillerie avait augmenté le nombre des bouches à feu sur les fronts attaqués, et l'ennemi eut beaucoup à souffrir de leur effet.

Le 21, le feu commença dès la pointe du jour, et dut faire éprouver de grandes pertes aux assiégeants; néanmoins trois nouvelles batteries (CDE) se trouvaient massées en face des fronts (7, 8, 9), et la gauche de la parallèle avait été avancée jusque près du ruisseau du Rivillas². Ces batteries parais-

¹ Bien que cette sortie ait été glorieuse pour la garnison, elle nous fournit encore l'occasion de rappeler l'observation que nous avons déjà faite, qu'il ne faut jamais attendre de pied ferme les retours offensifs de l'ennemi, et qu'il vaut mieux se retirer promptement, même en désordre, que d'exposer un seul homme sans utilité.

² La batterie (C) fut armée de 6 canons de 24, et enfilait le prolongement de la face droite du bastion 7; celle (D) le fut de 4 canons de 18 contre le bastion 8, et celle (E), de 5 autres canons de 24 contre la lunette (14).

saient indiquer que l'ennemi connaissait les défauts du front (8, 9), que l'on considère avec raison comme l'un des plus faibles de la place, n'ayant qu'une escarpe en mauvaise maçonnerie, point de fossé ni de contrescarpe, et vu de la campagne à plus de mille mètres, formé d'ailleurs d'une courtine sans parapet, derrière laquelle il était impossible de pratiquer un retranchement. Le choix de ce point d'attaque aurait excité de vives inquiétudes, si l'ennemi s'était aperçut des avantages qu'il pouvait en retirer; mais il dirigea tous ses efforts, ainsi qu'on le verra plus loin, sur l'un des fronts qui devait lui offrir le plus de résistance, et qui l'aurait arrêté très long-temps, si la garnison eût été plus forte et les magasins mieux approvisionnés en munitions.

Pour corriger les défauts de la courtine (8, 9), on éleva en avant un petit retranchement en terre, afin de couvrir les maçonneries, et l'on rasa en même temps derrière cette courtine plusieurs maisons qui gênaient les communications. Il tomba beaucoup de pluie pendant cette journée, et l'inondation, arrivée à sa plus grande hauteur, baignait les fossés du front (7, 8).

On entreprit dans ce temps une communication couverte, pour aller de la porte de la Trinidad à la lunette 14, qui par sa position pouvait prendre de revers l'attaque du front (8, 9)¹.

Les journées des 22 et 23 furent pluvieuses, l'ennemi continua néanmoins ses ouvrages avec la même activité, et éleva

¹ Cette communication fut assurée par un moyen nouveau; son extrême étendue aurait exigé un travail très long, si l'on eût voulu l'établir tout en terre. Pour abrégier, le colonel du génie fit planter des perches auxquelles furent attachées des rideaux en toile qui remplirent le même but. Nos troupes passaient derrière sans être vues des assiégeants. (Voyez la planche IV, numéro 37).

encore une nouvelle batterie en (F) contre Picurina, qui servit ensuite contre le bastion (7) ¹.

Les travaux de défense se continuèrent avec 800 travailleurs de la garnison. L'artillerie avait disposé 30 bouches à feu, ayant vue sur les ouvrages de l'ennemi.

Le 24, on vit arriver beaucoup de troupes sur les hauteurs en avant de San-Christoval : c'était le général Leith, avec la cinquième division d'infanterie, qui arrivait de Campo-Mayor, pour former l'investissement de la place sur la rive droite.

Ouverture du feu des batteries des assiégeants.

Le 25, à dix heures du matin, l'ennemi commença son feu avec 23 pièces; il s'engagea alors une canonnade des plus vives, qui ne cessa qu'à la nuit. Les assiégeants dirigeaient principalement leurs coups sur la courtine et les angles flanqués des deux bastions (8, 9), sur la lunette et sur la face gauche du bastion (7). Le saillant de la lunette, dont le parapet n'avait que 4 mètres d'épaisseur, fut fortement dégradé; on le rétablit le soir avec des ballots de laine et des fascines; ensuite on disposa sur les parapets des bombes et des barils foudroyants, pour les lancer sur les assaillants au moment d'un assaut, et deux cents fusils chargés étaient rangés contre les crêtes intérieures, pour que chaque homme eût sur-le-champ plusieurs coups à tirer. Les galeries à feu de revers, et les fougasses dont nous avons parlé précédemment, étaient presque terminées : deux heures de plus auraient suffi pour mettre cet ouvrage dans un état satisfaisant de défense. L'ennemi, averti par un déserteur espagnol qui travaillait aux galeries, sentit

¹ Cette batterie fut armée de 4 canons de 18.

toute l'opportunité de la circonstance, et en profita avec autant d'habileté que de bonheur pour livrer l'assaut.

Prise de la lunette Picurina (cotée 13).

A 10 heures du soir, 6 à 700 hommes, favorisés par une profonde obscurité, assaillirent cette lunette, défendue par 200 hommes tirés des différents bataillons de la garnison¹. Un détachement gagna d'abord la gorge par la gauche sans être aperçu, mais, au moment où il commença à couper les palissades, il fut accablé d'un feu si violent, qu'il dut l'abandonner; ensuite un autre détachement s'avança par la droite, et fut également reçu par une vive fusillade; après deux ou trois tentatives infructueuses pour renverser les palissades, il tourna le flanc gauche de la lunette où le fossé n'est point flanqué; aussitôt il fixe des échelles contre l'escarpe, atteint le sommet du parapet, et pénètre dans l'ouvrage. Le combat était encore incertain, lorsqu'un troisième détachement, dirigé par le général Kempt, s'avança en capitale, et gravit le parapet au saillant, qui avait été ruiné, au moment où le détachement de droite en escaladait le flanc: ce dernier effort acheva la chute de la lunette. L'attaque dura environ trois quarts d'heure, 83 hommes de la garnison furent tués ou blessés, 86 faits prisonniers, un officier et trente hommes du régiment de Hesse se sauvèrent et ren-

¹ Il eût sans doute mieux valu former le détachement destiné à la défense de cette lunette, d'officiers et de soldats d'un même bataillon: l'émulation qui aurait existé entre eux et la confiance qu'ils se seraient inspirée mutuellement, auraient contribué, aussi bien que l'habitude de la discipline, à prévenir les désordres et assurer le succès. Nous faisons cette remarque pour faire sentir combien il importe, en pareille circonstance, de ne rien négliger pour se maintenir dans les ouvrages extérieurs.

trèrent dans la place. L'ennemi perdit un major, nommé Wilde, ainsi que 4 officiers et 50 soldats; 15 officiers et 255 soldats furent blessés.

Le gouverneur et le général Veiland témoignèrent hautement leur mécontentement sur la faible défense de cet ouvrage, et nous vîmes avec regret qu'on avait négligé de faire usage des bombes et des artifices disposés sur les parapets, et dont l'effet fut décisif aux assauts de San-Christoval en 1811, où le sergent d'artillerie Brette les utilisa avec tant d'intelligence. Le capitaine Salomiac commandait l'artillerie; blessé pendant la journée, il fut remplacé par un officier qui montra moins d'assurance; cet incident, ainsi que l'isolement de la lunette, contribuèrent beaucoup au succès des assaillants.

2^{me} Sortie.

Dans le dessein de secourir la lunette, on fit sortir, mais trop tard, le bataillon du 103^{me}, à la tête duquel se trouvait le commandant Lurat; ce bataillon essuya un feu très vif de la colonne qui était dans la communication, perdit une vingtaine d'hommes, et fut obligé de rentrer dans la place sans avoir obtenu aucun avantage.

L'artillerie tira pendant une partie de la nuit sur Picurina, afin de gêner l'ennemi dans l'établissement qu'il y faisait; quant à l'objet des batteries (C, D, E), il fut totalement manqué: elles étaient contrebattues par le canon du demi-bastion (9), par ceux du château, par San-Christoval, et par deux pièces de 12 qu'on plaça en (H) pour enfler la parallèle. Ce résultat n'avait pu s'obtenir que par un feu très vif, qui consumma, dans la journée du 25, beaucoup de projectiles creux, et douze milliers de poudre, joints à soixante-quatre milliers consommés depuis le commencement du siège, faisaient environ a

moitié de l'approvisionnement primitif de la place. L'artillerie fut donc obligée de diminuer son feu, pour ménager ses munitions.

Le 26, les assiégeants abandonnèrent leur première attaque contre les fronts (8, 9); maîtres de la lunette (13), ils s'y établirent définitivement, ouvrirent ensuite des communications pour la lier à leur parallèle. Toutefois, leurs batteries entretenaient un feu continu pendant toute cette journée, mais il fut sans beaucoup d'effet, car il ne réussit pas à ralentir le nôtre. Le moment était arrivé de tenter quelques sorties pour tâcher de reprendre Picurina et gagner du temps; mais la garnison n'était plus assez forte pour s'exposer à des sorties aussi éloignées.

Les batteries des fronts (6, 7, 8), dirigées sur le nouveau point d'attaque, tirèrent vivement, et le feu de mousqueteries fut aussi très animé. L'ennemi, imparfaitement couvert dans ses ouvrages, éprouva des pertes considérables. Cependant il commença deux batteries de brèche à la gorge de la lunette en (I, K), qu'il dirigea contre le flanc droit du bastion (6) et contre la face gauche du bastion (7). Avec toute la vigueur qu'il avait déployée dans ses attaques, il n'avait fait que tâtonner; on doit le présumer du moins, en le voyant abandonner les batteries qu'il avait d'abord élevées contre le front (8, 9), pour diriger tous ses efforts contre les bastions (6, 7). La prise de Picurina le détermina sans doute à changer son plan d'attaque.

L'artillerie commença, dans le demi-bastion (9), une batterie de 8 pièces de 24; elle fut achevée le 27 au matin, et plongeait dans celles que l'ennemi avait entreprises à la gorge de Picurina.

On employa aussi des travailleurs à élever la contre-garde du bastion (7), dans le dessein de couvrir les maçonneries,

et des tirailleurs furent établis dans les chemins couverts de ces ouvrages.

Dans la nuit du 26 au 27, les assiégeants poussèrent à la sape volante un boyau en zigzag en avant de leur parallèle, pour s'approcher de la lunette (14); en même temps, ils firent un mouvement sur la rive droite du fleuve, et s'approchèrent de la lunette (36), où ils engagèrent une fusillade qui avait pour but de détourner l'attention et de faciliter la construction d'une redoute carrée en (L), à 400 mètres environ de cette lunette.

Les batteries de brèches continuèrent sans interruption, malgré notre feu.

Le 28, plusieurs colonnes de renfort se montrèrent sur la rive gauche et s'établirent dans les camps : on aperçut en outre sur la rive droite une ligne de contrevallation qui s'étendait depuis la redoute (L), jusque sur une butte en face de la tête de pont, dont l'objet était sans doute d'intercepter toute communication avec les dehors.

Le boyau en zigzag, entrepris vis-à-vis la lunette (14), fut continué à la sape jusqu'à 40 mètres environ de la crête de son chemin couvert. La place fit un feu continu d'artillerie et de mousqueterie sur la tête de cette sape : l'ennemi y perdit tant de monde qu'il fut obligé de l'abandonner.

Le 29, les assiégeants reprirent le travail de la sape; mais il leur fut impossible, malgré leur opiniâtreté, de l'avancer de plus de trois à quatre mètres, et ils furent forcés de l'abandonner de nouveau.

Nous ne devons pas omettre de rapporter ici un trait d'intelligence et de courage qui mérite d'être connu. Dans la nuit du 28 au 29, l'officier du génie anglais de tranchée avait tracé avec un cordeau blanc le boyau qu'il poussait sur la capitale de la lunette (14); il paraît que cet officier oublia le matin de faire retirer le cordeau, ou qu'il le laissa dans le dessein de diriger les travailleurs

3^{me} Sortie.

Le soir, ils continuèrent leur ligne de contrevallation de la rive droite. Ces travaux, dont la place était séparée par la Guadiana, n'étaient nullement inquiétants; le gouverneur jugea pourtant à propos de faire une sortie pour chercher à les détruire. Le chef de bataillon Billon, avec 400 hommes, se porta avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux lignes; mais l'ennemi était en force sur cette rive, et l'obligea de rentrer sans avoir obtenu aucun avantage. L'aide-de-camp Duhamel, qui avait proposé cette sortie intempestive, était à la tête des troupes, et fut tué avec cinq hommes. Ce jeune officier, qui était plein d'activité et de bravoure, fut très regretté.

Le 30, dès que le jour parut, l'une des deux batteries de brèche commença le feu contre le flanc droit du bastion (6); le point d'attaque étant alors bien connu, tant par le feu de la tête de la sape. Mais, comme le feu de la place les obligea à suspendre le travail, ils laissèrent le cordeau, qui se distinguait très bien du haut des remparts. Le général Veiland eut l'idée d'en faire changer la direction et proposa de le faire mettre dans l'alignement d'une batterie du château. Cette idée était excellente; en faisant commettre une méprise aux sapeurs anglais, elle leur faisait perdre une nuit de travail, et les exposait à être écrasés le matin dans le boyau. La difficulté était de changer la direction du cordeau sans que les gardes de tranchée s'en aperçussent. Le colonel Lamare proposa aux troupes du génie d'exécuter ce hardi projet: le caporal Stoll, de la 2^{me} compagnie de mineurs, se présenta; connaissant la bravoure et l'intelligence de ce militaire, il n'hésita point de le charger de cette opération. En conséquence il le fit sortir à la nuit tombante, un instant avant l'arrivée des travailleurs ennemis; le caporal Stoll passa entre les palissades du chemin couvert de la lunette, se glissa à plat ventre sur le terrain jusqu'au cordeau, arracha le piquet qui servait à le tendre, l'enfonça en (M) dans la direction du château, et rentra ensuite dans le chemin couvert, sans avoir été aperçu des gardes de tranchée, qui n'étaient pas à plus de 20 mètres du piquet. Les sapeurs anglais donnèrent dans le piège, et perdirent, comme on l'avait prévu, le fruit de leur travail de nuit. Le gouverneur fut très satisfait du caporal Stoll, et lui accorda une gratification de 200 francs, en lui promettant de le recommander au général en chef après le siège.

cette batterie que par la disposition des autres qui se préparaient, le colonel du génie, secondé par le chef de bataillon Truilhier, traça de suite un retranchement en (N N, Pl. III,) (4, 5, Pl. IV); pendant l'opération du tracé, le chef de bataillon fut atteint à la tête d'un coup mortel¹.

Le 31, on continua avec activité les retranchements derrière les brèches, et, indépendamment de ces travaux, on pratiqua encore une seconde enceinte, en tirant parti des murs des jardins et des maisons adjacentes, que l'on crénela de manière à forcer l'ennemi à multiplier les assauts. Les rues furent coupées par des fossés avec traverses, et on s'occupa jusqu'au dernier moment des ouvrages de défense; enfin, il y avait lieu de présumer que l'ennemi ne parviendrait jamais à surmonter ces obstacles.

Dès la pointe du jour, les deux batteries de brèches établies à la gorge de Picurina, armées de 20 pièces de canon², avaient commencé le feu le plus vigoureux contre la face gauche du bastion (7) et contre le flanc du bastion (6), tandis qu'une autre batterie placée en (O), de 4 obusiers, ricochait le terre-plein du bastion (7) et le pied de la brèche, pour empêcher d'y travailler.

L'artillerie des fronts (6, 7, 8, 9) riposta vivement. On tira plus de 4000 coups de canon de part et d'autre pendant cette journée. Le feu de mousqueterie fut aussi très considérable, et continua bien avant dans la nuit avec acharnement. L'ennemi eut plusieurs pièces de démontées, et quelques petits

¹ Cet officier s'était distingué à la défense d'Almeida, où il avait contribué à faire sauter les fortifications: il avait sollicité l'honneur de participer à celle de Badajoz. Il fut victime de son zèle: sa mort causa les plus vifs regrets dans la garnison, et le corps du génie eut à déplorer la perte d'un officier supérieur de la plus grande distinction.

² La batterie (I) était armée de 12 canons de 24, la batterie (K) de 8 canons e 18. (Pl. III.) (41, 42, Pl. IV.)

magasins à poudre sautèrent; notre artillerie, malgré son état de pénurie, parvint encore à ralentir le feu des assiégeants. Le soir il y eut au pied des murailles beaucoup de décombres, que des détachements de travailleurs, dirigés par des officiers du génie, allèrent déblayer. Les troupes exécutèrent ces travaux avec un courage héroïque; elles restèrent souvent exposées quatre et cinq heures à la mitraille et aux obus, que l'ennemi lançait sur ce point pour les empêcher de travailler.

La ville souffrit beaucoup; la désolation était générale chez les habitants: la plupart, frappés de terreur, se réfugièrent dans les caves et dans les églises, qu'ils croyaient à l'épreuve, et trouvèrent la mort sous ces frêles abris. La garnison n'avait aucune espèce de casemates, ni même de blindages; néanmoins nos pertes en tués et blessés, depuis le 16 jusqu'à ce jour, ne s'élevaient qu'à 700 hommes.

Pendant la nuit du 31, l'ennemi détruisit un petit batardeau en terre, qui avait été construit depuis peu en (P) pour retenir les eaux et prolonger l'inondation du Rivillas.

Le 1^{er} avril, l'ennemi avait élevé une troisième batterie de brèche en (Q) à la gauche de Picurina, de six canons de 18, et ouvert son feu contre les bastions (6, 7) avec 30 pièces. Les parapets de ces bastions étaient presque détruits¹; on en avait élevé de nouveaux sur les terre-pleins, avec des sacs à terre et des ballots de laine, qu'on rétablissait à mesure que les bordées de canon les enlevaient; mais il n'était plus possible de répondre au feu des assiégeants avec la même force qu'auparavant: la poudre manquait, malgré tout le soin qu'on avait pris de la ménager, ce qui devait faire penser à l'ennemi

¹ Dans le système de cette fortification, la chute du revêtement entraînait nécessairement celle du parapet.

que ses batteries avaient fait taire les nôtres. On fut encore forcé d'en réduire la consommation; cette mesure ne pouvait cependant prolonger la défense au-delà du 10 avril. On manquait aussi de projectiles creux de calibre et de mitraille. Nous devons dire ici que, malgré cet état de dénuement, que l'on ne pouvait dérober à la connaissance des troupes, et qui devait leur faire présager la perte de Badajoz, avant qu'il fût possible d'y porter secours, la garnison ne donna jamais le moindre signe d'inquiétude ni de découragement : on la vit, au contraire, redoubler de zèle et d'ardeur à mesure que le danger augmentait. L'enthousiasme était tel, que le moindre soldat se serait indigné à la seule pensée de capituler avant d'avoir repoussé un assaut; et le gouverneur ne négligeait rien de ce qui pouvait soutenir cet élan de l'honneur national, si puissant pour rendre une défense opiniâtre. Pendant que la moitié de la garnison combattait sur les remparts, l'autre était aux travaux, et il ne s'est peut-être jamais présenté de circonstance à la guerre, où les troupes françaises aient donné des preuves d'un plus noble dévouement.

L'ennemi continua ses attaques le 2 avec la même vigueur; pendant la nuit il essaya de rompre le batardeau de la lunette (14) pour saigner l'inondation, mais il fut chassé par la garde de cette lunette, commandée par le capitaine Saintourens, du 58^{me}.

Le 3, une nouvelle batterie de 4 pièces de gros calibre, placée en (R), ouvrit son feu sur le bastion (7), sur la courtine (7, 8), et sur le flanc gauche de la lunette (14). On comptait alors 40 bouches à feu qui tiraient sans interruption; comme nous l'avons déjà dit, les batteries de la place ne pouvaient répondre que faiblement à celles des assiégeants : on tâcha de suppléer à l'épuisement des munitions d'artillerie, en plaçant les meilleurs tireurs dans les chemins couverts du

front (6, 7), et dans des trous de loup pratiqués en avant, pour pointer dans les embrâsures et tuer les canonniers.

Cependant, les batteries ennemies faisaient de grands ravages : la mort volait sur toutes les parties de la ville ; ses remparts tombaient et deux brèches commençaient à devenir praticables ; les efforts des travailleurs pour les déblayer devenaient insuffisants. Dans cet état de choses, le gouverneur assembla le conseil de défense pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre : il fut décidé à l'unanimité qu'on soutiendrait l'assaut ; en conséquence, 700 hommes, choisis dans l'artillerie et le génie, et parmi les grenadiers et voltigeurs, furent chargés d'occuper le poste important et périlleux des brèches : on en donna le commandement aux chefs de bataillon Barbot et Maistre, officiers qui montrèrent pendant toute la durée du siège une intelligence et une bravoure dignes des plus grands éloges. Le bataillon du 103^{me} fut en outre placé en réserve dans le retranchement derrière les brèches ; ces dispositions parurent suffisantes pour attendre l'assaut avec assurance.

Les travaux de défense se multipliaient en raison des progrès des assiégeants, et accablaient de fatigue la garnison, assez occupée d'autres services. Néanmoins son zèle ne se ralentit pas ; l'énergie parut, au contraire, croître avec le danger ; l'espoir que le maréchal Soult allait arriver à leur secours avec l'armée du Midi, entretenait les soldats dans une exaltation patriotique. 600 travailleurs étaient employés jour et nuit à perfectionner les retranchements ; 200 étaient occupés à déblayer les décombres ; 100 à détruire les rampes des chemins couverts ; 100 au château, que l'on regardait comme le point le plus sûr et le plus propre à servir de réduit à la garnison. Enfin, les généraux et les ingénieurs étaient constamment dans les ouvrages pour encourager les travailleurs. Le gou-

verneur fut blessé légèrement à l'épaule aux travaux des brèches; le général Veiland et ses aides-de-camp reçurent aussi plusieurs coups de mitraille dans leurs habits.

Le 4, l'ennemi avait massé une nouvelle batterie de 14 bouches à feu en (S), pour contrebattre celle du château. Vers dix heures du matin, on vit une forte colonne d'infanterie sur la route d'Elvas, et plus tard il arriva dans les camps une longue suite de chariots chargés d'échelles et de tous les apprêts qui annonçaient un assaut prochain. Le soir on continua les préparatifs de défense pour soutenir l'assaut : l'artillerie avait disposé ses pièces chargées à mitraille à tous les flancs des bastions; des chevaux de frise, confectionnés avec des grandes lames de sabres de cavalerie, des barils foudroyants et des bombes, avaient été portés aux brèches pour servir à leur défense (voyez planche IV.)

Le 5, les brèches étaient praticables, et furent reconnues par des sous-officiers de sapeurs, qui les descendirent et les remontèrent avec armes et bagages. Il n'était plus possible de les déblayer, tant les décombres amoncelés au pied étaient considérables; l'ennemi tirait d'ailleurs sans discontinuer sur les travailleurs. Dans ce moment critique, la garnison montra que la force morale du soldat français s'élève au-dessus des plus grands dangers. Tout le revêtement de la face gauche du bastion (7) et celui du flanc du bastion (6) étaient renversés, mais, soit par impéritie, soit à cause des difficultés d'avancer assez près de la place, les assiégeants avaient négligé de détruire les contrescarpes pour faciliter le passage du fossé; le colonel du génie profita de cette faute pour faire rassembler au pied de ces contrescarpes, et derrière les brèches, tous les obstacles que la nécessité et l'industrie peuvent mettre en usage; on disposa de nouveau, sur tous les points accessibles, des chevaux de frise, des fascines, des sacs à terre et des bal-

lots de laine, pour remplacer les parapets éboulés : on utilisa aussi toutes les machines, telles que haquets, charettes, bateaux, cordages, bombes, etc.¹ ; enfin les hommes désignés plus haut pour garder les brèches étaient pourvus chacun de trois fusils de rechange et attendaient le moment de l'assaut².

Cet appareil de défense et la ferme contenance de la garnison imposèrent sans doute aux assiégeants, qui jugèrent nécessaire, pour mieux assurer le succès de leurs attaques, de faire une troisième brèche au corps de la place ; par conséquent, le 6, dès la pointe du jour, ils dirigèrent leurs batteries contre la courtine des bastions (6, 7), et en firent tomber la moitié dans douze heures de feu. A la chute du jour, on fit à cette troisième brèche les mêmes travaux qu'aux deux autres. Le chef de bataillon Lurat, reçut l'ordre d'y placer une compagnie de grenadiers hessois, qu'on tira imprudemment du château où elle était nécessaire. Cette journée fut des plus meurtrières : on se battit avec acharnement ; à chaque instant notre position devenait plus critique et plus alarmante ; et, suivant un système trop souvent adopté, ont eût pu capituler ; mais la garnison ne considérait pas le péril ; elle ne voyait que la gloire, que la place à sauver, et elle ne réfléchissait pas aux mille dangers qui l'entouraient. Lord Wellington connaissait sa situation déplorable, et voulait l'obliger à se soumettre à sa discrétion : l'orgueil anglais avait été blessé aux deux premiers sièges, et voulait en avoir satisfaction ; il ne somma point le gouverneur, ainsi que l'exigent l'usage et les

¹ Le lieutenant Leclerc de Ruffey proposa de faire placer un bateau dans le fossé du bastion (7), au saillant, et de le remplir de soldats pour flanquer la face gauche de ce bastion. Ce bateau présenta de grands avantages pour la défense de cette brèche. (Voyez planche IV n° 28.)

² Le chef de bataillon L'Espagnol avait fabriqué des barils foudroyants, avec de grands tonneaux farcis de paille goudronnée, de poudre et de grenades, et les avait disposés sur les brèches avec un certain nombre de bombes.

lois de la guerre chez les nations civilisées, et n'offrit aucune espèce d'accommodement. Quoique la garnison fût peut-être bien persuadée qu'une plus longue résistance ne la sauverait pas de l'affreux avenir qui lui était réservé ¹, et qu'après des efforts infructueux, manquant de munitions et accablée par le nombre, elle succomberait avant qu'elle ne pût être secourue, elle n'en demeura pas moins résolue de faire tête à l'orage, et à tout tenter pour sauver la place. Elle redoubla donc de zèle et d'activité pour prolonger la défense par tous les obstacles que la bravoure et l'art peuvent opposer, et de manière à faire payer à l'ennemi, du sang de ses meilleurs soldats, la prise d'une place qui paraissait ne pouvoir lui échapper : résolution héroïque et qui méritait d'être couronnée d'un meilleur succès !

Assaut.

Enfin, tout était prêt pour soutenir l'assaut ; il y avait encore environ 3000 combattants, dont le courage était au plus haut degré d'exaltation : l'amour de la patrie et le profond sentiment d'une haine nationale ajoutaient au devoir de combattre et au désir de vaincre ².

A neuf heures et demie du soir, une nombreuse artillerie fit pleuvoir le fer et le feu sur diverses parties de la ville ³. En

¹ Le gouvernement anglais (nous disons le gouvernement, parce que nous ne confondons pas la nation avec le ministère) traitait les prisonniers français avec un excès de barbarie que les peuples les plus sauvages n'ont jamais atteint ; si l'on nous accusait d'exagération, nous renverrions aux militaires qui ont été leurs victimes sur les pontons.

² Les assiégeants avaient en batterie seize canons de 24, vingt de 18 et seize obusiers ou mortiers : total 52 bouches à feu.

³ Comme il n'était plus possible de garder tous les postes, de pourvoir aux patrouilles, de fournir des ouvriers pour les travaux de défense, et de repousser

même temps, la 3^{me} division, sous les ordres du général Picton, s'approcha du Rivillas pour attaquer le château; une vive fusillade s'engagea alors à la lunette (14), aux bastions (8, 9), et au château. Tandis qu'une partie de cette colonne faisait feu sur la lunette, l'autre s'avavançait dans les chemins couverts, et dressait des échelles contre l'escarpe du bastion (9): opération d'autant plus facile que le front (8, 9) n'avait point de contrescarpe, que le fossé et le terre-plein du chemin couvert étaient dans le même plan, et que les palissades étaient brisées. 300 Hessois, commandés par le chef de bataillon Weber, et les canonniers qui occupaient le rempart, soutinrent vigoureusement l'attaque: ils roulèrent des bombes du haut du parapet et forcèrent les assaillants à s'éloigner; mais la lunette qui avait été attaquée en même temps, fut escaladée par la gorge.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, lorsque deux autres divisions, sous les ordres du général Colleville et du colonel Barnard, débouchèrent par le chemin de Valverde et se portèrent rapidement aux brèches; une nuit très sombre favorisait leur approche. Les têtes de colonnes arrivent jusqu'au pied des glacis sans être aperçues: elles se précipitent dans les chemins couverts et dans les fossés. On entend le cliquetis des armes, et gronder les flots des bataillons: soudain un cri s'élève: *Les voilà! les voilà!* Les artifices préparés au pied des brèches éclatent et culbutent les assaillants; pleins d'audace et de courage, ils se rallient et reviennent à l'assaut; mais nos braves les reçoivent sans s'ébranler, les repoussent

en même temps une escalade ou un assaut avec le peu de monde qui restait disponible, le gouverneur aurait dû se déterminer à faire évacuer les ouvrages extérieurs de la place, qu'il devenait, dans cette extrémité, inutile de garder, afin de concentrer toutes les forces sur les remparts, dans le château et au fort San-Christoval.

de nouveau et les jettent dans le plus grand désordre. Les morts et les blessés sont amoncelés dans les fossés et sur les glacis; l'air retentit des cris de « *Vive l'Empereur* », et la fortune semble se déclarer pour nous ¹.

Durant ce conflit sanglant et glorieux pour les deux partis, le gouverneur, le général Veiland, le colonel du génie, les officiers de l'état-major et une faible réserve, étaient réunis

¹ Le colonel Lamare avait fait placer au pied des contrescarpes, devant les brèches, plusieurs barils foudroyants et 60 bombes chargées, du diamètre de 14 pouces. Ces bombes étaient rangées suivant la ligne 26, 27, planche IV, à deux toises les unes des autres, et recouvertes de quatre à cinq pouces de terre; des rouleaux en toile de deux pouces de diamètre (qu'on appelle saucissons de mine), renfermant une longue trainée de poudre à canon, les liaient entre elles en forme de chapelet; ces rouleaux, enveloppés de paille et placés entre des tuiles creuses formant auget, étaient aussi recouverts de terre, et, vu la gravité du moment, toutes les précautions avaient été prises pour éviter les accidents du feu et assurer, à l'instant de l'assaut, l'effet de cette nouvelle espèce de mine défensive. Le lieutenant de mineurs Mailhet, chargé spécialement de cette opération, saisit, avec courage et sang-froid, l'instant opportun avec beaucoup d'à-propos. Cet officier mit le feu au chapelet, du saillant du bastion (6), lorsque les assaillants traversaient en masse les fossés pour franchir les brèches. L'explosion se fit avec un fracas épouvantable, et aux cris répétés de *Vive l'Empereur!* Le feu qui jaillissait de la longue trainée de poudre, des barils et des bombes, avec une détonation semblable à celle de la foudre, fit trembler le sol. A l'obscurité profonde succéda tout-à-coup la clarté d'un vaste incendie, offrant aux yeux un spectacle effroyable de ruine et de dévastation. Enfin cette explosion fut suivie d'une décharge à mitraille des pièces de flancs, et d'un feu roulant de mousqueterie, dirigé à bout portant sur les Anglais par 700 hommes d'élite, munis chacun de trois fusils; dès lors ce ne fut plus un combat, ce fut un massacre, une boucherie; 3000 hommes furent tués ou laissés pour morts dans les fossés ou sur les glacis; le reste chercha son salut dans la fuite. Les braves qui défendaient les brèches n'eurent pas plus de 20 hommes hors de combat, mais le lieutenant Mailhet fut atteint d'un éclat de bombe au bras, et mourut de sa blessure.

S'il est nécessaire de fournir des preuves à l'appui de ce récit, nous nommerons le comte de Liverpool, secrétaire d'état, qui écrivit au lord-maire de Londres, le 23 avril 1812, que la perte des assiégeants dans cette terrible nuit fut de 3600 hommes, dont 264 officiers et cinq généraux. Lord Wellington, dans un rapport en date du 8 avril même année, évalue ses pertes totales à 4885 hommes, dont 378 officiers. Le Journal du siège en accuse 4924, dont 3661 dans la nuit du 6 au 7; mais, en définitif, les renseignements pris dans le temps sur les

sur la place cotée (T), à peu près au centre des attaques, lorsque tout-à-coup le chef de bataillon Rio, de l'artillerie espagnole, vint annoncer que l'ennemi pénétrait par le bastion (6). Il était permis de croire à ce rapport, d'après le tumulte qui se faisait entendre de ce côté. Le gouverneur, voulant s'en assurer par lui-même, y courut avec le colonel du génie; mais il vit bientôt que les braves qui défendaient ce bastion n'avaient

lieux et en Angleterre, nous autorisent à dire que la perte totale des assiégeants fut de plus de 6000 hommes; au surplus laissons parler nos ennemis, c'est à eux que nous abandonnons le soin de faire l'éloge de tout ce qui fut imaginé et exécuté pour repousser l'assaut.

Voici comment s'exprime le lieutenant-colonel des ingénieurs anglais, John T. Jones, dans le Journal du siège, page 187 (aujourd'hui aide de camp du roi).

« Probablement, depuis la découverte de la poudre à canon, jamais hommes
 « n'avaient été plus sérieusement exposés à ses dangereux effets que ceux qui
 « se trouvèrent amoncelés dans le fossé pendant cette nuit. Plusieurs milliers
 « de bombes et de grenades, une grande quantité de sacs remplis de poudre,
 « des artifices, et toute espèce de projectiles destructeurs, avaient été préparés
 « et placés derrière les parapets du front sur toute son étendue. Nos soldats,
 « placés sous la plus vive fusillade, furent sans interruption abîmés dans le fossé
 « pendant plus de deux heures; le feu de tous ces artifices et des bombes, qui
 « donnait à toute la surface du fossé l'aspect d'un volcan, produisait acciden-
 « tellement des gerbes de flamme d'une lumière plus vive que celle du jour,
 « qui bientôt était suivie d'une obscurité profonde. Il est impossible de décrire
 « cette scène horrible, et l'on doit admirer les hommes qui sont restés fermes
 « au milieu de cette destruction. Les portes de la victoire étaient sans doute
 « ouvertes, mais elles étaient si soigneusement gardées, leurs approches étaient
 « tellement parsemées de difficultés et de dangers, et l'entreprise, en général,
 « offrait à l'esprit des images si terribles, qu'il semblait plus qu'humain de
 « lutter contre ces obstacles, si bien que, loin de penser que les troupes ont
 « manqué de courage en ne réussissant pas à les surmonter, on doit regarder
 « comme un sujet d'orgueil et de gloire pour elles d'avoir tenté l'entreprise. »

La sanglante défaite des Anglais aux brèches vient sans contredit des obstacles qui leur furent opposés et de la bonne contenance des troupes qui les défendaient; mais on peut aussi l'attribuer aux mauvaises dispositions de l'attaque ordonné par Wellington. En effet, quel est le militaire, pour peu qu'il ait de théorie et d'expérience des sièges, qui ne dise que donner l'assaut aux brèches du corps de place, avec des masses aussi compactes, avant d'avoir renversé la contrescarpe et formé les logements sur les glacis, ne soit l'entreprise la plus hasardeuse et la plus inconsidérée que puisse faire un assiégeant? Les assaillants des brèches furent anéantis: ils devaient l'être.

pas bougé, et reconnut que cette fausse alerte était l'effet d'une terreur panique qui s'était emparée de cet officier, au moment de l'explosion. Après cet incident, le lieutenant de dragons Lavigne arriva au galop, annonçant que l'ennemi avait renouvelé l'attaque du château, et qu'il en avait escaladé les murailles. Le rapport erroné que l'on avait reçu un instant avant fit douter de l'exactitude de celui-ci : l'on se refusait à croire à un revers que la situation du château devait faire regarder comme impossible, et un temps précieux fut perdu en hésitation. Le colonel des Hessois, sur lequel on devait compter, commandait au château : ce chef n'avait rien mandé au gouverneur ; il avait pourtant plusieurs officiers à ses ordres, au moins 80 hommes de son régiment, 25 soldats français et un petit détachement de canonnières ¹. Toutefois, les généraux Philippon et Veiland y envoyèrent quatre compagnies du 88^{me}, commandées par le capitaine Roz, seule réserve d'à peu près 200 hommes qui restât disponible. Mais la fortune nous abandonna ; l'ennemi qui s'était déjà rendu maître du château avait fermé la porte cotée (U) ; la réserve, à la tête de laquelle marchait l'aide-de-camp Saint-Vincent, arriva trop tard : elle fut reçue par une vive fusillade. Saint-Vincent fut blessé, ainsi que les principaux officiers, et les soldats furent dispersés, après avoir fait d'inutiles efforts pour reprendre le château. Dans ces entrefaites, les généraux donnèrent l'ordre à deux compagnies du 9^{me} léger, qui étaient au bastion (I) ², d'y

¹ Si le colonel des Hessois, qui avait dans le fort une centaine d'hommes, avait eu la précaution de les placer sur les points accessibles, il aurait pu repousser les Anglais, les tenir toujours éloignés des murailles, et être averti de leur approche.

² Le gouverneur, à force de dissenter, de tenir conseil, perdit un temps précieux et finit par prendre le plus mauvais parti : au lieu d'envoyer Saint-Vincent au château, il aurait dû ordonner au général Veiland de se mettre à la tête de quatre compagnies de réserve pour voler au secours de ce réduit, et frapper

pénétrer par la porte (V), qu'on supposait encore ouverte; mais, par un mal-entendu et une fatalité inouïe, elles furent aux brèches, où elles restèrent sans utilité. La perte inattendue du château, que la garnison regardait comme son dernier réduit, et la dispersion des quatre compagnies de réserve, ébranla subitement le moral de quelques officiers, et le désordre commença.

L'ennemi, après avoir pris la lunette (14), traversé le Rivillas, et tenté vainement d'escalader le front (8, 9), avait gagné à droite, le long des murailles du château jusqu'au point (W), où il appliqua une échelle contre l'escarpe et l'escalada par une embrasure, quoique cette escarpe fût en maçonnerie et élevée de 20 pieds. Dans ce moment la résistance avait molli : d'autres échelles avaient été aussitôt dressées, et le château emporté. Les troupes qui s'y trouvaient furent égorgées, le chef de bataillon Schmalkalder, l'adjutant-major Schulz des Hessois, et le capitaine d'artillerie d'André Saint-Victor, y périrent. Le colonel des Hessois avait été blessé légèrement à la tête : il fut saisi par un officier anglais qui le somma de lui montrer la porte du château, en menaçant de le tuer, s'il n'obéissait; il eut la faiblesse de la lui indiquer, et ne suivit point dans cette circonstance l'exemple du chevalier d'Assas, plus aisé à admirer qu'à imiter.

Lord Wellington, témoin du désastre arrivé aux brèches, ignorant que le hasard l'avait servi ailleurs au-delà de toute espérance, avait déjà ordonné la retraite¹, lorsqu'on lui apprit

d'estoc et de taille pour le reprendre; ensuite il aurait dû prescrire au commandant de la place Charpentier d'y pénétrer avec le détachement du 9^{me} par la porte (V). Ce mouvement combiné et l'énergie de ces deux chefs, qui se serait communiquée aux troupes, auraient certainement changé l'issue de cette attaque et ramené la victoire sous nos étendards.

¹ Ce fait est inséré au Journal du siège anglais, page 177, traduction de M. G.

que le général Picton ¹ à la tête de la 3^{me} division, avait escaladé le château. Ce fut à l'intrépidité de ce général et au défaut de surveillance, ou à la pusillanimité de ceux qui lui étaient opposés, que Wellington dut un succès inattendu, qui lui livrait Badajoz; et certes, de tous ceux dont la fortune l'a comblé dans la Péninsule, il n'en est point dont il doive moins s'énorgueillir ².

La couronne de Pardaleras était attaquée en même temps que les brèches, par une autre division. La garnison de ce fort se défendit avec vigueur et l'obligea à se retirer, laissant également les fossés et les glacis jonchés de morts et de blessés: ce ne fut que le lendemain dans la matinée qu'elle se rendit.

Il était minuit lorsqu'une nouvelle attaque eut lieu au bastion (1) ³: un fort détachement de la 5^{me} division, sous les ordres du général Leith, s'avança sur l'angle saillant, franchit la barrière du chemin couvert (X), qui n'avait pu être défendu faute de soldats, descendit dans le fossé, plaça des échelles contre la face gauche (Z) du bastion, et l'emporta par escalade, ce qui se fit sans beaucoup d'opposition; le détachement du 9^{me} qui le gardait ayant été affaibli des deux tiers, pour tenter de reprendre le château par la porte cotée (V); néanmoins ce détachement ne céda qu'à la dernière extrémité, et la perte de l'ennemi à cette attaque fut encore de 600 hommes. Dès que les premières troupes de l'ennemi furent formées dans le bastion (1), le général Walker se mit à leur

¹ Tué à la bataille de Waterloo.

² On a dit que les Anglais avaient eu des intelligences secrètes avec une personne marquante de la garnison, qui aurait favorisé l'escalade du château. Nous n'osons prononcer sur une question aussi grave, mais nous inclinons pour la négative. Toutefois il est une vérité, c'est que les alliés entretenaient en ville des agents pour corrompre les troupes étrangères et exciter des mouvements séditions.

³ Le bataillon du 28^{me}, qui gardait les bastions (3, 4), avait ordre, ainsi que

tête, et longea les remparts pour se porter sur le derrière des brèches, se répandit ensuite dans la ville, fit sa jonction avec la 3^{me} division qui était au château, et tout fut perdu... Dans ces extrémités, le gouverneur ne pouvait plus communiquer avec les troupes : le trouble et l'incertitude s'emparèrent des esprits; on se fusillait dans les rues, on les parcourait en désordre; des cris de triomphe et des gémissements affreux se faisaient entendre, la confusion était à son comble; pas une lumière ne se reflétait au dehors des maisons, et une nuit sombre, de celles qui sont très rares, ajoutait encore à l'horreur de cette situation.

Cependant, au milieu de ce désordre extrême, et tel que l'imagination peut à peine se le représenter, le gouverneur le général Veiland et le colonel du génie, qui ne s'étaient point quittés, rassemblèrent une cinquantaine d'hommes et quelques cavaliers avec lesquels ils passèrent sur la place de Las Palmas. Ce fut par ce moyen et à la faveur de l'obscurité qu'ils parvinrent à se retirer par le pont, avec la majeure partie des officiers de l'état-major, au fort San-Christoval. Il était alors plus de minuit.

toutes les troupes qui étaient sur les remparts, d'appuyer à droite ou à gauche, suivant le cas, pour repousser les assaillants; mais il ne fit aucun mouvement pour secourir le bastion (1). Peut-être fut-ce par un faux calcul qui vient trop souvent de l'égoïsme, d'où il résulte qu'on s'intéresse moins à la sûreté de ses voisins qu'à la sienne propre, ce qui conduit presque toujours à la perte de tous.

Aussitôt que l'ennemi fut maître du bastion (1), il s'avança le long des remparts pour se porter sur les derrières des brèches; mais il rencontra le 28^{me} et le 58^{me}, commandés par le capitaine des grenadiers Malbeste, et il s'engagea alors un combat corps à corps sur le terre-plein des bastions (3, 4). Ces troupes parvinrent à repousser les Anglais jusqu'au bastion (1). Sourds à la voix du général Walker, qui faisait les plus grands efforts pour les faire avancer, ils furent un instant saisis de terreur et fuyaient sans combattre. La fortune semblait revenir à nous, et peu s'en fallut que l'ennemi ne fût chassé de la place; mais d'autres troupes, qui étaient déjà formées dans le bastion (1), détruisirent l'action des deux bataillons dont l'effectif ne s'élevait pas ensemble à plus de 400 hommes; le général Walker fut grièvement blessé.

Les troupes qui défendaient les brèches n'avaient pas bougé de leurs postes ; mais, abandonnées à elles-mêmes, ne recevant point d'ordre ¹, et voyant que l'ennemi avait pénétré dans la place par deux autres points, elles cessèrent toute résistance, brisèrent leurs armes et s'abandonnèrent à leur destinée ². Quelques détachements, prenant un parti désespéré, se retirèrent à Pardaleras et dans diverses maisons de la ville où ils épuisèrent leurs dernières cartouches et continuèrent à se défendre jusqu'à ce que le jour parût. Ces guerriers, tout couverts de sang, accablés par le nombre plutôt que vaincus, tombèrent successivement au pouvoir des assiégeants ³.

Le soleil se leva le 7 sur ce théâtre de carnage ; à six heures, le gouverneur se vit dans la dure nécessité de se rendre : il fit arborer un mouchoir blanc au bout d'une bayonnette, et se livra à la discrétion des assiégeants avec une partie de son état-major et quelques centaines d'hommes qui avaient épuisé toutes leurs munitions ; aucune capitulation même verbale n'eut lieu. San-Christoval, qui lui servit de dernier réduit, n'avait guère que 30 coups de canon à tirer, et il n'y existait

¹ Le capitaine de Grasse fut envoyé par le gouverneur pour rappeler ces troupes, mais cet officier ne put parvenir jusqu'à elles.

² Les brèches étaient abandonnées, lorsque la 4^{me} division du général Leith se porta en avant pour les franchir une seconde fois.

³ On peut encore reprocher au gouverneur de n'avoir pas su prendre la résolution qui lui avait été conseillée, d'établir son quartier-général au château avec les quatre compagnies du 88^{me}. Sa présence et celle de la réserve dans cet important réduit auraient certainement contenu les efforts du général Picton, et Wellington, après les pertes irréparables qu'il venait d'essuyer aux brèches, n'aurait plus osé tenter un second assaut. Ce dispositif eût permis en outre de détacher le général Veiland et les principaux officiers avec des renforts sur les points les plus menacés, et si, contre toute vraisemblance, la place eût été enlevée de vive force, la garnison se serait repliée au château sous l'appui du gouverneur, et s'y serait maintenue plusieurs jours, peut-être même jusqu'à l'arrivée des secours.

pas une seule ration de vivres ¹. L'ennemi trouva dans la place environ 10 milliers de poudre, 140 bouches à feu, et

¹ Le général Veiland, le colonel Lamare, le major Charpentier, les capitaines Lefavre, de Grasse, Massot, le lieutenant Demeuve et le chirurgien Malcuisant, étaient du nombre des officiers qui se retirèrent avec le gouverneur au fort San-Christoval.

Après la prise de ce fort, les généraux et les officiers supérieurs remirent leurs épées et furent menés à lord Wellington, qui les reçut au camp devant sa tente, entouré d'un nombreux état-major, dans lequel on distinguait le maréchal Beresford, le général espagnol Alavas, et le colonel du génie Flécher. En apercevant les prisonniers, le duc sourit, et leur dit avec une noble et généreuse expression : « *Vous devez être bien fatigués, messieurs ; avez-vous déjeuné ?* — Non monsieur, répliqua le général Veiland, nous n'en avons pas eu le temps. » Effectivement, depuis plus de 18 heures, nous n'avions pris aucune nourriture. « *Eh bien ! entrez ici, messieurs, et acceptez quelques rafraîchissements.* » Chacun passa alors sous une tente fort simple; on se plaça en silence autour d'une table ovale, couverte d'une nappe blanche et de dix à douze couverts, sur laquelle on servit d'abord du thé, ensuite des œufs à la coque, puis de la viande froide, du pain et du vin. Lord Wellington occupait une des extrémités de la table, et plaça le gouverneur à ses côtés; il parla peu, le maréchal Beresford et le général Alavas parlèrent davantage, et avec urbanité; la conversation ne roula que sur des choses indifférentes. A la fin de ce déjeuner frugal, le général Philippon pria lord Wellington de faire cesser le pillage de Badajoz, en lui représentant que la population de cette malheureuse ville, qui venait de supporter tant de maux, n'avait nullement participé à la résistance opiniâtre des Français, et que l'humanité réclamait un terme à la fureur des vainqueurs après la victoire. A quoi le général anglais répondit froidement au gouverneur (peut-être ne sont-ce pas les mêmes mots, mais c'est le sens de ses paroles) : « *que l'usage de la guerre permettait le pillage d'une ville prise d'assaut, et que le soldat devait y trouver la récompense de sa bravoure et de son dévouement.* » Cette réponse fit éprouver un sentiment que nous ne pouvons rendre ici, mais elle nous fournit l'occasion de rappeler les paroles remarquables de Carnot, dans son traité de la défense des places, au sujet des guerriers qui abusent de la victoire : « Qu'on ne dise point que le pillage est un droit de la guerre, « ce droit n'exista jamais que parmi les barbares; les généraux les plus recom- « mandables se sont, dans tous les temps, efforcés de le réprimer, et souvent « ils y ont réussi, ainsi que le fit le maréchal de Saxe à la prise de Prague, « qu'il emporta par escalade. Il y donna de si bons ordres, que les soldats ne « commirent aucuns excès dans la ville. »

Malheureusement pour les Espagnols, lord Wellington ne partageait pas sur ce point les principes de l'illustre vainqueur de Fontenoy, et le pillage de Badajoz continua pendant plusieurs jours.

un équipage de pont ; il n'y avait plus ni bombes ni obus de calibre.

Ainsi fut repris Badajoz, après trois sièges et par le plus grand des hasards ; ce dernier, que plusieurs circonstances rendent mémorable, méritera sans doute d'être cité parmi les faits d'armes les plus glorieux. Cette place, déjà célèbre par les désastres qu'elle avait éprouvés l'année précédente, n'était pas encore relevée de ses ruines lorsqu'elle fut investie de nouveau : mal pourvue de munitions, n'ayant que des ouvrages imparfaits et une garnison insuffisante, il fallut rassembler et organiser en peu de temps des moyens de défense pour résister à toute l'armée anglo-portugaise, approvisionnée d'un matériel considérable, maîtresse des communications, et aidée par les habitants du pays. Dans cette situation défavorable, le succès d'une lutte aussi inégale dépendait principalement de la célérité des préparatifs et des ressources de l'art, pour lui donner les propriétés sans lesquelles la valeur ne peut rien contre le nombre ; aussi est-il permis de dire que l'industrie des ingénieurs et artilleurs ne contribua pas moins que le courage des troupes à prolonger cette défense, qui dura 21 jours, et occasionna à l'ennemi des pertes excessives. Tels étaient les obstacles, que les assiégeants ne purent pénétrer par les brèches, malgré la bravoure et les efforts réitérés de leurs troupes d'élite. Ainsi, la perte de Badajoz, répétons-le hardiment, ne fut due qu'à la pusillanimité de ceux qui défendaient le château. Nous appuierons cette opinion sur un fait que nous fournit une des époques les plus mémorables de l'histoire de France : il mettra nos lecteurs à même de porter un jugement sur cette déplorable catastrophe ¹.

¹ Nous devons faire remarquer que l'insuffisance numérique de la garnison fut aussi une cause de la chute de cette place : elle n'avait jamais été de plus de 4000 combattants, et elle était réduite à moins de 3000 au moment des as-

« En 1590, au temps de la Ligue et du siège de Paris,
« Châtillon fut chargé par le roi de surprendre cette capitale.
« Il arriva sur les onze heures du soir dans le faubourg Saint-
« Jacques, à la proximité des murs de Sainte-Geneviève.
« Comme tout le monde, jusqu'aux prêtres et aux religieux,
« montait la garde, les jésuites étaient dans cet endroit, qui
« était dans le voisinage de leur collège. Ils entendirent quelque
« bruit, et ils donnèrent l'alarme. Les bourgeois accoururent
« sur le rempart. Châtillon fait halte et ordonne à ses gens
« de garder un profond silence. Les Parisiens, n'entendant
« plus rien, croient que c'est une fausse alarme et se retirent
« chez eux. Sur les quatre heures du matin, Châtillon fait
« descendre ses gens dans le fossé; ils gagnent le pied de la
« muraille sans être aperçus; ils appliquent 7 ou 8 échelles,
« justement au point que les jésuites gardaient, et où l'un
« d'eux était en sentinelle avec N. Nivelles, libraire, et G. Bal-
« den, avocat. A la vue du premier soldat qui parut au som-
« met d'une échelle, le jésuite crie aux armes, et, allant droit
« à lui, lui casse sa hallebarde sur la tête et le renverse dans
« le fossé. Trois autres sautent aussitôt sur le rempart; ils
« sont culbutés par le jésuite, secondé du libraire et de l'avocat.
« Les corps-de-garde voisins accourent de toutes parts; on
« jette des bottes de pailles allumées dans le fossé; en peu de
« temps les murailles sont couvertes de défenseurs. Châ-
« tillon, ne voyant plus d'espérance de réussir, fait sonner la

sauts. Son développement et ses ouvrages extérieurs nécessitaient une force de 6000 hommes.

Le duc de Dalmatie battit Mendizabal et prit Badajoz avec un corps d'armée qui n'excédait guère quatorze mille hommes. La garnison espagnole était alors de neuf mille combattants, dont 7880 furent fait prisonniers (Voyez p. 80).

L'armée alliée, qui opérait en Estramadure pendant ce dernier siège, était forte de 50,000 hommes; supérieure à chacune des armées françaises du Midi et du Portugal.

« retraite; et ceux qui l'accompagnaient sont obligés de se retirer avec lui. »

Le lecteur dira sans doute avec nous que, si, parmi les défenseurs du château, il s'en fût trouvé trois aussi vaillants que le jésuite, l'avocat et le libraire, tout se terminait à notre gloire, que Badajoz n'aurait pas été pris dans la nuit du 6 au 7 avril, que les Anglais auraient perdu pour la troisième fois le fruit de leurs travaux, et qu'enfin d'autres destinées auraient peut-être décidé du sort de l'Espagne, aujourd'hui si pauvre et si nulle dans le cercle des grands états politiques de l'Europe.

C'est ainsi que la plupart des événements n'ont que des causes fort simples, et ne sont souvent que l'effet du hasard ou d'un pouvoir invincible de la fatalité, qui triomphe de tous les efforts des hommes.

Le maréchal Soult avait réuni au 5^{me} corps tout ce qu'il avait de troupes disponibles en Andalousie, et s'avancait au secours de la place : il n'en était plus qu'à deux journées de marche, quand il apprit qu'elle avait succombé. L'armée de Portugal, sans l'aide de laquelle il eût été impossible de forcer les Anglais de lever le siège, s'était également mise en marche pour faire une diversion; mais le peu d'accord qui régnait alors entre le mouvement des armées françaises dans la Péninsule fut encore une des causes qui amena ce dénouement funeste.

Les malheurs qui résultèrent de la chute de Badajoz accablèrent principalement les habitants. Cette ville, qui soutint quatre sièges en quinze mois, fut livrée au pillage dans le dernier, vit tomber un grand nombre de ses édifices et de ses temples, et périr une partie de sa population. Les anglais ternirent l'éclat de leur sanglante victoire par des excès de licence et de barbarie, dont une guerre de la nature de celle

qu'ils faisaient aurait dû les éloigner ; on ne croira pas sans peine qu'ils spolièrent les habitants avec la même violence et la même cupidité que s'ils eussent été leurs ennemis. Peu de villes prises d'assaut ont présenté un spectacle de dévastation plus affreux ¹. Le chef de bataillon Nieto, le capitaine Romero, les lieutenants Gambari, Olize, Guevora, et quelques soldats espagnols au service du roi Joseph, qui ne prévoyaient pas leur sort, s'étaient rendus aux assiégeants ; ces malheureux furent livrés aux partisans de Ferdinand VII, et fusillés à l'instant. Le capitaine d'artillerie Farinas, qui connaissait mieux ses ennemis, dit son *in manus*, se plaça sur la bouche d'un mortier, y mit le feu, se fit sauter, et périt avec un courage stoïque.

Avant de terminer, nous rappellerons encore le zèle et le dévoûment des officiers et soldats de toutes armes, pendant cette défense, et nous citerons particulièrement le capitaine du génie Lefaivre, le capitaine de mineurs C.-J. Lenoir (blessé), le capitaine de sapeurs Martin et l'adjudant Henneberg (blessés), le chef de bataillon L'espagnol, le capitaine Quirot, le commandant de la place Charpentier, le capitaine Massot et les lieutenants Demeuves et Saint-Vincent.

Les Hessois se distinguèrent pendant toute la durée du siège.

Les Espagnols soutinrent dignement le caractère belliqueux qu'ils déployèrent dans d'autres occasions.

¹ Pour excuser ces cruautés, les Anglais ont cité le sac de Tarragone par les Français ; mais ils ont feint d'oublier que les habitants de cette ville, dans la fureur dont ils étaient animés, n'ont pas cessé de combattre nos troupes, et que ceux de Badajoz, au contraire, tout dévoués aux Anglais, leur tendaient les bras comme à des libérateurs. Certes on ne saurait établir une plus fausse comparaison. Les habitants de Tarragone pouvaient-ils être traités différemment que la garnison, puisqu'ils n'éprouvaient aucun scrupule de détruire leurs adversaires ? Ce droit de la représaille, que la victoire admet, suivant l'usage de la guerre, justifie la conduite des Français à Tarragone et réproouve celle des Anglais à Badajoz.

Toutefois, on a loué et blâmé le gouverneur dans diverses relations publiées sur cette défense, mais ceux qui l'ont blâmé ont été injustes à son égard, ou mal informés; le général Philippon eut le courage et la fermeté qu'on admira dans le célèbre Calvo, à la défense de Maastricht en 1676, mais il fut moins heureux. Les fautes qu'il commit furent amenées par des circonstances impossibles à prévoir, et, si nous les avons signalées, c'est dans le seul but de rendre cet ouvrage plus utile aux militaires appelés à servir le roi dans la défense des places, et non par envie de critiquer après les événements; d'ailleurs, le conseil de défense, où tous les officiers supérieurs donnaient librement leurs avis, aurait une forte part dans le blâme, s'il pouvait être fondé.

Les Anglais montrèrent, durant ce siège, beaucoup de valeur et une grande persévérance; mais, comme nous l'avons déjà dit, ils engagèrent trop de monde à la fois dans l'assaut; il est évident qu'en attaquant avec un grand nombre de soldats, sur un front étroit, on doit avoir un grand nombre de tués, et une démoralisation plus grande; car plus les masses sont compactes et serrées dans les assauts, plus elles sont exposées aux coups des défenseurs des brèches, et, si elles sont repoussées, les impressions de découragement sont aussi plus vives et plus générales: c'est ce qui ne fut pas compris par les assiégeants.

Au reste, sans prétendre assigner le rang que la postérité donnera à lord Wellington, et quelque difficile qu'il soit pour nous, influencés que nous sommes par des souvenirs qui bouillonnent encore, de parler sans prévention de ses talents militaires, nous dirons pourtant, sans crainte d'être contredit par des juges éclairés et impartiaux, que cet homme, que les partis ont grandi outre mesure, que la fortune a élevé à la dignité de pair après la bataille de Talavera, où il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus, et qu'elle a depuis comblé de toutes

SITUATION DE LA GARNISON DE BADAJOZ ,

| DÉSIGNATION. | NOMBRE
D'HOMMES. |
|---|---------------------|
| ÉTAT-MAJOR. | |
| MM. | |
| Le baron Philippon, génér. de division, gouverneur. { Duhamel, lieuten., aide-de-camp. (Tué.)
Desmeuve, lieutenant, aide-de-camp. | } 11 |
| Le baron Veiland, général de brigade, commandant en second. { Massot, capitaine, aide-de-camp.
Saint-Vincent, lieuten. id. (Blessé.) | |
| Le chevalier Charpentier, major commandant de la place. { De Grasse, capit. d'état-major.
Denisot, lieutenant idem... | |
| Gaspard Thierry, colonel d'état-major..... | |
| Pineau, colonel idem..... | |
| ARTILLERIE. | |
| Picoteau, colonel directeur..... | } 7 |
| L'Espagnol, chef de bataillon..... | |
| Quirot, capitaine..... | |
| D'André Saint-Victor, capitaine. (Tué.)..... | |
| Dubois, capitaine. (Tué.)..... | |
| Rio, chef de bataillon. (Espagnol.)..... | } 7 |
| Horré, capitaine. (Espagnol.)..... | |
| GÉNIE. | |
| Lamare, colonel, directeur des fortifications..... | } 9 |
| Truilhier, chef de bataillon. (Tué.)..... | |
| Lefavre, capitaine..... | |
| Meynhart, capitaine. (Hollandais.)..... | |
| Lenoir, capitaine de mineurs. (Blessé.)..... | |
| Mailhet, lieutenant. (Blessé mortellement.)..... | |
| Martin, capitaine de sapeurs. (Blessé.)..... | |
| Vallon, lieutenant..... | |
| Henneberg, adjudant. (Blessé.)..... | |
| ADMINISTRATIONS. | |
| Pasius, sous-inspecteur aux revues..... | } 7 |
| Vienné, commissaire des guerres..... | |
| L. Coupin, garde-magasin..... | |
| Estruc, médecin..... | |
| Lacipierre, chirurgien-major..... | |
| Malcuisant, aide-major..... | |
| Becard, chirurgien..... | } 31 |
| <i>A reporter</i> | |

ÉTAT DES OFFICIERS AU TROISIÈME SIÈGE DE BADAJOZ. A L'ÉPOQUE DU 16 MARS 1812.

| | NOMBRE
D'HOMMES. |
|---|---------------------|
| TROUPES. | |
| ARTILLERIE. Officiers compris. — la 12 ^{me} compagnie du 1 ^{er} régiment ;
la 1 ^{re} compagnie du 5 ^{me} , et un détachement d'ouvriers de la 4 ^{me} compagnie..... | 233 |
| GÉNIE Officiers compris. — 2 ^{me} compagnie du 2 ^{me} bataillon de mineurs ; 1 ^{re} compagnie du 2 ^{me} bataillon de sapeurs, et un détachement de la 5 ^{me} compagnie du même bataillon. | 263 |
| INFANTERIE. Officiers compris. — 9 ^{me} léger, 3 ^{me} bataillon ; 28 ^{me} 1 ^{er} bataillon ; 58 ^{me} de ligne, 1 ^{er} bataillon ; 88 ^{me} idem, idem, 3 ^{me} bataillon ; 103 ^{me} idem, 3 ^{me} bataillon, et un détachement du 64 ^{me} de ligne ; ensemble..... | 2680 |
| Un régiment de Hesse-Darmstadt, avec un détachement de canonnières, officiers compris..... | 900 |
| Un détachement espagnol, officiers compris..... | 50 |
| CAVALERIE. Dragons et Chasseurs à cheval, deux officiers compris. | 50 |
| Train d'artillerie et équipage militaires, environ..... | 130 |
| TOTAL | 4337 |
| Employés des administrations, cantiniers, marchands, malades et domestiques..... | 663 |
| TOTAL GÉNÉRAL | 5000 |
| Pertes en tués et blessés, environ..... | 1500 |
| Prisonniers de guerre..... | 3500 |

PROJET

INSTRUCTION SOMMAIRE

A L'USAGE DES

GOUVERNEURS OU COMMANDANTS SUPÉRIEURS

DES PLACES FORTES DU ROYAUME,

EN ÉTAT DE SIEGE.

PROJET

D'UNE

INSTRUCTION SOMMAIRE

Malgré le grand nombre d'ouvrages publiés sur la défense des places, il manque encore, à l'usage particulier des gouverneurs ou commandants

A L'USAGE DES

GOUVERNEURS OU COMMANDANTS SUPÉRIEURS

aux opérations qui réclament toute leur sollicitude; dans le projet que nous offrons ici, nous nous sommes efforcés de présenter, par cette lacune, à

DES PLACES FORTES DU ROYAUME.

rassembler avec ordre, et dans les termes les plus concis, tous les éléments épars dans d'autres écrits; à résumer ce que les lois et ordonnances ont réglé, et ce que les observations des auteurs modernes ont fourni sur cet important sujet; nous nous sommes efforcés de présenter nos recherches avec perspicuité, afin d'être compris des militaires de toute arme qui pourront être appelés au commandement supérieur des forteresses du royaume.

C'est une étude sérieuse que celle de la guerre, où l'esprit est appelé à déployer toute son énergie; mais un obstacle qui arrête les premiers pas de beaucoup de militaires dans la lecture des ouvrages qui traitent de la défense des places, c'est qu'ils manquent de notions suffisantes en fortifications et ne connaissent même qu'imparfaitement la valeur des termes particuliers à cet art; aussi, avant d'entrer en matière, il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer qu'il arrive souvent que les officiers investis subitement de commandements se trouvent entièrement étrangers à ces connaissances, et qu'alors ils sont obligés d'acq-

ÉTAT DES OFFICIERS DU GÉNIE ANGLAIS, EMPLOYÉ AU TROISIÈME
SIÈGE DE MADAJOUZ.

| MM. | MM. |
|---|--|
| 1 Le lieutenant-colonel Flecher, commandant. (Blessé *) | 11 Le capitaine Williams. (Blessé à l'assaut.) |
| 2 Le major Squire. | 12 Le lieutenant de Salaberry, (Tué à l'assaut.) |
| 3 Le major Bargoynne. | 13 Le capit. Holloway. (Blessé.) |
| 4 Le major John T. Jones. | 14 Le lieutenant Stauway. |
| 5 Le capitaine Ellicombe. | 15 Le capitaine Mulcaster. (Tué.) |
| 6 Le major Macleod. (Blessé.) | 16 Le lieuten. Melnisk. (Blessé.) |
| 7 Le lieutenant Gripps. (Blessé.) | 17 Le capitaine Wedekind. |
| 8 Le lieutenant Elliot. (Blessé.) | 18 Le lieutenant Lascelles. (Tué à l'assaut.) |
| 9 Le capitaine Nicolas. (Blessé mortellement à l'assaut.) | 19 Le lieuten. Wright. (Blessé.) |
| 10 Le lieutenant Emmett. (Blessé à l'assaut.) | |

OFFICIERS GÉNÉRAUX ANGLAIS BLESSÉS.

MM. Kempt, Harvey, Colville, Fenton, Bowles, et Walker.

* Tué au siège de Burgos.

COUVERNEURS OU COMMANDANTS SUPÉRIEURS

DES PLACES FORTES DU ROYAUME.

PROJET

D'UNE

INSTRUCTION SOMMAIRE

A L'USAGE DES

GOUVERNEURS OU COMMANDANTS SUPÉRIEURS

DES PLACES FORTES DU ROYAUME,

EN ÉTAT DE PAIX, DE GUERRE ET DE SIÈGE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Malgré le grand nombre d'ouvrages publiés sur la défense des places, il manque encore, à l'usage particulier des gouverneurs ou commandants supérieurs, une instruction sommaire et expresse des règles applicables aux opérations qui réclament toute leur sollicitude; dans le projet que nous offrons ici, nous avons cherché, pour combler cette lacune, à rassembler avec ordre, et dans les termes les plus concis, tous les éléments épars dans d'autres écrits; à résumer ce que les lois et ordonnances ont réglé, et ce que les observations des auteurs modernes ont fourni sur cet important sujet; nous nous sommes efforcés de présenter nos recherches avec perspicuité, afin d'être compris des militaires de toute arme qui pourront être appelés au commandement supérieur des forteresses du royaume.

C'est une étude sérieuse que celle de la guerre, où l'esprit est appelé à déployer toute son énergie; mais un obstacle qui arrête les premiers pas de beaucoup de militaires dans la lecture des ouvrages qui traitent de la défense des places, c'est qu'ils manquent de notions suffisantes en fortifications et ne connaissent même qu'imparfaitement la valeur des termes particuliers à cet art; aussi, avant d'entrer en matière, il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer qu'il arrive souvent que les officiers investis subitement de commandements se trouvent entièrement étrangers à ces connaissances, et qu'alors ils sont obligés d'accor-

der une confiance aveugle aux chefs des armes spéciales , ou de s'exposer à commettre nombre d'erreurs et de fautes , en voulant agir de leur propre mouvement. C'est pour éviter ce grave inconvénient qu'ils doivent s'attacher à étudier, non seulement le vocabulaire des mots techniques, mais encore les principes puisés dans des sources certaines, sans cependant s'astreindre à pousser leurs recherches jusque dans la science qui tient spécialement au domaine de l'ingénieur. Avec de l'aptitude et un peu de travail, ils acquerront bientôt les connaissances indispensables pour avoir quelque confiance dans leurs propres lumières , et adopter les mesures générales que réclameront les opérations de la défense.

Avant d'aborder le sujet principal qui nous occupe , il nous a paru nécessaire d'entrer dans quelques explications préliminaires , pour mettre nos lecteurs à même de se former une idée de la spécialité de notre travail, et leur dire que nous n'avons point l'intention de leur offrir un traité complet de défense ; que c'est seulement un extrait , une simple analyse de ce qui a été écrit par Vauban, Cormontaigne , Bousmard, Carnot, et autres illustrations militaires et scientifiques, auquel nous avons joint des réflexions que l'expérience des sièges nous a fournies ; toutefois , nous avons mis tous nos soins à ne rien omettre d'essentiel, et à présenter chaque chose dans l'ordre où il convient de l'exprimer, pour l'usage des gouverneurs ou commandants supérieurs ; ceux qui voudront pousser plus loin leurs recherches , et approfondir les principes de la défense , pourront consulter les documents indiqués ci-après , savoir :

Les ordonnances du 10 mars 1759 , du 31 décembre 1776 , et du 1^{er} mars 1768 (service des places); la loi du 10 juillet 1791 ; le règlement du 5 avril 1792 ; le décret du 24 décembre 1811 ; la lettre du ministre de la guerre du 2 février 1815 ; le règlement du 17 août 1824 , et celui du 2 novembre 1833 ; enfin les ordonnances du 3 mai 1832 et 8 avril 1837 ¹. Pour l'artillerie, les notions élémentaires contenues dans la défense des places par le général Carnot, l'aide-mémoire du général Gassendi. Pour le génie militaire , les éléments de fortification par le colonel Noizet Saint-

¹ On trouvera ces documents dans l'ouvrage de Berriat et dans le Journal militaire.

Paul, ou l'essai de fortification de M. Bousmard, ou le mémorial du général de Cormontaigne, le traité des sièges et de l'attaque des places par le maréchal de Vauban, publié par le chef de bataillon du génie Augoyat; celui de la défense, publié par le général Valazé.

Le maréchal de Vauban est célèbre par l'influence qu'il exerça sur son siècle, comme homme de guerre et comme ingénieur. Sa vie fut une continuelle application de la théorie et des principes militaires; nous dirons aux gouverneurs: lisez et relisez ses œuvres; vous y puiserez d'excellentes leçons pour toutes les situations critiques dans lesquelles vous pourrez vous trouver; les places ne se défendent pas seules, il faut des talents, de la capacité et des moyens de résistance, pour profiter des avantages qu'elles procurent.

Napoléon dit: « Les places fortes sont utiles pour la guerre défensive
« comme pour la guerre offensive. Sans doute elles ne peuvent pas
« seules tenir lieu d'une armée; mais elles sont le seul moyen que l'on
« ait pour retarder, entraver, affaiblir, inquiéter un ennemi vainqueur. »
(*Montholon, tome 2, page 199.*)

DES GOUVERNEURS.

Les gouverneurs ou commandants supérieurs doivent être d'un dévouement sans bornes au roi et à la patrie ; ils doivent aussi être doués de fermeté, de persévérance et de résolution. Leurs premiers devoirs consistent à étudier les lois et règlements qui régissent les places de guerre à bien connaître le poste qui leur est confié, à régler le mode de service, c'est-à-dire à faire le meilleur emploi possible des hommes et des moyens dont ils peuvent disposer ; à mettre une attention suivie dans l'examen des relations avec les places voisines, et à juger du rôle que leurs garnisons sont appelées à jouer dans les opérations offensives et défensives de la frontière. Ils s'attacheront à la lecture des mémoires écrits sur la place, et, dès leur entrée en fonctions, ils s'appliqueront sérieusement à l'étude de ces diverses parties du service.

Il est également essentiel que les gouverneurs soient versés dans les affaires publiques, militaires et administratives ; qu'ils aient la vigueur qui rend capable d'entreprendre des choses difficiles et hardies, qu'ils aient de la sévérité, qu'ils ne se laissent ébranler par aucune considération ; mais toutefois que cette sévérité ait des bornes, et soit toujours tempérée par les lois d'une stricte équité, toutes qualités indispensables, lorsqu'on est destiné à commander en chef dans une place de quelque importance.

Les gouverneurs et les commandants supérieurs sont nommés par le roi, et reçoivent des lettres patentes qui déterminent leur rang et leur traitement ; cependant, les généraux en chef peuvent, en cas d'urgence, ou par des motifs graves, dont ils rendent compte de suite au ministre, donner des commandements supérieurs aux places menacées d'être assiégées.

Lorsque, par des circonstances imprévues, un général commandant

un corps d'armée, une division ou une brigade, se trouve renfermé avec ses troupes dans une place de guerre, il en prend le commandement supérieur, à moins qu'il n'y ait déjà un commandant du même grade nommé. (*Décret du 24 décembre 1811.*)

Si le gouverneur ou commandant supérieur vient à manquer, il est remplacé aussitôt, par *intérim*, par l'officier de la garnison le plus ancien dans le grade le plus élevé ; cet officier jouit de toutes les prérogatives attachées à la dignité de son emploi, pendant qu'il en est chargé.

Les colonels directeurs du génie et d'artillerie, à cause de leurs fonctions spéciales, ne doivent être appelés à prendre le commandement supérieur par *intérim* que dans l'état de siège ¹.

Dans les garnisons composées de troupes auxiliaires, les officiers français concourent seuls entre eux pour le commandement.

Nul ne peut commander dans une place de guerre s'il n'est né ou naturalisé français ; quant aux autres commandements, les officiers étrangers les exercent par *intérim* à raison de leur supériorité de grade seulement. (*Décret du 24 décembre 1811.*)

Ce sont là quelques-unes des principales dispositions préliminaires à observer, après lesquelles le gouverneur passera la revue de la garnison, et se montrera souvent aux troupes, soit pour les inspecter, soit pour les faire manœuvrer ; il leur témoignera sa satisfaction ou son mécontentement suivant les circonstances ; il fera consigner dans un registre d'ordre toutes les instructions qu'il jugera à propos de donner, afin que l'on s'occupe tout de suite des améliorations qui pourront être obtenues.

Le gouverneur s'assurera si la direction donnée à la discipline est bonne ; il commandera de s'attacher à prévenir les fautes par des avis paternels, et ordonnera de suivre les formes prescrites par les réglemens. Lorsque, pour une cause quelconque, il y aura lieu de traduire un officier devant un conseil d'enquête, le gouverneur exercera les pouvoirs qui lui sont déferés par l'ordonnance du 21 mai 1836, et la loi du 19 mai 1834, relative à l'état des officiers.

¹ A grade égal, le commandement supérieur appartient aux officiers d'état-major ; cette supériorité leur est acquise par l'ordonnance du 2 août 1818, par celle de 1695 et 1718, par le règlement de 1809, et par la loi du 14 ventose an 3.

Il s'assurera aussi de l'instruction des officiers, sous-officiers et soldats; il veillera à ce que les chefs exercent leurs corps sur le terrain; enfin, il recommandera de veiller à ce que chacun, en ce qui le concerne, s'occupe de la théorie et des réglemens sur le service.

La tenue des troupes n'est pas moins essentielle à observer; le gouverneur exigera qu'elle soit parfaite, il défendra d'une manière absolue de porter d'autres effets d'habillement et d'équipement que ceux autorisés par les réglemens; il s'assurera encore de la bonne qualité des objets de petit équipement.

Le grand équipement et l'armement doivent également être l'objet de ses soins, et en outre il portera une attention particulière sur le casernement et sur la nourriture du soldat, qui devra toujours être saine et abondante.

Enfin, le gouverneur fera régler le service intérieur de la garnison par le commandant de la place, de manière à ce qu'il ne soit pas trop fatigant, et que la santé des militaires soit ménagée; il fera distribuer les troupes dans les ouvrages d'après un plan de défense raisonné et concerté avec le commandant du génie, et nommera des chefs pour commander les postes suivant leur degré d'importance. Toutefois, les troupes des armes spéciales, lorsqu'elles seront en activité de travail, seront sous les ordres immédiats de leurs chefs, et ne feront pas d'autre service, mais elles seront chargées de fournir les gardes nécessaires à la police de leurs travaux et de leurs casernes. (*Réglement du 25 frimaire an II, concernant les troupes du génie.*)

DES COMMANDANTS DE PLACE ET OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.

Les commandants de places conservent, sous l'autorité des gouverneurs ou commandants supérieurs, le commandement de l'état-major ordinaire des places; ils déterminent les gardes journalières et les patrouilles, donnent les consignes et désignent les officiers supérieurs pour la visite des postes; ils transmettent le mot d'ordre, fixent les heures de la diane, des appels, de corvées, de propreté et de distributions; ils fixent également les heures des divers rassemblements du service armé, et ils règlent les honneurs militaires et funèbres, les rangs et les présences dans les cérémonies (*décret du 24 messidor an XII*); enfin, ils sont chargés de toutes les troupes de service, de la police militaire, des conseils de guerre, des condamnations et des exécutions (*loi du 16 brumaire an V, règlement du 27 avril 1833*); ils reçoivent les plaintes que les habitants ont à porter contre les militaires, et les adressent au gouverneur, si elles sont d'une nature grave. Ils remplissent, s'il y a lieu en cas de siège, les fonctions de grand-prévôt, et embrassent tout ce qui est relatif aux délits et crimes commis dans la place.

Les gouverneurs ne peuvent priver les commandants de place de leur commandement, que pour des motifs d'une grande nécessité, à charge d'en rendre compte sur-le-champ au ministre de la guerre.

Les commandants des citadelles, forts, châteaux et autres ouvrages qui dépendent d'une place, sont sous les ordres du commandant de cette place.

Dans le cas où le commandant serait absent sans successeurs désigné, le major ou premier adjudant de la place le remplacerait par *in-*

térim, avant tous les officiers du même grade ; quant au secrétaire archiviste, il conserve ses fonctions et ne concourt jamais pour le commandement.

En cas de siège, les commandants et officiers d'état-major de place obtiendront pour récompense de leur service un emploi ou une classe supérieure ; chaque siège leur sera compté pour une campagne. (*Décret du 24 décembre 1811.*)

Les officiers du génie et de l'artillerie, qui ne sont point attachés aux troupes, font partie de l'état-major de la place, mais ils ne concourent point pour les fonctions de commandant de place, et en tout temps ils sont dispensés du service intérieur.

Les rapports de service des commandants de place avec les directeurs de ces deux armes et avec les chefs du génie, sont déterminés par le décret du 24 décembre 1811, et la lettre du ministre de la guerre du 3 décembre 1812 ; les honneurs et préséances sont réglés par le décret du 24 messidor an XII.

Les officiers du corps de l'état-major qui seront appelés à servir dans les places, auront le commandement à égalité de grade, dans les postes et détachements ; et si, par extraordinaire, il devaient commander, lors même que les officiers de troupe seraient d'un grade supérieur, l'ordre du gouverneur l'exprimerait formellement ; mais ces officiers ne pourront, dans aucun cas, étendre leur autorité à ce qui tient à l'administration intérieure de la troupe. Les réglemens fixent, d'ailleurs, la compétence de chacun, et il est essentiel de les observer rigoureusement.

Plus loin nous parlerons des rapports des autorités militaires avec les autorités civiles ; ceux qui s'étendent à la marine royale doivent être concertés par l'autorité supérieure ; toutefois les places où il se trouve des ports de mer sont régies par les mêmes lois que les places ordinaires ; et les capitaines des bâtimens de l'État ne peuvent se dispenser de se concerter avec l'autorité militaire sur toutes les opérations qui se rattachent d'une manière quelconque à la sûreté de la place.

DE L'ÉTAT DE PAIX.

L'état de paix est le plus ordinaire des places : elles ne passent à l'état de guerre ou à l'état de siège que dans les circonstances déterminées par la loi ; hors ces circonstances, elles sont régies par les règles suivantes.

Dans l'état de paix, l'autorité civile et l'autorité militaire sont indépendantes ; mais elles doivent se concerter et déférer à leurs réquisitions respectives, dans tout ce qui tient à l'ordre public, au service et à la police de la place. Chacune des autorités renvoie à l'autorité ses justiciables et favorise l'exercice de sa juridiction.

Toutefois, les magistrats exercent dans leur ressort la police civile, et sont chargés de veiller au maintien des lois ; l'autorité militaire ne pouvant s'étendre que sur les objets dépendant de leur service.

Dans les rassemblements et passages extraordinaires de troupes, qui donnent lieu à un grand concours d'étrangers dans la place, ou dans le rayon d'attaque, le gouverneur prend, de concert avec les autorités civiles, les dispositions nécessaires à sa sûreté.

Toutes les fois que la garnison sera insuffisante, la garde nationale, et au besoin celle de l'arrondissement, fera le service de la place. Les détachements de cette garde, fournis par l'autorité civile, passent pendant la durée du service sous les ordres de l'autorité militaire ; mais les gardes nationaux ne cessent jamais, pour la discipline, d'être régis par leurs règlements particuliers.

Dans les cérémonies publiques où la ligne assiste concurremment avec la garde nationale, le commandement appartient à l'officier qui a la supériorité du grade ; à grade égal, au plus ancien, et à égalité d'ancienneté, au plus âgé. (*Loi du 22 mars 1831.*)

Le commandant de la place informe à l'avance l'autorité civile des mouvements de la ligne ; réciproquement, le maire fait avertir le commandant des rassemblements de la garde nationale et lorsqu'elle doit sortir de la place en armes.

La gendarmerie n'est pas considérée comme faisant partie de la garnison, excepté dans l'état de siège.

Nous avons dit plus haut que le gouverneur doit chercher à connaître les défauts de la place, avant qu'elle ne soit menacée ; nous ajouterons qu'il devra aussi s'enquérir des ressources à employer pour surmonter les difficultés qu'il sera dans le cas de rencontrer ; s'il y a des eaux dont on puisse obtenir des chasses, il en fera faire l'expérience. Lorsqu'il voudra visiter les fortifications, les bâtiments militaires, les arsenaux, les hôpitaux et magasins des vivres, il se fera accompagner par les commandants du génie et de l'artillerie et par le sous-intendant militaire, et il se fera rendre compte de tout ce qui peut intéresser le service.

Le chef du génie ne pourra faire construire aucun ouvrage de fortification, ni ouvrir la place, sans l'en avoir prévenu préalablement (*décret du 24 décembre 1811*). Enfin il se fera donner connaissance de tous les plans, projets et mémoires concernant la place. Toutefois il ne sera point permis de le déplacer du dépôt, ni d'en donner des copies. Défense est faite à tout officier du génie de laisser lever, par qui que ce soit, les plans des places, ni de laisser prendre des copies de ceux dont ils sont dépositaires, sous peine de destitution et même de plus grandes punitions, suivant la gravité du cas. Les chefs du génie et de l'artillerie seront tenus seulement de se rendre chez le gouverneur avec les plans, mémoires et projets, toutes les fois qu'il l'exigera. (*Ordonnance du 31 décembre 1768. Lettre du ministre de la guerre, du 2 février 1825.*)

Les officiers, les gardes et les employés du génie et de l'artillerie sont sous les ordres immédiats des directeurs de ces deux armes ; ces derniers correspondent avec le ministre de la guerre pour tout ce qui embrasse le service militaire et administratif ; ils correspondent aussi avec les lieutenants-généraux commandant les divisions territoriales. Les travaux de génie étant soumis chaque année à l'approbation du ministre (excepté dans les cas d'urgence), leur exécution a lieu d'après

le mode des adjudications publiques, ou par gérance. (*Ordonnance du 7 février 1744, du 10 mars 1759. Loi du 10 juillet 1791. Arrêté du comité de salut public du 4 floréal an III. Règlement du 22 germinal an IV. Décret du 24 décembre 1811. Lettre du ministre de la guerre du 14 nivôse an VII. Lettre idem, du 3 décembre 1812. Instruction sur le service du génie dans les places, du 31 août 1826.*)

Pour assurer l'exécution des ordonnances et des lois, sur les servitudes militaires à imposer à la propriété, par rapport à la défense de l'Etat, le gouverneur se fera rendre compte par le chef du génie, de la délimitation desdites servitudes, et il veillera à leur maintien; en cas de contravention, il en rendra compte au ministre de la guerre. (*Ordonnance du 16 juillet 1670, du 9 décembre 1713, du 31 décembre 1776, de la loi du 10 juillet 1791. Décret du 9 décembre 1811. Loi du 17 juillet 1819 et ordonnance du 1^{er} août 1821.*)

Après que le gouverneur aura pris connaissance des ouvrages de la place et de tout ce qui dépend du service, il fera exercer la garnison aux manœuvres défensives; il est vrai que, s'il est attaqué, il sera obligé de les rectifier d'après les dispositions de l'ennemi; mais, du moins, il connaîtra les principales ressources qu'il pourra tirer des localités, et il les indiquera aux officiers supérieurs de la garnison; il est fort essentiel d'habituer ces officiers aux communications de la défense des chemins couverts.

Pour faciliter la répartition des troupes dans les fortifications, le chef du génie fera planter des poteaux dans les principaux ouvrages, sur lesquels seront écrits les noms ou les cotes de chacun de ces ouvrages, d'après le plan du directeur; on attachera même un officier, ou un garde du génie à chaque front, pour expliquer la nature et l'objet des divers postes, afin que les troupes qui les occuperont en cas d'attaque puissent y prendre promptement position.

Il entre aussi dans les plus importants devoirs d'un gouverneur de connaître les usages, les mœurs et le caractère des habitants et des étrangers que la place renferme, surtout si elle a été nouvellement conquise, afin qu'il puisse, lors d'une attaque imprévue, prendre sur-le-champ les mesures convenables pour contenir les esprits, ou éloigner

les malveillants; il invitera les autorités civiles à lui donner des renseignements sur ces objets, ainsi que sur la force de la population, sur la nature du pays, tant sous le rapport topographique que sous celui de la culture des terres, sur ses ressources en vivres et en moyens de transport, sur l'état des grandes routes, des chemins, des rivières et des ponts; enfin, il reconnaîtra à l'avance les communications extérieures, pour savoir s'il faudrait les détruire en cas de siège, ou s'il conviendrait d'en établir de nouvelles.

Tous ces renseignements seront transmis au ministre de la guerre et au lieutenant-général commandant la division territoriale, et, s'il survient des événements qui intéressent l'ordre public et la sûreté de la place, il en sera rendu compte de suite.

DE L'ÉTAT DE GUERRE.

L'état de guerre était déterminé par la loi du 10 juillet 1791, mais une législation plus récente a remis cette détermination au gouvernement : ce point est réglé par le décret du 24 décembre 1811.

Aux termes de ce décret, l'état de guerre est déclaré par le roi ; il est encore décidé par la présence de l'ennemi ou par la formation d'un rassemblement illicite à moins de cinq journées de marche d'une place de guerre, et dans le cas d'urgente nécessité. Il dure jusqu'à l'instant où l'état de siège est résolu par l'arrivée de l'ennemi dans le rayon d'investissement ou par d'autres circonstances légales.

Dès qu'une place est déclarée en état de guerre et menacée d'un siège, la garnison doit être complétée et pourvue abondamment de vivres et de munitions. La garde nationale, les pompiers et leur matériel, passent en même temps sous les ordres du gouverneur. Les armuriers, les charpentiers, les forgerons, les maçons et les autres ouvriers d'art, sont organisés sous un chef, en compagnies-sections et ateliers, et mis à la disposition des commandants du génie et de l'artillerie, pour être employés aux travaux ; mais, quelque dévouée que puisse être cette milice citoyenne, il faut bien se garder, en cas de siège, de lui abandonner entièrement la défense de la place.

Dans l'état de guerre, l'autorité civile ne cesse pas d'être chargée de la police intérieure de la ville ; mais elle ne peut rendre aucune ordonnance sans s'être concertée avec le gouverneur, ni refuser celles qu'il juge nécessaires à la sûreté de la place. Elle prend ou appuie toutes les mesures qui tendent à donner plus de force et d'action à la police militaire, en se renfermant dans les limites de la raison et de la prudence ; et, pour assurer la responsabilité respective, les demandes ou réquisitions seront remises officiellement, et resteront déposées à la municipalité. (*Loi du 10 juillet 1791.*)

Indépendamment du service ordinaire de la place, il sera désigné chaque jour un officier supérieur pour celui des fortifications, c'est-à-dire pour surveiller les militaires employés comme ouvriers, mais en laissant les détails des travaux et la direction de la défense aux officiers du génie et de l'artillerie. Le gouverneur lui-même devra souvent activer ces travaux, et s'assurer de leur police comme de leur progrès; il donnera des ordres pour que le plus grand nombre possible de travailleurs soit fourni; il protégera l'arrivée des ouvriers et des matériaux qui pourraient venir de l'extérieur.

Une chose non moins essentielle à régler, c'est de mettre les troupes à même de reprendre les travaux avec vigueur; ainsi, les travailleurs ne devront jamais être commandés pour plus de douze heures, quelquefois pour six seulement, de manière à ce que la moitié de la garnison soit toujours en repos. A cet effet, les chefs du génie et de l'artillerie adresseront chaque jour au commandant de la place une demande de la quantité de travailleurs d'infanterie dont ils auront besoin pour le lendemain, avec l'indication des lieux où ils devront se rendre. Les travaux de défense étant de la plus haute importance, les officiers qui les dirigeront feront exécuter ponctuellement ce qui sera prescrit par les officiers du génie et de l'artillerie.

Un ordre du ministre de la guerre, ou d'un général commandant en chef une armée, autorise le gouverneur à faire tendre les inondations en temps utile, en sorte qu'elles aient leur effet avant l'arrivée de l'ennemi. Un ordre semblable est nécessaire pour détruire tout ce qui, dans l'intérieur, peut abrèger les travaux. Ces ordres sont sévères, mais l'on ne doit pas ignorer que, dans une ville de guerre, les lois autorisent la destruction des maisons et des clôtures qui apportent des entraves à la défense, quand on a lieu de craindre un siège.

Au préalable, le commandant du génie et le sous-intendant militaire doivent dresser les procès-verbaux et l'état des lieux, constatant régulièrement les démolitions, dégradations et pertes quelconques, que les travaux immédiats de défense pourront occasionner à la propriété, afin de mettre le ministre à même de faire procéder, en temps utile, aux estimations et indemnités qui seront dues. (*Loi du 10 juillet 1791, titre 1^{er}, art. 33, décret du 24 décembre 1811.*)

Les attributions des sous-intendants militaires employés dans les places s'étendent à toutes les opérations financières, administratives, demandes, contributions, ou réquisitions, ordonnées par le gouverneur dans le cercle de son commandement, excepté en ce qui concerne le matériel du génie; de leur côté, ces fonctionnaires soumettent au gouverneur toutes les parties de leur service, telles que la formation et l'emplacement des magasins et hôpitaux, présentent des comptes journaliers sur leur situation, sur les ressources sous tous les rapports, et communiquent, s'il l'exige, les ordres qu'ils reçoivent des intendants militaires.

Ils sont aussi chargés, conjointement avec les officiers du génie et les commandants de place, du logement et du casernement des troupes (*loi du 10 juillet 1791, réglemens des 23 mai 1792, 29 floréal an VII, et 17 août 1824*). Mais, pour maintenir la discipline, ils éviteront de loger la garnison chez les habitants, et, s'ils manquent de bâtimens militaires, le gouverneur requerra l'administration civile de donner à location des maisons bourgeoises et les fournitures nécessaires au casernement des troupes par bataillons.

S'il existe autour de la place quelques prairies propres au pacage des bestiaux, et des terrains où l'on puisse cultiver des légumes, le gouverneur en fera prendre possession pour les besoins de la garnison: ces ressources se rencontrent particulièrement dans des espaces garantis par les inondations ou par des rivières.

Tous les moulins de la ville, ceux qui se trouvent en dehors de son enceinte, seront soigneusement gardés par des détachemens de troupes, et, dans le cas où ils seraient insuffisans ou susceptibles d'être détruits, on y suppléerait par des moulins à bras ou à manège; s'il n'en existait d'aucune façon, les approvisionnemens auraient lieu en farine et non en grains.

Quoique les substances et approvisionnemens en tous genres soient sous la direction spéciale de l'intendance militaire, le gouverneur s'assurera par lui-même de leur situation, et ne négligera rien pour les compléter; il veillera aussi à ce que les distributions soient réglées suivant l'ordre et l'économie que les ressources locales et les circonstances commanderont. Dans aucun cas, les corps d'armée étrangers à la gar-

nison ne pourront tirer leurs vivres aux dépens des approvisionnements de la place. (*Art. 97 du décret du 24 décembre 1811.*)

Au résumé, d'après les ordres des autorités militaires précitées, le gouverneur pourra expulser de la place les bouches inutiles, les étrangers et les gens mal notés par la police; il y fera entrer et il empêchera d'en sortir les ouvriers, les chevaux, les bestiaux, les denrées et subsistances de toute nature, ainsi que les matériaux et autres objets du travail.

Enfin, toutes ces mesures peuvent être prises par le gouvernement ou commandant supérieur, sans ordre et en vertu de sa propre autorité, dans le cas légal d'une urgente nécessité. (*Loi du 10 juillet 1791, titre 1^{er} art 36 et 37. — Décret du 24 décembre 1811. — Instruction du 14 thermidor an VII.*)

Telles sont les règles générales à suivre dans le service des places, en état de paix et de guerre.

DE L'ÉTAT DE SIÈGE.

La durée d'un siège est généralement divisée en trois périodes. Parmi les auteurs qui ont écrit sur l'attaque et la défense, il en est qui ont divisé ces opérations méthodiques en sept et même en dix périodes; mais ces divisions présentent des détails qui se rattachent plus particulièrement au service du génie et de l'artillerie; ainsi nous continuerons, suivant l'usage le plus commun, à la diviser en trois.

La première période s'étend depuis l'investissement jusqu'à l'ouverture de la tranchée; la seconde, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la troisième parallèle et les premiers logements de l'assiégeant sur les glacis, et la troisième, depuis ces premiers logements jusqu'à l'attaque du dernier retranchement derrière la brèche et la reddition de la place.

Tout le monde sait que l'attaque a une grande supériorité sur la défense, que les places se prennent par des procédés méthodiques dont le maréchal de Vauban est le principal inventeur; mais la valeur, le génie de la guerre, la passion de la gloire et l'amour de la patrie, sont de puissants auxiliaires capables de rétablir en quelque sorte l'équilibre entre l'attaque et la défense, et de rendre illusoire les calculs mathématiques à l'aide desquels certains militaires ont prétendu limiter la durée d'un siège; c'est au degré de vigueur, bien plus qu'aux règles de l'art et au nombre des soldats, que l'on doit souvent la victoire. Nous aurons l'occasion de citer plusieurs sièges qui justifieront cette opinion.

L'unité de pouvoir étant de première nécessité dans une place en état de siège, le gouverneur ou commandant supérieur prend de droit le commandement en chef, quand même ses lettres de service n'en contiendraient pas la mention expresse; il se fait reconnaître en cette

qualité par toutes les autorités, et réunit tous les pouvoirs civils et militaires en sa personne, les exerce d'après ses instructions et les mouvements de l'ennemi, fait des réglemens contre toute espèce d'excès, et ordonne les moyens coercitifs pour leur exécution, sans qu'on puisse, dans aucun cas, appeler de ses décisions; son autorité embrasse généralement toutes les administrations et les travaux de défenses¹; en un mot, son pouvoir est absolu, et il ne doit compte de ses actions qu'après la levée du siège. Dans cet état de choses, les magistrats et les juges abdiquent leurs fonctions, et il ne leur reste, ainsi qu'aux habitants et à la garnison, d'autre devoir que celui d'une entière soumission à l'autorité du gouverneur. Enfin, tous les délits sont poursuivis et jugés par des commissions militaires, qui remplacent les tribunaux civils dans les formes prescrites. (*Lois du 10 juillet 1791, du 11 frimaire an VI; décret du 24 décembre 1811.*)

Le gouverneur prononce la suspension des fonctionnaires et officiers de tous grades; il maintient en fonction, s'il le juge convenable, telle ou telle partie de l'administration civile, pour faire exécuter les réglemens en son nom; dans ce cas, les membres qui la composent restent en permanence à l'hôtel-de-ville, pour communiquer les ordres aux habitants.

Tous les ordres et réglemens qui émanent du gouverneur, ainsi que les jugemens des tribunaux civils et militaires, seront proclamés au nom du roi des Français.

Lorsque l'état de siège est déclaré par le roi, le gouverneur exerce son autorité dans les limites que l'ordonnance détermine, et l'étend, si

¹ Les commandans du génie et de l'artillerie dirigent leur service sous l'autorité immédiate du gouverneur; ils lui rendent compte directement, même des ordres et instructions qu'ils reçoivent de leurs chefs respectifs; mais le gouverneur doit tirer parti des ouvrages permanents dans l'état où ils se trouvent, et savoir qu'il ne lui appartient pas de les changer, ni d'employer beaucoup de temps et d'argent à détruire d'abord, pour réédifier ensuite sur des idées nouvelles, qui n'ont souvent d'autre motif d'utilité que l'esprit de système de leur inventeur ou réformateur. Il est une vérité, c'est que tout système a ses avantages et ses inconvéniens; il faut donc se garder de leur supposer des propriétés extraordinaires, que leur auteur ne cherche pas toujours à leur donner.

la place est bloquée, dans le rayon d'investissement; ainsi, à la première apparition de l'ennemi, il se rendra maître de la campagne et de tous les postes avantageux qui entourent les fortifications à portée de canon; en même temps, il fera égaliser les abords à 500 mètres du chemin couvert, en comblant les excavations, en détruisant les maisons, les haies et les bois qui nuisent à la défense, et en faisant couper les arbres à deux pieds de terre, pour gêner les mouvements de l'ennemi. Si la force de la garnison permet une défense étendue à l'extérieur, on utilisera tous les accidents de terrain, les bâtiments, les clôtures et les cimetières avantageusement situés, en les retranchant et en les liant entre eux, ou à la place, par quelques lignes de fortifications passagères¹.

Les officiers supérieurs de service exerceront une surveillance particulière sur ces postes; s'ils sont attaqués, ils combattront, mais sans se compromettre; toutefois, le gouverneur ne tiendra la campagne qu'avec peu de monde, de crainte d'affaiblir la garnison par des pertes qui nuiraient plus tard à la défense du corps de la place.

Dans le cas où la garnison ne serait pas assez nombreuse pour garder les dehors avec avantage, et que l'ennemi vînt asseoir son camp trop près de la place, il faudrait le laisser faire, et ne tirer, dans les premiers instants, qu'à demi-charge, pour l'obliger ensuite à le lever précipitamment et lui causer des pertes¹; mais, comme il pourrait profiter de l'occasion et opérer une seconde attaque fausse ou réelle et détourner l'attention, le gouverneur devra se tenir en garde contre ces sortes de ruses, faire continuer la plus grande surveillance sur les points extérieurs, et l'obliger à tracer la première parallèle à la plus grande distance possible des ouvrages.

¹ Il arrive souvent que les gouverneurs se plaignent de n'avoir pas assez de monde à leur disposition pour donner à la défense toute l'étendue désirable; cependant, ils ne doivent jamais perdre de vue que le but de la fortification est de suppléer au nombre, et que, s'il fallait une armée pour défendre chaque place, la fortification ne remplirait plus son objet. Une faible garnison doit se maintenir longtemps contre un corps de troupes beaucoup plus considérable, et ne pas s'étonner de la supériorité de l'attaque.

¹ Au siège de Grave, les ennemis campèrent trop près de la place; Chamilly, gouverneur, fit taire son artillerie, et, quand ils eurent assis leur camp, son canon les contraignit de s'éloigner avec des dommages considérables.

Dans les places maritimes et dans celles qui sont sur des fleuves et des rivières, on formera, suivant les circonstances, des inondations larges et profondes; en même temps, on préparera des ponts volants et des embarcations, dont l'armement et l'emploi seront concertés avec la marine, le génie et l'artillerie, afin d'assurer, au milieu de ces obstacles, le passage de la garnison et des corps d'armée environnants, qui seraient dans l'obligation de manœuvrer autour de la place ou de la traverser. En même temps, on prendra toutes les précautions possibles contre la gelée, soit pour se ménager des communications, soit pour se garantir des surprises.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de constructions de ponts sur chevalets, ni de radeaux, ni de bateaux; il s'en trouve toujours dans les places voisines des rivières, dont il faut s'emparer, ainsi que des bateliers pour les manœuvrer.

Venons à l'examen de ce qui concerne les approvisionnements de la place.

Lorsque les besoins sont urgents, le gouverneur frappe des réquisitions et des contributions en argent et en vivres dans le cercle de son gouvernement. S'il n'a pas une suffisante quantité de numéraire, il bat monnaie pour l'échange et le commerce, avec l'or, l'argent et le cuivre des églises et des édifices publics, avec les cloches et les canons inutiles; il invite les propriétaires à fournir leur argenterie sur récipissés dûment établis; et, s'il est nécessaire, il émettra un papier-monnaie remboursable par le trésor de l'État dans un temps limité.

Toutefois, nous supposons que la place aura été pourvue d'avance d'une garnison proportionnée au développement de ses ouvrages et munie de toute espèce de vivres et de munitions, suivant les bases établies par le maréchal de Vauban. Voici, à ce sujet, l'extrait d'un article de ses Mémoires; son étendue nous force à n'en rapporter que les passages les plus essentiels :

« Avant que de se déterminer sur les magasins à faire dans une place
 « et sur la force de la garnison, il est nécessaire d'évaluer la durée du
 « siège qu'elle peut soutenir; c'est ce que nous allons faire ici, plutôt
 « pour servir d'instruction que pour en proposer une règle bien cer-
 « taine, parce que, toutes les places étant différentes les unes des autres,
 « il faut s'y conduire par rapport au plus ou moins de pièces qu'elles

« peuvent opposer à l'ennemi, et selon que les avenues en sont plus ou
 « moins faciles. Au surplus, il faut toujours supposer deux choses :
 « l'une, que la garnison y fera toujours son devoir du mieux qu'il lui
 « sera possible ; l'autre, que l'ennemi attaquera par l'endroit le plus fort,
 « ce qui arrive assez souvent ; auquel cas il ne faut pas qu'un gouver-
 « neur brave homme et intelligent soit contraint de se rendre avant le
 « temps, faute d'avoir de quoi prolonger sa défense aussi long-temps
 « qu'elle peut raisonnablement aller.

« Nous supposons donc une place régulière de six bastions bien re-
 « vêtus et terrassés à l'épreuve, toutes les demi-lunes revêtues de même,
 « son fossé aussi revêtu, soit qu'il soit sec ou plein d'eau, le tout enve-
 « loppé d'un bon chemin couvert palissadé et traversé, avec les glacis
 « bien faits, et la campagne des environs unie, sans aucun couvert ni
 « commandement jusqu'à l'extrême portée du canon ; le tout sans autre
 « dehors ni retranchements extraordinaires. Sur ce pied-là, nous règle-
 « rons cette estimation comme ci-après :

« Pour l'investiture de la place, façons des lignes, amas de matériaux
 « et préparatifs pour l'ouverture de la tranchée, neuf jours : c'est à peu
 « près le temps que nous y avons employé. 9 jours.

« Depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la portée de
 « l'attaque du chemin couvert, neuf jours ; c'est encore le
 « temps que nous y avons employé plus communément. 9

« Attaque et prise du chemin couvert, y compris les dis-
 « cussions de ces places d'armes et traverses, et un parfait
 « établissement. 4

« Descente et passage du fossé de la demi-lune. 3

« Attachement du mineur, ou l'équivalent pour les batte-
 « ries de canon, jusqu'à l'ouverture d'une brèche raisonna-
 « blement grande. 4

« Prise et discussion des dedans de la demi-lune. 3

« Passage du grand fossé aux deux bastions, que l'on sup-
 « pose commencé avant la prise de la demi-lune. 4

« Attachement du mineur, ou établissement des batteries
 « sur le chemin couvert, pour ouvrir la place et faire une
 « brèche raisonnable. 4

A reporter. 40

| | | |
|--|-------------|-----------|
| | Report..... | 40 |
| « Défense et soutien des brèches après la place ouverte. | | 2 |
| « Reddition de la place après la capitulation. | | 2 |
| « Fautes de l'ennemi, négligences de sa part et plus-value | | 4 |
| « de la défense, estimée à quatre jours. | | 4 |
| | Total, | 48 jours. |

« *Nota.* 1° Si la demi-lune était retranchée par un réduit revêtu et
« terrassé à l'épreuve, elle pourrait soutenir trois ou quatre jours de
« plus.

« 2° S'il y avait un bon retranchement revêtu à la gorge des bastions
« attaqués, cela pourrait encore alonger la défense de cinq à six jours
« plus ou moins, selon qu'il serait bien fait, et que la défense de
« l'intérieur des bastions serait bien ménagée et bien entendue.

« 3° S'il y avait des tenailles, le passage du fossé pourrait être re-
« tardé encore de quelques jours de plus.

« 4° S'il y avait un bon ouvrage à cornes ou l'équivalent bien revêtu,
« avec une demi-lune et un chemin couvert, sa résistance pourrait alonger
« la défense de dix ou douze jours.

« 5° S'il y avait des redoutes ou quelque redoublement de chemin
« couvert, ce serait encore autant d'obstacles qui pourraient retarder
« les progrès des attaques.

« Où cela se trouvera, il en faudra faire des estimations judicieuses,
« et les faire plutôt fortes que faibles, attendu que la force des garnisons
« et le projet des munitions devant se régler sur l'estimation de la durée
« du siège, il faut en toutes manières en éviter le manquement, par la
« raison ci-dessus.

« 6° Cette estimation est fort serrée, je l'avoue, et j'aurais dû compter
« la durée du siège plus longue; mais j'ai pensé que les pertes d'hom-
« mes, les blessés et les gens épars ou cachés, feront un équivalent de
« huit ou dix jours, capables de suppléer au défaut, si les consommations
« sont ménagées.»

Ajoutons que les premiers soins d'un gouverneur doit être de faire
enlever les ressources en vivres et fourrages qui se trouvent dans les en-
virois de la place; et, pour ne point fatiguer la garnison par des cor-

vées, il les fera porter en magasin par les habitants, moyennant un salaire ou par réquisition.

« A la moindre approche du danger, dit le maréchal de Turenne, un « gouverneur doit faire un gros amas de vivres et ordonner que chaque « particulier en ait provision ; visiter les maisons religieuses et celles des « particuliers, pour faire sortir les bouches inutiles et les empêcher de « rentrer. »

Enfin, dans l'incertitude où l'on est toujours sur la durée d'un siège, les places menacées doivent être approvisionnées au moins pour six mois ; les gouverneurs pourront aussi consulter à cet égard l'ouvrage du général Cormontaigne.

Le bois est encore un objet de première nécessité, et l'on ne saurait jamais en avoir trop : il sert aux retranchements, aux blindages, aux palissadements, à la confection des affûts, des plate-formes, aux ponts et radeaux ; il sert également au chauffage et à la cuisine des troupes, aux hôpitaux et aux manutentions, etc. ; sans un grand approvisionnement de bois, il serait impossible de faire une bonne défense.

L'eau est également indispensable : quand les fontaines sont exposées à être coupées, il est nécessaire d'avoir alors des citernes à l'abri du feu des assiégeants, indépendamment de celles des maisons particulières. Dans les ports de mer, on peut se servir avec avantage des tonneaux que l'on y trouve en quantité, et même des navires que l'on remplit d'eau avant que les fontaines n'aient été interceptées par l'ennemi.

En outre, on forcera les habitans de se pourvoir de foudres, de futailles et de baquets, afin de multiplier les dépôts d'eau, tant pour leurs besoins que pour le cas d'incendie ; mais ces mesures devront toujours être prises d'avance, c'est-à-dire avant l'état de siège, et précédées des formalités voulues par les réglemens, et concertées avec l'administration civile.

Comme il arrive toujours qu'une partie de la population d'une ville bloquée ou assiégée, manque de subsistance, et que, dans ce temps de crise, le gouverneur se voit contraint de subvenir aux besoins des plus malheureux, il fera construire par précaution, avant d'être cerné, quelques fourneaux économiques de cuisine, pour y préparer à peu de frais des bouillons gélatineux, avec les têtes, les pieds, les os et les car-

tilages des bestiaux abattus pour la consommation de la garnison ; à ces bouillons on ajoute du riz , des pois des haricots, des pommes de terre et tous les légumes qu'on peut se procurer. Ces aliments forment d'excellents potages , avec lesquels on soulage la classe indigente, toujours portée au désordre et à la sédition, lorsque la famine se fait sentir.

En général , les fournitures de toute espèce d'approvisionnement appellent la sollicitude continuelle du gouverneur ; l'oubli de ce devoir exposerait la place à subir une reddition prématurée.

Voici en outre une petite légende des approvisionnements indispensables : Bouches à feu, affûts, projectiles, poudre, matière d'artifice, armes de jet portatives et de rechange, armes blanches, voitures et attelages, engins et cordages ; approvisionnements de bois , de fer , de cuivre , de plomb, d'étain, d'outils pour l'artillerie et le génie, précautions contre les incendies , subsistances , rations de vivres , bestiaux , grains et farines, biscuits, fours, moulins, comestibles, légumes, boissons, eau de pluie et de fontaine, puits et citernes, ustensiles de cuisine, bois de chauffage, fourrage, tabac, fournitures d'hôpital, magasins, et moyens de conservation des aliments. (Voyez Cormontaigne pour de plus amples explications.)

Nous devons dire aussi quelques mots sur la nécessité de maintenir la pureté de l'air, et sur les moyens d'assainir la ville.

Quoique les réglemens aient pourvu aux mesures de propreté des casernes, hôpitaux et édifices publics, rien n'est plus commun cependant que de voir leurs abords entourés d'eau croupissante et d'immondices, sources d'exhalaisons pestilentielles.

Pour prévenir les effets de ces exhalaisons, le commandant de la place prescrira formellement aux habitants et aux troupes , de nettoyer régulièrement les divers quartiers de la ville et les remparts ; si les fossés des fortifications sont pleins d'eau, le commandant du génie devra les faire renouveler souvent, pour éviter l'insalubrité qui résulte toujours des eaux croupissantes.

Les pays marécageux occasionnent des maladies fréquentes ; c'est ordinairement à la fin de l'été et au commencement de l'automne qu'elles sont les plus dangereuses ; c'est aussi à ces époques de l'année que les diarrhées, les dyssenteries, les fièvres de diverses types, deviennent très communes ; et plus la chaleur est grande, plus ces maladies

sont rapides dans leur marche. Il faut alors se hâter de purifier les habitations par des lavages à la chaux vive, recourir aux fumigations de chlore pour purger l'air, et établir des ventilateurs. Ces mesures combattent avec succès la violence des épidémies.

Le voisinage des rivières et de toute espèce d'eau courante n'a rien d'insalubre; l'atmosphère est, à la vérité, plus humide, mais aussi se renouvelle plus facilement, et les maladies qui règnent dans les places entourées d'eau ne doivent être attribuées qu'aux inondations naturelles ou artificielles, qui transforment en marais la portion du sol qu'elles recouvrent; pour en diminuer les inconvénients, le gouverneur fera ajourner les inondations jusqu'à la dernière extrémité, mais sans cependant compromettre la sûreté de la place.

De fait, il serait difficile de préciser l'instant le plus favorable à l'exécution d'une telle mesure, car tout dépend du climat, de la saison, et notamment des dispositions de défense; pour concilier tous les intérêts, le gouverneur prendra préalablement l'avis du commandant du génie et du médecin en chef de l'hôpital.

Dans l'état de siège, le gouverneur organise de nouveau la garde nationale selon les besoins du service; il associe les citoyens qui la compose aux récompenses comme aux périls de la garnison, c'est-à-dire qu'il doit provoquer et seconder de tout son pouvoir une salubre émulation, distinguer et récompenser le mérite partout où il se trouvera. On connaît les services que la garde nationale a rendus au pays, et ceux qu'elle peut lui rendre encore.

Pendant ces temps de crise et d'agitation, la garde nationale se compose de tous les citoyens en état de porter les armes; les vieillards et les pères de famille sont employés sur les points les moins exposés à la garde des prisons, des magasins, et à prévenir les incendies.

Il est difficile de profiter d'une telle ressource dans une place conquise; cependant, si le gouverneur a su se faire aimer et respecter, s'il a convaincu chacun de sa justice et de sa fermeté, il n'aura du moins rien à redouter, et des encouragements et des punitions appliquées à propos contiendront la population dans le devoir. Un homme de guerre, un administrateur, doit savoir se servir des gens, en les prenant pour ce qu'ils sont, et non pour ce qu'on voudrait qu'ils fussent.

La garde nationale étant associée au sort de la ligne, dont elle par-

tage les dangers, le gouverneur devra pourvoir aussi à sa subsistance pendant toute la durée du siège ; toutefois, elle devra, indépendamment de cet avantage, se munir de vivres, à l'exemple des habitans.

Le quartier-général du gouverneur sera fixé dans le lieu le plus sûr de la place ; s'il y a un château, un bâtiment ou un point quelconque, où l'on puisse se retrancher, et faire renfermer des vivres et des munitions, le gouverneur aura soin de l'occuper avec une réserve bien organisée et assez forte pour résister, même après la prise de la ville.

A défaut de château, s'il existe dans l'intérieur de la place quelque édifice d'une construction solide, on le disposera de manière à le faire servir de réduit, en l'entourant de fossés palissadés, en crénelant les murs, et en couvrant les entrées par des tambours. Si la forme de l'édifice ne permet pas d'avoir des feux de flancs, on construira, sur les faces privées de ces feux, des barbicanes et des saillants en palanques ou en maçonnerie, auxquels on communiquera par des ouvertures pratiquées dans les murs ; en outre, on aura soin de barricader les rues inutiles aux mouvements des troupes, et par lesquelles l'ennemi pourrait couper leur retraite sur le réduit ; ce sera dans ce réduit que pourra être fixé le quartier-général.

Si la garnison est faible, et s'il y a beaucoup d'ouvrages extérieurs à garder, le gouverneur examinera, avec le chef du génie, s'ils sont tous indispensables au soutien et à la sûreté de la place, et il les fera approprier ou abandonner, suivant les circonstances et les principes de la défense ; enfin, il évitera de diviser ses forces, et de les distraire inutilement de leur objet principal.

Dans aucun cas, le gouverneur ne doit sortir de la place pour parlementer ; il ne doit même avoir, avec l'ennemi, que le moins de communication possible, et n'en permettre aucune de la part de la garnison ou des habitans, toute condescendance à cet égard pouvant devenir dangereuse. Il doit être sourd à tous les bruits répandus, aux nouvelles souvent trompeuses qu'on pourrait lui faire parvenir, ainsi qu'aux bravades et aux menaces, qui prouvent toujours l'impuissance ; enfin, il rejettera toute espèce d'insinuation, et opposera une résistance ferme et prudente aux attaques dirigées contre la place.

Il correspondra, par tous les moyens possibles, avec les généraux

commandant les divisions territoriales, avec ceux des armées, et particulièrement avec le ministre de la guerre. Il apportera tous ses soins à connaître la force de l'ennemi, et, à cet effet, des officiers intelligents seront chargés de faire des reconnaissances; en outre, il cherchera des hommes sûrs bons marcheurs et bons nageurs, auxquels il confiera des dépêches et le rapport des nouvelles extérieures; il n'épargnera aucune dépense dans l'espoir d'obtenir les renseignements capables de l'éclairer; enfin, il établira des télégraphes, au moyen desquels il se ménagera, sur les derrières des assiégeants, des signaux qui révéleront leurs moindres mouvements.

« Il est à présumer, dit le maréchal de Vauban, que le gouverneur
 « aura eu soin de se munir d'un chiffre pour donner de ses nouvelles
 « au général et aux villes voisines, et qu'il sera convenu des signaux
 « pour établir une correspondance du plus haut clocher de la ville avec
 « un ou deux de la campagne.

« Comme il est important de savoir de quel côté l'ennemi attaquera,
 « on pourra le démêler en observant la partie où nos troupes auront
 « plus de désavantage, où le resserrement des gardes sera plus fréquent.
 « On en jugera aussi par l'amas des matériaux plus abondants, et par
 « l'établissement du parc qu'on tâche toujours de faire à portée de l'ou-
 « verture de la tranchée. Tout cela pourra se découvrir des lieux élevés
 « de la place avec de bonnes lunettes, mais il sera plus sûr de l'ap-
 « prendre par des espions. »

Le général Carnot fait également observer qu'il est essentiel de donner et de recevoir fréquemment des nouvelles de l'armée de secours.

« Autrefois, dit-il, on élevait des pigeons qu'on exerçait à porter
 « et rapporter des lettres attachées sous leurs ailes; et depuis on a
 « trouvé très avantageux, dans toutes les périodes d'un siège, d'avoir
 « un ballon aérostatique, qu'on tend avec des cordes, élevé à la plus
 « grande hauteur possible. »

La sûreté des places et la conservation des propriétés exigent la formation d'une compagnie de pompiers; s'il n'en existe pas, il en sera organisé une avant l'investissement, sous la direction du commandant du génie; les incendies ont souvent favorisé les attaques de vive force. Citons un fait qui prouve qu'on ne saurait jamais déployer trop de surveillance et d'activité dans ces circonstances.

En 1739, le général Munich, qui était pour la Russie ce que le prince Eugène était pour l'Autriche, choisit le moment d'un incendie qui éclata dans Oczakoff, alors l'une des plus importantes forteresses de la Turquie, pour livrer un assaut, et la place fut emportée. Nous pourrions multiplier ces citations, mais celle-ci démontre assez la nécessité de prendre des mesures propres à prévenir les incendies.

L'organisation d'une réserve composée de soldats d'élite est également nécessaire dans une place assiégée, car il faut qu'un gouverneur ait continuellement sous la main un corps choisi, prêt à renforcer les points en danger, et à porter rapidement les coups de vigueur que réclame la défense. Cette réserve sera formée de compagnies de grenadiers et de voltigeurs de la ligne et de la garde nationale, et aura pour chef un homme de tête et de cœur; sa force numérique sera calculée de manière à ne pas trop affaiblir les corps, et, selon les occasions, elle jouira de plus de repos que les autres troupes, et sera exempte de fournir des travailleurs.

Nous ferons remarquer qu'il ne faut jamais exiger de la garnison un service continu de plus de vingt-quatre heures, l'homme fatigué ne s'acquittant de son devoir qu'avec dégoût et négligence; il convient donc de le régler en deux parties durant l'état de siège: l'une sous les armes ou aux travaux, et l'autre en repos.

On a reconnu généralement que les escortes et les ordonnances à cheval affaiblissaient les corps réguliers de cavalerie et nuisaient à la discipline; pour obvier à cet inconvénient, on pourvoiera à ce service particulier par la formation d'une compagnie *ad hoc*, de guides à cheval, qui fera partie de la réserve; les gardes nationaux de la ville et des départements, les employés des administrations des forêts, des douanes et autres, qui connaissent les communications du dehors, y seront incorporés, ainsi que tous les jeunes gens montés, qu'enflamme l'amour de la patrie et de la gloire.

S'il y a de la gendarmerie dans la place, elle pourra être réunie à la réserve.

Toutefois, quand le terme de la défense approchera, c'est-à-dire à la troisième période, lorsque les progrès des assiégeants auront resserré les sorties et diminué ou rendu inutile l'usage de la cavalerie, on cher-

chera alors d'autres moyens de l'utiliser ; le mieux sera peut-être de la démonter en tout ou en partie, d'employer les chevaux aux divers transports, et de faire servir les cavaliers comme grenadiers dans la réserve. Les circonstances et les localités déterminent le meilleur parti à prendre.

On a aussi l'habitude de former des détachements de francs-tireurs, que l'on place dans les chemins couverts, lors de la seconde période du siège, pour faire un feu continu sur les travailleurs ; mais il faut bien se garder de les assujétir à tirer trop long-temps, ce qui n'aboutirait qu'à les fatiguer et atténuerait l'effet que l'on doit en attendre ; il faut donc, après quelques heures de feu, leur donner du repos pour qu'ils puissent le reprendre ensuite avec une nouvelle vivacité ; c'est surtout aux officiers qui commandent ces francs-tireurs à agir suivant les règles et d'après les instructions qui seront données.

Pour garantir les édifices militaires des bombardements, peu à craindre dans les grandes places, et qui d'ailleurs ne sauraient jamais être un motif de reddition, quand même il en résulterait un préjudice considérable, le gouverneur ordonnera au chef du génie de faire blinder les casernes, les hôpitaux, les magasins à poudre et autres bâtiments, suivant les procédés en usage.

Si la place est sans casemates, ou souterrains à l'épreuve, on y suppléera par des caves des maisons de la ville, en recouvrant les voûtes de ces caves de bois, de terre ou de fumier ; le gouverneur exigera même des habitants qu'ils préparent d'avance tous les objets nécessaires à ces opérations.

Le maréchal de Vauban, dans un Mémoire sur le Havre, à l'occasion du bombardement sans résultat, de cette place, en 1694, dit : « Les bombardements ne prennent point les places, ne tuent personne, quand on veut prendre garde à soi, et ne brûlent les maisons que lorsqu'on manque de précautions. »

Voici comme s'exprime le général d'Arçon à ce sujet : « Les pertes occasionnées par les bombes et autres projectiles se réduisent à peu de chose. Les derniers bombardements de Landau, Lille, Thionville et autres places, n'ont pas occasionné de grandes pertes ; mais il faut distinguer les accidents provenant des incendies ; ces accidents furent

« fréquents et terribles dans les premiers jours du dernier bombardement
 « de Lille; mais c'est qu'on y avait oublié les plus simples précautions.
 « Les citoyens, bientôt revenus d'une alarme si chaude, préparèrent
 « eux-mêmes quelques mesures de surveillance. Ces précautions suffirent;
 « les accidents cessèrent dans les derniers jours. »

Le général Carnot dit aussi : « Les bombardements sont, en général,
 « beaucoup moins à craindre qu'on ne le pense ordinairement; mais, en
 « supposant même qu'il en résultât des désastres considérables, comme
 « ils ne sauraient faire brèche aux murailles de la place, ce ne peut
 « être un motif pour la rendre; il est vraisemblable que celui qui bom-
 « barde une ville, ne le fait que parce qu'il n'a pas les moyens de faire
 « un siège en règle. »

Le bombardement de Cadix, en 1811 et 1812, prouve bien cette dernière assertion.

Toutefois, on en diminue les effets en dépavant les rues et les places publiques; mais cette mesure a aussi ses inconvénients, car alors les transports deviennent très difficiles, notamment dans les villes où il pleut beaucoup et où les eaux n'ont point d'écoulement rapide.

On doit s'attendre que l'ennemi cherchera à entretenir des intelligences dans la place pour y fomenter des désordres; mais, avec de la prévoyance et de la fermeté, le gouverneur parviendra à les déjouer. S'il a des motifs de se défier des habitants, il établira une police sévère et éloignera les plus récalcitrants, quelque élevés qu'ils puissent être dans la société; enfin, nul ne doit entrer dans la place ni en sortir, s'il n'est muni d'un passeport signé du gouverneur et empreint du sceau authentique de son commandement¹. Il frappera sans pitié les espions, les traîtres et les agitateurs; l'indulgence prendrait sa source dans un sentiment de faiblesse, et non dans un motif d'humanité; mais, en punissant d'une manière exemplaire et terrible, il doit apporter une grande attention à ne jamais confondre les innocents avec les coupables.

Au reste, le gouverneur prévientra facilement les désordres par des

¹ Les sentinelles des postes avancés feront feu sur tout individu qui les dépasserait pour aller du côté de l'ennemi; les étrangers et les déserteurs qui se présenteront pour entrer dans la place seront arrêtés et conduits de suite au commandant.

mesures sages et fermes ; il ordonnera de fréquentes patrouilles , et chargera des officiers de police , connaissant bien les localités , de visiter les lieux publics , le jour et la nuit , pour découvrir les malveillants ; en outre , il veillera à ce qu'il n'y ait point d'armes et de poudre cachées , et s'assurera qu'il n'existe pas d'issues par lesquelles on pourrait arriver jusqu'aux ouvrages ; bref, sa vigilance ne cessera pas un seul instant , et il devra aussi prendre garde qu'il ne se forme pas de réunion clandestine dans la place.

L'état de siège une fois déclaré , le gouverneur se considérera comme renfermé dans une arène pour y vaincre ou périr ; il forme aussitôt un conseil de défense qu'il préside lui-même , le compose des commandants du génie et de l'artillerie , d'une partie des chefs de corps de la ligne et de la garde nationale , et de l'intendance militaire. Il ne devra pas refuser les conseils des officiers qui auraient l'expérience des sièges , et auxquels il serait reconnu des talents ; il ne craindra pas d'appeler des avis différents sur les mesures à prendre ; les lumières jaillissent toujours des discussions bien dirigées , et , quelque heureusement organisé qu'on soit , on ne s'avise pas de tout. Cependant , le gouverneur empêchera toute espèce de délibération qui tendrait à le mettre en tutelle , ou qui donnerait quelque avantage sur lui , en détruisant l'unité du commandement si nécessaire dans les opérations de la défense.

La reddition de Verdun en 1792 et les causes qui contraignirent le successeur du brave Beaurepaire à capituler , doivent servir de leçon aux gouverneurs , et les déterminer à éloigner des conseils , et même de la ville , tout membre de l'autorité civile ou militaire que la crainte d'un bombardement conduirait à jeter des clameurs tumultueuses , qui tendent à semer le désordre et l'épouvante ou à livrer la place par un accommodement quelconque : les uns poussés par un zèle ignorant , et les autres excités par des motifs aussi éclairés que perfides ¹.

Les séances du conseil de défense seront consignées sur un registre coté et paraphé par le gouverneur , afin qu'il ait la régularité et l'authenticité nécessaires pour servir au besoin à l'enquête prescrite par l'article 114 du décret du 24 septembre 1811. Cette formalité est d'au-

¹ Ces crimes sont punis par la loi du 21 brumaire an V , article 1 et 2.

tant plus essentielle, qu'un gouverneur ne se justifierait point de la perte de la place en protestant qu'il a tenu jusqu'à la dernière extrémité; dans beaucoup d'occasions, on fait trop peu quand on ne fait que ce que l'on doit : il faut donc prouver par des pièces légales que tous les moyens imaginables de défense ont été employés, et que ce n'est pas non plus par de fausses dispositions que la place a succombé.

— En outre, le gouverneur aura un registre d'ordre et de correspondance, dressé conformément au règlement de 1809, sur lequel seront inscrits les ordres particuliers et les éloges ou les reproches qu'il sera dans le cas d'adresser aux individus ou aux troupes.

— Les ordres écrits ou verbaux seront transmis par des officiers; quand des ordres cachetés sont portés par des sous-officiers, l'adresse indiquera le lieu et l'heure du départ, et le reçu mentionnera le lieu et l'heure de l'arrivée.

Indépendamment du registre des séances du conseil, de celui de correspondance et d'ordres, le gouverneur exigera, conformément à l'article 107 du décret précité, que le commandant du génie établisse un journal, par ordre de date, de toutes les circonstances de la défense, auquel il sera joint un plan directeur de la place, à l'échelle d'un centimètre pour vingt mètres; cet officier tracera successivement sur ce plan : 1^o les positions occupées et les travaux exécutés par l'ennemi, à commencer de l'investissement; 2^o les travaux de défense, les contre-approches, les dispositifs de l'artillerie et des troupes, à mesure des progrès des assiégeants; 3^o l'effet des sorties, les attaques de vive force, les mines et les contre-mines; finalement tout ce qui peut être de quelque intérêt; et, afin que le gouverneur puisse suivre cet important travail, il exigera qu'il soit déposé dans un cabinet particulier de son hôtel, dont l'entrée sera interdite aux personnes étrangères au service du génie militaire, et qui sera entièrement à la disposition du commandant de cette arme.

Pendant l'état de siège, le chef du génie est chargé du service des ponts et chaussées, sauf à informer le préfet du département des dispositions qu'il aura jugé à propos de prendre dans les travaux. (*Décret du 13 fructidor an XIII.*)

Le commandant de l'artillerie dirige les travaux de son arme, mais il se concerte avec celui du génie pour tirer le parti le plus avantageux de la défense. Il devra toujours être au courant de l'état de ses ressources, veiller à la sûreté des arsenaux et magasins à poudre, et aux consommations journalières, pour qu'il ne s'en fasse point d'abusives.

Si la poudre à canon venait à manquer, il faudrait qu'il cherchât les moyens d'en fabriquer; on sait que les éléments qui entrent dans la composition de la poudre sont le salpêtre, le soufre et le charbon. Voyez, pour avoir de plus amples notions sur la fabrication, le général Carnot, le chef de bataillon du génie Mouzé; on consultera encore l'instruction de M. L. Renaud, chef de bataillon d'artillerie, ou le traité de MM. Bottée et Riffault, publié à Paris en 1811.

Le commandant d'artillerie devra aussi faire préparer d'avance les principaux artifices, tels que fascines goudronnées, tourteaux, et même des fusées à la Congrève¹.

La prépondérance du gouverneur doit réunir d'intention le génie et l'artillerie, car c'est de leur commun accord et de leur concert que dépend une bonne défense. Si des questions de métier ont trop souvent divisé les officiers de ces deux armes, et occasionné des retards dans les opérations militaires, à qui en attribuer la faute, si ce n'est au commandant en chef? Nous avons assisté à des sièges où le talent et la fermeté du maréchal qui commandait, applanissaient toutes les objections que faisait naître l'esprit de rivalité. Les officiers d'artillerie et du génie tomberont toujours d'accord dans le service, quand ils seront commandés par un homme de tête, doué de la capacité et de l'expérience nécessaires pour discerner le vrai d'avec le faux, et qui, au besoin, aura l'énergie de trancher le nœud des difficultés.

¹ Les fusées à la Congrève, ou fusées incendiaires, présentent les mêmes formes que les fusées volantes ou de signaux, mais elles sont de dimensions beaucoup plus fortes, et leur cartouche est en tôle laminée, au lieu d'être en carton. Le colonel anglais Congrève prétend en être l'inventeur, et il les employa pour la première fois en 1805; mais il est de fait que l'invention des fusées incendiaires est beaucoup plus ancienne: on en a fait usage au siège de Pont-Audemer, en 1447, et on les trouve décrites page 42 de la partie des récréations mathématiques imprimées à Rouen en 1630. Voir, pour plus de détails, le traité de M. Decker, professeur à l'école d'artillerie et du génie à Berlin; traduction de M. le colonel Xavichio de Peretsdorf, 1825.

Dans une place assiégée, tout doit céder à l'intérêt du moment; des débats seraient nuisibles au bien du service. Au reste, les réglemens et l'usage ont fixé les rangs et les attributions de chacun: le génie exécute, d'après ses plans, tous les travaux de défense, dans lesquels sont compris l'établissement et les constructions des batteries; l'artillerie fait les plates-formes et les embrâsures des batteries, et met en mouvement son matériel, pour entretenir un feu très-vif sur tous les points où l'ennemi peut se montrer; elle dispose l'armement avec le génie, de manière à avoir le plus de bouches à feu possible à opposer aux assiégeants, en suivant les progrès des attaques; mais il importe de ne point armer à l'avance les batteries qui peut-être seraient sans utilité, et dont les travaux fatigueraient les canonniers.

Enfin, pour prévenir toute espèce de démêlé à cet égard, le gouverneur se fera présenter le projet d'armement de la place, et, après l'avoir examiné avec soin, il l'arrêtera de concert avec les commandants de l'artillerie et du génie, et aucun changement ne devra y être fait sans sa participation¹.

Aussitôt que le point d'attaque est connu, c'est-à-dire à l'époque de la seconde période, l'artillerie ouvre des embrâsures, établit les plates-formes dans les ouvrages de fronts menacés, et renonce à tirer à barbette; elle construit en même temps des traverses, de deux pièces en deux pièces, sur tous les ouvrages ricochables²; enfin, elle pourvoit

¹ Extrait de l'ordonnance du 31 décembre 1776, art. XVIII: « Le commandant du génie dirige les opérations de siège sous l'autorité du général en chef; il lui rendra compte directement, prendra ses ordres pour tout ce qui regarde les officiers du génie et le service de la tranchée, etc. » — ART. XIX: « La disposition des tranchées et travaux de siège suppose nécessairement des emplacements de batteries; le commandant du génie exprimera sur son plan d'attaque lesdites batteries, et proposera, de concert avec le commandant de l'artillerie, au général commandant le siège, celles que la suite des opérations pourra exiger. » — ART. XXI: « Dans une place assiégée, le chef du génie dirigera la défense de la même façon qui a été exprimée pour l'attaque, posant journellement au commandant supérieur tous les moyens qui pourront conduire à la meilleure défense, etc. » Nous ne rapportons pas ici le règlement du 1^{er} avril 1792, concernant l'artillerie, parce qu'il est en contradiction avec l'ordonnance de 1776, et que, d'ailleurs, un règlement en opposition avec une ordonnance qui a force de loi ne peut être suivi.

² Le ricochet est l'effet du canon tiré à une petite distance, avec une petite

toutes les batteries des canonnières et servants nécessaires, pour exécuter un feu bien nourri, en ménageant les munitions.

« On chargera le commandant de l'artillerie, dit le maréchal de Vauban, du soin général de tout ce qui regarde le service et le mouvement du canon, des batteries nouvelles, de la réparation des vieilles, du changement de pièces, des piquets, fascines, plate-formes, etc.

« Plus loin il ajoute : quant aux ouvrages d'artillerie, ils seront dirigés par les officiers de ce corps, sous l'autorité de celui qui les commandera ; mais, pour la situation des batteries, elle sera choisie par le gouverneur, sur la proposition qu'en fera l'ingénieur, de concert avec le commandant de l'artillerie. »

« C'est une défense mal entendue, d'après le général Carnot, que de faire un grand feu d'artillerie pendant les deux premières périodes du siège. De cette erreur, dans laquelle tombent presque toujours les commandants qui ne sont pas assez instruits de ce qui regarde la guerre des sièges, il résulte que les canons sont tous démontés, ou hors de service, avant qu'on ait pu les employer utilement, et que la plus grande partie des munitions est consommée lorsque le vrai temps de s'en servir, qui est la troisième période des attaques, est arrivé. C'est ici un préjugé duquel ont beaucoup de peine à revenir ceux qui se figurent vaguement que la bonne défense d'une place est proportionnée au bruit qu'on y fait. »

« Je souhaiterais, observe le maréchal Vauban, qu'un gouverneur ne se servît jamais de son canon que pour rompre quelque batterie plus faible que celle qu'il y peut opposer, ou quelque logement qui l'incommoderait dans la suite, parce que l'on doit ménager extrêmement la poudre dans une place assiégée. D'ailleurs, à bien considérer toutes choses, les assiégeants ont toujours plus de canons que les assiégés, et

charge de poudre ; elle est communément plus faible d'un tiers ou de moitié que la charge ordinaire ; le ricochet enfile les ouvrages et cause de grands ravages. Vauban est l'inventeur de cette manière de tirer : il en fit le premier essai au siège de Philipsbourg, en 1688, et en 1697, à celui d'Ath. Il assujétit l'artillerie à une exécution régulière d'un genre de tir imaginé d'abord à Philipsbourg, et depuis employé dans tous les sièges. Voyez l'*Attaque des Places*, par le maréchal de Vauban (page 179, édit. de Foissac), et le mémoire de M. le chef de bataillon Augoyat, sur le tir à ricochet.

« plus de munitions, ce qui les rend tout-à-fait supérieurs, surtout aux
 « places ordinaires. Ainsi, je crois qu'il sera plus utile de réserver la
 « mousqueterie, qui en consomme moins et fait plus de mal aux assié-
 « geants, et pour de petits fourneaux, car la charge de dix ou douze
 « pièces de batterie, placées sous un logement, le détruit plus facile-
 « ment que cent volées de canon. »

Revenons aux mesures à prendre pour garantir les places des surprises et des attaques de vive force, et citons encore, à ce sujet, quelques réflexions du général Carnot.

« Ce qu'il y a de plus à craindre dans le commencement des opéra-
 « tions, *dit-il*, c'est une attaque de vive force, parce que l'ennemi,
 « ayant toutes ses forces rassemblées dans le voisinage, et voulant vrai-
 « semblablement s'épargner les longueurs d'un siège régulier, l'incerti-
 « tude du succès, et les pertes qu'entraîne une semblable opération, ne
 « manquera pas de bien examiner d'abord s'il ne serait pas possible
 « d'emporter la place par escalade, en y joignant la corruption, la sur-
 « prise et la terreur.

« Il faut donc redoubler de vigilance, de ponctualité dans le service,
 « de rigueur envers les étrangers et les gens suspects. »

Ainsi, indépendamment des postes extérieurs d'infanterie et de cavalerie, qui peuvent être repoussés brusquement jusque dans les chemins couverts, le gouverneur placera sur les remparts des gardes toujours prêtes à se porter contre les assaillants et à les arrêter dans leurs premiers efforts ; ces gardes fourniront une chaîne de sentinelles posées à 100 mètres environ l'une de l'autre, intervalle convenable pour qu'elles se transmettent, pendant la nuit, de quart d'heure en quart d'heure, le cri de sentinelle : *Prenez garde à vous!* et, pour éviter de fausses alertes, ces sentinelles tireront seulement lorsqu'elles apercevront très distinctement l'ennemi. Comme nous venons de le dire, elles seront fournies par les gardes placées sur les remparts, et ces gardes seront elles-mêmes soutenues, sur chaque front de fortifications, par des réserves prêtes à voler à la défense des points attaqués, et à donner le temps à la garnison tout entière d'arriver au secours, en se dirigeant soit aux flancs, qui devront continuellement être garnis d'artillerie, soit sur les assaillants ; la force et la composition de ces réserves dépendra des

localités, et des difficultés plus ou moins grandes que les ouvrages offrent aux surprises ou à l'escalade.

Les chemins couverts seront gardés par une seconde chaîne de sentinelles, placées comme les précédentes; mais, tant que l'assiégeant ne sera point sous la portée du fusil, il sera inutile d'y mettre des francs-tireurs¹.

Les gardes qui fourniront les sentinelles des chemins couverts seront établies dans les réduits des places d'armes rentrantes; en cas d'attaque, les sentinelles crieront aux armes, tireront leur coup de fusil et se replieront sur leur poste, dans le réduit ou *blockhausen*, pour ne point masquer le tir de l'artillerie; s'il n'y a ni réduit ni *blockhausen*, elles descendront dans les fossés du corps de la place par les rampes ou pas de souris; mais on se gardera bien de leur ouvrir les poternes, de peur que l'ennemi n'entre pêle-mêle avec elles, comme cela est arrivé en diverses circonstances, et notamment à la prise du fort Pardaleras, à Badajoz, en 1811.

Lorsque le temps et les localités le permettront, on construira sur les fronts attaqués une double enceinte au moyen des maisons, murs et clôtures qui pourront être appropriés à la défense; les lacunes ou intervalles se fermeront avec les traverses palissadées, des palanques, des chevaux de frise, des abattis et des fossés; on barricadera aussi les rues qui communiquent avec les remparts, de manière à ce qu'elles ne puissent être franchies; quand on est pressé, on établit ces barricades avec des voitures chargées de terre, dont on enlève les roues, et on les couvre par des abattis; on emploie encore des tonneaux, des sacs à terre, des ballots de laine ou de coton; enfin on utilise toutes les ressources de la fortification passagère; observant bien de couvrir par des tambours en palissades, par des barrières et des chevaux de frise, les ouvertures dont le service réclame la conservation.

¹ En thèse générale, les chemins couverts doivent être défendus de pied ferme; pourtant, il ne faut pas les soutenir avec trop d'opiniâtreté, surtout quand ils sont serrés et embrassés par les attaques; dans ce cas, il faut les abandonner peu à peu, se retirer dans les réduits des places d'armes, pendant que les feux des remparts et des ouvrages extérieurs agiront efficacement. Voyez M. Bousmard.

Pendant les derniers jours qui précèdent la reddition d'une place, le gouverneur consulte le conseil pour aviser aux moyens de prolonger la défense; c'est alors qu'il a besoin de déployer toutes les ressources de son imagination et de ses connaissances militaires, acquises par le travail et l'expérience, pour déterminer le meilleur parti à prendre. Après avoir réglé les mesures que les circonstances prescriront, il adressera aux commandants des ouvrages extérieurs des instructions détaillées sur ce qui leur restera à faire; il les avertira qu'en cas d'urgence ils ne prendront conseil que de la nécessité; et, afin de prévenir les incidents et le danger des méprises, ces instructions seront écrites. S'il est possible, il les réunira tous, et leur en donnera de verbales plus étendues; il indiquera le lieu où il se tiendra, et il ne se déplacera que lorsque cela sera absolument nécessaire; dans ce cas, il laissera toujours, à l'endroit qu'il quittera, un officier chargé d'indiquer la direction qu'il aura prise; il ne dirigera jamais d'attaque lui-même, à moins que ce ne soit pour rétablir des affaires qui paraîtraient désespérées: on conçoit qu'en se mettant à la tête des opérations particulières, il serait forcé de négliger les soins du commandement en chef, ce qui pourrait avoir les conséquences les plus graves; enfin, il ne s'exposera que dans les circonstances extraordinaires, la mort d'un gouverneur habile pouvant produire une fâcheuse impression sur le moral de la garnison.

Si, après avoir épuisé toutes les ressources de la défense, il arrive que le gouverneur soit obligé de capituler, il se fait alors représenter le décret du 1^{er} mai 1812, en donne lecture au conseil, et prend de nouveau l'avis de ses membres; cet avis devra être consigné sur le registre des délibérations; mais le gouverneur prononce seul sur la décision à prendre, et fixe lui-même, s'il y a lieu, le moment, le mode et les termes de la capitulation; toutefois, il ne s'arrêtera à cette pénible résolution que lorsqu'il aura été convaincu de l'impérieuse nécessité de céder, et de l'impossibilité absolue de prolonger la défense d'un instant de plus.

Nous reviendrons à la fin sur les capitulations et sur la manière de les établir; mais, dans une telle situation, le gouverneur ne doit jamais se séparer de la garnison. (*Art. 4 du décret du 1^{er} mai 1812.*)

« Je n'approuverai jamais, dit le marquis de Feuquière, la conduite
« des gouverneurs qui croient se devoir ménager une capitulation

« avec ce qu'on appelle faussement des marques d'honneur, que je
 « crains fort que les fautes dans la défense ou la capitulation préma-
 « turée ne leur aient acquises.

« Je tiens ces marques d'honneur pour véritables marques de honte,
 « et je crois que l'attaquant est bien plus disposé à traiter avec des
 « marques d'honneur un gouverneur qui lui dispute tout son terrain
 « avec capacité et valeur, et qu'il voit encore en disposition de lui
 « vendre bien cher ce qui lui en reste, que non pas celui dont la
 « défense a été sans capacité et sans valeur, et qui, par conséquent,
 « n'aura pas mérité l'estime de l'ennemi. »

M. de Feuquière cite, à cette occasion, le célèbre général Calvo, qui mérita la couronne obsidionale en défendant Maëstricht en 1676. Ce gouverneur avait, toute sa vie, servi dans la cavalerie, il déclara avec franchise, au moment d'être attaqué, qu'il n'était pas fort entendu dans la défense des places, et qu'il souscrirait volontiers aux conseils qui lui seraient donnés, hors à ceux de se rendre à l'ennemi. L'histoire nous apprend, en effet, que la défense de Maëstricht fut des plus vigoureuses, et voici comme M. de Quincy en rend compte.

« En vain le prince d'Orange, atteint d'un coup de feu, reste, et,
 « malgré sa blessure, couche à la tranchée pour animer les siens et hâ-
 « ter les travaux; une foule de sorties l'arrêtent et rebutent ses troupes.
 « Il arrive enfin au saillant d'une lunette avancée; mais il y trouve un
 « retranchement élevé pendant le siège. Calvo tombe par les dehors sur
 « les assiégeants et les repousse. Ils reviennent. La brèche est prise et
 « reprise, et leur demeure enfin. Mais une mine les enlève, déblaie
 « la brèche, et ne leur laisse plus où se loger. Le prince d'Orange quitte
 « alors le saillant, et s'attache à l'angle d'épaule. Les assiégés y font, en
 « plein jour, un autre retranchement. L'ennemi les surprend; une se-
 « conde mine le fait sauter. Furieux, il attaque le réluit et l'emporte. Un
 « troisième fourneau joue, l'enlève encore, et achève de bouleverser
 « l'ouvrage. L'assiégeant s'établit enfin dans ces mines. Une seconde
 « lunette défendait, avec la première, les accès d'un ouvrage à cornes;
 « ce que celle-ci avait coûté dégoûte l'assiégeant d'attaquer la seconde.
 « Il préfère essuyer les coups de revers de cet ouvrage. Il essaie même
 « de laisser derrière lui l'ouvrage à cornes, ouvre de loin la vieille en-
 « ceinte, et, pour y arriver, commence une longue sape couverte. Mais

« les assiégés mettent douze pieds d'eau devant la brèche. Il faut alors re-
 « venir à l'ouvrage à cornes. Instruit que le maréchal de Schomberg est
 « en marche , le prince d'Orange ne ménage plus rien. Il attaque le che-
 « min couvert de cet ouvrage. Une explosion de poudre et de grenades
 « jette le désordre dans les assiégés. Ils cèdent une partie de la contre-
 « escarpe, mais gardent l'ouvrage à cornes, y font sauter l'ennemi et ré-
 « sistent à toutes les attaques. Le prince d'Orange voit ses troupes re-
 « butées , et que Schomberg approche. Il forme un corps de ses officiers
 « et l'envoie à l'assaut. Officiers et soldats, les Français repoussent cette
 « élite des ennemis. Calvo annonce Schomberg , et ses braves , qui s'i-
 « maginent qu'on veut par cet espoir relever leur courage, s'en indignent.
 « Mais le canon de Schomberg se fait entendre. Le défenseur de Char-
 « leroi , Montal , le précède , et paraît avec 8,000 grenadiers. Les enne-
 « mis lèvent le siège, Schomberg ravitaille Maëstricht, et le brave Calvo
 « envoie Choisie , son principal ingénieur , donner au roi , impatient
 « de les apprendre , les détails de cette belle défense. »

On peut conclure, de la conduite brillante du général Calvo, que la durée de toute défense dépend, en grande partie, de la volonté et de l'énergie du gouverneur, ainsi que de la capacité des ingénieurs chargés de le seconder ; que souvent les qualités naturelles peuvent suppléer aux connaissances de l'art, et rendre propre à commander en chef dans une place assiégée ; qu'il n'est pas absolument nécessaire qu'un gouverneur soit doué de toutes les ressources du génie déployé par Archimède dans la défense de Syracuse, mais qu'il doit avoir un courage fortement trempé, savoir s'élever à toute la hauteur de sa mission, et se souvenir sans cesse, même sur la brèche, que la place confiée à ses soins et à son honneur est un dépôt sacré ; que son devoir est de s'immoler s'il le faut à sa conservation ; que le roi et la France ont les yeux fixés sur lui ; en un mot, que sa conduite va le couvrir de gloire ou d'infamie.

La défense de Sarragosse par Palafox est encore un acte de dévouement et d'héroïsme à signaler aux braves qui sont toujours prêts à verser leur sang pour la défense de l'Etat. Cette ville n'avait point de fortifications permanentes à opposer aux assiégeants ; mais c'était le foyer du patriotisme le plus ardent : les nobles sentiments de l'indépendance nationale et de fidélité au prince exaltèrent toutes les âmes, créèrent des ressources et enfantèrent des prodiges ; les rues, les maisons, se chan-

gèrent tout-à-coup en retranchements formidables, ses habitants en soldats intrépides; attaquée avec non moins de valeur et de persévérance, cette cité fut enfin forcée de céder à nos armes victorieuses, mais après des efforts inouïs, et l'épuisement total des derniers moyens de prolonger une résistance qui imprime à son nom le sceau de l'immortalité.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler un troisième fait historique, exemple remarquable de bravoure et de lâcheté.

Après la bataille de Conserbrüch, en 1675, le maréchal de Créqui, forcé de se jeter dans Trèves, s'y défend avec vigueur, et refuse de se rendre malgré la brèche. Boisjourdan et quelques officiers ne voient dans cette résolution qu'un trait de désespoir. Ils capitulent à son insu. La garnison sort libre, mais sans armes. Créqui indigné se retire dans une église, et résiste jusqu'à la dernière extrémité. Il est pris enfin; les ennemis l'emmenent, respectant son malheur et son courage. En France, on casse, on décime les auteurs de la capitulation, et Boisjourdan paie de sa tête son audacieuse lâcheté.

De nos jours, on punit rarement la lâcheté par la mort, mais toujours par l'ignominie, plus affreuse que la mort, chez l'homme où il reste encore des sentiments après une mauvaise action.

Le général Carnot, dont les vertus civiles et guerrières sont comparables à celles des anciens, a, dans son *Traité sur la Défense des Places*, cité une foule d'exemples tirés de l'histoire, que nous recommandons aux méditations des gouverneurs; il fait en outre remarquer très judicieusement, que, si les places ne se défendaient point jusqu'à la dernière extrémité, il serait à peu près indifférent qu'elles fussent bien ou mal fortifiées.

En définitive, les lois assignent le terme d'une reddition honorable après la destruction du dernier retranchement derrière les brèches¹; à la

¹ Loi du 26 juillet 1792, art. 1^{er}: « Tout commandant de place forte ou « bastionnée, qui la rendra à l'ennemi avant qu'il y ait brèche accessible et « praticable au corps de la place, et avant que le corps de la place ait soutenu « au moins un assaut, si toutefois il y a un retranchement intérieur derrière « la brèche, sera puni de mort, à moins qu'il ne manque de munitions et de « vivres. » — ART. 11. « Les places de guerre étant la propriété de l'Etat, dans « aucun cas les habitants ni les corps administratifs ne pourront requérir un

vérité, le gouverneur est alors exposé à tomber à la discrétion de l'ennemi avec toute la garnison; mais si la fortune trompe ses nobles efforts, si une pareille destinée lui est réservée, nous le répétons, il doit savoir la subir, oublier toutes ses affections, et périr à son poste plutôt que de signer un pacte honteux. *Fais ce que dois, advienne que pourra*: telle est la devise d'un gouverneur dévoué à son pays et à son roi.

« La défense des places », dit le général Carnot, dont nous ne saurions trop citer les maximes, « est peut-être la partie de l'art militaire qui exige le plus de cette vertu supérieure, parce qu'elle y brille moins que sur les champs de bataille; mais ceux qui se sont consacrés à ce genre de combat n'en sont que plus dignes d'admiration et de reconnaissance. Aussi, le gouvernement a statué que tout gouverneur tué à la brèche, ou mort de ses blessures après une défense honorable, sera inhumé avec les mêmes honneurs que les grands-officiers de la commandant de place de la rendre, sous peine d'être traités comme des révoltés et des traîtres à la patrie. »

Loi du 21 brumaire an V, titre III, art. 1^{er} : « Tout militaire ou autre individu attaché à l'armée ou à sa suite, convaincu de trahison, sera puni de mort. » — Article 11. « Sont réputés coupables de trahison : tout commandant d'une place assiégée, qui, sans avoir pris l'avis, ou contre le vœu de la majorité du conseil militaire de la place (auquel devront toujours être appelés les officiers en chef du génie et de l'artillerie), aura consenti à la reddition de la place, avant que l'ennemi y ait fait brèche praticable, ou qu'elle ait soutenu un assaut. »

Arrêté du Directoire exécutif du 16 messidor an VII, art. 1^{er} : « Tout commandant de place forte qui, à dater de l'ouverture de cette campagne, aurait capitulé avec l'ennemi, pour rendre une place qui lui était confiée, sans avoir forcé les attaquants de passer par les travaux lents et successifs des sièges, et avant d'avoir repoussé au moins un assaut au corps de la place, sur les brèches praticables, sera traduit devant un conseil de guerre, pour y être jugé conformément aux lois, etc. »

« Décret du 1^{er} mai 1812 sur le même sujet; tous documents qui devront être présentés au conseil de défense. »

Les ordres de l'empereur Napoléon au gouverneur d'Anvers du 11 août 1809, doivent aussi être regardés comme une loi.

La législation ancienne n'est pas moins sévère à l'égard des gouverneurs qui se défendent mal. Louis XIV, mécontent de quelques-uns de ses gouverneurs, leur adressa la circulaire suivante; une ordonnance semblable avait déjà été rendue par Louis XIII, comme on le voit par cette circulaire :

« Légion-d'honneur, que son traitement de retraite sera réversible sur
 « sa famille, et que ses enfants obtiendront les premières places vacantes
 « dans les institutions publiques. » (*Décret du 24 décembre 1811.*)

Les choses utiles ont le privilège de pouvoir se redire ; il est souvent nécessaire de reproduire les mêmes idées sous plusieurs formes ; un seul trait ne suffit pas toujours pour imprimer fortement dans la mémoire les bons préceptes : ainsi, nous répéterons qu'un gouverneur doit allier la fermeté à la prudence et à la modération ; qu'il doit être inaccessible à la flatterie et aux menaces ; qu'il doit s'entourer de toutes les lumières, et mettre une sérieuse attention à bien connaître l'esprit de la garnison ; qu'il doit passer de fréquentes revues, et s'assurer par lui-même de l'état des troupes, examiner l'armement et les fournitures, et ordonner les réparations urgentes ; enfin, qu'il doit visiter les casernes, éloigner les hommes malades, et leur assigner une destination particulière. Le bien du service lui impose aussi le devoir de prévenir et de réprimer les abus de toute nature, notamment ceux qui peuvent

« Monsieur, quelque satisfaction que j'aie de la belle et vigoureuse défense
 « qui a été faite dans celle de mes places fortes qui ont été assiégées depuis
 « cette guerre, et bien que ceux qui y commandaient se soient distingués en
 « soutenant pendant plus de deux mois leurs dehors, ce que n'ont point fait
 « les commandants des places ennemies, lesquelles ont été assiégées par mes
 « armes, cependant, comme j'estime que les corps de places peuvent être
 « défendus aussi long-temps que les dehors, et que c'est sur ce principe que,
 « dès le règne du feu roi mon très honoré seigneur et père, il a été enjoint
 « à tous les gouverneurs des places de guerre, par une clause expresse qui
 « s'est toujours depuis insérée dans leurs provisions, de ne point se rendre, à
 « moins qu'il n'y ait brèche considérable au corps de la place, et qu'après
 « y avoir soutenu plusieurs assauts ; j'ai jugé à propos de renouveler les mêmes
 « ordres à tous les commandants de mes places. C'est pourquoi je vous écris
 « cette lettre pour vous dire, qu'au cas que la place que vous commandez vienne
 « à être assiégée par les ennemis, mon intention est que vous ne la rendiez
 « point, à moins qu'il n'y ait brèche considérable au corps d'icelle, et qu'a-
 « près y avoir soutenu au moins un assaut ; et, ne doutant pas que vous ne
 « vous conformiez, avec tout le zèle que vous avez fait paraître en toutes
 « occasions pour mon service, à ce que je vous prescris par la présente, je ne
 « vous la ferai plus expresse ni plus longue, que pour prier Dieu qu'il vous ait,
 « Monsieur, en sa sainte garde.

« Écrit à Versailles, le sixième jour du mois d'avril 1705.

« Signé LOUIS. »

altérer la subordination. Il s'opposera aux discussions et controverses qui n'aboutissent qu'à aigrir et irriter les caractères.

Les frondeurs de tous les genres doivent être éloignés pour empêcher que le mauvais esprit qui les domine ne se propage, soit dans les administrations, soit dans les corps. Il faut se méfier aussi de ces hommes vantards, de ces faux braves, qui s'agitent et se donnent de grands mouvements, surtout lorsque l'ennemi commence à se retirer et que la victoire n'est plus douteuse; dans un combat, dans un siège, ils paraissent en cent endroits pour n'être nulle part; ils préviennent les ordres des chefs de peur de les suivre, et cherchent les occasions plutôt que de les attendre. Ces hommes sont dangereux; il faut s'en défier, et bien se garder de répandre les moindres faveurs sur ceux qui se montrent avec de telles dispositions.

La bonne conduite des troupes dépend de la confiance que leur inspire le chef qui les commande: il faut donc qu'un gouverneur exerce une influence morale sur elles, par une ferme contenance et par beaucoup de sang-froid; il ne suffit pas de montrer de l'intrépidité dans un moment de choc: le vrai mérite d'un commandant est d'agir, en toute chose et en tout lieu, avec méthode et présence d'esprit; sans ces qualités, la bravoure ne produit souvent que de la confusion.

Il devra aussi faire ressortir les moindres avantages obtenus par la garnison sur l'ennemi, donner de l'importance aux plus petits secours qui lui arriveront, et ne jamais laisser croire que d'autres lui sont nécessaires. S'il reçoit des nouvelles de quelques succès obtenus par nos armes, il les proclamera avec l'appareil des tambours, de la musique et des hymnes guerriers, qui jadis ont conduit nos soldats à la conquête de l'Europe.

Il nous reste encore à dire qu'un gouverneur doit constamment s'observer, n'avoir ni emportements ni caprices, ni autre passion que celle de la gloire, ne jamais s'abandonner aux illusions de la fortune, ni s'endormir sur les lauriers d'un succès momentané; il doit agir avec promptitude, et ne point remettre au lendemain ce qui peut se faire le jour même; ou bien, comme le dit Napoléon, « ne jamais laisser à son ennemi un temps qu'on peut gagner sur lui. »

Au milieu de ces divers intérêts, le gouverneur doit affermir la discipline et maintenir une police sévère, mais raisonnée; ne point oublier que les places fortes sont aussi destinées à protéger les bons citoyens et à leur servir de refuge contre l'ennemi; enfin, il doit avoir l'esprit conservateur, se montrer juste jusqu'au scrupule, bon, affable, généreux, et d'un abord facile; savoir se faire aimer des habitants, sans céder cependant au vain désir de se populariser. A ces qualités il doit encore joindre beaucoup de politesse et de dignité, ménager l'amour-propre de toutes les classes, s'attacher les chefs de corps, s'entourer des plus braves et des plus instruits, leur marquer de la considération et de la confiance, sans trop s'ouvrir sur ses desseins, et sans jamais laisser transpirer son opinion sur les défauts de la place, ni permettre des discours ou insinuations qui tendraient à affaiblir l'énergie des troupes.

« J'ai vu assez souvent plusieurs de nos gouverneurs », dit le *maréchal Vauban*, « parler mal de leur place, et fort peu en dire du bien, « soit qu'ils ne les connussent pas, ou qu'ils voulussent de bonne heure « préparer le public à ne pas attendre grand'chose de leur résistance. « En l'un et l'autre cas, de pareils discours ne valent rien, et ceux qui « les tiennent mériteraient bien d'être déchargés de l'emploi qui leur « donne occasion de faire de semblables plaintes. »

La table offre aussi des occasions pour apprécier les hommes : on y parle ordinairement avec plus d'effusion et de liberté que partout ailleurs; cependant, on est encore exposé à se tromper, car il arrive qu'on montre, dans ces réunions, des qualités dont on n'est pas doué : le courage et la bravoure ne se reconnaissent réellement qu'à l'épreuve, encore très difficilement; la persévérance, la fermeté, le calme au milieu du danger, sont des signes certains de valeur et d'habileté : pourtant, il faut l'avouer, lorsqu'une pluie de fer et de feu tombe sur une ville, plus d'un courage s'évanouit, et plus d'une fermeté se trouve ébranlée; c'est alors que l'on reconnaît combien la réunion de toutes ces qualités se rencontre difficilement.

Les proclamations sont de puissants mobiles pour exciter la valeur et enflammer toutes les âmes du désir de s'illustrer; une allocution énergique adressée aux troupes, dans laquelle on leur rappelle ce

qu'elles doivent au roi et à la patrie, où on leur démontre qu'elles défendent leur propre cause, celle de leur famille et de tout ce qui leur est cher, produit toujours un grand effet; mais malheureusement, les hommes d'action ont rarement le don de la parole; alors il faut, en parlant aux soldats, être bref, arriver au but sans circonlocution, avoir toujours une contenance ferme, assurée, et ressentir soi-même les émotions que l'on veut communiquer.

Henri IV, glorieux type du caractère français, possédait au plus haut degré l'art d'enflammer l'esprit de son armée; dans les plaines d'Ivry, il disait: « Si vous perdez vos enseignes, guidons ou cornettes, ne perdez pas de vue mon panache blanc: vous le verrez toujours dans le chemin de l'honneur et de la victoire. »

C'est avec cette éloquence militaire que le grand Frédéric parlait à ses généraux la veille de la bataille de Torgau; tout est frappant, tout est remarquable dans la vie de ce roi guerrier. « Je vous ai rassemblés, Messieurs, non pas pour vous demander votre avis, mais pour vous dire que j'attaquerai demain le maréchal Daun. Je sais qu'il occupe une bonne position; mais en même temps il est dans un cul-de-sac, et, si je le bats, toute son armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y périrons tous, et moi le premier. Cette guerre m'ennuie, elle doit vous ennuyer aussi; nous la finirons demain. Ziethen, je vous donne le commandement de l'aile droite de mon armée. Votre objet sera, en marchant droit sur Torgau, de couper la retraite des Autrichiens; quand je les aurai chassés des hauteurs de Siplitz, etc. »

Napoléon, le grand empereur, dont le génie a brillé avec tant d'éclat, parlait à ses soldats avec une énergie et une rapidité entraînant; d'un signe il les envoyait d'un bout à l'autre de l'Europe, et les précipitait au milieu des combats. C'est aussi son langage qu'il faut savoir imiter pour tout animer.

Nous avons fait connaître, dans ce court exposé, la majeure partie des obligations et des prérogatives d'un gouverneur ou commandant supérieur, dans une place de guerre en état de paix ou en état de siège; elles sont très étendues, puisqu'il réunit tous les pouvoirs en sa personne et assume toute la responsabilité sur sa tête! Toutefois, nous

pensons que la prudence et le bon sens doivent, dans une foule de circonstances, modifier la rigueur des lois et éviter les conséquences fâcheuses que pourrait entraîner une trop grande sévérité.

On dira peut-être que nous poussons fort loin l'exigence, et que les militaires qui réunissent toutes les qualités indiquées ici pour faire de bons gouverneurs, sont infiniment rares; mais c'est au ministre de la guerre à distinguer les hommes de talent et de cœur, par leurs travaux ou par les services qu'ils ont déjà rendus. *Napoléon dit*: « Il faut « que l'homme soit fait pour la place, et non la place pour l'homme. »

La suite des places, le rôle que les garnisons jouent au dehors pour retarder l'ouverture de la tranchée, exigent, indépendamment des chaînes de postes établis en avant des glacis, des reconnaissances ou des découvertes journalières. Les officiers qui en ont le commandement devront placer derrière eux des ordonnances échelonnées de distance en distance, afin de transmettre promptement leurs rapports au gouvernement.

Les troupes employées aux reconnaissances et aux découvertes ne sont pas destinées à combattre, mais à observer l'ennemi; on évite donc de les compromettre; ainsi les combats qui peuvent avoir lieu sont à proprement parler, de simples affaires de postes.

Les reconnaissances seront toujours précédées d'une avant-garde proportionnée à la force principale des troupes dont elles sont composées; en outre, des éclaireurs bien montés précéderont l'avant-garde sur le front, et marcheront à l'arrière sur les flancs, sans jamais perdre la reconnaissance de vue.

Dans les reconnaissances de nuit, les éclaireurs se rapprochent de l'avant-garde, marchent en silence, et s'arrêtent souvent pour écouter, ayant soin de laisser en arrière les chevaux qui ont l'habitude de hennir.

Lorsqu'on fait plusieurs reconnaissances à la fois, il est essentiel de les combiner de manière à ne point occasionner d'accident, c'est-à-dire à ce qu'en tout ou en partie, elles ne se prennent jamais pour une troupe ennemie.

Dans un pays plat, les reconnaissances pourront être composées en grande partie de cavalerie; mais, dans un pays montagneux et accidenté, elles devront être formées d'infanterie.

DES RECONNAISSANCES.

La sûreté des places, le rôle que les garnisons jouent au-dehors pour retarder l'ouverture de la tranchée, exigent, indépendamment des chaînes de postes établis en avant des glacis, des reconnaissances ou des découvertes journalières. Les officiers qui en ont le commandement devront placer derrière eux des ordonnances échelonnées de distance en distance, afin de transmettre promptement leurs rapports au gouverneur.

Les troupes employées aux reconnaissances et aux découvertes ne sont pas destinées à combattre, mais à observer l'ennemi; on évitera donc de les compromettre; ainsi les combats qui peuvent avoir lieu sont, à proprement parler, de simples affaires de postes.

Les reconnaissances seront toujours précédées d'une avant-garde proportionnée à la force numérique des troupes dont elles sont composées; en outre, des éclaireurs bien montés précéderont l'avant-garde sur le front, et marcheront à hauteur sur les flancs, sans jamais perdre la reconnaissance de vue.

Dans les reconnaissances de nuit, les éclaireurs se rapprochent de l'avant-garde, marchent en silence, et s'arrêtent souvent pour écouter, ayant soin de laisser en arrière les chevaux qui ont l'habitude de hennir.

Lorsqu'on fait plusieurs reconnaissances à la fois, il est essentiel de les combiner de manière à ne point occasionner d'accident, c'est-à-dire à ce qu'en tout ou en partie, elles ne se prennent jamais pour une troupe ennemie.

Dans un pays plat, les reconnaissances pourront être composées en grande partie de cavalerie; mais, dans un pays montagneux et accidenté, elles devront être formées d'infanterie.

Lorsque le pays est coupé par des canaux et par des petites rivières, on surmonte ces obstacles au moyen de quelques nageurs et de quelques bateaux portatifs en osier, tressés en paille et recouverts de toile cirée.

Les officiers chargés du commandement des reconnaissances auront soin de ne pas engager leurs troupes dans les villages, les gorges et les bois, avant de les avoir fait fouiller par des éclaireurs; ils auront ensuite l'attention de s'arrêter de temps en temps, pour juger de l'aspect du terrain qu'ils parcourent et reconnaître les points qui pourraient les favoriser dans leur retraite.

En général, les gouverneurs observeront de faire diriger les reconnaissances et découvertes par les officiers du génie, ou par des officiers d'état-major, attendu la spécialité du service.

Si la place est voisine d'une forteresse occupée par l'ennemi, les reconnaissances essaieront d'en approcher, et, s'il y a moyen de la surprendre, le gouverneur ne négligera rien pour parvenir à ce but. En 1674, M. de Chamilly, gouverneur de Grave, fut sur le point de s'emparer de Bois-le-Duc, pendant qu'on était occupé à faire le siège de la place qu'il commandait; mais il fut détourné de cette entreprise par l'arrivée d'un détachement de cavalerie française qui venait lui apporter des vivres.

Nous nous sommes bornés à indiquer les règles générales et indispensables à suivre dans les reconnaissances et les découvertes; on peut faire plus, mais les gouverneurs ont à craindre, dans ces sortes de mouvements, qui ne sont pas sans dangers, d'affaiblir leurs garnisons, en portant des détachements trop loin de la place, et en les exposant à être sabrés et coupés par une charge subite de cavalerie.

MM. de Leuchères, Bourcet, Vallongue, Allent, Guillemot et de Préval, ont fourni d'excellents mémoires sur cette matière, que les gouverneurs feront bien de consulter.

DES ALERTES.

Le gouverneur fait battre la générale, lorsque la garnison tout entière est appelée à prendre les armes ou lorsqu'il y a une alerte; la règle à suivre en pareil cas est indiquée dans l'ordonnance de 1670, mais à tout événement cette batterie doit être réservée pour les circonstances extraordinaires, afin que les troupes se rendent avec la plus grande promptitude aux différents postes qui leur auront été assignés d'avance.

Il est quelquefois utile de donner de fausses alertes pour voir si le service est bien fait, et juger de l'activité et de l'intelligence des officiers, ainsi que de la résolution des soldats; mais, comme nous venons de le dire, ces essais doivent être rares et faits avec circonspection, car, s'ils étaient trop fréquents, les troupes finiraient par s'y habituer, et il en résulterait une sécurité dangereuse.

Il faut, pour empêcher de fausses alertes, que le gouverneur défende très expressément de tirer dans la place sans ordre, et ne le souffrir que lorsque l'on s'est positivement assuré de la présence de l'ennemi.

En tout état de choses, il ne faut jamais mépriser les fausses alertes, parce qu'on pourrait y être trompé.

Dans la confusion et le trouble qui résultent des alertes, il est essentiel que les chefs de corps conservent leur sang-froid; ce n'est qu'avec beaucoup de calme qu'ils parviendront à faire cesser les désordres que les alertes jettent ordinairement parmi les troupes et les habitants.

Il est nécessaire aussi d'habituer les non combattants à se rendre à leurs postes en silence, de prévenir les habitants qu'il leur est défendu de s'assembler dans les rues et sur les places publiques et qu'ils doivent rester dans les maisons pendant le temps des alertes.

Indépendamment de ces mesures, auxquelles on ne peut apporter trop d'attention et de sévérité, il ne faut pas oublier de recommander aux chefs de ne jamais rompre les rangs avant d'avoir désigné le lieu du rassemblement en cas d'alerte.

DES SORTIES.

On ne saurait établir des règles précises sur la matière de faire des sorties ; rien ne peut être absolu dans ces sortes d'opérations , comme dans toutes celles de la guerre , car elles varient en raison des localités et des obstacles à surmonter ; toutefois , il est certain que les sorties bien dirigées et faites à propos prolongent la défense des places , obligent les assiégeants à se tenir constamment sur la défensive , et changent , pour ainsi dire , par leur action et leur effet , le rôle d'assiégé en celui d'assiégeant. Cependant , il est des limites au-delà desquelles des sorties trop étendues ou trop multipliées affaiblissent la garnison et compromettent le salut de la place ; c'est ce qu'il importe de savoir apprécier.

Une sortie doit toujours être combinée de manière à ce que les chances tournent à l'avantage des assiégés ; autrement , elle n'aboutirait qu'à faire perdre inutilement des hommes , à réduire les moyens de défense , et à avancer la reddition de la place. Tout dépend donc , dans ces sortes d'opérations , de l'habileté du gouverneur et des talents des officiers chargés de le seconder ; les moindres événements amènent des revers qui influent sur le moral des troupes ; rien n'est plus susceptible de combinaisons diverses , et si , dans le conseil , la discussion est utile , elle est nuisible dans l'exécution.

Il est d'une grande importance de dissimuler les projets de sorties , et de les réaliser avec toute la rapidité et la vivacité possibles ; alors il faut les confier à des chefs prudents sans timidité , et avars du sang des soldats. Toutefois , au moment de combattre , le gouverneur et le commandant du génie doivent instruire eux-mêmes les officiers de leurs devoirs particuliers , et des dispositions générales à suivre ; elles consistent principalement à ne point attaquer de front les positions que l'on peut obtenir en les tournant , et en sachant opposer le fort au faible sans trop s'exposer.

Dans aucune circonstance le gouverneur ne doit commander une sortie en personne ; sa présence, comme nous l'avons dit ailleurs, étant toujours indispensable dans la place. En 1793, le général anglais O'hara, qui commandait à Toulon, pendant le siège, fut blessé et pris dans une sortie qu'il eut l'imprudence de diriger lui-même ; cet événement anima les assiégeants, découragea les assiégés, et compromit leur salut.

Lorsque le seul objet d'une sortie est d'enlever des fourrages ou des vivres, les dispositions à prendre rentrent dans celles des reconnaissances, et l'officier qui la dirige se conforme à ses instructions, se règle d'après les localités, et agit en raison des forces qui lui sont opposées.

Dans le commencement d'un siège, les grandes sorties sont souvent infructueuses et même quelquefois funestes aux assiégés, surtout lorsque les assiégeants sont très éloignés de la place, et qu'ils ont le temps de se préparer à les bien recevoir. Le maréchal de Vauban recommande à cet égard de ne point hasarder des sorties au loin pour ne pas tomber dans quelque embuscade, les sorties éloignées étant souvent coupées et presque toujours repoussées rudement. Les sièges de Badajoz, en 1811 et 1812, offrent plusieurs exemples à l'appui de cette opinion.

Au reste, le plus grand mal ne consiste pas seulement dans la perte de quelques hommes, mais dans le découragement qui s'empare de la garnison. Il est donc imprudent d'aller chercher l'ennemi à une trop grande distance ; cependant on peut faire sortir des détachements de cavalerie pour aller au loin tâcher de surprendre les flancs pendant la nuit, et y jeter le désordre par un *houra* et des coups de carabine ; après quoi ils rentreront promptement, en ramenant, s'il se peut, quelques prisonniers.

A mesure que les assiégeants approchent de la place, le danger des sorties diminue, parce qu'on a moins de chemin à faire pour les joindre, moins de temps à rester exposé à leur feu, et plus de facilité à opérer la retraite ; pourtant elles sont encore dangereuses dès que l'ennemi est au pied des glacis, vu qu'alors il peut opposer le feu de toutes les tranchées, et faire éprouver des pertes, au moins pendant la retraite.

Le but principal d'une sortie est de détruire les travaux des assiégeants, d'interrompre les travailleurs et de leur faire perdre du temps, et non de livrer des combats sans résultats ; on ne doit y employer

que peu de monde à la fois , observant toujours de faire marcher des troupes du génie et de l'artillerie à la suite des colonnes , pour combler les tranchées , recueillir les outils abandonnés , et enclouer les pièces qu'on ne peut enlever.

Cependant , si les assiégeants négligeaient les précautions nécessaires à leur sûreté , il faudrait chercher à les surprendre ; il est donc essentiel d'être toujours prêt à les saisir sur le temps , et à profiter de toutes leurs fautes ; c'est seulement dans cette supposition qu'une grande sortie , appuyée par de l'artillerie et de la cavalerie , peut être avantageuse ¹ ; mais , nous le répétons , il faut bien se garder de cingler à pleines voiles vers un écueil , en dirigeant les sorties à peu près au hasard , comme cela est arrivé trop souvent ; c'est le cas de dire que rien n'est dangereux comme l'intrépidité qui naît de l'ignorance.

Enfin , lorsqu'on fait une sortie éloignée de la place avec quelque avantage , on ne doit point attendre le retour offensif de l'ennemi , qui ne peut être que périlleux , parce qu'il revient toujours en force très supérieure , et qu'il vaut mieux se retirer avec diligence , à la course , et même en désordre , afin d'être plus tôt hors de portée , que d'exposer inutilement son monde ; il faut donc , dans ces circonstances , mettre de côté la fausse honte d'une apparence de fuite pour éviter la perte des hommes , et même punir ceux qui se retirent trop tard. Au reste , ce sont les mouvements des enseignes qui doivent déterminer ceux des soldats. Il est très essentiel de recommander l'observation de ce précepte aux officiers d'infanterie , qui ont l'habitude de suivre les règles voulues dans les évolutions de ligne , de marcher en colonne , comme le moyen le plus sûr de résister et d'en imposer à l'ennemi ; mais , dans

¹ Dans les grandes sorties , la cavalerie est absolument nécessaire , soit pour appuyer les mouvements en plaine , soit pour s'emparer rapidement d'une position , soit pour assurer un succès , soit enfin pour protéger la retraite. Quelques pièces de canon sont également nécessaires pour tirer à mitraille de plus près que l'artillerie de la place , mais en ayant soin de ne pas trop les éloigner et de ne pas s'exposer à les perdre.

Il est utile aussi de faire sortir des chevaux de bât , portant des bois secs et des matières combustibles , pour brûler les caissons , les affûts et autres objets abandonnés par l'ennemi , qu'il serait impossible de rentrer dans la place ; on pourra encore charger ces chevaux de bombes et obus , pour faire sauter les magasins , blindages , etc. , etc.

ces sortes de retraites, la règle générale veut une exception, qu'il faut d'autant plus rendre palpable qu'elle est en opposition avec une direction pour ainsi dire consacrée par l'usage fréquent des manœuvres. Il importe aussi de ne point hasarder des sorties, sans avoir des communications échelonnées et protégées par des détachements d'infanterie et de cavalerie.

En même temps que le gouverneur donne des instructions pour l'attaque, il prescrit celles à suivre pour la retraite, et il emploie souvent à cet effet des signaux convenus. Par un mouvement naturel, les soldats se retirent ordinairement vers le lieu d'où ils sont partis; mais, suivant ce qui précède, il indiquera aux chefs les positions qu'ils devront occuper l'une après l'autre, et s'ils y sont forcés, il les autorisera à changer les dispositions, en agissant toujours conséquemment au plan arrêté.

Pour ne pas être coupé ou tourné sur la ligne d'opération d'une sortie, on place des francs-tireurs dans les ouvrages avancés, et on les arme de carabines ou de fusils de rempart; mais le tir du canon à mitraille, dont la portée excède celle du fusil, sera encore plus efficace, et s'il est possible, on emploiera simultanément ces deux sortes de feux.

Les petites sorties impétueuses et inattendues, qu'on appelle *coups de main*, sont sans contredit les plus redoutables pour l'assiégeant, surtout quand il a pris pied sur le domaine proprement dit de la fortification; c'est par des coups de main qu'on doit retarder le couronnement du chemin couvert, et le secret d'un gouverneur habile est de savoir les tenter à propos¹. Enfin, il ne doit jamais perdre l'occasion de nuire à l'assiégeant, surtout lorsqu'il prévoit qu'il n'achètera pas trop cher cet avantage. La fortune sourit à l'audace; le caractère du soldat français est d'attaquer. Le maréchal de Villars dit avec raison qu'on périt toujours par la défensive.

¹ Les petites sorties se font avec succès pendant la nuit, et on ne doit pas cesser d'en faire plusieurs chaque nuit, pour que l'ennemi s'y habitue; ensuite on fera une grande sortie, partant de trois ou quatre places d'armes à la fois. En général elles sont dangereuses le jour; on devra avoir soin de n'y employer que des hommes choisis et reposés. (Voyez, sur les sorties, le chapitre IX de l'Attaque des places, par le maréchal de Vauban.)

C'est aussi l'opinion du maréchal de Vauban, qui s'explique à ce sujet de la manière suivante :

« J'ai remarqué, dans tous les sièges où je me suis trouvé ¹, que, quelque faible qu'ait été une sortie faite sur les travaux des assiégés, quand le travail est proche, elle a toujours fait lâcher pied aux plus avancés, lesquels épouvantés se renversaient sur ceux qui devaient les soutenir, et souvent les entraînaient dans leur fuite. »

C'est aussi dans ce sens que le général de Cormontaigne s'exprime: « Rien ne donne tant de hardiesse, dit-il, à une garnison, que ces sortes d'actions, très analogues d'ailleurs au génie de notre nation. Rien, au contraire, ne ralentit mieux la marche de l'assiégeant que d'avoir été vigoureusement repoussé dès sa première entreprise. Le travailleur, après une telle expédition, croit avoir toujours l'ennemi sur le dos, et ne demande qu'à fuir au moindre bruit qu'il entend. »

Il est une vérité qu'il faut répéter sans cesse, c'est qu'un gouverneur ne doit jamais se renfermer dans les bornes d'une défense passive, et qu'il est indispensable d'attaquer en même temps qu'on se défend; pourtant, en bonne maxime, il faut, avant de livrer bataille, s'assurer les moyens de la gagner.

Les ordonnances de 1778, 1788, 1792, 1832, et du 8 avril 1837, ont tracé les dispositions à suivre sur la formation des détachements à fournir pour le service des armées en campagne; cependant nous pensons que, dans une place assiégée, le gouverneur peut souvent faire exception à la règle, et que les détachements doivent être choisis et composés d'hommes propres à remplir convenablement l'objet qu'il se propose; au lieu d'y mettre des soldats étrangers les uns aux autres, il faut les former d'hommes d'un même corps, d'une même compagnie; c'est le meilleur moyen d'exciter l'émulation et de maintenir la confiance mutuelle, si nécessaire pour suppléer au nombre.

« Il est d'expérience, dit le marquis de Feuquière, qu'un corps s'intéresse toujours plus à une de ses parties qu'à un autre corps. »

Au surplus, le gouverneur doit, dans toutes les circonstances, rester le maître de régler et de prescrire les mesures qu'il croira utiles aux besoins du service.

¹ M. de Vauban a conduit 53 sièges, a fait travailler à 300 places anciennes, et en a fait 33 neuves.

DES CAMPS RETRANCHÉS.

Lorsqu'une garnison est nombreuse ou qu'il se trouve dans la place des corps en station appartenant à l'armée, le gouverneur doit, pendant la belle saison, en faire camper une partie sous la tente ou sous des baraques, leur assigner une certaine étendue de terrain, qu'ils occuperont durant un temps déterminé; d'abord pour leur faire respirer un air pur, ensuite pour les accoutumer aux fatigues des manœuvres, et à se retrancher promptement.

On conçoit qu'il faut toujours asseoir un camp sur un terrain sec, salubre et facile à défendre, qui ne soit ni dominé, ni sujet aux inondations; on doit aussi l'établir de manière à ce qu'il reçoive, en cas d'attaque, tout l'appui et la protection possible des ouvrages de la place; enfin, il faut que l'on puisse y avoir de l'eau, du bois et du fourrage, si l'on croit devoir l'occuper long-temps.

Les détails relatifs au tracé d'un camp retranché devant une place, appartenant au domaine des ingénieurs militaires, nous ne nous étendrons pas davantage sur ce chapitre, que nous n'insérons ici que pour mémoire.

DES ESCALADES, DES SURPRISES ET DES ATTAQUES DE VIVE FORCE.

Essayons de résumer ce qui nous reste à dire sur les mesures à prendre pour se garantir des escalades, des surprises et des attaques de vive force, mesures qui doivent appeler l'attention particulière des gouverneurs.

Pour faire échouer ces sortes d'attaques, il faut garnir tous les flancs du corps de la place, de canons faciles à manœuvrer, et les approvisionner de munitions pour tirer à mitraille; mais comme ces feux pourraient ne pas être assez prompts ni assez efficaces pour repousser des attaques vives et impétueuses, il faudra, en outre, placer à ses flancs des pelotons d'hommes armés chacun de deux ou trois fusils, pour entretenir avec ardeur et précision un feu nourri sur les assaillants.

Si la place est munie de fusils de remparts, on les emploiera utilement contre ces attaques; on consultera l'instruction du 9 mars 1831, sur la manière de s'en servir et de les entretenir.

Enfin, on rassemblera tous les moyens d'industrie que les ressources locales fourniront, tels que de placer d'espace en espace sur les remparts, des fourches, des piques et des hallebardes à longues hampes, pour renverser les échelles, sur les talus des parapets; des chevaux de frise avec des pointes en fer, des poutres arrondies, des pieds d'arbres, de grosses bombes, et autres accessoires propres à procurer une défense active. Les angles étant les points les plus accessibles; on y rassemblera beaucoup plus d'obstacles qu'ailleurs, et l'on y fera des dépôts de fascines goudronnées et de tonneaux remplis de matières inflammables, pour les jeter dans les fossés et éclairer au besoin les escarpes, sans que les défenseurs puissent être aperçus du dehors.

S'il existe des contrescarpes élevées et revêtues en maçonnerie, elles seront avantageuses à la défense contre les escalades, surtout lorsque la faiblesse de la garnison ne permet pas de multiplier les sorties et de surveiller également tous les points de la place.

Si les fossés sont secs et larges, et s'ils sont sans cunettes, on en creusera de profondes, au bord desquelles seront rangés des palissades, des abatis ou des chevaux de frise. On veillera à ce que rien ne diminue la hauteur des escarpes, que les poternes, les égouts et les passages dérobés soient fermés avec soin; les moindres négligences pouvant entraîner les plus fâcheuses conséquences.

Les surprises et les escalades se font ordinairement à la faveur de la nuit et du mauvais temps, en hiver, et lorsque les assiégeants ont des intelligences dans la place; ainsi il faut avoir soin d'éclairer toutes les avenues par des torches en goudron, des pots à feu, et avoir sans cesse les yeux ouverts sur les dangers.

C'est au milieu de l'hiver de 1702, que le maréchal de Villeroi se laissa surprendre par le prince Eugène dans Crémone; toutefois, la garnison se défendit dans les rues, dans les maisons, sur les remparts et chassa l'ennemi, mais le maréchal fut emmené prisonnier, et les Français se félicitèrent d'avoir conservé la place et perdu leur général.

Si une trêve ou suspension d'armes, pour en venir à quelque accommodement, devait avoir lieu, il serait prudent, pendant la durée des négociations, de redoubler de surveillance, et de se mettre en garde contre les entreprises de l'ennemi.

Les places bien armées, dont les escarpes sont hautes et revêtues en maçonnerie, avec des fossés profonds et pleins d'eau, ou qui se trouvent protégées par des marais ou par des inondations, ne sont pas exposées à être enlevées de vive force, comme celles en terrain sec et uni, excepté en hiver pendant les fortes gelées; mais alors on rompt les glaces à tout prix; à la vérité ce travail reste souvent imparfait, surtout dans les froids extraordinaires, où les glaces se forment et portent en moins d'une heure: dans ces moments de danger, le gouverneur doit imprimer une nouvelle activité et surveiller lui-même les travaux avec une constante sollicitude. On peut encore briser les glaces au moyen de pétards et de bombes que l'on place de distance en distance, et dont l'explosion produit l'effet d'une petite mine.

Citons des attaques favorisées par la gelée. En 1635, la place de Philisbourg fut escaladée dans le plus fort de l'hiver, par l'incurie la plus coupable du gouverneur, et par celle des officiers chargés de le seconder.

En 1795, l'excessive rigueur de la température, qui convertissait en glaces toutes les eaux, enleva aux garnisons des places de la Hollande, les puissants moyens de défense que l'on obtient ordinairement des inondations. Le général Pichegru en profita pour s'emparer des plus importantes, et le découragement extrême des alliés acheva d'opérer la prompte soumission des Provinces-Unies.

Cependant il existe des places dont certains fronts jouissent de l'avantage d'avoir des escarpements très élevés, taillés dans le roc, des fossés secs ou pleins d'eau à volonté, et dans lesquels on peut donner des chasses; ces obstacles présentent à l'assiégeant tant de difficultés, qu'il est probable qu'il n'attaquera point de tels fronts, s'il n'y est encouragé par des causes particulières. Néanmoins ne vous y fiez jamais, *dit le grand Frédéric*; « partout où passe une chèvre, un soldat passera; on « a beau prévoir tous les accidents, celui qui arrive est toujours celui « auquel on n'a pas songé. » En effet, la prise de Mahon, celle de Caprée par le général Lamarque, et du château de Badajoz par le général Picton, en sont des preuves irréfragables.

Enfin, une des précautions de plus importantes à prendre contre les attaques de vive force et contre les surprises, c'est de désigner d'avance le point de réunion de la garnison, soit sur une place, soit dans un ouvrage, pour que les corps puissent précéder l'ennemi au rendez-vous général, s'y former en colonnes d'attaque, se porter rapidement sur lui, le chasser hors de la place avant que toutes ses forces soient réunies, et, après l'avoir repoussé sur un point, se retourner aussitôt contre un autre. Tels sont les moyens les plus décisifs qui restent à employer, et les résultats les plus beaux que l'on puisse obtenir en pareille circonstance.

La dernière défense de Berg-op-Zoom, en 1814, offre l'exemple de ce que peut une garnison bien commandée, dans de telles extrémités.

On voit, dans cet exposé sur les surprises et les escalades, dont nous écartons beaucoup de détails pour ne pas être trop long, et pour ne pas répéter ce que nous avons déjà dit, qu'un gouverneur qui prendra

d'avance les précautions nécessaires pour utiliser ses ressources défensives, sera certain de repousser toutes les attaques de vive force qui pourraient être tentées contre la place, quelque nombreux et quelque bien dirigés que puissent être les assaillants.

Le chevalier de Ville, dans son *Traité des Fortifications* (1 vol. in-fol., 1639), donne des instructions très judicieuses sur tout ce qui concerne les entreprises de ce genre. La relation du siège d'Hesdin, en 1637, renferme aussi de bons préceptes à suivre; voyez ensuite M. Bousmard, (tome III, pages 334 et suivantes).

DES CONTRE-APPROCHES ET DES MINES.

Suivant l'opinion de beaucoup de militaires instruits, les contre-approches offrent des ressources infinies, qui, bien dirigées, peuvent faire tourner la face des choses, imprimer une nouvelle vigueur à la défense, et changer (comme nous l'avons dit à propos des sorties) le rôle d'assiégé en celui d'assiégeant; toutefois, le passage de la défensive à l'offensive, par les contre-approches, est une résolution hardie et difficile, qui exige du génie et du courage. Il n'en est pas de ces sortes d'opérations comme d'une machine dont l'effet se démontre par le calcul; on ne peut guère prouver les avantages des contre-approches que par des épreuves et des exemples, et malheureusement il en est très peu à présenter; cependant, nous sommes les premiers à reconnaître toute leur utilité et leur importance; car la perte d'une place assiégée serait inévitable, dans un très court espace de temps, si l'on se bornait à suivre seulement un système de retraite méthodique; il faut donc, en thèse générale, se servir des contre-approches lorsque les localités ne s'y opposent pas, et que la force de la garnison le permet. Ainsi, on devra toujours opposer des travaux aux travaux, et employer toutes les ressources de l'art pour marcher au-devant de l'ennemi, lui disputer le terrain pied à pied, et ne jamais abandonner un point sans l'avoir défendu avec opiniâtreté.

Voici, en peu de mots, les règles principales à suivre dans les contre-approches : ne point laisser pénétrer ses desseins, cheminer rapidement et avec audace sur les flancs des ouvrages des assiégeants, par des lignes enfilées des batteries de la place, et dirigées de manière à battre d'écharpe ou à ricochet les boyaux des tranchées. Il est encore très important que leurs formes et leurs tracés ne puissent servir d'abri à l'ennemi, et que

la retraite en soit possible , c'est-à-dire que les gardes et les travailleurs aient la facilité de rentrer à volonté. Assurément la chose est plus aisée à ordonner qu'à exécuter ; mais , lorsque les conditions indiquées pourront être remplies , il est certain que les contre-approches contribueront puissamment à prolonger la défense des places bien au-delà du terme ordinaire des sièges. Néanmoins , malgré tous ces avantages , la défense restera toujours au-dessous de l'attaque , tant qu'il ne surviendra point un homme de génie capable de contrebalancer les systèmes de Vauban.

Nous nous bornerons à ce simple exposé sur les contre-approches , parce que des circonstances imprévues peuvent les rendre fort difficiles , et qu'alors c'est aux officiers du génie à vaincre toutes les difficultés , par une fermeté soutenue , et par les ressources qu'ils puiseront dans leur science et leur courage.

La guerre souterraine , trop rarement suivie dans la défense des places , offre , ainsi que les contre-approches , de grands avantages pour retarder la marche des assiégeants , par des explosions faites à propos ; mais on ne peut guère l'engager au-delà des glacis , sans s'exposer à de grandes pertes.

Pour exécuter des mines défensives et en assurer les effets , il faut s'y préparer long-temps d'avance , en connaître la théorie , et savoir la mettre en pratique , travail qui rentre encore dans les attributions du corps du génie ; nous ne dirons donc rien de plus sur cette partie , si ce n'est qu'il faut avant tout que la place soit pourvue de bons mineurs , d'une suffisante quantité de poudre , de matériaux , et d'outils propres aux travaux de ce genre. Les gouverneurs qui voudront étudier la science des mines pourront consulter MM. Mouzé , Compers et Lebrun.

DES RETRANCHEMENTS DERRIÈRE LES BRÈCHES POUR SOUTENIR L'ASSAUT.

Dès qu'une attaque sérieuse vers un front de la place paraît décidée, le gouverneur ordonne au commandant du génie, de retrancher sur-le-champ l'ouvrage menacé d'être battu en brèche, pour que l'on puisse repousser l'assaut. Avec un bon retranchement, et les obstacles que l'industrie et la valeur peuvent réunir, la brèche doit être défendue plusieurs fois. C'est donc des dispositions prises à propos et du courage des troupes que dépend le succès de la lutte.

« C'est à l'attaque des brèches, *dit le général Carnot*, que l'assiégé, quoiqu'inférieur en nombre, est cependant beaucoup plus fort par sa position, parce qu'il domine, qu'il ne peut être attaqué que sur un front égal au sien, à l'étranglement de la brèche; qu'il ne peut être tourné, que la cavalerie n'a point d'action sur lui, que l'ennemi n'a point encore d'artillerie, tandis que lui, défenseur, s'il a su profiter de ses avantages, doit en avoir plusieurs pièces de cachées, qu'il a su réserver pour cet instant décisif. La défense du dernier retranchement derrière la brèche étant l'opération la plus critique pour l'assiégé et la plus meurtrière pour l'assiégeant, devient aussi la plus capable de rebuter ce dernier, tandis que le premier, par un effet contraire, étant bien dirigé, peut se couvrir d'une gloire immortelle. »

Citons aussi quelques réflexions du maréchal de Saxe sur ce sujet. Bien des gens, *dit-il*, s'imaginent que, lorsque la brèche est faite, il n'y a plus de salut, et qu'il faut abandonner l'ouvrage; il est vrai que l'on ne saurait guère empêcher le logement, mais on peut les en chasser et les obliger à donner cent assauts, parce que l'on peut s'y maintenir toujours plus fort qu'eux, et leur tuer avec avantage une infinité de monde. »

Plus loin le maréchal s'exprime ainsi : « J'ai toujours eu en tête un certain ouvrage qui fut pris et repris trente fois au siège de Candie : cet ouvrage a coûté plus de vingt mille hommes aux Turcs, et cela me donne bonne opinion de ceux qu'on peut rattaquer. Dans tout le cours d'un siège, il n'y a point d'occasion plus avantageuse pour combattre l'ennemi que celle que ces ouvrages fournissent, parce que l'on ne saurait être vu du dehors, qu'il faut que l'ennemi vienne toujours par la brèche, et que, s'il s'avise d'y mener du canon, c'est du canon perdu pour lui; enfin, je crois qu'une telle forteresse dégoûterait furieusement de l'envie que l'on a pour les sièges. »

Lorsque le temps presse, et que l'on manque de terre pour élever de suite derrière la brèche un retranchement avec fossé, on se sert alors de fascines, de poutres, de gros arbres, de ballots de laine ou de coton, de tonneaux, de charrettes, de chevaux de frise, etc., que l'on amonçèle en arrière de la brèche, suivant un tracé adopté par le commandant du génie; le gouverneur remarquera que c'est moins la brèche qu'il faut éclairer et défendre, par des feux de flanc, que le passage du fossé qui y conduit.

Une mesure non moins essentielle à prendre, quand les murailles d'un ouvrage sont entamées et que la brèche commence à s'ouvrir, c'est de déblayer sur-le-champ les décombres qui tombent aux pieds de ces murailles, afin d'empêcher l'accès de la brèche; en même temps, on y réunit toutes sortes d'obstacles, tels que des artifices destinés à faire explosion au moment de l'assaut. Si la place a des fossés où l'on puisse avoir de l'eau à volonté et avec laquelle on puisse donner des chasses, on ne négligera point ce puissant moyen de défense. Enfin, des hommes audacieux, d'un courage éprouvé, munis chacun de deux ou trois fusils, forment avec leurs armes des haies de baïonnettes, défendent le retranchement et les brèches, et tirent à bout portant sur les assaillants, tandis que des bombes, des obus éclatent sous leurs pas, et que des grenades et des pierres, lancées à la fronde ou à la main, les couvrent d'éclats meurtriers, les accablent, et les dispersent dans les fossés. Ces dernières opérations exigent toujours des sacrifices en hommes, et doivent fixer l'attention particulière du gouverneur.

DES ASSAULTS.

Les assauts contraignent toujours les assiégés à des mesures défensives et extraordinaires; ils causent quelquefois des malheurs auxquels on ne se hasarde que pour en éviter de plus grands. Sans doute il est affreux d'exposer la population d'une place à la merci du vainqueur; mais n'est-il pas plus affreux encore d'abandonner à la dévastation tout le pays couvert par cette place, de mettre en péril une armée dont elle peut garantir le flanc et les derrières, lorsque souvent elle touche au moment de recueillir le fruit de ses travaux? La reddition prématurée de Charleroi, à l'instant où le prince de Cobourg arrivait en vue des lignes françaises, contribua puissamment à la victoire éclatante de Fleurus qui nous livra la Belgique et occasionna des pertes incalculables à l'Autriche. La coupable capitulation de Mantoue fut cause aussi de la perte de la bataille de Novi et de toute l'Italie.

Nous pourrions citer d'autres exemples pour prouver que les gouverneurs ne doivent jamais être un seul instant indécis sur la nécessité absolue de soutenir plusieurs assauts, afin de gagner du temps; mais cela nous conduirait trop loin: il suffit de dire que c'est un devoir commandé par l'honneur et par les lois, et que mieux vaut un courage inflexible et entêté pour commander dans une place, qu'un esprit méthodique et pusillanime.

Ce que nous avons dit des surprises, des escalades et des retranchements derrière les brèches, peut s'appliquer aux assauts; néanmoins nous reviendrons sur une partie des explications déjà données, non pour reproduire nos premiers arguments, mais pour les faire envisager sous quelque nouveau point de vue, et rappeler une dernière fois aux militaires qui préfèrent l'honneur au repos, et qui sont toujours prêts à verser leur sang pour la patrie, de ne jamais désespérer du salut du poste qu'ils défendent, et de bien se pénétrer de l'opinion exprimée

par le général Carnot, sur l'attaque des brèches. Que de choses qui paraissaient d'abord impossibles, ont souvent été faites par des gens de cœur !

Souvent les assauts sont précédés de menaces et de sommations ², puis de signaux qui servent d'avertissement, de ralliement et de combat ; ensuite d'un grand feu d'artillerie et de mousqueterie, destiné à détourner l'attention des assiégés et à détruire les défenses des ouvrages que l'on se propose d'enlever. Pour se mettre à l'abri de ces feux, on multiplie les blindages, soit dans les terre-pleins, soit contre les traverses, destinées à garantir les canons du ricochet.

Les assauts se livrent de jour, quelquefois pendant la nuit, lorsque les assaillants viennent de loin. Dans les assauts bien dirigés, les assaillants partent des cheminements amenés aussi près que possible des brèches ; alors ils se donnent, soit au crépuscule du matin, soit à la chute du jour, lorsqu'il reste encore assez de clarté pour bien reconnaître les lieux et s'y établir. Les assauts de nuit entraînent souvent de la confusion parmi les assaillants ; les officiers qui défendent les brèches doivent en profiter, en se portant rapidement sur les communications

¹ Exemple : à Saint-Jean d'Acre, la colonne qui livra l'assaut fut accablée par le feu des ouvrages qui partaient des deux côtés de la brèche, et surtout lorsque les Turcs sortirent par les fossés pour prendre les assaillants à revers, et couper la retraite aux braves qui avaient pénétré dans la place. Deux assauts furent livrés, et, malgré la fermeté du général en chef Bonaparte et la bravoure des troupes, il fallut y renoncer et se décider à lever le siège. Cette défense fut un violent effort de passion et d'héroïsme.

² Les menaces, les sommations véhémentes et furibondes ne doivent jamais intimider les gouverneurs. En 1794, pour hâter la reddition de Valenciennes du Quesnoy, de Condé et de Landrecies, la Convention nationale décréta que si, 24 heures après la sommation, les garnisons de ces places ne se rendaient pas, elles seraient passées au fil de l'épée, menace extravagante et barbare ; cependant le gouverneur de Landrecies eut la faiblesse de capituler ; les trois autres se rendirent successivement, mais après que les travaux des assiégeants furent poussés assez avant pour légitimer en quelque sorte leur capitulation. C'est à cette occasion que le gouverneur autrichien de la place de Condé fit cette belle réponse à la sommation qui lui fut adressée : *qu'une nation n'a pas le droit de décréter le déshonneur d'une autre nation*. En effet, les généraux français, sentant tout le ridicule et l'injustice d'un décret qui ne pouvait que provoquer des vengeances cruelles, furent obligés d'en éluder l'exécution.

pour les couper. Enfin, le gouverneur saisira le moment favorable pour opérer une diversion en attaquant les assaillants à revers par de petites sorties, qu'il renouvellera tant que les efforts et la persévérance de la garnison laisseront entrevoir des chances de succès.

Dans les assauts, les chefs qui les dirigent donnent l'exemple du courage et de l'audace; il importe donc de leur opposer des hommes déterminés, surtout bons tireurs, pour tourner principalement contre eux des feux vifs et soutenus, leur faire face et les anéantir.

Dans ces moments de crise, on doit s'attendre à être attaqué avec vigueur de tous côtés, même sur les fronts les plus éloignés; s'il y a plusieurs brèches, il faut compter que l'ennemi donnera l'assaut à toutes à la fois. S'il y a des parties faibles, il les choisira de préférence pour les escalader; mais, il faut le redire encore, il est évident que la position des assiégeants est infiniment plus périlleuse que celle des assiégés, et cela se conçoit: ceux-là sont obligés de déboucher du fond des fossés sous une grêle de projectiles de toute espèce, protégés seulement par les feux du couronnement du chemin couvert, tandis que les derniers dominant partout avec avantage; ainsi, quand une garnison ne le cède point à l'ennemi en vigilance et en valeur, nous persistons à dire (dût-on nous accuser de témérité) qu'il est indubitable qu'un gouverneur sera toujours assuré de repousser plusieurs assauts, quelque forts et quelque bien dirigés qu'il puissent être.

En résumé, s'il faut succomber après tant d'efforts persévérants, le seul parti honorable qu'il soit alors possible de prendre est de se rendre à discrétion, après avoir assez résisté pour ne plus pouvoir exiger de capitulation. Malheur au vainqueur s'il abuse de sa supériorité; s'il s'abandonne au plaisir cruel d'accabler son ennemi, il déshonorera sa victoire.

Les relations des sièges modernes sont remplies d'exemples à suivre, et en fait de bravoure la nation française ne le cède pas aux autres peuples; nous ne saurions donc trop recommander aux gouverneurs de lire attentivement l'histoire des places qui ont été défendues avec valeur: nous citerons particulièrement la défense de Metz en 1552, celle de Sienne en 1555, d'Ostende en 1603, d'Hesdin en 1637, de Lérída en 1647, de Grave en 1674, de Landau en 1704, de Lille en 1708 et 1792. Cette dernière défense fut un acte de courage militaire et de dévoue-

ment civique inspiré par le patriotisme le plus ardent. Nous citerons aussi les défenses de Kœnigstein en 1793¹, Gênes en 1800, Saragosse, Badajoz et Burgos en 1810, 1811 et 1812, Anvers en 1584, en 1814 et en 1832², etc. Ils y trouveront des modèles et des règles générales à suivre. Dans ces temps mémorables, les places résistaient aussi longtemps que les gouverneurs avaient des munitions et des bras pour combattre. Nous ne parlerons pas des sièges soutenus par les Grecs et les Romains; l'exemple des anciens ne peut être une autorité pour nous; nos armes et nos mœurs sont trop différentes des leurs.

Nous avons encore à parler des capitulations et de la manière de rédiger les conditions, pour concilier, s'il est possible, tous les intérêts; nous tâcherons de résumer dans le chapitre suivant tout ce qui a été dit sur cette dernière et importante matière.

¹ Le capitaine du génie Meunier, homme de talent et de courage, s'illustra au château de Kœnigstein par une héroïque résistance de quatre mois; une mort prématurée l'enleva peu de temps après, au siège de Mayence, à la carrière glorieuse qu'il aurait sans doute parcourue. Après la défense de Kœnigstein, Meunier, de capitaine qu'il était, fut élevé au grade de général, récompense en dehors des réglemens, mais méritée et justifiée par l'époque et par une action qui sort aussi de la règle commune.

² Nous citons aussi la dernière défense de la citadelle d'Anvers, non pour l'offrir comme un exemple de science et d'héroïsme, mais pour avoir occasion de faire remarquer que les préceptes et les moyens généraux de résistance indiqués dans cet ouvrage n'y ont point été suivis, et que les éloges prodigués à la garnison n'étaient nullement mérités; nous dirons même que, d'après la législation française, le gouverneur aurait été traduit devant un conseil de guerre. (*Voyez l'art. 111 du décret du 24 décembre 1811, etc.*)

Toutefois, si cette citadelle a résisté pendant 24 jours de tranchée ouverte à une armée française, remplie d'ardeur et de bravoure, abondamment pourvue de toute espèce de munitions, et secondée par le patriotisme des Belges, on ne peut réellement attribuer cette résistance qu'aux difficultés qu'elle a rencontrées dans la rigueur de la saison, dans la nature du sol, dans quelques fausses dispositions des attaques, et non dans les ressources de l'art et de l'industrie, et moins encore dans le déploiement d'action de vive force, qui font la base d'une bonne défense.

Il s'en faut aussi que le siège ait été un chef-d'œuvre: parmi les fautes les plus remarquables qu'on puisse reprocher à ceux qui en ont eu la direction, celles qui frappent au premier abord, sont dans le choix du point d'attaque, dans la grande quantité de batteries et de boyaux pratiqués sans nécessité bien reconnue, et notamment dans l'ouverture de la première parallèle, commen-

DES CAPITULATIONS.

Tout homme de guerre s'indigne à la seule pensée de capituler. Cependant on ne peut pas dire positivement que toute capitulation doit être interdite, car ce serait propager une grande erreur, et établir un précepte aussi faux que barbare.

cée pendant la nuit à une trop grande distance des ouvrages, tandis qu'à la faveur de l'obscurité, des masses énormes de maisons, de clôtures et de haies, qui couvraient la campagne de toute part, et du calme profond de la garnison hollandaise, on eût pu l'ouvrir immédiatement à 200 mètres des glacis et gagner un temps précieux.

Enfin, l'artillerie, sans considérer qu'il y a plus de mérite et de gloire à reprendre, sans la ruiner, une place amie, que de l'écraser sous des boulets, oubliant la méthode de Vauban, et l'expérience qui prouve que les bombardements ne font point rendre les forteresses, suivit une fausse et dispendieuse maxime trop souvent adoptée dans les sièges: au lieu de diriger tous ses efforts contre les ouvrages pour protéger les approches, elle céda à un enthousiasme mal calculé, détruisit et brûla avec une espèce de barbarie tous les édifices publics, bouleversa le sol tout entier, et consumma une immense quantité de projectiles (20,000 bombes), sans avancer d'un jour la reddition de la citadelle, puisque le gouverneur attendit, sans trop s'effrayer de ce terrible fracas, que le bastion (n° 2) fût battu en brèche pour légitimer sa capitulation.

Certes, les hommes du métier devaient s'attendre qu'après 20 ans de paix, qui ont servi à étudier la fortification, et les preuves multipliées de l'habileté des officiers d'artillerie et du génie, que le siège de la citadelle d'Anvers ferait époque dans les annales, que tous les efforts, toutes les combinaisons militaires, et surtout l'économie des munitions de guerre, seraient calculés avec adresse et dextérité, qu'ils n'auraient plus qu'à enregistrer les progrès de l'art, et que finalement ce siège serait pour l'avenir le type et le modèle des opérations de ce genre; mais non, leur attente a été trompée: il n'a rien offert qui puisse intéresser, rien de remarquable à rappeler, et, il faut l'avouer, on s'y montra, dans l'attaque comme dans la défense, presque aussi arriéré que les Turcs et les Russes dans les sièges de la campagne de 1828.

Qu'il y a loin de ce siège à ceux de Tortose, de Tarragone et autres de la

D'abord, le manque absolu de vivres et de munitions oblige toujours un gouverneur à capituler, à moins qu'il ne puisse trouver son salut dans une retraite furtive et se dérober à l'ennemi, comme le maréchal de Belle-Isle, à Prague, en 1742, et le général Brenier, à Alméida, en 1811.

S'il est possible et utile de suivre cet exemple, le gouverneur n'hésitera pas un instant; mais, avant de s'y déterminer, il fera miner les principaux ouvrages de la place pour les faire sauter, afin de ne laisser qu'un amas de décombres. S'il ne peut sauver la garnison en masse, il la disloquera, de nuit, et confiera à chaque soldat son propre Péninsule, sans remonter au temps de Vauban! Voici ce que dit M. Bousmard, (page 61, tome I), relativement à celui d'Ath, que cet illustre ingénieur a dirigé en 1697: « Les succès répétés de la méthode de Vauban, dans l'attaque des places, semblaient le dernier terme de la perfection de cet art; lui seul sentit tout ce qu'il y manquait encore. L'artillerie, principal agent de cet art, n'avait reçu de lui qu'à regret la loi de renoncer à l'inutile fracas qu'elle était accoutumée de faire parmi les édifices des places assiégées. Depuis longtemps Vauban méditait de tirer d'elle des effets plus grands et surtout plus appropriés à son but, de prendre les places avec la moindre perte possible pour l'assiégeant, et le moindre dégât possible de la place assiégée. Il en trouva enfin, au siège d'Ath, en 1697, l'occasion la plus favorable. Sa réputation et son autorité étaient parvenues à leur comble; elles étaient appuyées par le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée, et dont la capacité et la philosophie étaient si bien en harmonie avec le génie et le patriotisme de Vauban; il ne lui fallait pas moins que cette réunion de moyens, pour vaincre la répugnance que le corps de l'artillerie apportait à changer de méthode dans le service du canon de siège. »

Comment se fait-il qu'au dix-neuvième siècle, si riche en progrès, après une telle manifestation, sur l'emploi de l'artillerie dans les sièges, que le système de Vauban ait été méconnu à ce point, cent trente-cinq ans plus tard, et qu'il n'ait pas reçu, dans son application devant Anvers, une extension plus conforme aux principes positifs et réguliers d'un art qui s'enseigne aujourd'hui dans toutes les écoles militaires?

Cette note, quoique très abrégée, est l'expression de plusieurs faits faciles à vérifier, les preuves ne sont pas éloignées; nous ne pouvons assurément les récapituler toutes ici, le cadre de cet ouvrage nous l'interdit. Nous ne pouvons donc que nous exprimer très succinctement, afin de prémunir les gouverneurs contre une défense qu'ils doivent bien se garder de prendre pour modèle, et pour détromper les militaires que certains journaux du temps auraient abusés sur l'attaque. Nous publierons plus tard un mémoire critique sur les opérations de ce siège, où nous rendrons à chacun ce qui lui appartient.

salut, ayant soin toutefois d'indiquer un point de ralliement; nul doute que la plus grande partie de la garnison ne parvienne à s'échapper, et mieux vaut la dérober à l'ennemi par un moyen quelconque, que de la livrer par capitulation.

Cependant, s'il existait dans la place des objets d'arts et de grandes richesses, que l'on pût, au moyen d'une capitulation honorable, soustraire à l'ennemi sans nuire à l'armée, il faudrait alors s'y soumettre, car une inflexible obstination priverait l'Etat de ces richesses.

Une autre circonstance peut encore forcer le gouverneur à capituler: par exemple, quand le retranchement derrière la brèche n'est pas achevé assez à temps, ou s'il était dépourvu de défenses accessoires, ou bien encore s'il était reconnu trop faible pour résister à l'effort d'un assaut (*loi du 26 juillet 1792*), dans ce cas, le gouverneur entend de nouveau le conseil de défense, et prend l'avis motivé des commandants du génie et de l'artillerie, décide seul s'il y a lieu à capituler, et traite alors immédiatement des conditions qui doivent être débattues par un officier supérieur désigné par lui, et convenues dans les formes indiquées au chapitre suivant. Les conditions sont toujours d'autant plus favorables, que la défense a été plus opiniâtre; encore une fois, dans ces circonstances capitales, le gouverneur ne doit céder qu'à une nécessité insurmontable, et se rappeler que le roi et 30 millions de Français ont les yeux fixés sur lui, et que toute capitulation contraire aux lois et à l'honneur serait un crime de haute trahison.

Au résumé, on peut capituler lorsqu'on a épuisé entièrement ses ressources. S'il y a du courage à braver les dangers, il y a de la témérité et même de la folie à tenter l'impossible: Coëhorn, le plus habile ingénieur des ennemis, opposé à Vauban le plus grand ingénieur de France, fut contraint jadis de capituler sur la brèche et de livrer son propre ouvrage, le fort Guillaume, dont il était le commandant. (*Voyez le Siège de Namur, en 1692.*)

En 1808, dans ces temps mémorables que les annales de l'Europe ont marqués comme une ère de vaillance, la plus belle des capitulations fut imposée par le général Junot, duc d'Abrantès, au général sir Artur Wellesley, depuis lord Wellington.

Après la bataille de Vimeiro, l'armée du général Junot, refoulée dans Lisbonne, n'avait plus que 10,000 hommes à opposer à 25,000

Anglais, et la position était d'autant plus critique qu'elle se trouvait à 200 lieues de nos frontières et au milieu d'une population de 150,000 révoltés, qui ne respiraient que le massacre des Français. Néanmoins Junot dit à Wellesley : « *Accordez-moi les conditions que je vous propose, ou je fais sauter Lisbonne; ce n'est pas pour qu'elles fussent déshonorées par une capitulation honteuse, que l'empereur m'a confié ses aigles.* » Wellesley, étonné de cette menace, fit un pont d'or à son ennemi, et agit avec prudence, car Junot était homme à l'exécuter militairement.

La résolution du duc d'Abrantès a confirmé cette vérité reçue et établie dans la science de la guerre, que l'opiniâtreté a gagné bien des batailles, et qu'on doit la comprendre au nombre des grandes qualités du général en chef.

Les journaux de l'époque ont tous rapporté cette glorieuse capitulation conclue à Cintra, par le général Kellermann, qui mit autant d'énergie que d'habileté dans les négociations.

Ce que nous venons de dire des capitulations doit suffire pour guider les gouverneurs dans les diverses attitudes qu'ils peuvent être forcés de prendre en pareille circonstance, et nous n'avons plus qu'à leur parler des articles à demander et à débattre.

ARTICLES A DEMANDER.

Nous....., colonel, etc., muni de pleins pouvoirs de M. N....., gouverneur ou commandant supérieur de la place de..... et M. le colonel chef de l'état major de l'armée assiégeante, également muni de pleins pouvoirs de M. le général en chef....., lesquels, après nous être réciproquement communiqué et échangé nos pleins pouvoirs, en bonne et due forme, sommes convenus et avons arrêté et signé les articles de la capitulation suivante :

ARTICLE 1^{er}.

M....., gouverneur ou commandant supérieur de la place de....., consent à remettre cette place, les ouvrages et les forts qui en dépendent,

à l'armée assiégeante de S. M., etc., au bout de cinq jours, si elle n'a pas reçu de secours à cette époque.... Ou bien, quand on est en position de dicter des conditions, faire comme M. de Blainville, gouverneur de Kayerstwerth, en 1702, imposer l'obligation de démolir les ouvrages de fortifications dans un temps déterminé, sous l'inspection des ingénieurs français.

ART. II.

La garnison ne sera point prisonnière; elle sortira de la place par la brèche, défilera devant les troupes assiégeantes avec les honneurs militaires, tambours battants, mèche allumée, pour se rendre en France par journées d'étapes; les officiers de tout grade conserveront leurs épées, leurs équipages, et le nombre de chevaux qui leur est accordé par les réglemens. Les troupes emporteront leurs bagages, leurs armes et tout le matériel qu'on appelle propriété de régiment ou de corps; c'est-à-dire trésor, caissons, chevaux d'équipage, ambulance et toutes les pièces de campagne atelées, ainsi que leurs caissons chargés de munitions de guerre. L'artillerie de la place, les magasins et arsenaux, seront remis aux assiégeants dans l'état où ils se trouveront au moment de la capitulation.

Tous les objets ci-dessus désignés, appartenant aux corps, que le gouverneur ne jugera pas à propos d'emporter, seront vendus au profit de qui de droit. Les habitants soumis au sort de la garnison seront compris dans cette capitulation, et auront toute liberté de disposer de leurs propriétés, avec toute garantie dans la suite pour les acquéreurs.

ART. III.

Toutes les mesures à prendre pour le transport des malades et blessés, et de leurs bagages, seront réglées par un officier supérieur de la garnison et un chef de l'administration militaire, qui seront laissés à cet effet dans la place.

ART. IV.

Les malades et les blessés de la garnison, qui ne pourront pas être

transportés, seront traités dans les hôpitaux de la même manière que ceux des assiégeants; ils seront renvoyés en France après leur rétablissement, sous les mêmes conditions que les autres troupes de la garnison.

Un agent de l'administration militaire et le nombre d'officiers de santé jugés nécessaires seront laissés dans la place auprès des malades, pour veiller à ce qu'ils soient traités convenablement, et pour réclamer leur évacuation immédiatement après leur guérison.

ART. V.

Tous les individus français ou des puissances alliées et amies de la France, et en général tous les étrangers domiciliés dans la place, ou s'y trouvant accidentellement, pourront suivre la garnison; quant à ceux qui resteront, il leur sera accordé amnistie et protection, et ils ne pourront sous aucun prétexte être inquiétés pour leurs opinions politiques et religieuses; leurs propriétés mobilières et immobilières leur seront garanties, avec la faculté de les garder ou de les vendre, et d'en faire passer le produit en France ou dans tout autre pays qui leur conviendra. Enfin, il ne sera porté aucun préjudice dans leurs personnes ou dans leurs biens.

ART. VI.

On n'exigera aucune contribution extraordinaire des habitants; toutefois les impositions ordinaires établies jusqu'à ce jour continueront à être payées.

ART. VII.

S'il se trouve dans la place des militaires faits prisonniers par d'autres capitulations, ou qu'il y ait des déserteurs de l'armée assiégeante, il leur sera accordé pleine et entière amnistie.

ART. VIII.

Les équipages du gouverneur, ses caissons, et ceux de son état-major, seront fermés à clef, et ne pourront, sous aucun prétexte, être visités par les assiégeants.

ART. IX.

La présente capitulation, faite en quatre expéditions, sera ratifiée et échangée le plus tôt que faire se pourra, par M....., général en chef de l'armée assiégeante, et par M....., gouverneur de la place de.....

ART. X.

Toutes les articles ou stipulations qui présenteront des doutes seront interprétés en faveur de la garnison et des habitants.

En foi de quoi nous avons fait et arrêté la présente capitulation sur les glacis de la place de....., le 20 mai 1830 (avant ou après midi), entre les soussignés....., colonel, etc., pour les assiégés, et M..... pour les assiégeants.

Suivent les signatures.

Approuvé et ratifié par le gouverneur ou commandant supérieur de la place de.....

Signature.

Approuvé et ratifié par le général en chef de l'armée de S. M., etc.

Signature.

Apposer les sceaux de leurs armes ou de leur commandement.

En terminant ce qui concerne les capitulations, nous recommandons aux gouverneurs de ne jamais permettre aux assiégeants de se loger dans les ouvrages extérieurs de la place, avant que la capitulation ait été signée et ratifiée légalement.

En 1711, au siège de Bouchain, l'imprudence du gouverneur à cet égard fut cause que Marlborough refusa, au mépris de tous les droits, de ratifier la capitulation consentie au nom du général Fagel, commandant les troupes assiégeantes, et que la garnison qui devait être rendue à la France fut prisonnière.

Nous avons malheureusement plus d'un témoignage de la mauvaise foi de nos ennemis à donner pour exemple ; la capitulation de Dresde,

en 1814, violée avec ignominie par les puissances alliées, est encore un fait irrécusable qui doit servir de leçon et exciter la défiance des gouverneurs.

Il nous reste à dire un mot sur cet ouvrage, rédigé lorsque la guerre paraissait imminente, qui ne sera lu avec intérêt que par ceux qui se trouveront dans la nécessité d'en faire usage, et que la critique trouvera sans doute écrit avec trop peu de méthode, ou qu'elle jugera au-dessous de l'importance du sujet. Certes, il nous eût été possible de lui donner plus de développement, car nous avons à peu près lu tout ce qui est imprimé dans notre langue sur cette matière; mais nous avons voulu épargner du temps et de longues recherches aux gouverneurs, en leur procurant un simple résumé, une espèce d'*agenda* de tout ce qui a été publié d'essentiel, qu'ils puissent relire souvent et qui leur rappelle sommairement les préceptes, les maximes, les lois, et généralement tout ce qui sert de règle de conduite dans une place assiégée, renseignements qui sont dispersés dans un grand nombre d'ouvrages qu'ils n'ont pas toujours la possibilité de consulter; enfin, nous nous sommes efforcé d'être concis et clair, en cherchant à éviter le double inconvénient d'en dire trop ou trop peu.

Le résultat le plus heureux et le plus flatteur pour nous, serait de provoquer l'ardeur des officiers laborieux, en les voyant s'emparer de ce que nous avons écrit pour faire mieux, et d'inspirer le désir d'étudier la fortification, et de mettre en honneur les connaissances de l'attaque et de la défense des places, auxquelles il n'est pas permis de rester étranger quand on est en position d'être appelé au commandement supérieur d'une forteresse.

FIN.

TABLE.

| | | | |
|--|-------|--|-------|
| 162 | | Troisième défense de Badajoz | |
| 188 | | Assaut | |
| 204 | | Situation de la garnison de Badajoz , à l'époque du 18 mars 1812 | |
| 202 | | Badajoz | |
| —*— | | | |
| 212 | | Projet d'une instruction sommaire à l'usage des gouvernements | |
| 212 | | Des gouvernements | |
| 212 | | Des commandants de places | |
| 217 | | De l'état de paix | |
| 221 | | De l'état de guerre | |
| 222 | | De l'état de siège | |
| 222 | | Des reconnaissances | pages |
| 228 | | Des alertes | |
| 228 | | Des sorties | |
| 228 | | Des camps retranchés | |
| 228 | | Des escadrons , des sapeurs et des sables de vive force | |
| 228 | | Des contre-épisches et des mines | |
| 228 | | Des retranchements derrière les brèches | |
| 228 | | Des assauts | |
| 228 | | Des capitulations | |
| 228 | | Articles à donner | |
| AVANT PROPOS | | | |
| Notice préliminaire | | | 1 |
| Siège d'Olivença | | | 7 |
| Siège de Badajoz | | | 47 |
| Prise du fort Pardaléras | | | 59 |
| Bataille de la Gévora | | | 47 |
| Capitulation de Badajoz | | | 79 |
| Remarques | | | 82 |
| Etat général des officiers d'état-major et des troupes , du matériel
de l'artillerie et du génie , employés au siège de Badajoz | | | 83 |
| Siège de Campo-Mayor | | | 88 |
| Remarques | | | 99 |
| Défense d'Olivença | | | 102 |
| Première défense de Badajoz | | | 105 |
| Seconde défense de Badajoz | | | 128 |
| 1 ^{er} Assaut | | | 145 |
| 2 ^{me} Assaut | | | 148 |
| Extrait de l'ordre du jour du général en chef | | | 159 |
| Situation de la garnison de Badajoz , à l'époque du 11 juillet 1811 | | | 161 |

| | |
|--|-----|
| Troisième défense de Badajoz. | 162 |
| Assaut. | 188 |
| Situation de la garnison de Badajoz , à l'époque du 16 mars 1812. . . | 204 |
| Etat des officiers du génie anglais employés au troisième siège de
Badajoz. | 206 |
| ————— | |
| Projet d'une instruction sommaire à l'usage des gouverneurs. | 219 |
| Des gouverneurs. | 212 |
| Des commandants de places. | 215 |
| De l'état de paix. | 217 |
| De l'état de guerre. | 221 |
| De l'état de siège. | 225 |
| Des reconnaissances. | 256 |
| Des alertes. | 258 |
| Des sorties. | 259 |
| Des camps retranchés. | 264 |
| Des escalades , des surprises et des attaques de vive force. | 265 |
| Des contre-approches et des mines. | 269 |
| Des retranchements derrière les brèches. | 271 |
| Des assauts. | 273 |
| Des capitulations. | 277 |
| Articles à demander. | 280 |

FIN DE LA TABLE.

| | |
|--|-----|
| Troisième défense de Badajoz. | 163 |
| Assaut. | 188 |
| Sommaire de la garnison de Badajoz, à l'époque du 15 mars 1812. | 204 |
| Liste des officiers de grade inférieur employés au troisième siège de Badajoz. | 206 |
| ————— | |
| Projet d'une instruction sommaire à l'usage des gouverneurs. | 219 |
| Des gouverneurs. | 219 |
| Des commandants de places. | 243 |
| De l'état de paix. | 257 |
| De l'état de guerre. | 264 |
| De l'état de siège. | 268 |
| Des reconnaissances. | 280 |
| Des alertes. | 280 |
| Des sorties. | 289 |
| Des camps retranchés. | 294 |
| Des escalades, des surprises et des attaques de vive force. | 295 |
| Des contre-approches et des mines. | 260 |
| Des retranchements élevés sur le terrain. | 271 |
| Des assauts. | 275 |
| Des capitulations. | 277 |
| Articles à consulter. | 280 |

